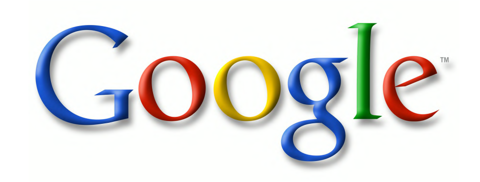
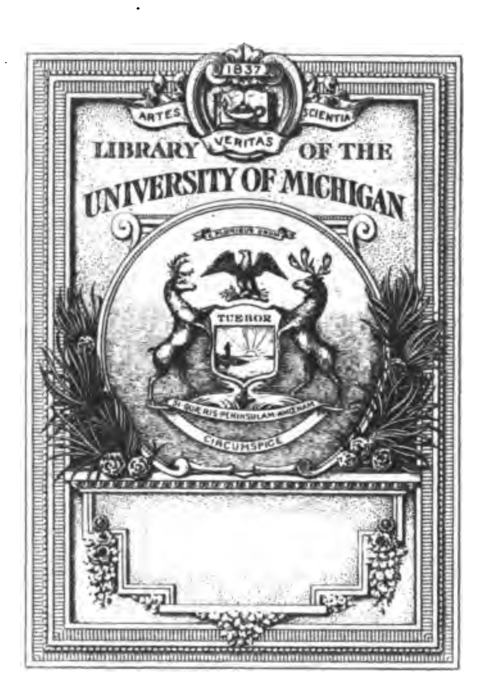
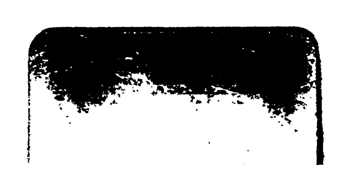



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

A. DE PONTMARTIN

NOUVEAUX SAMEDIS

DIX-HUITIÈME SÉRIE

LE DUC ALBERT DE BROGLIE
LE CARDINAL DE BERNIS — LOUIS DE LOMÉNIE
LA LITTÉRATURE DU JOUR DE L'AN
JOSEPH AUTRAN — HECTOR BERLIOZ — CUVILLIER-FLEURY
SAINT-RENÉ TAILLANDIER — SILVESTRE DE SACY
HENRY HOUSSAYE — JULES ROLLAND
CHARLES DE MAZADE — LE MARÉCHAL DAVOUST
LA SEMAINE LITTÉRAIRE — DEUX SŒURS

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1880

NOUVEAUX

SAMEDIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

Causeries Littéraires, nouvelle édition	1 vol.
Nouvelles Causeries littéraires, 2e édition, revue et augmentée d'une préface	1 —
Dernières Causeries littéraires, 2e édition	1 —
Causeries du Samedi, 2e série des Causeries littéraires, nouvelle édition	1 —
Nouvelles Causeries du Samedi, 2e édition	1 —
Dernières Causeries du Samedi, 2e édition	1 —
Les Semaines littéraires, nouvelle édition	1 —
Nouvelles Semaines littéraires, 2e édition	1 —
Dernières Semaines littéraires, 2e édition	1 —
Nouveaux Samedis	18 —
Le Fond de la Coupe	1 —
Les Jeudis de madame Charbonneau, nouvelle édition	1 —
Entre Chien et Loup, 2e édition	1 —
Contes d'un Planteur de choux, nouvelle édition	1 —
Mémoires d'un Notaire, nouvelle édition	1 —
Contes et Nouvelles, nouvelle édition	1 —
La Fin du Procès, nouvelle édition	1 —
Or et Clinquant, nouvelle édition	1 —
Pourquoi je reste a la campagne, nouvelle édition	1 —
Les Corbeaux du Gévaudan, 2e édition	1 —
Le Filleul de Beaumarchais, 3e édition	1 —
La Mandarine, 2e édition	1 —
Le Radeau de la Méduse, 2e édition	1 —
Souvenirs d'un vieux Mélomane, 2e édition	1 —
Lettres d'un Intercepté, nouvelle édition	1 —

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, J. ROBERT.

NOUVEAUX

SAMEDIS

PAR

Armand Augustin Joseph Marie Ferrard comte

A. DE PONTMARTIN

DIX-HUITIÈME SÉRIE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1880

L

erre

comp

main

l'ann

vertu

tous

1. *L*

NOUVEAUX SAMEDIS

I

LE DUC ALBERT DE BROGLIE [1]

24 novembre 1878.

Le Secret du Roi ! Ce titre m'avait deux fois induit en erreur. Ici, fort heureusement, erreur ne fait pas mécompte. D'abord, lorsque nous avons lu, dès le lendemain de la chute lamentable du gouvernement du 16 mai, l'annonce préventive de cet ouvrage étalée sur les couvertures et dans les catalogues de l'éditeur, nous avons tous cru à un roman. Certes, le fait était peu vrai-

1. *Le Secret du Roi.*

semblable ; jamais le noble duc n'avait été soupçonné, même par ses adversaires ou ses ennemis, de penchant romanesque, à moins que les mauvaises langues ne s'obstinent à confondre les fictions du parlementarisme avec les créations paradoxales de George Sand ou de Balzac. Que sait-on pourtant ? S'il est vrai que la politique et l'histoire soient proches voisines, la politique cette fois avait commis de telles bévues, infligé de telles déceptions, préparé de tels malheurs que ce voisinage pouvait déplaire à une de ses plus illustres victimes. On pouvait supposer que, pour franchir d'un bond le plus vaste espace et passer d'un extrême à l'autre, le glorieux vaincu du 14 octobre et du 13 décembre allait se réfugier dans les régions idéales, s'entourer de héros imaginaires, charger Walter-Scott de le consoler de Gambetta, et demander à l'invention l'oubli de la réalité. Il n'aime pas la chimère; mais, dans le répertoire des maîtres du genre, dans le mariage des rois avec les bergères, dans l'amour des duchesses pour les compagnons du tour de France, dans les sophismes de la passion révoltée, dans les supercheries de l'imagination et du cœur, dans les prouesses de d'Artagnan, dans les mystères du château d'If, dans les millions de Monte-Cristo, dans les noirceurs de Rodin, dans l'innocence de la Goualeuse, dans les coups de poing du grand-duc de Gérolstein, dans les roueries de madame Marneffe, dans les lésineries du père Grandet, dans les incarnations du Vautrin, y avait-il quelque chose de

plus chimérique que ceci : emmaillotter le 16 mai dans la légalité, l'exposer sur le trottoir à la charité publique sous l'avalanche incessante des feuilles radicales ; risquer un semblant de coup de force que débilite d'avance une fatalité de faiblesse, se figurer que, sans répression, sans précaution, sans contrepoids d'aucune sorte, un simple changement de préfets va suffire à déplacer une majorité colossale ! ! ! Ah ! tous tant que nous sommes, grands et petits critiques, fêtons de notre mieux la rentrée du noble duc, de l'éminent académicien, dans ce monde des lettres qui lui sied si bien ! *Manibus date lilia plenis !* Enguirlandons ses cicatrices ! Versons un baume sur ses blessures ! Cette intelligence si haute, cette âme si chrétienne et si pure, cette raison si ferme, cette conscience si austère, ce type admirable de l'homme trop honnête pour être un homme d'État, doit ressentir de bien poignantes douleurs en songeant que, aujourd'hui encore, dans nos modestes recoins de province, à deux cents lieues du château de Broglie et de la rue de Solferino, de braves gens, des citoyens dévoués, d'obscurs et courageux serviteurs de la bonne cause, expient par l'amende ou la prison le tort d'avoir EU CONFIANCE !

Quoi qu'il en soit, tout le monde se trompait, et je me trompais avec tout le monde. *Le Secret du Roi* n'est pas un roman ; mais, une fois désabusé, j'avais pensé que j'y trouverais une réhabilitation approximative de la Royauté et peut-être de Louis XV. Ce serait si bon ! Au mo-

ment où la République, au lieu de profiter de son omnipotence pour se modérer, pour s'édulcorer, pour se rendre aimable, pour fixer ses limites, pour se reposer dans sa certitude et dans sa force, prend à tâche de s'exagérer dans ses violences, de s'aigrir dans ses victoires, de s'exacerber dans ses exigences et de s'envenimer dans ses menaces, au moment où nos seigneurs et maîtres n'ont pas même l'esprit de comprendre que leur majorité serait plus forte devant une minorité moins faible, qu'un La Rochejaquelein et un de Mun décorent une assemblée et honorent leurs adversaires, avec quelles délices nous aspirerions un souffle du passé ! Quelle joie d'apprendre, d'après des renseignements inédits et authentiques, que la pire des monarchies est encore meilleure que la République ; que le plus débile, le plus frivole, le plus voluptueux, le plus égoïste, parfois le plus coupable des Rois, vaut encore mieux que le plus loquace des dictateurs ou le plus hâbleur des tribuns ! — Eh bien, non ! Là aussi, il m'a fallu en rabattre. Je ne connais rien de plus agaçant que le jeu de ces rouages, les uns ostensibles, les autres cachés, ceux-ci destinés à contrarier ceux-là; le tout mis en mouvement par un Roi qui semble prendre un plaisir sultanesque à renier ce qu'il dirige, à démentir ce qu'il cache, à désavouer ceux qu'il compromet, à jouer avec le zèle de ses mystérieux agents comme le chat avec la souris.

Le Secret du Roi ! oui ! c'est bien cela ! Le secret d'une comédie sinistre, qui aboutira au plus tragique des drames !

La correspondance secrète de Louis XV avec le comte de Broglie, plus honorable pour le comte de Broglie que pour Louis XV !... Pauvre monarque ! Il voudrait bien que la Pologne restât intacte et qu'un nouveau lien l'unît à la France ; il voudrait bien que notre diplomatie sût conserver en Europe son autorité et sa suprématie séculaires ; il voudrait bien que nos armées ne perdissent rien de leur éclat, que ses généraux eussent constamment l'avantage sur le prince Ferdinand et le roi Frédéric. Que ne voudrait-il pas? C'est bien le même Roi qui, posant devant un peintre, et ennuyé d'entendre ce portraitiste lui dire insolemment : « Sire, vous n'avez plus de marine ! » — lui répliqua : « Et Vernet donc ? » — Il ne manque pas de patriotisme et d'esprit politique ; il possède le sens de sa grandeur, il n'en a pas l'énergie ; il a le goût du bien, il n'en a pas le courage. Il lui plairait de ne pas trop dégénérer de son auguste aïeul, de ne pas trop démériter des traditions du grand siècle. On remarque en lui des réveils, des lueurs, des éclairs, des feux de paille, de fausses envies d'honneur, de justice, de redressement et de gloire. Une charmante comédienne disait d'un spirituel académicien : « Il sait parfaitement comment il faudrait faire un chef-d'œuvre. » — Louis XV savait, par intermittences, comment il aurait fallu faire un bon roi. Mais ces échappées rapides, ces clartés fugitives, ces accès de fièvre royale, ces démangeaisons de royauté, ces écoles buissonnières de sagesse, de clair-

voyance et de vertu, ne servaient qu'à mettre tout ensemble en relief l'incurable faiblesse de ce prince qui voulait savoir et qui ne savait pas vouloir, et les vices énormes de ce régime où le maître obéissait aux maîtresses, où le boudoir des Pompadour et des Dubarry était le vrai siège du gouvernement, où le caprice d'une favorite décidait du choix d'un général, de la disgrâce d'un ministre, du sort d'une campagne, de la rupture d'une alliance ou de la perte d'une bataille.

Le dirai-je ? — Oui, avec les formules les plus respectueuses, les plus dubitatives et les plus timides. C'est peut-être, à ce point de vue, le défaut, l'unique défaut de ce livre où la critique littéraire trouve tant à admirer. Il est trop grave, trop considérable, trop collet monté, — je n'ose pas dire trop vertueux. Il prend trop au sérieux le XVIIIe siècle. Avec ce diable de siècle, il n'y a pas de milieu; il faut le flétrir et le maudire en bloc, au nom des lois les plus évidentes de la religion, de la justice, de la morale, de la politique, de l'humanité; ou bien on doit fermer les yeux, se plier aux circonstances, se laisser gagner par ces odeurs capiteuses, s'abandonner à ces séductions bizarres, jouer avec cette souris qui accouchera d'une montagne, entrer pour un moment dans cette ronde fantaisiste où le sabbat se déroule sous ses formes les plus charmantes, jeter son bonnet par-dessus les moulins de Marly et de Luciennes, s'accorder deux heures de XVIIIe siècle comme on se permet

une petite débauche, et lui appliquer le mot du chevalier de Boufflers, écrivant d'une de ses villes de garnison : « Je suis très content ici ; la bonne compagnie y est comme partout; mais la mauvaise est excellente ! » Des traités? des armées? une diplomatie? une victoire de Frédéric? une province perdue? la Pologne démembrée et partagée ? Allons donc! Après moi le déluge! Étiez-vous hier chez madame Geoffrin, avec ce beau jeune vaurien de Poniatowski, le futur roi de Pologne? Avez-vous soupé chez la maréchale? Que dites-vous de Molé dans son nouveau rôle ? Connaissez-vous le dernier bon mot de Sophie Arnould, le dernier calembour de M. de Bièvre ? Qui préférez-vous, de Jélyotte ou de Clairval, de la Camargo ou de la Guimard ? Saute ; d'Argenson ! saute Choiseul ! saute, Praslin ! Ne me retenez pas ; j'ai un rendez-vous avec la marquise. Les succès du roi de Prusse ? Comment voulez-vous que je m'en afflige, puisque c'est Voltaire qui les chante ? Ce monstre de Voltaire ! Avez-vous lu son livre ? C'est affreux et c'est charmant ; on se le prête sous le manteau ; on l'a fait condamner par le Parlement et saisir chez les libraires. Heureusement, mon cher président en a sauvé un exemplaire que voici. Ainsi de suite. On va, on vient, on rit, on danse, on chante, on chansonne, on aime, on joue, on s'amuse ; les heureux sont les sages, et bien fou qui s'inquiéterait des affaires sérieuses ! On est païen à plaisir ; on fait avec Watteau le voyage à Cythère. La société,

se sachant ou se devinant condamnée à mort, imite les condamnés qui se pendent dans leur prison. Elle prévient la mort et le bourreau — et pourtant elle n'y arrivera pas assez vite ! — en s'asphyxiant sur un lit de fleurs à grand renfort de parfums... Mais pardon ! voilà que je fais à mon tour de la fantaisie à propos d'un livre qui va se placer au plus haut rang dans la littérature contemporaine; de l'opérette en marge d'une partition de Gluck ou de Mozart ! Un élève de Jules Janin parlant d'un disciple de Thucydide ou de Tacite !...

Sur ce fond profane, léger, chatoyant, se détachent, dans *le Secret du Roi*, deux figures bien originales et peintes de main de maître; le comte de Broglie, et son oncle l'abbé. Les de Broglie, c'est le noble auteur qui le dit, étaient — dans ce temps-là, bien entendu, et ce temps ressemble fort peu au nôtre, — plus remarquables par les grandes qualités de l'esprit et du cœur que par la souplesse et la grâce ; plus vertueux que sympathiques, plus convaincus que persuasifs, plus austères qu'aimables, plus imposants qu'attrayants, plus respectables qu'agréables. Mais l'abbé ! quelle piquante exception ! Fin courtisan sous ses airs de négligence, habile sans être intrigant, recherché pour son esprit alors même qu'on redoute ses épigrammes, possédant ce don des nuances, cette flexibilité de manières et de langage, ce manège des cours qui manque à ses neveux, sachant se glisser par les portes entr'ouvertes, parvenir jusqu'aux ministres, amuser les

princes et se faire écouter par ceux qui voudraient bien refuser de l'entendre, il passe son temps, en parties doubles, à prêcher le comte de Broglie pour qu'il consente à s'assouplir et à réparer le mal qu'il se fait faute de s'être assoupli. Ses lettres sont charmantes, entremêlées de sagesse mondaine et d'amusantes saillies, de bons conseils et de bonne humeur. Le lecteur aime à le voir reparaître pour rompre la monotonie de ces situations qui, au moment d'aboutir, se ferment à elles-mêmes leur issue, de ces résolutions qui ne brillent que pour s'éteindre, de ces événements tournant sans cesse dans un cercle dont les favorites font un cercle vicieux, de ces correspondances dont le mystère illusoire ne sert ni à convertir le souverain, ni à protéger le sujet; de ces négociations entamées, lâchées, reprises, démenties, avouées, avortées, qui ne donnent à l'honneur français et à la nationalité polonaise une lueur d'espoir que pour les replonger dans une nuit de plaisir ou les étrangler dans un réseau d'intrigues.

La physionomie du comte de Broglie, — le héros du livre, — est toute différente, mais n'est pas moins intéressante. On plaint, on aime, on admire, on voudrait voir réussir cet homme de bien passionnément dévoué à son roi et à son pays, ce volontaire d'une cause perdue d'avance, ce hardi promoteur d'idées grandes et fortes, aussi réfractaire au découragement qu'à la flatterie, apportant dans la diplomatie la vaillance de ses instincts et de ses antécédents

militaires, se débrouillant bravement dans l'inextricable fouillis que l'épée de Frédéric parviendra seule à éclaircir, luttant à la fois ou tour à tour contre Berlin, contre Saint-Pétersbourg, contre Dresde, contre Vienne et surtout contre Versailles; tel enfin que, dans un autre siècle, sous un autre régime, dans un autre cadre, cet homme supérieur aurait pu être un grand homme; ce serviteur éminent, mais presque inutile, aurait pu peser d'un poids considérable dans les destinées de son pays. Naturellement, il est payé de ses services, de ses peines, de ses sacrifices, par une disgrâce; et cette disgrâce lui est commune avec son frère, le maréchal de Broglie, qui seul, au milieu de cette débâcle *pompadourienne* des Soubise, des Clermont et des Contades, aurait pu répéter, en français et l'épée au poing, le *Si Pergama...* » — « Mon cousin, lui écrit le Roi sous la dictée du duc de Choiseul, ayant jugé que la forme et le fond de la démarche que vous avez faite en me présentant un mémoire sur les événements de la campagne dernière, étaient aussi contraires au bien de mon service que de mauvais exemple dans mon royaume, je vous en marque mon mécontentement en vous ôtant le commandement de *ma* province d'Alsace, et en vous ordonnant de partir pour votre terre de Broglie dans la journée du samedi, où vous resterez jusqu'à nouvel ordre. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait et vous conserve en sa sainte et digne garde. »

Et bonsoir! Le chapitre suivant nous montre les deux

frères, le comte et le maréchal, proscrits, internés dans ce château de Broglie, que son propriétaire actuel esquisse, dans son beau style, avec une sorte de mélancolique tendresse : — « Il faudrait, ajoute-t-il en homme du XIXe siècle, il faudrait avoir vécu de la vie factice d'un courtisan d'autrefois pour bien apprécier la rigueur du genre de supplice particulier à une classe sociale aujourd'hui disparue, qu'on appelait l'*exil dans ses terres*. C'était vraiment le brusque passage de l'existence au néant. Quitter Versailles ou l'armée pour la province et la campagne, c'était entrer dans la région de l'oubli et dans la vallée de l'ombre de la mort. Tout faisait silence autour du pauvre exilé pour le laisser sous le poids du désœuvrement et de la solitude. » — Cette page est d'une saisissante beauté. Pourtant, — et c'est un sentiment tout personnel, — je signale ici une lacune dans ce talent si élevé, si correct, si ferme, si sûr, si pur, mais toujours un peu hautain et pas assez *bon enfant*. A cette belle page j'aurais voulu en ajouter une autre, que je me garderai bien d'écrire, que je me contente de rêver. — Aujourd'hui, quelle différence ! Moi qui ne suis rien, *pas même*,.... Si j'ai parfois regretté de n'être pas quelque chose, — premier ministre par exemple, — c'est pour le plaisir de tomber comme Arlequin du haut des tours de Notre-Dame ; c'est pour la joie intime, profonde, ineffable, délirante, que j'aurais ressentie, le jour où, congédié par mon Roi ou par le peuple souverain, je serais rentré en

possession de ma solitude, de mes arbres et de moi-même, où j'aurais pu répéter sur tous les tons le *ô ubi campi?...* annoncer ma délivrance aux échos de mon jardin, à la mousse de ma fontaine, au clocher de mon village, oublier les visages blafards des huissiers et des solliciteurs, prendre un bain de soleil, aspirer une gorgée d'air pur, débarrasser mon gosier de la poussière des paperasses, de l'atmosphère des bureaux et de l'âcre odeur des calorifères, me dire chaque matin que je donnerais mes audiences en sabots, que je ne serais interpellé que par les alouettes, que mon portefeuille se changerait en herbier, que la chambre des députés serait suppléée par un vol d'étourneaux, l'opposition par une douzaine de canards et le *Charivari* par un merle! — Mais, j'en conviens, ma critique et mon regret n'auraient leur raison d'être, que si le duc de Broglie, écrivant une œuvre de famille, ravivant des souvenirs et des gloires héréditaires, nous avait fait entendre un accent plus personnel et s'était librement abandonné à la familiarité des *Mémoires*. Il a mieux aimé n'être qu'historien, et il l'a été dans la plus haute et la plus complète acception de ce mot majestueux. Ceci m'amènerait à la partie la plus douce de ma tâche. Néanmoins, avant d'y arriver, je ne résiste pas à l'envie d'indiquer un détail qui m'est suggéré par un de mes amis.

Ce long et attachant récit nous offre, il faut bien l'avouer, le contraste d'un dévouement fort peu courtisa-

nesque, mais absolu, à la Royauté et au Roi, avec des prodiges de faiblesse, d'inconséquence, d'arbitraire, d'égoïsme, de légèreté et d'ingratitude. Faites passer sur ce contraste trop significatif les grands courants révolutionnaires de 89 et de 93, où le sentiment et surtout le fétichisme monarchique s'engloutissent comme l'alcyon sous la vague furieuse. Rappelez-vous les deux mots, les deux épisodes légendaires : Le vieux maréchal de Broglie, le disgracié, le proscrit de 1762, écrivant à son fils, quelque peu séduit par les idées nouvelles : « Si les coups de bâton s'envoyaient par la poste... » — et ce fils, l'objectif de cette colère et de ce singulier emploi du bâton de maréchal, disant a son tour, au moment où le tombereau de la Terreur va le conduire à l'échafaud : « Mon enfant, que les crimes commis au nom de la liberté ne vous brouillent jamais avec elle ! » — Vous vous expliquerez peut-être cet antagonisme bizarre, ces tiraillements en sens contraires, que l'on remarque, depuis deux ou trois générations, dans cette famille si admirablement douée; comme si deux fées rivales ou deux influences opposées s'étaient disputé leur berceau. Ils ont leur idéal, dont ils ont pu reconnaître la fragilité et dont la chute aurait dû les guérir de leurs illusions; une monarchie, qui, non seulement ne serait pas celle de Louis XV, — ici nous étions tous du même avis, — mais que l'on créerait en dehors des petits-fils et de l'arrière-petit-fils du frivole monarque; une rupture

polie, mais complète, avec le dogme ou le principe de la Royauté légitime; une Royauté à côté, par à peu près, libérale, constitutionnelle, obéissant à un programme de métaphysique doctrinaire, affirmée par des institutions qui la battent en brèche, équilibrée par des pouvoirs qui la contrarient et par des lois qui prodiguent à ses ennemis toutes sortes d'armes pour la renverser; continuellement ballottée entre une république et une dictature; sans racines dans le passé, sans garanties dans le présent, sans horizon dans l'avenir; pas assez héréditaire pour fonder une dynastie; pas assez aristocratique pour posséder des points d'appui; pas assez démocratique pour contenter la Révolution; au demeurant, le meilleur, le plus doux, le plus intelligent, le plus spirituel, le plus ouvert et le plus aimable des gouvernements!

Voilà bien des réserves, bien des taquineries, bien des chicanes; elles n'ont, Dieu merci! aucun rapport avec les qualités littéraires du livre, qui sont hors de discussion et hors de pair. Certes, le noble duc a fait ses preuves, et dans les cadres mêmes qui semblaient lui être moins favorables. Il n'écrit pas une page, il ne prononce pas un discours où ne se retrouvent le sentiment de la perfection, le goût de l'exquis et le cachet du maître; mais jamais l'écrivain, jamais l'historien, jamais le moraliste, ne s'étaient révélés avec plus d'autorité, de fermeté, de sagacité et d'ampleur. Jamais ce style de grande race et de grande école n'avait serré de plus près ou plus

brillamment égalé ceux qui ne sont plus, ceux dont la mort a fait baisser notre niveau et dont les noms nous rappellent l'âge héroïque de la littérature contemporaine; Guizot, Cousin, Tocqueville, Augustin Thierry, Villemain, Montalembert. Décidé à publier ces documents, à *trahir* ce *Secret du Roi*, le duc de Broglie s'y est pris avec un art incomparable. Il a ranimé cette poussière, il a fait revivre ces figures, il a fait parler ces textes; et tout cela, d'un trait net, sobre, fin, qui ne laisserait rien à dire, si l'on essayait de dire quelque chose après lui. Je me borne à citer le portrait de Catherine: « Par une de ces faveurs que la fortune fait souvent aux jeunes Empires, la Russie venait de trouver, dans une femme, le chef le mieux fait pour achever l'œuvre de Pierre le Grand et pour lui ouvrir l'entrée du monde civilisé. Tête froide, âme inflexible et tempérament de feu, unissant la grâce et la noblesse d'une reine aux mœurs d'une vivandière, maîtresse de ses sens et de sa raison dans le débordement des plus brutales passions, aussi à l'aise pour plaisanter avec Voltaire ou discuter avec Frédéric que pour guider des escadrons ou prendre part aux orgies de ses cosaques, Catherine portait en elle-même un mélange de civilisation et de barbarie qui la rendait éminemment propre à ménager à son peuple entier la transition de l'un à l'autre état social... »

En somme, si vous voulez savoir le mot de ce *Secret du Roi*, si vous demandez, comme le géomètre : « Qu'est-

ce que cela prouve? » je vous répondrai: Cela ne prouve pas grand'chose en l'honneur de Louis XV, de sa royauté et de son règne; mais cela prouve que les de Broglie, qui écrivent merveilleusement en 1878, avaient déjà bien de l'esprit et bien des vertus en 1756. — Peut-être ajouterai-je tout bas, très bas, en m'adressant à l'homme illustre qui vient de me donner une si vive jouissance littéraire: « Écrivez l'histoire; n'en faites plus! »

II

LE CARDINAL DE BERNIS [1]

1er décembre 1878.

Lorsque l'abbé comte de Bernis écrivait au comte de Stainville, — 20 janvier 1757 : « ... Je crois nécessaire que vous soyez envoyé à la cour de Vienne ; le *petit Broglie* sollicite cet emploi ; mais il y aurait à craindre qu'il n'y réussît point, » — il ne se doutait pas que, cent vingt ans plus tard, un duc de Broglie, ayant à mettre en relief le rôle joué par ce *petit Broglie* dans la diplomatie secrète de Louis XV, écrirait à son tour (*le Secret du Roi*, tome Ier, page 115)... « Un petit prélat de cour, l'abbé de Bernis, auteur de poésies galantes et médiocres, » — et plus

1. *Mémoires et Lettres de François-Joachim de Pierre, cardinal de Bernis* (1715-1758), avec une Introduction de M. Frédédéric Masson.

loin, page 260 : — « L'heureux Bernis, enfin parvenu par une nomination récente au sommet de l'État, et tenant le gouvernail de toute la politique française. Peu de sympathie devait exister entre le comte de Broglie et l'abbé de Bernis; car je ne crois pas que le hasard ait jamais rapproché deux caractères moins faits pour s'accorder. *Origine, rang social, habitudes et éducation première*, tour d'esprit, sentiments, qualités et défauts, tout entre eux était dissemblable, presque contraire. De cette ardeur d'ambition patriotique et personnelle qu'avaient fait naître chez le comte de Broglie les leçons de la politique et l'alternative de la vie des cours et des camps, pas la moindre étincelle n'était allumée chez le cadet de province, prêtre léger, mais décent, poète agréable, travailleur facile et charmant convive, qui se trouvait en ce moment maître de la France... » — Et à la page 261 : — « Il ne demandait pas autre chose (qu'un bénéfice bien appointé ou quelque canonicat non sujet à résidence), non pas au roi, que sa position d'*humble abbé* ne lui permettait pas d'approcher, mais aux maîtresses royales, dont il avait soin de compter sur ses doigts le nombre toujours mystérieux et de suivre pas à pas la succession souvent inaperçue, ayant l'art de se trouver des premiers à les saluer à leur apparition et le bon goût de ne pas leur tourner le dos dans leur disgrâce... »

Le noble auteur du *Secret du Roi* a bien raison; il était temps que les *Mémoires* du cardinal de Bernis fussent

publiés, puisque voilà un homme supérieur, un éminent historien, le personnage le plus digne de se renseigner ailleurs que dans les pamphlets ou dans les *Gazettes* apocryphes, tombé dans les mêmes erreurs, acceptant les mêmes préjugés que les habitués d'idées toutes faites. Passe encore pour la différence des caractères, des opinions, des sentiments, du tour d'esprit, des qualités et des défauts; mais les origines! Le rang social! L'éducation première! Ne dirait-on pas un paysan venu à Versailles en sabots? Je ne voudrais pas copier la jolie scène des *Mécontents*, de P. Mérimée, où quatre fossiles d'ancien régime, réunis pour comploter contre Bonaparte, se disputent la préséance : — « Je possède, dit le baron de Machicoulis, un papier authentique duquel il résulte que, lors de la naissance du grand Dauphin, ce fut Pierre-Ponce de Machicoulis qui présida l'assemblée de la noblesse... — Et moi, réplique le comte de Fierdonjon, j'ai une généalogie écrite sur peau de cerf en caractères gothiques, qui prouve... » — « Non, dirait Rosine, quoique ravie de devenir comtesse ; laissons là ces jeux de la vanité et du hasard »; mais enfin, longtemps, bien longtemps avant l'*avénement* de l'abbé de Bernis, sa famille comptait parmi ses parentés ou ses alliances les Polignac, les Montmorency (excusez du peu!), en attendant les Rohan, les Rosambo, les Mortemart, les du Puy-Montbrun, les Narbonne, les Morangiès, les Barral, etc., etc. Elle faisait ses preuves depuis le XI[e] siècle, établissait

sa filiation depuis 1098, et ne s'était pas grevée d'un seule mésalliance. S'agit-il de pauvreté? — Mais, plus d'un siècle avant Bernis, un prince d'assez bonne maison, Henri IV, écrivait à un ami : « L'argent est chose rare entre gentilshommes comme vous et moi. » — « Prêtre léger, » nous dit le duc de Broglie; et ailleurs : « Il réfléchit si son caractère sacré lui permettait de diriger l'emploi d'une faveur (de la marquise de Pompadour), dont il ne pouvait ni approuver ni ignorer l'origine. Le cas de conscience une fois résolu, le galant homme eut autant de scrupule à bien tenir son engagement que le prêtre en avait mis peu à le contracter. »

Il n'y a, à ce spirituel et aristocratique persiflage, qu'un inconvénient; c'est que l'abbé de Bernis n'était pas prêtre, sous-diacre tout au plus (1755), et qu'il ne fut ordonné prêtre que neuf ans après, en 1764, lorsque Choiseul le fit appeler au siège archiépiscopal d'Albi; 1764, c'est-à-dire l'année même où mourut madame de Pompadour, avec laquelle le cardinal était brouillé depuis sept ans! Sous la Restauration, il y avait un député très libéral, très peu clérical, qui se nommait Labbey de Pompières; c'est de lui qu'un journaliste anglais, rendant compte d'une séance de la Chambre, écrivait : « *Le respectable ecclésiastique* monte à la tribune. » — L'erreur était plus grave, mais elle était Anglaise. Quant aux maîtresses royales, — pluriel qui peut paraître assez singulier, — ceci nous ramène à notre sujet. C'est un

terrain quelque peu glissant; mais je n'oublie pas que Voltaire a dit : « Glissez, mortels, n'appuyez pas! »

Dès cette première page, j'ai pris pour guide l'excellente notice de M. Frédéric Masson, l'ingénieux et savant éditeur de ces *Mémoires*. Il ne me désavouera pas, j'en suis sûr, si je fais semblant d'avoir une idée. Je crois que l'essentiel, au lendemain de cette publication si intéressante, n'est pas de revenir à satiété sur les événements auxquels fut mêlé le ministre de 1757; sur les affaires de Pologne, sur les victoires du roi de Prusse, sur le traité de Versailles, sur les défaites de nos généraux, sur nos déboires diplomatiques, sur les fautes de celui-ci, sur les bévues de celui-là; triste inventaire dont les complications fatigueraient peut-être nos lecteurs. Non; l'important est de recomposer la physionomie du cardinal de Bernis d'après ce document dont nul ne peut récuser l'authenticité, la loyauté et la franchise; c'est, en lui laissant toutes ses qualités aimables, toute la grâce de son esprit, toute la séduction de ses manières, en le tenant pour un *charmeur*, d'en finir avec le Bernis légendaire, type équivoque de l'abbé galant préludant au prélat de cour, poète de ruelles et de boudoirs, sentant le musc rimant le bouquet à Chloris, se préparant par des madrigaux à gouverner la France, prodiguant aux favorites les *oremus* qu'il refuse au bon Dieu, s'insinuant à l'Académie à l'aide de petits vers, croyant tout sauver en sauvant les apparences; satire vivante contre l'époque

où il prospère, contre la monarchie qui l'emploie, contre la politique qu'il dirige, contre l'Église qui fait de lui un de ses princes. Pour réfuter tous ces mensonges, nous n'avons qu'à nous adresser à lui-même.

Peut-être les défenseurs inflexibles de la fidélité conjugale, même chez les rois, — penseront-ils que M. Frédéric Masson a la manche un peu large. Il est possible de la rétrécir légèrement, tout en rappelant que le vrai ou du moins le premier coupable des désordres de Louis XV fut ce déplorable duc de Bourbon qui, en haine du duc d'Orléans, fit du mariage de ce roi de quinze ans le sacrement de ses futurs adultères. Souvenez-vous que Marie Leczinska, choisie aux dépens de la fille de Philippe V, malgré les intérêts les plus évidents de la politique et de la paix, était de sept ans plus âgée que Louis XV, excessivement dévote, sans beauté, sans grâce, sans esprit, sans agrément d'aucune sorte, incapable de racheter la différence d'âge par l'influence, l'autorité ou l'habitude. M. Frédéric Masson n'exagère-t-il pas en nous dépeignant « ce roi jeune, ardent, beau d'une beauté mâle et vivante, beau de victoires et de triomphes, » portrait qui conviendrait mieux à Louis XIV? Je me représente plutôt Louis XV, à ce début ou cette aurore, comme un Chérubin couronné, l'idéal du *joli*, une miniature du prince Charmant, égoïste avec inconscience, sensuel avant d'être amoureux, aspirant par tous les pores les miasmes du pouvoir absolu, entrant dans la royauté comme dans une féerie, peu sus-

ceptible de passion, encore moins de tendresse, admirablement disposé par la nature, par son entourage, par son éducation et par son siècle à faire de ses caprices la loi suprême de son règne et à prêcher d'exemple la religion du plaisir. Si nous ajoutons à cette vocation d'enfant gâté et de roi précoce la contagion des mœurs de la Régence, l'explosion de libertinage retardée à la fois et envenimée par la sombre dévotion et l'austère étiquette de la vieillesse de Louis XIV, vous n'absoudrez pas Louis XV, mais vous l'expliquerez; les circonstances atténuantes tiendront lieu d'apologie.

Que dire de madame de Pompadour? Ici encore, des réserves sont nécessaires, alors même que l'on accepte un moment ce que l'histoire condamne, ce que la morale réprouve. Avant madame de Pompadour, c'est la duchesse de Châteauroux qui avait eu l'honneur d'éveiller dans l'âme indolente du jeune roi des instincts de grandeur et de gloire. Madame de Pompadour essaya bien de poursuivre cette heureuse veine. Elle voulut se faire pardonner de remplacer la souveraine en grandissant le souverain. Mais bien des obstacles s'opposèrent à l'accomplissement de sa tâche et pavèrent de ses intentions le chemin de traverse qui précipitait la monarchie vers sa ruine. D'abord, les événements se prêtèrent mal à ses discutables efforts pour élever son amour au rang de conseiller de la couronne et faire du favoritisme un gouvernement. Ils déjouèrent ses prévisions, démentirent ses préférences, étiquetèrent de son nom des mesures fatales et des jour-

nées néfastes, embrouillèrent ou brisèrent l'écheveau trop lourd pour ses blanches mains. Ensuite, le pli était pris dans ce cœur de plus en plus difficile à trouver sous une couche de voluptueux égoïsme, et qu'elle prétendait régénérer en le possédant. C'est une revanche de la morale bourgeoise, — la bonne, — qu'à chaque nouveau pas qui l'en éloigne, l'homme perd quelque chose, non seulement de sa vertu, mais de ses forces intérieures, de ses facultés actives, de son aptitude aux luttes de la vie publique et privée. A chacune de ses récidives, la volonté s'use, la source des sentiments généreux se corrompt ou se tarit; la conscience, cessant de se débattre contre elle-même, n'a plus même à capituler; l'idée du devoir, supprimée sur un point, s'annule sur les autres; la *bête* qui a dompté l'*ange*, s'empare de toute la créature humaine; le despotisme des sens absorbe tout ce qui, dans le premier élan de la passion, était encore du ressort de l'intelligence et de l'âme. Un premier amour, même coupable, peut réveiller chez une nature nonchalante ce qui n'était qu'assoupi; une continuité de fautes et de désordres endort ce qui s'était réveillé. D'ailleurs, madame de Pompadour était plus artiste que politique, mieux faite pour animer ou présider un groupe de poètes, d'écrivains, de peintres, de statuaires, d'architectes, de graveurs, que pour voir clair sur la carte d'Europe, méditer un plan de campagne, choisir des généraux, inspirer des ministres, distinguer le fort et le faible des opérations stra-

tégiques, régenter ou renseigner nos diplomates et sacrifier aux intérêts de l'État ses prédilections féminines. Égérie de décadence, elle se fût parfaitement ajustée à une époque de dilettantisme tranquille, de paix au dehors et de sécurité intérieure. Au cœur d'une société prête à tomber en poussière, en face de catastrophes prophétiques, comparables au grondement lointain du tonnerre, enlacée dans des nœuds qui eussent exigé un Richelieu pour les défaire ou un Condé pour les couper, incapable de tenir tête à Frédéric, à Catherine, à Marie-Thérèse, elle ne saurait être réhabilitée par l'histoire que comme une harmonie de plus dans ce siècle et sous ce règne où l'élévation morale, la politique sérieuse, les résolutions énergiques, les pensées à large horizon, feraient l'effet de fausses notes.

Heureusement, — et j'ai trop tardé à y revenir, — on peut condamner les peccadilles de Louis XV, on peut déplorer l'influence de madame de Pompadour, sans qu'il soit plus difficile, pour cela, de rétablir sous leur vrai jour la physionomie, le caractère et la renommée définitive du cardinal de Bernis. Il faut, avant tout, tenir compte des idées et des mœurs du temps ; il faut savoir ce qu'était alors le Roi, la personne royale, et comment le respect absolu qui s'attachait même à ses faiblesses faisait paraître honorable et innocent ce que l'on taxerait aujourd'hui de corruption ou de servilisme. La démocratie républicaine a tellement purifié l'atmosphère, si bien relevé le niveau des consciences et des âmes ; elle nous

a rendus si difficiles sur le choix des moyens de parvenir, de faire fortune et d'arriver au pouvoir, elle a si noblement exalté nos délicatesses et nos scrupules, que ses sensitives et ses hermines qualifieraient volontiers de vil et de bas le gentilhomme français, le cadet de famille, plus riche de parchemins que d'argent, fraîchement débarqué à Paris ou à Versailles, et acceptant le patronage d'une femme que la cour et la ville saluent comme une puissance. Sans doute, il vaudrait mieux que cette femme fût l'épouse légitime; mais il vaudrait mieux aussi que l'inquisition n'eût jamais existé, que l'on n'eût jamais brûlé les hérétiques et les juifs, que les lettres de cachet, la question, la torture, la claie, la roue, les auto-da-fé, ne fussent que le rêve des esprits malades; ou, en d'autres termes, que l'ancien régine disparût de l'histoire. Certes, je n'ai ni penchant à l'admirer, ni envie d'y revenir; mais une fois qu'on l'admet comme un vestige du passé, il faut l'accepter tout entier et se résigner à croire qu'un grand seigneur, un gentilhomme, un militaire, voire un charmant abbé de province, pouvaient, sans déshonneur, se laisser protéger par une favorite, quand cette favorite personnifiait tout ou partie du gouvernement. De même, on ne peut sérieusement songer à amnistier le coupable monarque qui ne se servait plus que de sa main gauche; j'aimerais mieux Washington, saint Louis ou Marc-Aurèle; mais, s'il me fallait absolument opter entre Louis XV jetant à de belles pécheresses le

mouchoir fleurdelisé, et Charles II, roi d'Espagne, assistant, de huit heures du matin à dix heures du soir, aux effroyables exécutions du Saint-Office, et y prenant autant de plaisir que nous en prendrions à une *première* de Sardou, de Dumas ou d'Émile Augier, je n'hésiterais pas; je choisirais Louis XV. Or, quel est l'hidalgo qui se serait cru déshonoré, si, le lendemain d'une de ces horribles séances, le Roi lui avait donné un cordon, un pension ou un titre?

Au surplus, ces beaux raisonnements sont presque inutiles, quand il s'agit de l'abbé de Bernis; il se trouvait, lui dans une situation particulière; il ne se fit pas le courtisan de madame de Pompadour, lorsqu'elle devint, par la grâce du Roi et par la sienne, le point de mire des ambitieux et des solliciteurs. Il était déjà l'ami de sa famille, quand elle n'était encore que la très jolie mademoiselle Poisson. Le jour où la bourgeoisie, aspirant à descendre, se réveilla ou s'endormit marquise et maîtresse, M. Dupin aurait eu une belle occasion d'appliquer, par à peu près, sa théorie du *parce que* ou du *quoique*. L'abbé lui resta fidèle, *malgré* ses soudaines grandeurs. Ce fut elle qui le pria de lui servir de guide dans ce pays inconnu dont les splendeurs cachent tant de périls et de pièges, de lui épargner les petits faux pas après le grand. Il eût mieux fait de refuser, de se réfugier à la Chartreuse ou à la Trappe, de ceindre un cilice et de s'administrer une forte discipline. Mais le stoïcisme chrétien n'était pas de saison

en 1745. Bernis n'était ni un Caton, ni un puritain, ni un ascète. Il représentait dans des conditions relatives et sous tous les aspects aimables, l'*honnête homme* au XVIII[e] siècle; expression léguée par le XVII[e]. Il y a dans les *Lundis* de Sainte-Beuve, à propos de *Gil-Blas*, une page charmante. Le fin critique met un moment en présence Gil-Blas et René. Il persifle agréablement ces désespérés dont le désespoir n'est que de l'orgueil, ces héros plaintifs de leur propre histoire, acharnés à nous faire entendre que, s'il leur arrive ce qui n'est arrivé à personne, c'est qu'ils sont supérieurs à tous; que, si leur infortune est irréparable, c'est qu'ils sont de taille à ne pas se contenter des bonheurs vulgaires. Il prend parti pour cet homme d'esprit, sans prétention à des excès de génie ou de vertu, qui s'accommode aux événements, se résigne aux déboires, ne craint pas de nous amuser à ses dépens, accepte gaiement le vent comme il souffle et le temps comme il est, ne songe jamais à se surfaire, sourit à la mauvaise fortune, ne se grise pas de la bonne, oppose aux catastrophes une philosophie pratique, et, en définitive, si on le prenait pour modèle, ferait moins de victimes, d'oisifs et de citoyens nuisibles que le superbe frère d'Amélie.

C'est ainsi, mais avec mille fois plus de noblesse de race et de cœur, plus de distinction d'esprit et de manières, une notion beaucoup plus nette du bien et du mal, que j'aime à me figurer le jeune abbé de Bernis, quittant le château de Saint-Marcel en Vivarais, qui appartient

encore à la famille, et, après de brillantes études à Louis le Grand et à Saint-Sulpice, entrant dans le monde comme dans son domaine, non pas en conquérant prêt à tout briser pour parvenir, non pas en rigoriste décidé à tout blâmer pour se faire craindre, mais en égal de ceux qui affectent d'être ses supérieurs et en futur supérieur de ceux qui refusent de le traiter d'égal; avec la légitime fierté du gentilhomme rachetant sa pauvreté par la conscience de sa valeur; répondant le fameux : « Eh bien, monseigneur, j'attendrai ! » au cardinal de Fleury qui lui disait : « Oh ! monsieur, tant que je vivrai, vous n'aurez point de bénéfice! » — ayant tout juste assez de souplesse pour ne jamais paraître obséquieux, et assez de finesse pour qu'on ne le soupçonne pas d'être rusé; causant de pair avec les beaux esprits du temps, les Torcy, les Polignac, les Fontenelle, les Bolingbroke, les Mairan, les Crébillon; sachant déjà faire sa partie dans ce concert du XVIIIe siècle, qui agit si mal et causa si bien; plein de tact, attentif aux nuances, possédant cette grâce aussi nécessaire à l'esprit qu'à la beauté; relevant une physionomie heureuse par des mots spirituels sans être offensants; n'oubliant pas qu'il faut être agréable quand on n'est encore ni puissant, ni célèbre; habile à se tenir à sa place, pour qu'on ne songe jamais à l'y remettre; le contraire des deux types que je déteste le plus; l'hypocrite et le fanatique.

Il est sympathique; il plaît, qualité rare, indéfinis-

sable, impalpable, qui échappe à l'analyse, qui ne dépend ni de la volonté, ni de la vertu, ni du talent, ni même de la figure; qu'on pourrait peut-être appeler l'*étoile* terrestre de ceux qui réussissent, et qui explique, dans tous les genres et dans tous les cadres, les succès les moins explicables. Il écrit des vers — on n'est pas parfait! — mais il ne les imprime pas, ou du moins il n'autorise pas à les imprimer. Sérieusement, si son *Épître à la Paresse* et son *Épître aux dieux pénates* ne valent pas les vers de Lamartine ou de Victor Hugo — que personne, à cette époque, n'aurait compris — ils valent presque ceux de Gresset. C'est du Gresset avec un peu moins d'art et un sentiment plus aristocratique. J'insiste sur ce nom honnête et chrétien de Gresset, parce qu'il classe la poésie de Bernis, souvent calomniée comme sa vie, sa politique et sa morale. *Vert-Vert*, la *Chartreuse*, et, si on le veut absolument, la *Retraite*, de Chaulieu, tels sont ses voisins ou ses modèles dans cette première phase de sa littérature, et non pas du tout Gentil Bernard, Bertin, Parny et les poètes érotiques. Si Voltaire, avec cette pointe de familiarité impertinente qu'il mêlait à tout pour être plus sûr de mettre son esprit au niveau de toutes les grandeurs de ce monde, si Voltaire l'a surnommé *Babet la Bouquetière*, ce n'est nullement dans un sens de galanterie efféminée et de libertinage. C'est parce qu'il l'accusait de prodiguer trop de fleurs dans ses vers. Plus tard, dans son poème posthume de la

Religion vengée, Bernis, sans atteindre la grande et vraie poésie que son siècle n'a pas connue, élèvera plus haut son idéal, le rapprochera du ciel, prendra rang parmi les apologistes de ce christianisme tant de fois insulté autour de lui, donnera en français un pendant à l'*Anti-Lucrèce* de son cousin le cardinal de Polignac, et, s'il a sur la conscience un peu trop de coquetteries avec Voltaire, prouvera du moins qu'il n'a jamais pensé, raillé, nié ou blasphémé comme lui.

J'ai presque fini, et je n'ai presque rien dit des *Mémoires*. Ils sont tels, que les arrière-neveux du cardinal ne sauraient opposer de meilleure réplique aux calomnies, aux fictions, aux légendes si excellemment réfutées par M. Frédéric Masson. Bernis s'y peint ou s'y raconte sans ombre d'affectation, de dissimulation ou de pose, sans déguiser l'homme sous le personnage, sans une seule des manies de notre époque où l'on ne se souvient des événements que pour avoir le prétexte de se souvenir de soi-même, et où l'auteur ne retrace les actions d'autrui que pour mieux faire valoir les siennes. Ni piédestal, ni échasses. Dès les premières pages, on est saisi d'un accent de vérité, et l'on remarque, dans tout l'ouvrage, des qualités dont une du moins avait été le plus contestée au cardinal de Bernis; la simplicité, l'honnêteté, la sincérité et LA GRAVITÉ. Ses aveux sont aussi honorables que ses récits. Ils pourraient se résumer dans ces deux lignes (page 37). « Dans ma jeunesse, j'ai eu beaucoup de

reproches à me faire comme chrétien (qui n'en a pas eu?) — mais aucun comme honnête homme. » — Gracieux, aimable, de belle humeur, recherché dans la meilleure compagnie, n'étant pas encore engagé dans les ordres, il n'avait pas cru que le petit collet dût être monté.

Je n'ai pas parlé de l'Académie française, où l'abbé de Bernis fut reçu à vingt-neuf ans; ce qui prouve, soit dit en passant, que son rang et sa naissance y contribuèrent plus que sa littérature. Quant à ses *Mémoires*, le cardinal les a divisés en trois parties; ses débuts dans le monde et les événements de sa vie privée; l'époque où il s'est consacré aux affaires publiques; et, enfin, nous dit-il, ses vues sur l'administration avec quelques mémoires politiques. — Il m'a paru que je pouvais adopter une autre division; négliger la période historique que l'on connaît, qui m'exposait à des redites, de laquelle on peut répéter avec M. Frédéric Masson : « L'homme disparaît presque au milieu d'événements dont la fatalité le dépasse, » ou avec le proverbe : « A l'impossible nul n'est tenu. » Pour être complet, il faudrait rappeler la disgrâce de Bernis si courageusement et si chrétiennement acceptée; l'archevêché d'Albi, où « il se montra, par sa charité et sa bienfaisance, digne des louanges même de ses anciens ennemis, les Anglais; » et finalement le séjour à Rome, où le prêtre, le prélat, le chrétien, l'homme de bien, reparurent dans toute leur pureté et tout leur éclat; où le conclaviste, l'ambassadeur, se fit le

consolateur et l'hôte des prêtres français proscrits par la Révolution; où le royaliste, le catholique, se mesura vaillamment avec les suprêmes épreuves, et, fidèle à la religion du sacrifice, se désista de toutes les grandeurs et eut le plus grand honneur que l'on puisse rêver sous certains gouvernements; l'honneur de n'être plus rien. Cette fois, je me suis attaché surtout à retrouver, à rétablir, à reconquérir une figure estompée par le temps, altérée par la corrosive atmosphère de son siècle, falsifiée par un singulier concours de circonstances, de préventions, de routines, de parti pris et de malveillance. Telle qu'elle est, une noble famille doit être fière de la placer sous son vrai jour, au plus bel endroit de sa galerie. Mais qu'ai-je fait? Encore un prétexte aux exorcismes et aux anathèmes! Encore une preuve de tiédeur! Encore une concession d'homme du monde à un homme aimable! Ce qui me rassure, c'est que l'école inexorable pour mes faiblesses, impitoyable envers Molière, Pascal, Saint-Cyran, Nicole, Arnauld, peut-être Bossuet et probablement Bernis, s'est souvent montrée pleine d'indulgence, de mansuétude, de bonté, de miséricorde, d'atténuations complaisantes, de velléités louangeuses, de sympathies charitables et chrétiennes..... pour le cardinal Dubois.

III

LOUIS DE LOMÉNIE [1]

---

8 décembre 1878.

Vous le savez, j'aime de plus en plus à entremêler de souvenirs personnels ces *Causeries littéraires*, qui dépériraient de soif et d'ennui, si je les abandonnais à leur uniformité et à leur sécheresse. Quand je me souviens au lieu d'analyser, de critiquer ou de louer, il me semble que je me rajeunis avec ces images du passé, que les feuilles mortes reverdissent, que les herbiers redeviennent des fleurs, que ma littérature cesse d'exister en dehors de moi-même, dans les bibliothèques et dans les livres, pour faire partie de mon être, vivre de ma vie intime, me suivre pas à pas comme une compagne, s'assimiler mes sentiments, mes tristesses et mes joies. A qui

1. *Les Mirabeau*, nouvelles études sur la société française au XVIIIe siècle.

pourrais-je appliquer cette méthode ou cette manie, mieux qu'à l'auteur des *Mirabeau*, à ce regretté Louis de Loménie, dont la fine et douce physionomie nous reposait l'esprit et le cœur, lorsque, moins sages que lui, il nous arrivait de nous griser avec notre encre, de nous lancer dans une aventure, de nous attirer une bourrasque, de traverser une crise, et d'en sortir moulus, meurtris, fripés, déplumés, penauds, l'oreille basse, jurant, mais un peu trop tôt... qu'on nous y reprendrait encore? Il a été, il restera pour moi le type de l'écrivain honnête et bon, du chercheur ingénieux et patient, de l'homme de travail et d'étude, s'enfermant dans son œuvre comme l'*active chrysalide dans son tombeau d'or et de soie*, ne se passionnant que pour le vrai, le beau et le bien, défendant aux rumeurs et aux orages du dehors de troubler ses recherches, d'interrompre sa tâche, de mêler leur alliage de sable et de gravier au limpide courant de ses pensées. Il eut le succès sans le bruit; il laissa la renommée venir à lui sans faire un pas de trop pour la prévenir, un geste pour la violenter, une génuflexion pour la courtiser, un effort pour la retenir. Il mettait à réussir autant de discrétion que s'il avait eu un secret à cacher ou une faiblesse à se faire pardonner. Telles étaient sa délicatesse et sa droiture que, pour assainir un sujet, il lui suffisait d'y toucher. Jules Sandeau le lui a dit mieux que je ne saurais le dire, en répondant à son discours de réception à l'Académie française. Biogra-

phe de ses contemporains, assez obscur encore pour pouvoir, sans trop de disparate, s'intituler *un homme de rien*, jeté bien jeune sur ce pavé de Paris où poussent les mauvais conseils comme les mauvaises herbes entre les pavés des villes désertes, il eut cette originalité exquise de ne pas faire de son obscurité provisoire une raison et un moyen de sauter impunément au collet des *illustres;* il sut intéresser le public sans offenser ses modèles, se montrer véridique sans dureté, sincère sans rudesse, bienveillant sans flatterie, piquant sans méchanceté, modéré sans fadeur; chatouiller l'épiderme sans enfoncer le trait, respecter la distance qui sépare la curiosité du scandale, rester honnête homme, en un mot, honnête toujours dans un genre périlleux, et obliger les lecteurs à dire que l'homme de rien était avant tout un homme de bien.

Plus tard, singulier contraste! ce pacifique, ce studieux dont la bonhomie spirituelle faisait songer à l'azur des lacs plutôt qu'aux tempêtes de l'Océan, fut attiré par des noms qui sentent la poudre, par des existences turbulentes, tumultueuses, guerroyantes, agitées, désordonnées, inquiètes, marquées de l'estampille révolutionnaire; Beaumarchais et Mirabeau! Le prologue et le drame! l'éclat de rire et l'éclat de tonnerre! le démolisseur à coups d'épingle et le destructeur à coups de massue! Figaro se hissant sur les épaules du Tiers-État pour devenir un personnage et peut-être notre seigneur et maître! Almaviva déchirant ses parchemins,

abdiquant pour mieux régner, se faisant peuple au moment où le peuple va se faire souverain, et vendant du drap ou de la toile pour gagner son brevet de tribun! Que de tentations pour un écrivain ambitieux et tapageur, dans un temps où, pour faire parler de soi, il suffit de mettre un atout de plus dans le jeu de la Révolution! Mais non; même au contact de ces personnages qui n'ont vécu que de désordre, de trouble, de mouvement et de bruit, Louis de Loménie reste fidèle à son caractère de médiateur entre son savoir et notre ignorance, à sa vocation d'apaisement et d'étude. Lisez son *Beaumarchais*, aujourd'hui classé parmi les œuvres les plus sérieuses, les plus solides et les plus durables de ces vingt-cinq dernières années; lisez ses *Mirabeau*, vaste et riche préface du livre qu'il n'a pas eu le temps d'achever, mais que des mains pieuses compléteront aisément à l'aide des notes et des pages commencées; les *Mirabeau*, collection de figures originales, fortes, rugueuses, curieuses, pleines de sève, décrites de main de maître; famille que l'on pourrait appeler préparatoire; salle d'attente où des querelles de ménage préludent aux tourmentes de la tribune, de la place publique et de la rue. Partout vous trouverez le document exact, le détail authentique, le trésor amassé en des fouilles intelligentes, la coupe d'or puisant aux sources les plus sûres; le tout dégagé de cette passion qui rend suspecte la vérité elle-même; une lecture instructive, attachante et agréable, relevée sans

cesse par des réflexions piquantes, des pensées fines et des traits caractéristiques.

Mais voici que j'allais oublier de me souvenir. Louis de Loménie fit ses études — fort brillantes, — au collège d'Avignon. Mon plus proche voisin de campagne, père d'un de ses camarades, qui devint un de mes plus chers amis, le faisait sortir chaque jour de congé, et avait la bonté de me réunir aux deux rhétoriciens, plus jeunes que moi de trois ou quatre ans. C'étaient des journées charmantes, colorées, éclairées et embellies de toutes les espérances de notre âge, de toutes les illusions d'une époque où il nous semblait que nous n'avions qu'à étendre la main pour saisir notre part d'idéal, d'inconnu et d'infini. Cette maison hospitalière, située à l'extrémité du village que j'ai eu une fois le tort de déguiser sous le pseudonyme de Gigondas, dominait un paysage immense dont la beauté se révélait tout entière au coucher du soleil. Notre plaine, profanée aujourd'hui et bouleversée par le plus inutile des chemins de fer, s'étendait sous nos yeux dans toute sa fertilité et toute sa grâce, avec ses massifs d'aulnes et d'ormeaux, ses haies blanches au printemps, rouges en automne, ses rideaux de peupliers, ses fermes éparses et sa fraîche bordure d'oseraies à demi baignée dans le Rhône. Les eaux du grand fleuve se teignaient de toutes les nuances de l'opale, du saphir, de l'émeraude et de la nacre, à mesure que les rayons obliques, glissant sur la transparente surface, y reflétaient tour à tour l'azur du

ciel, la silhouette des arbres, les légers nuages groupés à l'horizon et les gradations imperceptibles de la lumière et de l'ombre. La chaîne pittoresque des Alpines se dessinait sur un fond de brume; l'air était si pur, que l'œil pouvait en compter les ondulations, les vives arêtes, les ravins et les vallons. A notre gauche, le château des Papes semblait absorber ce soleil qui le réchauffe depuis des siècles et donne à ses murailles et à ses tours cette merveilleuse dorure, poésie de l'architecture méridionale. Un soir d'été, nous étions réunis tous les trois sur le balcon qui existe encore, que je revois tous les jours au retour de ma promenade, et que je ne puis revoir sans un battement ou un serrement de cœur. Nous étions là, regardant, admirant, rêvant, silencieux comme si nous avions su que le regard, en pareil cas, est plus éloquent que la parole. Ce spectacle était si beau, que Louis de Loménie, cédant à un transport d'enthousiasme, sortit tout à coup de son recueillement, et s'écria : « Oh! que la nature est belle! qu'on est bien ici! » Puis il ajouta avec ce mélange de mélancolie et d'enjouement qui lui était habituel : « Qui sait si ce ciel bleu, ce vaste horizon, ce soleil couchant, ce fleuve rapide, ces îles verdoyantes, ces monuments séculaires, n'ont pas le secret de notre avenir? Où serons-nous, que ferons-nous dans dix ans? dans vingt ans? dans trente ans? » — « Il vaut peut-être mieux ne pas le savoir, » répliquai-je avec l'autorité d'un *ancien*, ou, comme on dit en rhétorique, d'un

vétéran. Aujourd'hui, nous le savons, et quelques consolations adoucissent nos tristesses. Si la vie de Louis de Loménie a été trop courte, elle a été douce, laborieuse et pleine, avec cette part de bonheur et de gloire qui n'est accordée qu'à de rares élus. L'Académie française, en l'appelant à être un des siens, lui décerna la plus belle récompense qui puisse couronner une existence noblement vouée à la vraie littérature, au bon exemple et au travail. On a pu dire de lui ce que M. de Talleyrand disait de M. de Barante, qu'avec tout son esprit on le défiait de se procurer un ennemi. Il a goûté, dans toute leur plénitude, les paisibles joies de la famille, ces joies intimes du travailleur, encouragé sans cesse et soutenu par une compagne digne de lui, élevée au milieu de tous les souvenirs, de tous les héritages, de toutes les traditions de la vertu et de l'esprit, associée à toutes ses pensées, fière de ses succès, payant d'un sourire ses fatigues; lumière intérieure, vivante image de cette lampe qui éclairait sous l'albâtre ses laborieuses soirées; capable peut-être de terminer et de nous rendre intactes les dernières pages que Loménie laissa inachevées; telle enfin qu'un académicien qui s'y connaît attribuait à ce couple si admirablement assorti un honneur plus rare encore que le fauteuil académique et l'habit à palmes vertes; l'honneur de réaliser l'idéal du mariage.

Louis de G..., le fils du maître de la maison, le camarade de Loménie, aurait été au niveau de toutes les

situations. Partout il aurait apporté cette sûreté de convictions, cette fermeté de caractère, cette rectitude d'intelligence, cette netteté d'idées, cette sagacité de jugement, toutes ces qualités aimables et sérieuses qui lui donnaient parmi nous une place à part, et dont le souvenir, après deux ans, tient constamment en éveil notre amitié et nos regrets. Il aima mieux être l'homme du devoir, offrir à son pays le type du citoyen utile, du père de famille, du vaillant chrétien, dévoué à toutes les nobles causes, entouré de toutes les sympathies, mêlé à toutes les bonnes œuvres, accepté comme arbitre et comme juge par des amis plus enclins que lui à se laisser séduire par les vanités de ce monde; ne permettant jamais à la vertu d'être pédante et la tempérant de cette honnête gaieté qui est le miroir des consciences pures; esprit charmant et cœur d'or, dont je puis parler sans trop sortir de mon sujet et sans offenser la mémoire de Louis de Loménie; car ils passèrent ensemble sur les mêmes bancs, attentifs aux mêmes leçons, les heureuses années de l'adolescence; ils ne se perdirent jamais de vue; le provincial réfractaire à nos glorioles s'intéressa toujours aux succès de son ancien camarade, et certes, Loménie ne pouvait avoir ni lecteur plus fidèle, ni appréciateur plus éclairé. Quant au troisième... — c'est de moi qu'il s'agit — j'ai bien envie de n'en rien dire. En passant sous ce balcon, aujourd'hui désert, je me suis dit bien souvent : « Au fait, il était trop petit pour contenir

à la fois deux futurs académiciens! » — J'étais le plus vieux; j'espérais partir avant les deux autres et j'ai le chagrin de leur survivre. Hélas! encore quelques années et je survivrai peut-être à la France!

Longtemps, bien longtemps après, je parcourais les bords de la Durance avec un de nos plus éminents poètes. Nous allions *faire visite* (style Victor Cousin) au spirituel M. Lucas de Montigny, auteur d'agréables ouvrages, et propriétaire du château de Mirabeau. Habitué aux plaines riantes de la Provence, à ses *coteaux modérés* dont les aspérités se cachent sous des fouillis de pins, de chênes-verts et de plantes odoriférantes, je n'étais pas préparé à la physionomie d'un château fort, tel qu'on se le figure d'après les vieux romans et les poèmes de chevalerie. Tout à coup, au détour de la route encaissée entre des rochers à pic et les digues de la dangereuse rivière, j'aperçus, à une hauteur prodigieuse, quelque chose de pareil à un colosse de pierre, dressé sur un piédestal gigantesque. On eût dit que la nature s'était entendue avec l'architecte pour que tout fût en harmonie dans cet aspect sinistre et sauvage; le site, les alentours, le décor et l'édifice. Ces roches nues, arides, noires, calcinées, faisaient songer au cratère d'un volcan éteint. La végétation semblait s'être retirée du seuil et des environs de cette demeure, comme la mer se retire des plages pestilentielles, comme s'il y avait eu au dedans de ces tragiques murailles de quoi effrayer tout ce qui vit, respire,

fleurit ou s'épanouit ici-bas. Quelques genévriers chétifs, quelques lentisques rabougris se tordaient sous le souffle ardent du vent de sud-est. Un oiseau de proie, de l'espèce des vautours de Camargue, planait à cent mètres au-dessus des tours, et parfois ses larges ailes se confondaient avec les nuages fouettés et chassés par la rafale. Avant même d'entrer, l'imagination réclamait sa part. Je me représentais ce que devaient être les gémissements de ce vent lugubre à travers les corridors du château, ce que ces murs avaient dû, dans les temps passés, entendre de cris de douleur ou de colère. Fallait-il y placer un drame fantastique ou une histoire sanglante? Sachant où j'allais, un nom formidable, un visage ravagé et terrible me suggéraient ma réponse. Ce château prenait pour moi une figure, un sens, une voix, une âme. Je me disais que c'était bien là le nid ou l'aire de Mirabeau, de cet homme étrange, démesuré, mi-parti d'aigle et d'orfraie. Je me demandais par quelle progression fatale cette résidence et cette famille, faites l'une pour l'autre, étaient arrivées à se personnifier, à s'incarner dans le foudroyant orateur de la Constituante, pour bouleverser une société, pour ébranler une monarchie, comme ce vent d'automne qui secouait les arbustes, s'engouffrait sous le portail et faisait grincer la girouette. Les maisons n'ont-elles pas leur prédestination comme les personnes?

Eh bien, je me trompais. Entre cet âpre château et le funeste tribun, les analogies peuvent être signalées; mais

les liens ont été beaucoup moins étroits; il m'a suffi, pour m'en convaincre, de lire les premières pages du livre de Louis de Loménie. Après avoir admirablement décrit ce que je viens d'esquisser fort mal, il ajoute : « Si nous voulions adapter de force cette méthode (l'explication des destinées et des caractères par l'influence des objets extérieurs), il nous faudrait constater que ceux des Riqueti du xviiie siècle, qui sont nés à Mirabeau, ou, pour parler plus exactement, près de Mirabeau, à Pertuis, ont très peu habité le château de leurs pères... il nous faudrait enfin reconnaître, que les deux plus fougueux personnages de la race, c'est-à-dire l'orateur et son frère le vicomte, non seulement ne sont pas nés dans ces régions escarpées et orageuses où ils ont même très peu vécu, mais qu'ils ont vu le jour, qu'ils ont passé leur enfance et une partie de leur jeunesse dans un pays plat, insignifiant et brumeux, d'un climat tempéré, plus humide et plus épais que chaud, qui produit de gras pâturages et des légumes savoureux, dans l'ancien Gâtinais, près de Nemours (Seine-et-Marne)... Pour moi, si j'ai pris la peine d'aller visiter le séjour auquel ils ont emprunté leur nom, ce n'est pas que je fusse animé de la superbe ambition d'expliquer le château par la race et la race par le château; mais c'est tout simplement parce que je désirais complaire à ce sentiment de curiosité aussi banal que naturel qui fait qu'on s'intéresse aux résidences rappelant le souvenir d'hommes plus ou moins

fameux, surtout quand ces résidences sont par elles-mêmes très pittoresques. » — Ajoutons, pour être tout à fait justes, que Louis de Loménie était sûr de trouver, en M. Lucas de Montigny, non seulement l'hôte le plus cordial, mais l'auxiliaire le plus intelligent, le plus complaisant et le mieux en mesure de faciliter ses recherches.

Rien de plus exact que cette page, et l'on reconnaît bien là, pour le dire en passant, cette haine de tout charlatanisme, cette passion de vérité et de sincérité, qui caractérisaient Louis de Loménie. Pourtant l'impression existe, et si l'on refuse d'établir des rapports intimes, immediats, entre le château, les origines, la filiation et la destinée de Mirabeau, n'est-il pas permis de recourir à un autre mot, et de parler d'*incubation?* Forcé de me borner dans un si vaste sujet, je ne puis mieux faire que renvoyer à l'ouvrage de Loménie quiconque voudra posséder les renseignements les plus fidèles et les plus vrais sur l'origine des Riqueti, Riquety ou Riquet, sur la formation de leur généalogie, sur les nobiliaires de l'ancien régime, sur le marquis Jean-Antoine, sur la grand'mère de Mirabeau, sur le comte Louis-Alexandre; chapitres pleins de détails curieux, comparables à ces portraits auxquels l'artiste travaille sous nos yeux, et que nous voyons peu à peu s'ébaucher, se dégager, se dessiner, se colorer, s'animer, et enfin surgir et comme jaillir de la toile. J'arrive droit au marquis et à la marquise, père et mère de Mirabeau. Ici nous n'avons

pas besoin de mise en scène, de paysage farouche, de roches abruptes, de murailles fauves, de volcan éteint, de château à l'aspect sombre et sinistre; les personnages, les caractères nous suffisent. Le chapitre intitulé : « *Un mauvais ménage sous l'ancien régime; premières hostilités entre le mari et la femme* » suivi de : « *Une famille liguée contre son chef; le marquis et les lettres de cachet,* » — nous rendrait au besoin, en explications psychologiques, ce que nous retrancherions au sens pittoresque. Loménie, toujours ennemi de l'enluminure romanesque, toujours simple, naturel, exact, véridique, a pu se défendre (t. II, page 436), de toute concession à la fiction et au roman; il n'y a rien perdu, ni ses lecteurs non plus; car jamais roman ne fut plus intéressant, plus curieux, plus accidenté, plus *empoignant*, que cette dernière partie de son second volume. D'ordinaire, lorsqu'on accouple ces mots si bien faits pour s'entendre, — mauvais ménage, — ancien régime, notre thème est fait d'avance, et, s'il ne l'était pas, les chroniqueurs et les vaudevillistes se chargeraient de le faire. Un mariage de convenance est arrangé par les grands parents, le premier ministre, la favorite ou le roi lui-même, entre le duc et une blonde enfant qui va sortir du couvent pour l'épouser. Au bout de huit jours, elle est bien certaine d'être duchesse; mais elle n'est pas encore très sûre d'être la femme de son mari. Heureusement, son cousin le chevalier soupire pour ses beaux yeux et brode au

tambour par amour pour elle. Après une quinzaine accordée aux bienséances, le duc reprend la chaîne fleurie qu'il a laissée entre les blanches mains de la marquise. Le château ou l'hôtel a deux ailes, qui n'ont rien de commun avec des ailes de tourtereaux; séparées par la longue galerie des portraits d'ancêtres, fort étonnés de cette singulière façon de continuer leur race. Une année s'écoule... quelle alerte! — Ah! Lisette! Quel malheur! J'en mourrai. — Non, madame la duchesse! Personne ne mourra, au contraire!... J'en toucherai un mot à Frontin! — Le lendemain, entre onze heures et minuit, la galerie des ancêtres, de plus en plus étonnés, voit passer un élégant fantôme qui n'a rien d'effrayant. Il se dirige vers l'appartement de la duchesse, dont le cœur bat comme à un premier rendez-vous... — Ma chère enfant! n'ayez pas peur! ce n'est que votre mari! — Il s'assied; on cause comme de vieux amis; et puis, bonsoir! Il se lève, baise la jolie main qu'on lui tend, et murmure peut-être entre ses dents : « Coquin de chevalier! » N'importe! on l'a vu entrer; on le verra sortir; les bienséances sont sauvées, et, si la morale n'est pas satisfaite, le scandale est évité!

Ce n'est pas ainsi que les choses se passaient dans le tempétueux ménage du marquis et de la marquise de Mirabeau. Il fallait bien préparer les voies au redoutable agitateur, qui n'aurait peut-être pas rempli toute sa destinée s'il n'avait été conçu dans la discorde et dans l'orage

pour vivre dans l'écroulement et dans le bruit. Ce ménage détestable produit dix ou onze enfants; car il y en a tant, que l'on n'en sait pas bien le compte. Quel homme, grand Dieu! que ce marquis! Mais surtout, quelle femme que la marquise, née de Vassan, si l'on en juge par les témoignages contemporains, notamment par les lettres du bailli, le frère du marquis! Louis de Loménie a fait un excellent usage de ces lettres, où se révèle, avec la part de brusquerie et d'originalité, signe distinctif de la race, un caractère franc, énergique, indépendant, mitigé par une dose de bon sens, assez rare dans la famille. Le marquis peut être coupable, bourru, inconséquent, mal équilibré, mélangé de violence et de faiblesse; mais sa femme est effroyable! Elle cumule les désagréments, les défauts, les travers, les laideurs physiques et morales les plus contradictoires; il y a de la *bête* chez cette créature; il y a du *monstre* chez cette bête. C'est bien d'elle que l'on pourrait dire qu'elle rend le mariage indécent. Elle ne possède aucune des pudeurs féminines, pas même celle qui commence à un lit nuptial et finit à un berceau. Elle est passionnée, et elle n'est pas tendre; elle est jalouse, et elle n'est pas fidèle. Son amour intermittent, entrecoupé de haines, de colères, d'invectives, de séparations, de scènes furieuses, de procès et de scandales, ressemble à de l'hystérie... Ah! c'était bien là le point de départ des *lettres écrites du donjon de Vincennes;* c'était bien la source d'où devait jaillir cette parole torrentielle, faite de lave

et de boue; c'était bien le sang qui bouillonnait dans les veines de Mirabeau, lorsqu'il prononçait le fameux : *Va dire à ton maître!...* — QU'IL N'A JAMAIS DIT.

Avec cette lamentable histoire Louis de Loménie a fait un tableau où l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, de la vérité des couleurs, du relief des figures, ou de la délicatesse et de la chasteté d'exécution. Avec les documents qu'il a si ingénieusement et si patiemment rassemblés, avec les faits et gestes du brave bailli et les nombreuses lettres échangées entre son frère et lui, il a écrit une sorte de biographie collective, plus intéressante qu'un roman; il a reconstitué, ravivé, fait mouvoir dans le cadre de la société française au XVIII[e] siècle toute cette bizarre famille qui devait aboutir à Mirabeau, et qui le fait pressentir. A présent, Mirabeau peut venir. Son entrée est aussi admirablement préparée que celle de l'acteur en vogue dans le drame à sensation; il peut venir; il peut rugir, il peut nous montrer, comme disait Janin dans *Barnave*, cette *grosse face bouffie*, qui rime si bien à Sophie. Il sera reçu avec les honneurs dus à son rang, à son éloquence et à ses vices.

IV

LA

LITTÉRATURE DU JOUR DE L'AN [1]

I

15 décembre 1878.

Avant tout, rendons un nouvel hommage à cette illustre maison Didot, qui, au retour de chaque nouvelle année, nous donne l'illusion d'un temps meilleur et apaise un moment nos anxiétés par sa confiance. Nous la voyons opérer trois prodiges. Elle réussit à oublier qu'un 1er janvier républicain n'est pas assez sûr de lui-même et de ses lendemains pour se laisser enrichir de si beaux livres

1. *Les Femmes dans la Société chrétienne*, par M. Alphonse Dantier; ouvrage illustré de 4 photogravures et de 200 gravures sur bois, d'après les Monuments de l'Art.

et de si belles reliures. Elle assure aux livres d'étrennes un rang très sérieux et très élevé dans notre littérature contemporaine ; enfin, pendant que les publications populaires multiplient, propagent, délaient et infiltrent partout le poison à un sou par jour, elle choisit des sujets dignes de nous rappeler ou de nous faire croire que la France est encore chrétienne; ce dont la politique aujourd'hui régnante nous donnerait envie de douter.

Les Femmes dans la Société chrétienne! quel beau titre, et quel démenti éloquent à cet impertinent paradoxe qui explique par une influence féminine toutes les fautes, toutes les faiblesses, toutes les équipées, tous les crimes et toutes les catastrophes de ce monde ! Oui, je le sais bien, vous allez me répéter pour la centième fois le mot légendaire de l'alcade : « Où est la femme ? » — Voici deux lames de couteau qui brillent comme deux éclairs, et le sang qui coule sur la table de cette *posada*... où est la femme ? — Deux amis d'enfance se brouillent, cessent de se saluer, échangent un envoi de témoins... où est la femme ? — Une apostasie soudaine étonne et consterne tous ceux qui préfèrent aux jouissances du triomphe et du pouvoir les satisfactions de la conscience... où est la femme ? — Toute une vie de probité et d'honneur vient faire naufrage sur un morceau de papier timbré, noyée dans une signature... où est la femme? — Dix lunes de miel se perdent dans une lune rousse, et le plus correct des maris en arrive à ne plus

se coucher qu'à l'heure où les honnêtes gens se lèvent... où est la femme? — Vous allez faire une visite; vous rencontrez dans l'escalier les huissiers qui viennent de saisir tableaux, tapis, tentures, argenterie et bibelots... où est la femme? — Ainsi de suite; la débâcle de l'agent de change, la faillite du banquier, *l'exécution* du joueur, la *fugue* du caissier, la pâleur de l'adolescent, la rougeur du jeune homme, les dettes de l'homme mûr, le radotage du vieillard, l'affaire Chaumontel, la cause célèbre, l'éclipse d'une gloire, le déshonneur d'un nom, la perte d'une bataille, la rupture d'un traité, le suicide d'un fou, les illusions de Clitandre, les capitulations d'Alceste, les prodigalités d'Harpagon, les ridicules de Géronte... toujours même réponse, ou plutôt même question: — « Où est la femme? »

Eh bien, nous sommes prompts à la réplique, et nous disons avec M. Alphonse Dantier, l'auteur du bel ouvrage que nous recommandent les merveilles de la typographie et de l'art: « Le vieux monde païen tombe en pourriture et en poussière; un monde nouveau le remplace, baigné des pures clartés de l'Évangile. La succession est compliquée, la transition est difficile, la secousse est violente; car il s'agit, pour la société nouvelle, de sacrifier tout ce qui faisait les délices de l'ancienne. Qui donnera l'exemple du sacrifice? Qui adoucira la transition? Qui amortira la secousse? La femme. Ce n'est pas encore assez. A cette régénération de l'humanité

rachetée par le Dieu fait homme, il faut des témoins, et, si nous savons un peu de grec, nous n'avons pas oublié que témoin est synonyme de martyr. Ici le témoignage s'affirme, non pas par un simple serment devant des juges pacifiques, mais sous le joug des proconsuls, sous le feu des bourreaux, sous la dent des lions et des tigres, sous la griffe des Empereurs, au milieu des outrages de la foule, des cris de rage du paganisme expirant. Qui prendra sa part de ces tortures et de ces supplices, pour mieux féconder le sang des martyrs, pour que l'héroïsme de la faiblesse préserve de toute défaillance les vaillants et les forts? La femme. Les persécutions imposent à ces chrétiens de la première heure des précautions infinies ; ils sont forcés de se cacher comme des criminels, de se réfugier dans les catacombes, de chercher pour les cérémonies de leur culte la retraite la plus ignorée, la nuit la plus obscure, de créer d'avance la franc-maçonnerie du bon Dieu. Qui se chargera de souder les anneaux de la chaîne sacrée, de porter les messages, de préparer l'autel, de déjouer les soupçons, de diriger les pas dans la nuit? Qui personnifiera, dans les catacombes comme dans le cirque, dans le prétoire comme en face des idoles, ces anges invisibles dont on croit voir les blanches ailes abriter ces saintes victimes? La femme. Les années s'écoulent ; voici venir une nouvelle puissance, prête à dévorer les restes du vieux monde. Elle a la vigueur et aussi l'aveuglement des

forces de la nature ; elle ne connaît pas les corruptions dissolvantes des raffinés de la décadence ; mais elle ne sait pas davantage à quelle source divine il faut puiser pour se purifier de ces souillures. C'est une trombe, c'est un torrent, c'est une avalanche, c'est une lave. Ses vices et ses vertus ne sont que des instincts ; elle peut tout pour le mal, en attendant qu'elle puisse quelque chose pour le bien. Elle se précipite sur sa conquête comme la bête fauve sur sa proie. Pour tempérer sa fougue, pour éclairer ses ténèbres, pour apaiser sa furie, pour l'obliger à régénérer au lieu de détruire, à devenir l'instrument de la Providence après avoir été son *fléau*, à rendre sa barbarie préférable aux civilisations qu'elle balaie, ce n'est pas trop d'une inspiration surnaturelle, d'une religion révélée. Qui lui apportera cette lumière ? Qui lui prêchera cette religion, aussi peu complaisante pour les passions brutales des vainqueurs que pour les vices élégants des vaincus ? Qui lui enseignera à l'aimer avant de la comprendre ? Qui lui dira que ses divinités farouches et sanguinaires, filles de ses tempêtes, de ses cavernes et de ses forêts, ne valent pas mieux que les riantes fictions du paganisme, écloses sous le beau ciel de la Grèce et de l'Ionie ? Qui la domptera, la fléchira, l'assouplira par la plus douce et la plus balsamique des influences ? Qui servira de trait d'union entre ce qui n'existe plus et ce qui n'existe pas encore ? Qui opposera le signe de croix au glaive et à la framée ? La femme.

Nous pourrions continuer ainsi et suivre à travers les siècles cette mission bienfaisante ; mais il est temps de reprendre le fil de soie et d'or que nous présente M. Dantier pour nous guider dans cet itinéraire. Pour être tout à fait exacts et donner une juste idée des beautés de cet ouvrage, il faudrait pouvoir tracer deux lignes parallèles. L'une s'attacherait au texte, et, certes, il ne nous offrira d'autre difficulté que celle qui s'appelle l'embarras du choix ; l'autre aurait à parcourir les gravures, les photogravures et les chefs-d'œuvre qu'elles reproduisent. L'art, dans son expression la plus pieuse et la plus haute, se ferait ainsi le fidèle serviteur de la femme chrétienne, s'associant à ses travaux, à ses gloires, à ses épreuves, à ses joies, à ses tristesses, à ses luttes, à ses paisibles victoires; *illustrant* ce qu'elle enseigne, embellissant ce qu'elle touche, glorifiant ce qu'elle croit, s'inspirant de ce qu'elle adore, se consacrant à ce qu'elle prie !...

Quel vaste horizon ! quel espace immense ! De la naïve mosaïque de Ravenne où nous voyons un des miracles de Jésus, au saint Symphorien de M. Ingres et à la Jeanne d'Arc de M. Frémiet, en passant par la sainte Cécile de Paul Delaroche, par les noces de Cécile, de Cimabue, par le Mariage romain, de M. Guillaume, par la sainte Cécile du Dominiquin, par la sainte-Catherine de Masaccio, par la sainte Agnès du Dominiquin, par le Constantin de Jules Romain, par la sainte Hélène

d'Holbein, par les pèlerins d'Emmaüs, de Rembrandt, par le Christ au Tombeau, de Raphaël, par la Cène, de Philippe de Champagne, par l'Adoration des Bergers, de Ribera ! — Et remarquez que je n'en suis encore qu'à la deux centième page du premier volume ! — Tous les grands noms de la peinture, le Poussin, Murillo, Fra Bartholomeo, Pérugin, Giotto, Rubens, Rigaud, le Dominiquin et Raphaël, déjà nommés ; la fresque, la mosaïque, le vitrail, la statuaire, l'architecture, tout, dans ces pages magnifiques, se réunit pour faire cortège aux femmes chrétiennes et leur prodiguer une parure qu'envieraient toutes les royautés de ce monde, qu'auraient enviée, au temps d'Alcibiade et de Périclès, les Athéniennes vouées à l'unique religion du Beau. Nous n'insisterons pas davantage sur la partie artistique de ce livre, que l'on ne peut feuilleter sans avoir une histoire complète de l'art, depuis ses premiers tâtonnements sur les dalles des églises ou sur le tombeau des martyrs, jusqu'à l'époque où il sait sans renoncer encore à croire, et où il donne à la perfection du contour, de l'expression, du mouvement, de la composition et de la couleur, ce qu'il retranche peut-être, sinon à la fermeté, du moins à la candeur et à la pureté de sa foi. Ce n'est pas nous en éloigner que de revenir à M. Alphonse Dantier ; car, je l'ai déjà dit, dans cette œuvre monumentale, la littérature et l'art sont inséparables.

Le Christianisme et les Patriciennes de Rome, mer-

veilleux prologue d'un poème supérieur aux plus brillantes inventions des poètes ; préface d'un livre héroïque et mystique qui passera tour à tour par les mains de Monique et de Paule, de Marcelle et de Mélanie, de Cécile et de Catherine, d'Agathe et d'Agnès, d'Hélène et de Clotilde, de Blanche et de Béatrix, de Mathilde et de Jeanne, de Thérèse et d'Élisabeth, de Françoise de Chantal et d'Angélique Arnauld, de sœur Rosalie et d'Eugénie de Guérin ! Doux noms que je cite au hasard, faute de pouvoir nommer ces milliers de vierges, de veuves et de saintes ; gerbe de fleurs bénies dont je pourrais faire une moisson ! Ce chapitre est d'autant plus intéressant qu'il réfute une opinion de vieille date, d'après laquelle le christianisme, à son berceau, aurait eu surtout pour prosélytes les pauvres, les petits, les ignorants, les simples, les faibles d'esprit, les opprimés, les déshérités, les esclaves. Assurément, il n'y perdrait rien de son caractère surnaturel. Il serait plus facile pourtant de s'expliquer les progrès rapides et l'aévnement d'une religion qui annonçait aux inférieurs l'égalité évangélique, aux faibles la tutelle divine, aux esclaves la délivrance, aux pauvres l'indemnité immortelle, aux déshérités le céleste héritage, aux ignorants la vérité, souveraine de toutes les sciences. N'importe ! Afin que rien ne manquât au miraculeux ensemble du plan divin, il convenait que les grandes familles romaines où la République des âges héroïques avait recruté ses consuls,

ses sénateurs et ses pontifes, eussent, elles aussi, l'honneur de payer leur tribut au christianisme naissant et de prouver tout à la fois que cette révolution venue du ciel n'était pas condamnée, comme nos misérables révolutions humaines, à commencer par en bas, et que, pour s'élever jusqu'à ses hauteurs, le renoncement à tous les biens, à toutes les jouissances de la vie, n'était qu'un aiguillon de plus. Le soin de convertir ces nobles descendants des Fabius, des Flavius, des Cœcilius, des Paul-Émile, des Scipion, de les initier par la persuasion et le charme, ne pouvait être confié à de meilleures mains qu'à celles de leurs compagnes, de ces femmes, de ces filles, de ces sœurs, auxquelles l'ancienne loi, par une contradiction singulière, imposait une sorte d'infériorité sociale, intellectuelle, *domestique*, comme condition de leur vertu et de leur dignité morale.

Les mœurs de Rome païenne avaient décidé que, du moment qu'une femme serait trop aimable, elle perdrait ses droits à l'estime ; ce qui, Dieu merci ! ne s'est jamais vu dans les temps modernes. Ces patriciennes, contemporaines du martyre de saint Pierre et de saint Paul, étaient donc placées dans une situation particulière, qui devait attirer, émouvoir, exalter les âmes fortes, pures, généreuses, avides du Dieu inconnu, douées du sentiment religieux, qui ne rencontraient plus que le néant et le vide sous les voûtes ou sur les ruines de leurs temples. D'une part, elles avaient à sacrifier

richesses, honneurs, luxe, plaisirs, élégances, mollesse, autorité sans bornes sur un groupe de clients, de parasites et d'esclaves; mais, de l'autre, un instinct supérieur à toutes les séductions de la vanité, à toutes les amorces sensuelles, leur révélait qu'elles allaient jouer à qui perd gagne, que la religion du Dieu né dans une étable allait tout ensemble assouvir leur besoin de foi et rétablir leurs véritables lettres de noblesse. M. Alphonse Dantier nous dit excellemment à propos de la famille de Cœcilius Métellus: « Singulière destinée que celle de cette famille et de beaucoup d'autres de l'aristocratie romaine! Appelées à tous les genres d'héroïsme, elles naissent et grandissent avec le peuple-roi, tombent et s'éclipsent à l'époque de sa décadence. Puis, se relevant à la naissance du christianisme, elles donnent alors des martyrs à la foi, comme elles avaient donné des martyrs à la liberté, unissant ainsi les jeunes palmes teintes de leur sang aux vieilles couronnes triomphales de leurs ancêtres. N'est-ce pas un fait digne d'être signalé par l'histoire, que la religion avec laquelle allait surgir un monde nouveau ait trouvé de fervents adeptes dans les descendants de ceux-là mêmes qui avaient fait la gloire du monde antique, comme si la Providence les eût réservés à être tour à tour l'honneur des deux sociétés personnifiant en elles, l'une la puissance matérielle, l'autre la grandeur morale de l'humanité? »

Les voilà donc, les Plautilla, les Pomponia Græcina, les

Flavia Domitilla, les Pudentienne, les Praxède, les Tullia Paulina, les Vibbia Attica, les Balbina, les Théodora et cent autres; unies dans la foi, dans l'immolation, dans la sainteté, dans la gloire; figures touchantes et charmantes qui pourraient se grouper sous la même auréole. Tout, dans leur existence et dans leurs œuvres, est miraculeux, surtout elles-mêmes. Hier, un pli de rose, une piqûre d'abeille, les aurait fait se pâmer, et, si une esclave maladroite eût appuyé trop fort en parfumant leurs pieds, en brossant leurs ongles ou en ajustant leur coiffure, la malheureuse n'en eût pas été quitte pour une violente invective. Aujourd'hui, elles s'acclimatent à tous les genres de privations, d'austérités et de souffrances, pour arriver peu à peu à la plus terrible, à la plus désirée de toutes: le martyre; et si l'esclave coupable se jette frissonnante à leurs pieds: « Relève-toi, lui disent-elles, le Dieu des chrétiens te fait mon égale. » — Hier, elles avaient en horreur le peuple juif; à présent, elles se font sœurs et compagnes des juives converties, afin de mieux démontrer que le vrai Dieu n'a plus qu'un peuple. Telles qu'elles sont, le martyre les trouvera prêtes, et le second chapitre du bel ouvrage de M. Alphonse Dantier nous rappelle ces prodiges de courage, ces scènes effroyables et admirables où s'établit, entre le sexe fort et le sexe faible, une sublime émulation d'héroïsme et comme un défi à qui savourera le mieux les voluptés du supplice. Sérapie! Sabina! Sophia! Elpis! Agapé!

Symphorose! Félicité! nobles têtes, tranchées par le bourreau et couronnées par les anges! M. Dantier a donné, dans son récit, une place considérable à sainte Cécile, et je lui en rends grâces. Que cette patronne des musiciens ait été plus ou moins musicienne, je ne veux pas le savoir. Elle a possédé la plus divine de toutes les harmonies : celle qui résulte du suprême accord de la beauté de l'âme avec celle du visage, cette harmonie que l'on pourrait aussi nommer transparence, puisque, chez ces créatures aimées de Dieu, la forme extérieure est comparable au pur cristal où se reflète la lampe immortelle. Il y a, dans l'histoire de sainte Cécile, quelque chose de légendaire, non pas qu'il soit permis de douter de ses merveilleux détails, mais parce que l'on peut y ramasser à pleines mains ces fleurs mystiques dont on aspire le parfum avant même de savoir si elles sont classées par les botanistes.

Elle aime, elle est aimée, elle épouse un homme digne d'elle, noble comme elle, et c'est ici que se place la belle gravure d'après le *Mariage romain*, de M. Guillaume. Cécile convertit son époux Valérien, non seulement au christianisme, mais au mariage chrétien, tel que l'entendaient alors ces êtres exceptionnels qu'il faut bien se garder d'offrir en exemple aux maris ordinaires. Le martyre vient ajouter sa palme sanglante à ce lis céleste. Valérien et son frère Tiburce passent les premiers sous la hache. Cécile les suit de près. Sa mort ne ressemble

pas aux autres, et M. Alphonse Dantier l'a racontée avec une émotion communicative. Patricienne, Cécile devait périr d'une mort patricienne comme elle ; un bain dont l'ardente vapeur, n'ayant aucune issue pour s'échapper, finirait par l'étouffer. Mais cette eau bouillante, cette flamme et cette vapeur ne lui font aucun mal. Il faut recourir au licteur, dont le bras tremblant ne réussit pas à détacher la tête du corps. Elle est là, gisante, baignée dans son sang, demandant à Dieu de la laisser vivre jusqu'à ce qu'elle ait pu recevoir la bénédiction du pape Urbain. Elle expire enfin sous les mains bénies du saint pontife. N'est-ce pas à cette agonie et à cette mort que pourrait s'appliquer l'œuvre charmante de notre ami Étienne Gautier, ce tableau tout imprégné d'inspiration chrétienne, un des meilleurs succès du Salon de cette année, justement récompensé par le jury et digne d'être signé Hippolyte Flandrin?

M. Alphonse Dantier a eu bien raison de faire une halte un peu longue en l'honneur de sainte Cécile ; d'abord, parce qu'il ne pouvait choisir un type plus aimable et plus complet de la patricienne convertie au christianisme et prédestinée au martyre ; ensuite, parce qu'elle est une des saintes qui ont le plus souvent et le mieux inspiré l'art chrétien. Ce premier volume nous offre une des deux saintes Céciles de Paul Delaroche. Je viens de vous rappeler l'heureuse toile d'Étienne Gautier. Que de prédécesseurs ont eu ces dignes

héritiers! Angélico de Fiesole, Pinturichio, Francia, Cimabue, le Dominiquin, Raphaël, sans compter Pierre Mignard que je n'ose pas nommer après ces grands noms! « Sur la voûte de la cathédrale d'Albi, nous dit M. Dantier, sont exécutées des fresques admirables, peintes par des artistes de l'école ombrienne et représentant le couronnement de sainte Cécile. Ajoutez à ces témoignages le tableau qui décore la chapelle du Capitole, les peintures murales d'Hippolyte Flandrin dans l'église de Saint-Vincent de Paul, et le poème de M. Anatole de Ségur, où Mgr l'évêque d'Orléans croyait retrouver un écho lointain de *Polyeucte;* vous aurez une idée de ce qu'a pu être l'épanouissement de l'art chrétien autour d'un des plus doux noms du martyrologe. »

Si le critique était un oiseau, ses ailes auraient un vol bien lourd. C'est pourtant à vol d'oiseau que je vais parcourir ces deux beaux volumes, m'étant trop attardé sur les premiers chapitres. L'ère des persécutions ramène, à chaque page, une de ces chastes et pieuses héroïnes, qui ont tout de l'héroïsme, excepté l'orgueil, qui donnent aux stoïciens des leçons d'humilité, aux néophytes des exemples de courage, à leurs persécuteurs des spectacles fertiles en conversions soudaines, et qui épuisent sans pâlir toutes les variétés des colères païennes et des cruautés impériales. Bientôt nous entrons avec M. Alphonse Dantier dans une nouvelle phase. La paix s'est faite entre l'Empire et l'Église. La proscrite d'hier n'a

plus à redouter que les périls de la prospérité et de la puissance. Lisez les chapitres intitulés: *la Paix de l'Église*, *les Martyrs de la pénitence*, *l'Émigration romaine en Palestine*, *la Terre-Sainte et le monastère de Bethléem;* partout vous retrouverez l'influence féminine sous les traits de ces nobles chrétiennes, qui domptaient sans merci toutes les délicatesses de la chair et des sens, qui ont eu déjà leurs biographes et leurs panégyristes, mais dont M. Dantier résume l'histoire avec un art particulier, de manière à les mettre en relief, à les rendre visibles et à faire de sa prose l'éloquent commentaire des tableaux et des monuments dédiés à leurs reliques ou à leur mémoire. Fidèles à leur double mission, nous les voyons tantôt s'associer aux solitaires, aux confesseurs, aux échappés du martyre, aux Pères de l'Église ou du désert, tantôt civiliser la barbarie victorieuse et révéler aux chefs de ces hordes à demi sauvages une religion où l'amour qu'elles leur inspirent sert de prélude à leur catéchisme. Rien de plus curieux, à ce point de vue, que *les Infortunes d'une fille de Théodose;* un vrai roman que l'imagination la plus inventive et la plus hardie ne pourrait rêver ni plus étrange, ni plus émouvant, ni plus dramatique; une page de Walter-Scott écrite en marge d'une page d'Amédée Thierry. On l'aime, on l'admire, on la plaint, cette belle Galla Placidia, jeune sœur de l'indigne Honorius, tour à tour captive, otage, reine, esclave, courtisée, adorée, trahie, outragée; prêcheuse

dont les yeux et le sourire avaient encore plus de magique pouvoir que les sermons; ardente et habile, passionnée et pieuse, aventureuse et vaillante, image des deux sociétés qui s'entrechoquent et que le christianisme veut réconcilier; posée, comme une vision poétique, à l'extrémité du monde romain qui se meurt, pour le retremper, le raviver, le purifier dans les veines de ces barbares qu'elle charme et qu'elle adoucit. Galla Placidia commence par être prisonnière d'Alaric; il meurt; son beau-frère, Ataülf, éprouve pour elle un amour qu'il parvient à lui faire partager. Les événements, la politique, la guerre, interviennent à chaque pas pour contrarier cet amour, le traverser, le combattre, le favoriser et finalement le consacrer. Ataülf et Placidia s'unissent; mais leur mariage ne conjure pas la fatalité qui doit poursuivre jusqu'au bout la fille de Théodose. Elle perd son enfant; Honorius refuse d'approuver ce qui, dans la pensée de sa sœur, devait mettre un terme à tant de conflits, de crises, de déchirements et de malheurs. La guerre se rallume, plus violente que jamais. Ataülf est assassiné. Sa veuve, après avoir subi mille insultes, n'est sauvée que par la famine qui menace les Goths. On l'échange contre six cent mille mesures de blé. La voilà libre, reconduite à Ravenne; mais ses infortunes ne sont pas terminées, au contraire! Son frère la remarie, presque de force, à un général romain, Constantius, qui déjà, avant son premier mariage, avait essayé de se faire aimer.

Constantius se décide à faire quelque chose pour sa femme; il meurt. Alors l'ignoble Honorius persécute de ses incestueuses ardeurs cette sœur, victime d'une irrésistible beauté qui ressemble presque à un sortilège.

Elle fuit avec horreur cet abominable précurseur de René. Tempête sur l'Adriatique. Heureusement, Honorius, à trente-neuf ans, est emporté par une hydropisie. On mourait beaucoup dans ce temps-là, encore plus que de nos jours. Placidia, remontée au rang suprême, régente de son fils Valentinien, va-t-elle enfin se dérober à cette *jettatura* qui ne se lasse pas de tourner contre elle les plus heureux dons de la nature? Non; et l'épilogue est peut-être plus extraordinaire que le drame. Honoria, fille de Placidia, vouée au célibat dans un intérêt politique, était justement d'humeur et de tempérament à rendre ce célibat plus rebelle, plus orageux, plus accidenté que trois mariages. Elle personnifiait, pour ainsi dire, une caricature tragique de sa mère. A cette seconde génération, le roman s'exagérait, grossissait, s'envenimait. L'aventure dégénérait en folie. L'imagination, sans correctif et sans frein, jetait son bonnet par-dessus les tentes des Goths et des Huns. C'est Attila, ni plus ni moins, Attila, le *Fléau de Dieu*, qu'Honoria choisit comme libérateur de son célibat forcé. Ce qui en résulte, comment Honoria achève de se dégrader et de se perdre, comment Placidia, avant de mourir, peut prévoir les fatales conséquences de l'acte insensé de sa fille, M. Alphonse Dantier

nous le raconte assez bien pour qu'il me soit permis de vous renvoyer à son livre.

Hélas! sainte Cécile et Placidia, ces deux types de deux phases bien différentes, du christianisme à sa radieuse aurore et des premières ombres byzantines déjà mêlées aux limpides clartés de la foi nouvelle, — Cécile et Placidia m'ont pris toute la place; il ne me suffit plus d'abréger; c'est à peine si je puis mentionner. Et cependant, que de trésors! que de pages intéressantes! que de saintes et pathétiques figures! que de chapitres dont la simple analyse serait la meilleure recommandation de l'ouvrage! « La Poésie et le Drame dans le cloître! Les princesses chrétiennes et les rois barbares! La vierge de Sienne, Avignon et Rome! L'inspiratrice d'un grand poète! Dieu et la patrie! La captivité et la mort d'une reine! Les correspondantes de Bossuet! Jeanne de Chantal! Comment finit un monastère! La liberté religieuse aux États-Unis! La Foi et la Charité au XIX[e] siècle! » Presque toute l'histoire moderne, ennoblie, éclairée, consolée, bénie, sanctifiée par les femmes, tandis que nos fureurs y accumulent les discordes, les catastrophes et les ruines! Dans toutes les classes, à tous les rangs, à mesure que la société marche, les yeux bandés, vers ses destinées incertaines, des sœurs de charité royales, princières, aristocratiques, bourgeoises, populaires, la suivant pas à pas, offrant sans cesse une ambulance à ses fièvres, un baume à ses bles-

sures, un pardon à ses fautes, une larme à ses douleurs! Je ne loue pas ces chapitres, je les indique, ce qui revient exactement au même. Les femmes, ai-je dit? Elles sont les arbitres de ce jour de l'an, qui serait si triste, si elles n'y apportaient un peu d'espérance et de tendresse. Elles prendront sous leur patronage le magnifique ouvrage de M. Alphonse Dantier. Qui sait? 1879 nous prépare peut-être de cruelles surprises. Il faut s'attendre à de l'imprévu sous le régime qui nous gouverne et qui va nous gouverner. En rencontrant d'admirables modèles sous ce titre : LES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNE, — elles pourront s'initier d'avance à leurs devoirs, à leur mission et à leur tâche dans un pays qui ne veut plus être chrétien.

II

22 décembre 1878.

En lisant cette annonce, — *Les Rues du vieux Paris* [1], — je m'étais figuré d'abord que Victor Fournel, qui sait tout, avait voulu emboîter le pas derrière le grand baron

1. *Les Rues du vieux Paris*, galerie populaire et pittoresque, par Victor Fournel, ouvrage illustré de 165 gravures sur bois.

Haussmann et nous rendre d'un coup de sa baguette magique tout ce que le baron nous avait pris. La restitution eût été curieuse; car une partie de l'histoire du vieux Paris est restée ensevelie sous ces ruines qui ne nous ont pas porté bonheur et qui en présageaient de plus tragiques. Mais il a fait bien mieux que cela, et je l'en félicite. Assurément les rues, les places, les hôtels, les cloîtres, les quais, les maisons, disparus dans cette immense orgie du marteau et de la truelle, avaient leur tradition, leur physionomie, leurs reliques, leur biographie, et, pour ainsi dire, leur âme. Toutefois, rien ne remplace la vie, et c'est la vie qui circule à toutes les pages de ce livre, dont le sous-titre, — *Galerie populaire et pittoresque*, — enlève tout prétexte aux malentendus. Victor Fournel, qui a beaucoup d'esprit, de talent et de savoir dans le présent, est absolument maître du passé; il le possède, il le dompte, il le ranime, il le rajeunit, il le relève, il l'éclaire; il se l'assimile, il le force de redevenir son contemporain et le nôtre, de se repeupler pour notre instruction et pour nos plaisirs, de nous révéler ses secrets, de nous faire ses confidences, de nous conter ses anecdotes, de replacer sous nos yeux ses personnages, ses types, ses fêtes, ses costumes, ses usages, ses folies, ses dates mémorables, ses tristesses et ses joies. Vous croyez notre cher confrère en train de bouquiner près du palais Mazarin, de flâner dans la grande allée du Luxembourg, de causer avec les artistes qui l'aiment, ou bien,

les pieds sur ses chenets et dans ses pantoufles, de dicter à Bernadille les jolies chroniques qui nous charment, d'infuser l'esprit parisien au *Journal de Bruxelles* ou d'écrire un article de fine et sérieuse critique. Point! il regarde par une lucarne féerique; il réveille les générations endormies; il évoque des fantômes qui reprennent un corps pour lui plaire; il fait signe aux dessinateurs de se tenir prêts à le commenter ou à le traduire, de saisir au passage les scènes qu'il va retracer; et voilà le défilé qui commence!

Ce sont d'abord les *fêtes nationales*. J'allais vous dire qu'elles ne ressemblent guère à celle du 30 juin; mais j'aurais tort; la plupart lui ressemblent en ce sens qu'il a suffi au temps de faire un pas pour montrer, tantôt tout ce qu'il y a de chimérique et d'illusoire dans ces réjouissances, tantôt quels tristes lendemains sont réservés à ces explosions d'allégresse populaire. Que ces lettres de change tirées sur l'avenir, au milieu des prodiges de la pyrotechnie, soient signées d'un roi ou d'un peuple, elles sont bien souvent protestées. Vous l'avez compris, un livre comme celui-là est essentiellement pittoresque; sans se laisser gouverner par l'*illustration*, sa grande sœur, habituée à regarder sans observer et à dessiner sans réfléchir, il lui doit bien quelques égards, surtout quand il la trouve en si bonnes mains. Le plus nécessaire de tous est de ne pas faire trop de haltes pour *ratiociner* comme le docteur Pancrace, discuter le revers des mé-

dailles, et, en face d'un feu d'artifice ou d'une distribution de jambons, rappeler le néant des choses humaines. Non! il nous renseigne; c'est à nous de nous enseigner. Voici, par exemple, l'entrée de Louis XI dans sa bonne ville de Paris. Le dessin est très curieux ; le monarque est contestable. Un bavard quelque peu subtil pourrait bien jaser là-dessus pendant deux heures, et prouver que ce peuple qui acclamait ce roi n'était pas si sot, puisque ce roi, en décimant ou neutralisant la noblesse française, a fait en définitive les affaires de ce peuple. Seulement, pendant qu'il pérorerait, les dessinateurs laisseraient tomber leur crayon. Voici une brillante joute en l'honneur de l'entrée de la reine Isabeau de Bavière, laquelle ne fut par précisément un modèle de vertus féminines et royales. Ici, je ne puis résister à l'envie de cueillir un détail. « A l'entrée d'Isabeau de Bavière, un GÉNOIS se laissa glisser du haut d'une tour de Notre-Dame jusqu'à une maison du Pont-au-Change, pour déposer une couronne sur la tête de la reine. » — Aujourd'hui, je ne sais pas d'où les Génois se laissent glisser, ni si leur pont favori est le Pont-au-Change ; mais c'est sur leur propre tête qu'il leur plaît de déposer une couronne, en attendant qu'ils soient déposés eux-mêmes. Nous marchons ainsi, de Charles VII à François Ier, de Henri III à Louis XIII, et vous devinez que, lorsque nous arrivons au Roi-Soleil, les fêtes, loin de se ralentir, redoublent de magnificence et d'éclat. Que dis-je ? La fête est partout, à l'aurore de ce grand règne,

au seuil de cette radieuse jeunesse. Elle s'épanouit sur les pas du souverain de vingt ans, qui va résumer en sa personne tous les pouvoirs, toutes les volontés, toutes les lois, tous les enthousiasmes, tous les amours, toutes les grandeurs, toutes les gloires. Elle rayonne sur son visage, elle se mêle à son cortège, elle parfume l'air qu'il respire, elle parle sur ses lèvres; elle chante, elle danse, elle versifie; elle foule d'un pied léger la terre qui se couvre de fleurs; elle glisse sur l'eau que parcourent des embarcations enchantées; elle remonte jusque dans le ciel qui consent pour une heure à s'appeler l'Olympe et à redevenir mythologique, afin que le jeune dieu puisse se trouver au milieu de ses pairs, —*primus inter pares*,— rivaliser avec Apollon, copier Jupiter, ajourner Minerve, dénouer la ceinture de Vénus et peupler sa cour de nymphes et de naïades. On dirait que les fusées partent d'elles-mêmes, que les instruments rencontrent d'eux-mêmes leurs accords et leurs harmonies, que les gazons sont plus verts, les roses plus odorantes, que la capitale du royaume est transformée en un vaste théâtre où le Prince Charmant joue les jeunes premiers comme Baron et Molé ne les joueront jamais.

Vous trouverez dans ce chapitre le reflet de cette lune de miel monarchique; et, avec cela, quelles charmantes gravures! La décoration du Marché-Neuf; le cortège royal; le gros Thomas; le corps municipal de Paris recevant le modèle de la statue pédestre de Louis XIV,

commandée à Coysevox, l'inauguration de la statue équestre de Louis XV; mais, hélas! tournez quelques pages; déjà une impression de tristesse se dégage de ces splendeurs. L'illumination des galeries du Louvre pour la naissance du duc de Bourgogne nous rappelle des espérances déçues, la mort précoce du duc, le deuil s'installant à Versailles pour n'en plus sortir, et les leçons de Fénelon perdues pour son pays et pour son siècle. Nous y touchons, à ce siècle terrible que la Royauté devait payer de sa tête avant de le voir finir. Dès lors, nous croyons lire entre les lignes tout ce que l'auteur ne nous dit pas et ne devait pas nous dire. Le cœur se serre, comme si les témoignages prodigués par le peuple à Louis XV convalescent ou blessé par Damiens, les feux d'artifice qui éclatèrent en des milliers de gerbes lumineuses à chaque fête de la Régence et du règne, les cris de joie qui saluèrent, en 1730, la naissance du dauphin, destiné à cacher ses vertus comme ses contemporains étalaient leurs vices et mort en 1767 avant son coupable père, prenaient un aspect ou un accent funèbre, à mesure qu'on songe à leurs suites au lieu de s'éblouir de leurs magnificences.

Qu'est-ce donc, lorsqu'on arrivera à Louis XVI, aux prodiges de Torré et des frères Ruggieri en l'honneur de la belle Dauphine qui fut Marié-Antoinette, en l'honnenr du premier dauphin qui eut l'ineffable bonheur de mourir en 1789, entre le serment du Jeu-de-Paume et la prise

de la Bastille? La date même donne le frisson : 21 janvier 1782! Victor Fournel ne pouvait laisser échapper l'épilogue révolutionnaire de ces réjouissances monarchiques, dans leurs rapports avec le feu d'artifice. Cette fois, ce n'est plus une Reine ou un Dauphin que l'on fête. C'est l'Être-Suprême. — « Lorsque la Convention nationale, siégeant en concile, eut décrété l'existence de Dieu, elle se rendit solennellement au jardin des Tuileries, et le grand pontife du nouveau culte, Robespierre, dirigea lui-même l'exécution d'un feu d'artifice où l'on sent la poétique et brillante imagination de l'ex-avocat d'Arras. Il communiqua la flamme avec une lance à feu qui symbolisait le flambeau de la Raison, à des figures colossales représentant l'Athéïsme, l'Ambition, l'Égoïsme, la fausse Simplicité, et quand elles eurent été consumées, du milieu de leurs ruines apparut, rayonnante, la statue de la Sagesse, assise sur son trône. »

On le voit, les artificiers de la République ne furent pas meilleurs prophètes que ceux de la Monarchie. Un an après cette auguste parade, Robespierre glissait et tombait dans le sang après avoir fort compromis cette pauvre Sagesse, tout étonnée d'être plus meurtrière que l'Égoïsme, l'Ambition et même la fausse Simplicité. Nous savons quels spectacles furent prodigués à la place de la Concorde, bien peu de temps après qu'elle se fût illuminée et *pyrotechnisée* pour rendre hommage au Roi, à la Reine et au Dauphin. Cruel retour des choses, des fusées, des

lampions et des feux de Bengale d'ici-bas! Encore une fois, ceci nous donne beaucoup d'espoir, sinon pour les surlendemains, au moins pour les anniversaires du 30 juin 1878.

Le chapitre des *Fêtes religieuses* est tout aussi intéressant et nous touche de plus près ; car enfin j'aime à croire que l'on n'a pas tiré de feu d'artifice à ma naissance — « manière d'établir, disait Arnal, que l'invention de la poudre est antérieure à mon beau-père, » — tandis que la bûche de Noël, la fête des Rois, les Rameaux, la semaine sainte, les œufs de Pâques, les Rogations, la Fête-Dieu, les processions, le jour et l'octave des Morts, nous parlent un langage que nous ne saurions oublier sans effacer les plus chères images de notre enfance et de notre jeunesse, sans arracher quelques-unes des racines qui, même chez les indifférents et les tièdes, ont pénétré le plus avant dans les cœurs. Aujourd'hui, la plupart de ces traditions sont perdues ou estompées; le lien est brisé ou détendu entre l'âme du peuple et les dates du bon Dieu. On le relègue froidement ou brutalement dans l'ombre de ses sanctuaires ou sous le péristyle de ses églises. On ne célèbre plus ses fêtes que dans l'intimité des âmes et des familles. Mais, dans ce passé que Victor Fournel excelle à faire revivre, alors que le peuple n'était qu'une famille immense, compacte, groupée sous les regards divins, pressée sur les marches du temple ou abritée sous ses voûtes, quel épanouissement de foi

naïve, de joie, de piété, de verve et d'appétit! Il existe encore, dans nos villes du Midi, quelques vestiges de cette cordialité familière entre les populations et les cérémonies de leur culte; de cette dévotion en plein air, gaie, franche, expansive, amusante, amusée, qui peut dire tout parce qu'elle ne sous-entend rien, et qui ne profane rien parce qu'elle croit à tout. Ici Victor Fournel et le crayon ou le burin de ses coadjuteurs redoublent d'érudition piquante, de vifs souvenirs, de curieuses anecdotes, de couleur locale, de scènes appropriées à la galerie pittoresque et populaire des rues du vieux Paris; le tout très heureusement *illustré* pour le plaisir de l'esprit et des yeux.

Comme il était sincèrement et profondément catholique, ce peuple de Paris qui préfère aujourd'hui une misère athée à une pauvreté croyante, et dont on fait une agglomération de libres penseurs, sans pensée et sans liberté! Le XVIII[e] siècle lui-même n'avait pas réussi à le rendre incrédule. La propagande voltairienne, qui devait plus tard s'infiltrer dans les masses et qui profite maintenant de tous les ressorts de l'engrenage démocratique, s'était arrêtée à la noblesse et à la haute bourgeoisie. — « La Fête-Dieu, nous dit Victor Fournel, était si bien entrée dans les mœurs, elle était devenue si bien une des solennités favorites de la population parisienne, une vraie fête de la rue, que la Révolution se garda bien d'abord d'y toucher. » — Et, plus loin, détail plus significatif encore :

« On ne se douterait pas,qu'en 17ι3, la procession de la Fête-Dieu se soit accomplie publiquement, et non seulement sans résistance, mais avec le concours, presque partout empressé, de la population et de la garde nationale. Rien n'est plus certain pourtant. La Fête-Dieu tombait, cette année-là, le 30 mai, pendant la grande bataille entre la Gironde et la Montagne, juste la veille de la proscription des Girondins et de l'établissement de la Terreur. Eh bien, tandis que le tocsin sonnait, que le général Henriot s'apprêtait à tirer le canon d'alarme, les paroisses de Paris faisaient dans les rues leur grande procession annuelle... »

Et les fêtes populaires! Voilà le vrai triomphe de la rue. Elle peut se récuser ou demander pardon de la liberté grande, quand il s'agit de fêter la naissance d'un prince où de concourir aux pompes du Saint-Sacrement. Mais, lorsqu'on lui dit : « Ne vous gênez pas ! vous êtes et nous sommes chez vous ! » — quel surcroît de bonne humeur, de grosse gaieté et d'allures bruyantes ! Voici le feu de joie de la Saint-Jean, estampe gravée en 1613 par Mathieu Mérian ; voici le tir de l'oie, sur la Seine, d'après une gravure du XVIIIe siècle; voici le jour de la Quintaine, d'après une chronique du temps de Charlemagne ; voici le vainqueur au tir du Papegaï, d'après un dessin de Mariette. Et les étrennes, dont l'actualité toujours renaissante va se renouveler dans quelques jours ! Et le poisson d'avril, ce fantastique poisson dont

on ne connaît que les arêtes ! Et le patinage sur l'eau, l'aquatique *skating-ring* d'il y a cent cinquante ans, gravure vraiment admirable, tirée du cabinet des estampes ! Victor Fournel nous raconte tous ces épisodes en homme qui n'est pas bien sûr de ne pas y avoir assisté. Quelle vérité ! quel relief ! quelle justesse de ton ! Ce n'est pas, comme on le disait de Talma, une statue qui marche ; c'est une série de tableaux qui parlent. Et pourtant, si nous ne nous trompons, ce qui, dans son livre, obtiendra ou obtient le plus de succès, ce sont les chapitres consacrés au carnaval, aux clercs de la basoche, aux jongleurs, trouvères et ménestrels, aux chanteurs des rues, aux farceurs en plein air et aux parades, aux cris et aux petits métiers de la rue. C'est surtout la collection, — j'allais dire le musée — des types et personnages célèbres, depuis les *fous* du xve siècle jusqu'à ces originaux ou excentriques, qui furent presque nos contemporains, qui se firent, eux aussi, à leur façon et pour leur plaisir, les *fous* de S. M. la Multitude, et dont la légende plus ou moins drôle, transmise de la rue au salon, des coulisses aux boudoirs et de nos bancs de rhétorique à nos bancs de l'École de droit, commençait à se confondre avec les poésies d'Odry et les calembours de Brunet.

Là, ce n'est plus seulement la vie du passé, c'est la nôtre ; il nous suffit de rétablir quelques anneaux, d'en ajouter quelques autres et de tirer à nous la chaîne, pour nous retrouver au milieu de figures que nous connais-

sons *de visu*, par tradition, par ouï-dire ou par les récits de nos *anciens*. Quiconque a été adolescent sous la Restauration et jeune sous Louis-Philippe, se souvient du carnaval, qui semble à présent profiter de nos folies pour renoncer tristement aux siennes. Époque lointaine où l'archet de Musard mettait en branle la cour et la ville, où la descente de la Courtille était le grand événement de toute une semaine, où le mercredi des cendres était plus gai que nos mardis-gras, où *florissaient* les types carnavalesques, où les ducs et les marquis se faisaient peuple pour mieux s'amuser, couchaient au violon et nous offraient le spectacle d'une dangereuse intimité entre Moncade et Gavroche ! Je ne dirai pas : « c'était le bon temps ! » car ce n'est jamais le bon temps, celui qui prépare des expiations formidables, celui où la jeunesse oisive se grise, où la noblesse s'encanaille, où l'homme d'esprit s'évertue à faire la *bête*, où l'âme s'étourdit, s'absorbe et se noie dans les orgies de la matière à outrance, où le descendant des croisés valse avec la fille de son concierge, où les contemporains de M. Guizot, du roi-citoyen et de la Charte constitutionnelle parodient de mauvaise grâce les scènes des Porcherons et du cabaret de Ramponeau. N'importe ! il est bon de disputer à l'oubli ces images d'une société fragile qui peut-être n'est tombée que pour avoir voulu vivre d'éléments contraires et faute d'avoir su se décider à être ou assez aristocrate, ou assez populaire, ou assez bourgeoise. Lord Seymour !

Chicard! Balandard! Balochard! Et, dans un autre cadre, Bohain, Romieu ! James Rousseau ! La pléiade des fantaisistes, des mystificateurs, des farceurs patentés, lesquels devaient sans doute *faire leurs farces* avec une physionomie bien spéciale et une verve bien bouffonne; car elles nous semblent bien médiocres quand on les raconte!

Et le bœuf gras ! Encore une royauté fortement entamée par nos malheurs et par la République ! Pendant trois jours le bœuf gras était une puissance. Il avait pour courtisans non seulement les bouchers qui se préparaient à l'occire, les mousquetaires et les trombones de son cortège, les plantureuses déesses qui se pavanaient sur son char et les gamins qui l'acclamaient au passage, mais les auteurs et les artistes à la mode, qui le suppliaient de prendre pour quarante-huit heures le nom ou le titre d'un de leurs grands succès : *le Père Goriot, Vautrin, le Chourineur, d'Artagnan, Dagobert, Monte-Cristo !* » C'est fort bien! répondait Henry Murger à ses amis qui le félicitaient; mais, voyez-vous, tant que nous n'avons pas été *Bœuf gras*, nous sommes bien peu de chose! » Avant, bien avant ces dates presque actuelles, rien de plus curieux que de suivre, avec Victor Fournel pour guide, la comédie de la rue sous les traits des Gaulthier-Garguille, des Gros-Guillaume, des Guillot-Gorju, des Turlupin, des Jean-Farine, des Bruscanbille, des Bobêche, des Galimafré ; dynastie du gros-rire et du gros sel qui se métamorphose souvent, mais n'abdique ja-

mais. La comédie de la rue, ai-je dit ? — Ne pourrait-on pas dire aussi : les origines de la comédie ? Voyez la gradation, et pardonnez-moi le paradoxe. Ces types primitifs de farceurs en plein vent sont des créations *sui generis*, enfants de l'imagination populaire, curiosités comparables à celles qui s'exhibent dans les foires, absolument indépendants de la société qui les tient à distance et qui parfois les regarde passer sous ses fenêtres pour s'en divertir, comme elle regarderait un chien savant, un veau à six pattes ou un ours bien dressé. Le temps marche ; la comédie se rapproche de ceux qui, plus tard, lui serviront de modèles. On voit, sinon tomber, au moins s'amincir les cloisons qui la séparent de la société ; vous avez alors les personnages de la comédie italienne ; Cassandre, Pandolphe, Pierrot, Arlequin, Scaramouche, Colombine ; figures qui ne sont pas encore des caractères, que vous ne rencontrerez pas dans le monde, mais qui déjà expriment des sentiments, des passions, des ridicules et que nous explique l'éternel fond de gourmandise, de grossièreté, de convoitise, de malice, inhérent à la nature humaine. Encore un pas ! Nous voici bien près de Molière. C'est l'âge d'or de la comédie. Une des bonnes fortunes de Molière — sans compter son admirable génie — a été de se rencontrer juste au point où le type se fait homme, ne perd rien de son relief et de sa carrure, s'appelle Alceste, Tartuffe, Arnolphe, Harpagon, Chrysale, Orgon, personnifie des pieds à la tête un caractère, fait

alliance avec la société en l'invitant à se reconnaître dans chacun de ses traits, et pourtant ne se confond pas encore avec elle. Puis commence la période décroissante; l'altération du type ou du caractère qui se neutralise dans une sorte de compromis entre le théâtre et le monde, et se mêle aux marquis, aux chevaliers, aux abbés, aux financiers, aux grandes dames, aux soubrettes, tout en gardant, comme étiquette, les noms traditionnels de Dorante, de Clitandre, de Frontin, d'Araminte, de Cidalise et de Marton. Enfin, de nos jours, la fusion est complète ; le trait comique ne se perd pas, mais il s'émousse au contact immédiat de ses modèles ; il s'atténue en s'éparpillant. Le comédien ressemble à tout le monde; l'acteur s'habille, marche, parle, sourit, s'appelle comme vous et moi ; de Jalin, de Sauves, de Brévannes, de Presles, Ducoudray, Duvernay, Thomassin ; si bien qu'il arrive souvent que les vrais propriétaires de ces noms réclament pour n'être pas responsables des travers, des ridicules, des fautes, des désordres, des vices ou des crimes de leurs homonymes dramatiques.

A côté de ces farceurs en plein vent, plaçons, sous la dictée de Victor Fournel, les chanteurs des rues, les rois peu fainéants de la chanson populaire, qui est elle-même une reine en France et dont la royauté en a démoli beaucoup d'autres. Ils revivent dans ce livre, avec leurs instruments, leurs costumes, leurs refrains, leurs aventures, les anecdotes qu'ils mènent à leur suite et que

Fournel conte à merveille; Duchemin, le père Lajoie, Michel Le Clerc, Charles Minart, Fanchon la Vielleuse, Déduit, Warlet, Ange Pitou, que la vogue de *Mam'selle Angot* a remis en honneur et en lumière; Ange Pitou, « qui fut dans ses chansons l'expression de l'instinct populaire, las de la Révolution et aspirant au retour de l'ordre ». — La chanson! Toute une petite histoire qui accompagne et assaisonne la grande: tour à tour gauloise, narquoise, pateline, insolente, satirique, gaillarde, élégiaque, sentimentale, royaliste, patriotique, révolutionnaire, obscène, terroriste, assassine, réactionnaire, telle enfin qu'il suffit d'en feuilleter les archives pour savoir que le peuple est toujours à la veille de chanter ce qu'il chansonne et de chansonner ce qu'il chante.

Avant de finir, je cède à l'envie de dire un mot des originaux que Victor Fournel a rassemblés dans son dernier chapitre, et que l'on a déjà rangés au nombre des pièces les plus curieuses de son musée. Je les ai connus presque tous. Pendant mes années de collège, j'ai souvent croisé Chodruc-Duclos sous les arcades du Palais-Royal; j'ai fait tout exprès le pèlerinage du Pont-au-Change pour contempler Champion, l'homme au petit manteau bleu, dans l'exercice de ses fonctions charitables et un peu théâtrales. Quant au baron de Saint-Cricq, son nom me rappelle un souvenir personnel. Lorsqu'il n'était encore qu'original, — vers 1822, — il passa à Avignon, allant en Italie où il avait, je crois,

une mission du gouvernement. Une de mes parentes, sœur du maire d'alors, fut appelée à l'honneur de le loger. Elle en eut pour trois mois à se remettre des effarements où la plongèrent les exigences du valet de chambre de l'excentrique baron. Pour une seule nuit il demanda cinq paires de draps, dix douzaines de serviettes, douze matelas, et — ceci est un peu *clairvillien*, mais bah ! nous venons de saluer Gauthier Garguille et Galimafré, — six vases de nuit. La bonne dame s'étant récriée sur ce dernier article, il répondit avec le plus grand sang-froid : « C'est que M. le baron ne se sert jamais deux fois du même vase, et je calcule les probabilités. » — Ce début promettait.

Mentionnons encore, dans cette amusante galerie où nous nous retrouvons en pays de connaissance, le Persan, ce dilettante muet, énigmatique et impassible, qui, pendant un quart de siècle, occupa, tous les soirs d'Opéra, la même stalle de balcon. Il occupa aussi la curiosité des habitués, qu'intriguaient son bonnet d'Astrakan, son œil somnolent, susceptible de redoutables réveils, sa belle tête orientale, son teint basané et sa barbe blanche. Les rumeurs les plus étranges circulaient autour de ce mystère vivant, que l'on faisait passer pour un grand-oncle de la sultane Scheréazade. J'étais un soir son voisin de stalle à une représentation de l'*Ali-Baba*, de Chérubini. Je le regardais à la dérobée, et, dans son immobilité de sphinx, il m'apparaissait successivement comme

le chef des Quarante Voleurs miraculeusement échappé aux jarres d'huile, comme un compagnon de Symbad le Marin, et comme un général proscrit par le shah pour n'avoir pas réussi le siège d'Hérat. N'oublions pas non plus le major belge, l'Arménien Kasangien, et ce pauvre Carnevale, que j'ai si souvent coudoyé dans les couloirs du Théâtre-Italien; visage halluciné, le regard égaré d'un homme que la musique vient de promener dans la patrie idéale de ses amours ou de ses songes, costume bariolé aux couleurs tranchantes; mélangé de bandit calabrais, de marchand d'orviétan et de chanteur tyrolien: Carnevale, que je pourrais classer parmi les *Posthumes et Revenants* de M. Cuvillier-Fleury; car le voilà qui *revient* sous la plume de Victor Fournel et sous la mienne, au moment même où disparaît le Théâtre-Italien pour cause d'incompatibilité d'humeur avec la démocratie républicaine... Mais il faut s'arracher au charme des souvenirs, à la mélancolie des adieux. Victor Fournel nous le dit en terminant: *Sat prata biberunt:* Rien ne manque à son succès, pas même le suffrage de l'altière *Revue des Deux Mondes*, qui trouve dans son livre « l'heureuse alliance d'une rare érudition et d'un esprit aimable ». Je me permets d'ajouter: « Victor Fournel connaît Paris comme s'il l'avait fait; et, s'il l'avait fait, Paris ne serait pas plus beau, mais il serait meilleur.»

V

JOSEPH AUTRAN [1]

Nous le savions bien, nous, ses amis, que sa prose n'était pas inférieure à ses vers; et, quand on nous disait, avec une petite moue dédaigneuse: — « Ce septième volume? ne serait-ce pas, par hasard, quelque chose de comparable à ces appendices, à ces pièces justificatives, à ces tables analytiques, à ces pages complémentaires, à ces morceaux de remplissage qui terminent et alourdissent tant d'éditions d'*Œuvres complètes*, à commencer par Chateaubriand et à finir par Alfred de Musset? » nous étions bien tranquilles, d'abord parce que la plupart de nos bons poètes ont été aussi de fort bons prosateurs, — et nous rappelions les noms de Racine, de Molière, de Voltaire, d'Alfred de Vigny, de Théophile

1. *Lettres et notes de voyage.*

Gautier, de Lamartine; — ensuite, parce que les qualités les plus remarquables du poète de la *Mer* et de la *Fille d'Eschyle* sont justement de celles qui conviennent le mieux à la prose; le naturel, la grâce, la clarté, la bonne humeur, la simplicité, la malice aimable, l'atticisme, la bonhomie légèrement moqueuse, la familiarité délicate et cordiale, tout ce qui fait que la langue des dieux peut se nommer aussi la langue des hommes.

Sermone pedestri! nous allons à pied, nous autres, pauvres vieux bourgeois de la prose; et, quoique, en temps de révolution, ce soient les piétons qui éclaboussent, vous figurez-vous un piéton qui prendrait de grands airs, toiserait de haut les passants et parlerait avec emphase de sa canne, de son parapluie ou de ses socques, comme s'il s'agissait d'un huit ressorts ou d'un vainqueur du Derby? Nous ne pouvons nous rendre supportables qu'en étant simples comme *bonjour*, avec une nuance d'affectueuse sympathie pour quiconque nous fait bon visage, avec un fond de tristesse à dépenser sur notre route, et en ayant soin d'éviter ce *brouillamini* et ce *tintamarre* dont se méfiait M. Jourdain. Voilà ce qu'il y avait de charmant chez Joseph Autran, lorsqu'il cessait de versifier pour causer avec un ami ou pour lui écrire. Que nous étions heureux de recevoir ses lettres! En s'attachant à la lettre, on s'attachait à l'esprit; car chaque ligne avait un trait fin, exquis, leste, piquant sans ombre de prétention ou de méchanceté, une sorte de sou-

rire aiguisé. Parfois un nuage de mélancolie passait sur ce rayon de soleil; et la page n'en était que plus humaine, mieux d'accord avec les conditions de l'amitié; car, dans une correspondance entre deux amis, il y en a presque toujours au moins un qui est triste; et, en pareil cas, savez-vous ce qui arrive? La lettre de celui-ci est gaie, parce qu'il dissimule; la lettre de celui-là est affligée, parce qu'il devine.

Lorsque l'on a bien connu Joseph Autran, sa tendresse pour les siens, son culte pour les traditions, les souvenirs et les reliques de famille, la douce chaleur qui se communiquait sans cesse de son foyer à son âme et de son âme à son foyer, on comprend tout ce qu'il a dû mettre de tristesse, tout ce que son cœur a mis de mémoire dans ce seul titre: « *La Maison démolie!* » — LA MAISON DÉMOLIE! Qui de nous, depuis un quart de siècle, n'a ressenti quelques-unes des douleurs que ces trois mots expriment? Qui de nous n'a eu son enjeu — et ne l'a perdu! — dans cette partie formidable qui se joue sans cesse entre le crayon des architectes ou le marteau des maçons et les plus chères images de notre jeunesse ou de notre enfance? La voilà, cette vieille demeure, vénérable comme une aïeule, où s'étaient doucement écoulées nos années les plus heureuses. Tout y est, la chambre où nous sommes nés, celle où nos parents sont morts, la place où se cachait à demi notre berceau protégé par le lit maternel, le rameau de buis, le bénitier où se mouil-

lait notre petite main tandis que nos yeux cherchaient au fond de l'alcôve le portrait de famille, le chapelet à gros grains ou la gravure de piété. Voilà le tapis usé par nos chaussures d'écolier, pendant que nous récitions nos leçons ou que nos doigts distraits feuilletaient le *Gradus ad Parnassum;* la table de travail tachée d'encre ou entaillée par le canif; la bibliothèque où nous allions fureter, avec un vif battement de cœur, *Manon Lescaut* ou *Clarisse Harlowe*, *Corinne* ou *Paul et Virginie;* la fenêtre que nous ouvrions, en nous levant, pour aspirer l'air frais du matin et peut-être aussi pour voir, à une fenêtre du voisinage, une jolie tête penchée sur une caisse de fleurs ou sur une broderie. Rien n'y manque, à ces trésors amassés par le Temps, et l'on dirait que ce destructeur impitoyable a eu cependant pitié de nous et honte de son œuvre; qu'il s'arrange pour réparer ses ravages par des restitutions idéales, pour nous rendre en souvenirs ce qu'il nous prend en réalités, pour nous faire une richesse de notre ruine et un cortège de notre abandon!

Tout à coup, voici qu'un grave intérêt d'alignement, d'embellissement, d'élargissement et de toute autre rime qu *ment*, exige que l'on perce une rue, que l'on arrondisse une place, que l'on ouvre un boulevard, que l'on dessine un *square*, que l'on bâtisse une ville nouvelle sur les débris de l'ancienne, que l'on fasse aux Révolutions un lit plus vaste, plus profond et plus digne d'elles,

afin qu'elles y soient plus à l'aise pour y couler à pleins bords. C'est la *Bande noire* estampillée et blanchie à la chaux par le gouvernement. Allons, vite! qu'on déménage! De par la loi, le jury, l'équerre et la ligne droite, la maison est à nous, c'est à vous d'en sortir. — Mais, messeigneurs!... — De quoi vous plaignez-vous? On vous donne de l'argent! — De l'argent? Et qu'en ferai-je, si vous brisez toutes les fibres qui me rattachent à la vie? Me donnerez-vous le moyen de monnayer mes tendresses, d'enfermer mon vieux cœur dans un rouleau de mille francs, de capitaliser cet ineffable mélange de deuils et de joies, de caresses et de blessures, de dates rayonnantes et de dates funèbres, qui assurait à ma vieillesse une riche pension de retraite? Tenez! cet arbre dans la cour! il ne vaut pas cent sous, et je crois bien que les chenilles lui font la guerre... Pour moi, il est inappréciable; c'est dans une de ses branches que j'ai entendu le premier rossignol qui m'ait fait comprendre Roméo!... Cet escalier de service? Il est laid, sombre et humide; pour moi, il est préférable au fameux escalier de l'Opéra; c'est par là que montait ma mère, lorsque j'étais malade, et qu'elle m'apportait ma tasse de tilleul... Ainsi de suite. A quoi bon? La loi est impérieuse, la résistance impossible. Vous voilà parti; à peine avez-vous le dos tourné, vous entendez le premier coup de marteau, et vous vous demandez avec angoisse s'il frappe sur votre mur extérieur ou sur le plus intime de votre

être, si c'est votre maison qu'il démolit ou si c'est vous-même!

Je m'abandonne beaucoup trop à mes impressions personnelles; mais rassurez-vous! Joseph Autran avait trop de tact pour faire de sa *Maison démolie* le texte unique de ses émotions et de ses récits. De cette maison, qui était celle de son père, il fait une galerie où nous allons nous promener ensemble avec autant de profit que de plaisir. A mesure qu'elle disparaît ou va disparaître, il la reconstruit en idée ou en souvenir, et il y loge des hôtes illustres dont la nomenclature suffirait à expliquer le vif intérêt de ces jolies pages. Ici je n'ai que l'embarras du choix. Commençons par un tableau de Greuze, retouché par Vollon. — « Je la revois, cette bonne grand'-mère, avec son costume de Smyrniote qu'elle n'avait jamais abandonné. Elle me conduisait souvent, pendant ma première enfance, chez d'autres femmes grecques, ses voisines et ses amies, qui m'accueillaient avec toutes sortes de caressantes paroles, dans une langue à demi orientale, et me faisaient manger des confitures de leur pays. Des confitures, rien ne fixe mieux les souvenirs dans la mémoire d'un enfant! Le dimanche, elle réunissait chez elle la famille et les amis intimes, et, quoique à peu près ruinée, trouvait moyen de pratiquer l'hospitalité à la façon hellénique. On dînait dans une vaisselle de faïence de Provence dont je vois encore les figures et les couleurs; il y avait là telle assiette représentant, l'une un

pêcheur à la ligne tirant le poisson de l'eau, l'autre un joueur de tambourin jouant de son instrument, telle soupière dont le couvercle était surmonté d'un magnifique artichaut avec son feuillage en forme de volute, qui figureraient aujourd'hui avec honneur sur l'étagère d'un connaisseur. »

Mais à tout seigneur tout honneur! J'ai bien envie d'ajouter: *Ab Jove principium!* » — puisque ces trois mots latins servaient d'épigraphe — on s'en souvient peut-être, à la première édition des *Méditations poétiques*. La Muse de Lamartine se déguisa en fée pour se pencher en souriant, des perles et des diamants à la main, sur le berceau de Joseph Autran; car les poètes ont deux berceaux; celui qui a renfermé leurs premiers langes et celui qui contient leurs premiers vers; de même que les comédiens célèbres meurent deux fois; le jour de leur retraite et le jour de leur mort. Lamartine a eu des panégyristes et des détracteurs, des portraitistes et même des statuaires. Nulle part peut-être il n'a été esquissé avec une fidélité plus attrayante, avec une justesse plus sympathique que dans ces simples *Lettres* qui n'ont pas la prétention de le peindre, mais seulement de le raconter. En dehors de son beau génie, notre opinion sur Lamartine, ses titres à notre reconnaissance ou à nos rancunes, sont aujourd'hui tiraillés en sens contraire, dans des conditions assez bizarres. D'une part, nous ne pouvons que le saluer comme le modèle du républicain de

Platon, comme un géant, comme un bienfaiteur, comme un demi-dieu de l'Olympe politique, si nous le comparons aux républicains ou aux radicaux d'à présent : de l'autre, nous ne pouvons oublier qu'il fut leur précurseur, le premier anneau de cette chaîne dont nous ne connaissons pas le dernier, et que, ne figurerait-il que pour un quart dans la paternité du suffrage universel, il faudrait bien des *Lacs*, bien des *Vallons*, bien des *Préludes*, bien des *Graziellas*, bien des *Jocelyns*, pour faire pardonner ce legs effroyable. Mais les fauvettes et les abeilles ignorent ce qui se passe au fond des marécages. Dans les sphères paisibles, hautes, sereines, lumineuses, où s'est constamment maintenu Joseph Autran, Lamartine ne devait et ne pouvait lui apparaître qu'avec la primitive auréole ou la baguette magique; l'enchanteur ou le charmeur qu'il avait aperçu du seuil de son adolescence, beau, svelte, radieux, jeune encore, avec cette légère dose d'égoïsme permise aux divinités, prenant possession de la Méditerranée comme de son domaine et prêt à confondre ses rayons avec le soleil d'Orient. S'il est vrai que l'on garde toujours un sentiment vivace pour la première femme que l'on a aimée, que ce soit elle encore que l'on aime et que l'on croit retrouver dans celles à qui on essaie de confier sa succession, nous supposons qu'il y a eu quelque chose d'analogue dans l'affection constante de Joseph Autran pour Lamartine. « Si c'est Homère qui a fait Virgile, a dit Voltaire, c'est son plus bel ouvrage. » — et

nous sommes, pour cette fois, de son avis. Nous ne dirons pas que Joseph Autran est le plus bel ouvrage de son harmonieux devancier; premièrement, parce qu'il ne faut rien exagérer; secondement, parce que le poète de la *Mer* n'avait nul besoin de Lamartine pour se révéler à lui-même. Mais le lien a existé dès 1832, et il ne s'est jamais rompu.

A Lamartine succède, dans ces *Lettres* si naturellement et si familièrement charmantes, devant la façade ou sous le toit de cette *Maison démolie*, Berryer, cette grande voix qui s'est éteinte au moment où ses prophéties allaient devenir de l'histoire et où la place Saint-Georges aurait eu le plus besoin de ses conseils; Berryer, à qui nos imaginations méridionales, pendant ces années juvéniles, prodiguaient des ovations inouïes, des banquets pantagruéliques, des toasts ébouriffants de lyrisme, d'illusion et d'extase. On nous eût à peine étonnés, si on nous avait dit qu'il apportait la légitimité dans sa malle, et nous lui aurions voté de grand cœur un char de triomphe fleurdelisé, emporté par quatre hippogriphes à travers les nuages: — « Pour la première fois, nous dit Joseph Autran, j'entendis cette voix superbe, sonore, musicale, qui formait à elle seule une espèce de *duo* où la voix du ténor se mêlait à celle de la basse. » — Le jeune poète lui récite des strophes improvisées, et la foule enthousiaste associe dans ses *vivats* le poète à l'orateur. Il y a là une piquante anecdote, très spirituellement ra-

contée. Pour arriver plus vite jusqu'au héros de la fête, Autran se blesse la main à un carreau qu'il casse. Nous avions alors une foi et une ardeur monarchiques qui cassaient les vitres !

Puis viennent Gustave Ricard, « ce cher enfant qui devait devenir un si grand artiste, » — Victor de Laprade... « Je mis ma main dans la sienne, et depuis ce jour-là, ces deux mains ne se sont plus quittées. » Deux poètes qui restent liés pendant trente ans sans se brouiller une seule minute !.... C'est presque aussi beau que *Pernette* et que le *Médecin du Luberon.* — Listz, dont le merveilleux talent n'a de supérieur que son orgueil, et qui, en dépit de sa soutanelle, ne réussira jamais à faire de l'humilité chrétienne un peu d'humilité musicale; mais ici je désarme mes griefs et rentre mes vieilles griffes; car Listz a inspiré à Autran quatre pages d'une irrésistible beauté; Mgr le duc d'Aumale, le jeune colonel du vieux régiment; — d'Illens, le héros de Milianah ou de *Milianah*, avec ou sans italiques; — Scribe, « un homme d'une cinquantaine d'années (1841), dont l'air fin, mais un peu bourgeois, faisait songer à un notaire de comédie »; — madame Dorval, notre chère royaliste, la véritable interprète du drame romantique, spirituelle et passionnée, expansive et inégale, si franche dans ses faiblesses qu'on ne pouvait lui en vouloir: madame Dorval qui, ayant pris au sérieux le dénouement d'*Antony*, résistait le moins possible afin de ne pas être

assassinée; — Merle, son mari, « un homme de beaucoup d'esprit et de philosophie, » — un *merle blanc*, comme l'appelait sa femme dans ses moments de bonne humeur; Ligier, tragédien de mérite, mais sans grande originalité; Balzac, aussi impopulaire alors qu'il est aujourd'hui surfait; Barthélemy, pour qui Joseph Autran a eu toujours un faible; Méry, que Théophile Gautier surnommait le *Christ des Singes*, dont les exagérations frileuses sont restées légendaires à Paris et à Marseille; — à ce propos, lisez, pour en avoir le cœur net, les pages 143 et 144 du présent volume, et vous réduirez à sa juste valeur la légende du triple manteau; — Ponsard et l'épisode des deux *Lucrèce;* l'épisode, plus intéressant encore, de la *Fille d'Eschyle* et de ses vicissitudes; — puis, dans la seconde phase, les deux Dumas, Victor Hugo, Rachel. Si, dans ces derniers temps, l'heureux auteur du *Demi-Monde* a subi, dans son amour-propre ou dans sa tendresse filiale, une légère égratignure [1], voici, dans une lettre étincelante, amusante, digne de cette fidèle amitié, un baume vraiment balsam... non, je me trompe! — vraiment anti-*balsamique:*

« Qui n'a pas connu Dumas fils à vingt ans ne sait pas ce que peuvent être les qualités les plus séduisantes de la jeunesse. S'il a fait des victimes en ce temps-là, je n'en veux rien savoir; mais je crois que le Père éternel

1. Allusion à l'insuccès de *Joseph Balsamo.*

leur aura pardonné; car la séduction était trop forte. Toutes les facultés qui, plus tard, se sont produites chez lui avec tant d'éclat s'y faisaient dès lors pressentir. Ce n'étaient pas encore les fruits; c'était la plus précoce et la plus riche des floraisons. Dans ce gamin de génie, dans ce glorieux héritier d'un nom illustre, il y avait déjà un poète, un philosophe, un moraliste, et par-dessus tout un causeur étincelant. Il avait des mots qui partaient comme d'éblouissantes fusées; il avait des pensées qui ouvraient sur le monde moral les horizons les plus inattendus. Je ne dis rien de sa personne, une vraie figure de héros de roman, comme en rêve toute jeune femme penchée à son balcon. Dès la première fois que je le vis, je fus pris par sa gaieté, comme il le fut un peu, je crois, par ma mélancolie ; non pas qu'il n'eût ses heures de tristesse, ni que je n'eusse mes heures de folie; mais, à nous deux, nous formions le plus parfait des contrastes, et c'est de là, dit-on, que naissent les durables amitiés. »

Ainsi, lorsque notre cher poète est arrivé au bout de son aimable récit, il a réparé à demi le mal que les démolisseurs vont faire. La maison paternelle, la maison démolie parle encore, au moment où elle va se taire pour toujours; elle se repeuple jusque sous les mains brutales qui s'apprêtent à la vider; elle revit à l'heure même où elle est condamnée à périr. J'ai insisté de préférence sur cette partie du volume, parce qu'elle tient de plus près et se noue plus étroitement à l'ensemble de la vie et des

œuvres de Joseph Autran. A l'aide d'un très léger effort d'imagination ou d'analyse, il est facile, en lisant telle ou telle de ces pages, de les rétablir à leur date et de se figurer par quelle heureuse rencontre d'occasions et d'inspirations l'auteur a été amené, d'abord à se savoir poète, puis à obtenir ses premiers succès, et enfin, après avoir livré aux vents — *ludibria ventis* — les primevères de sa poésie, à préparer et à récolter sa moisson. La pieuse et dévouée compagne qui fait de son veuvage l'épilogue de cette carrière poétique et de cette gloire ne s'y est pas trompée en rassemblant ces fragments qu'elle nous offre et nous recommande en quelques lignes aussi touchantes qu'émues. Nous ne lui apprendrons rien, à notre tour, si nous lui disons que c'est surtout par cette *Maison démolie*, par cette revanche de la plume contre le marteau, du souvenir contre l'oubli, de l'âme contre le moellon, de la vie contre la mort, que ce volume réussit et réussira. Il y a pourtant des traits bien heureux, bien justes et bien fins dans le chapitre intitulé le *Lac de Côme*, où, au lieu de descriptions et de paysages, nous rencontrons des jugements rapides, sommaires, nerveux, ingénieux, laconiques, sur la plupart de nos poètes, depuis le prince Charles d'Orléans jusqu'à Baudelaire. Je cite au hasard :

« — Pierre et Thomas Corneille. — Encore deux frères dont l'un est immolé par l'autre. Seulement, ici, c'est Abel qui tue Caïn.

» — Voltaire. — Le plus grand prosateur du XVIIIe siècle. Sa prose n'a été mauvaise que dans ses vers.

» — Gresset. — Il avait à un haut degré ce que j'appellerai volontiers « la gaieté ecclésiastique ».

» — Chateaubriand. — Il avait la passion des vers. Malheureusement, il en a fait.

» — Sainte-Beuve. — Un critique doublé d'un poète. Le critique est grand, le poète petit.

» — Delphine de Girardin. — Une muse couronnée de fleurs artificielles. Elle aurait eu plus de talent si elle avait eu moins d'esprit. Pour arriver jusqu'au génie, il faut un peu de bêtise, et je crois qu'à ce prix-là elle n'en aurait pas voulu. »

Et ce joli mot de la fin à propos du dédaigneux et inexplicable silence opposé par Lamartine à l'admirable épître d'Alfred de Musset :

« — De tout ceci je conclus qu'il faut toujours répondre à l'épître qu'on vous adresse, surtout quand cette épître est un chef-d'œuvre d'éloquence, de passion et de poésie. »

VI

HECTOR BERLIOZ [1]

---

29 décembre 1878.

Le 19 septembre 1827, j'obtins, à titre de *fort en thème*, la permission d'aller à l'Odéon, mon proche voisin, à la première représentation des acteurs anglais. On n'était pas très rassuré. Cinq ans auparavant, en 1822, une épreuve du même genre, au théâtre de la Porte-Saint-Martin, avait amené d'effroyables orages. C'est que les blessures de 1815 étaient encore saignantes. Heureusement, ces cinq années de prospérité et de paix, le libre échange des deux littératures, l'avénement du *romantisme*, avaient émoussé les rancunes nationales. L'Angleterre de Waterloo, de lord Wellington, de sir Hudson

1. *Correspondance inédite d'Hector Berlioz*, avec une notice biographique par Daniel Bernard.

Lowe et de William Pitt, était devenue pour la jeune génération la patrie de Canning, de lord Byron, de l'amiral Codrington, de Walter Scott, et surtout de Shakspeare ; de Shakspeare, dieu inconnu que nous adorions déjà sans être bien sûrs de le comprendre !

La soirée fut donc très calme, ou plutôt très brillante. On jouait *Roméo et Juliette.* Les deux principaux interprètes, Charles Kemble et miss Harriett Smithson, furent applaudis avec enthousiasme. Charles Kemble, — lorsque je pus plus tard le comparer, — s'était admirablement approprié au goût français; il avait saisi la note juste entre l'ampleur correcte, majestueuse, un peu académique de Macready, et le génie désordonné d'Edmund Kean. Il faudrait la plume d'une aile de colombe pour décrire la beauté idéale, la chasteté passionnée, la grâce virginale — j'allais dire séraphique, de miss Smithson. Ce fut une apparition, un rêve de Thomas Moore, un enchantement !

Elle aurait attendri un marin de Trafalgar, un grognard de la grande armée ! à la délicieuse scène du balcon :

Wilt thou be gone? it is not yet near day!...

L'ami à qui on m'avait confié me poussa le coude, et me dit tout bas : « Regarde ! » A notre droite, sur le même rang du parterre, j'aperçus un jeune homme dont la figure, une fois qu'on l'avait vue trois minutes, ne pou-

vait plus être oubliée. Une chevelure épaisse, d'un châtain-clair, parfaitement plantée, rejetée en arrière, retombait sur le collet de sa redingote décemment râpée. Son front magnifique, marmoréen, et, pour ainsi dire, lumineux, son nez qu'on eût dit découpé par le ciseau de Phidias, ses lèvres minces, fines, arquées, son menton légèrement bombé, mais sans exagération, sa maigreur d'ascète ou de poète, composaient un ensemble qui eût fait la joie ou le désespoir d'un sculpteur. C'était, par excellence, un profil de médaillon ou de camée. Mais tous ces détails s'effaçaient à l'aspect de ses grands yeux, d'un gris pâle et ardent, fixés sur Juliette avec cette expression extatique que les peintres antérieurs à la Renaissance prêtent à leurs anges et à leurs saints. Le corps et l'âme s'absorbaient tout entiers dans ce regard. Quelques années après, lorsque mon cher et toujours regretté d'Ortigue me présenta à Berlioz, lorsque je reconnus l'inoubliable spectateur de l'Odéon, je me dis que ce regard et ce moment avaient peut-être décidé de toute sa destinée; non seulement la destinée de l'homme qui finit par épouser, en 1833, miss Smithson et ne trouva pas le bonheur dans ce mariage, mais celle de l'artiste, du compositeur éminent, qui, dès ce premier soir, se grisait un peu trop de Shakspeare et se livrait si absolument à son imagination qu'elle lui faisait prendre le cerveau pour le cœur, le rendait dupe ou victime d'un *amour de tête* et préparait à son génie le revers de sa splendide médaille: l'artificiel dans le naturel.

Dix ans se sont écoulés depuis la mort d'Hector Berlioz. Un intérêt mélancolique s'attache à sa mémoire. Il a été de ceux dont le cardinal de Retz disait « qu'ils n'avaient pas rempli tout leur mérite ». Daniel Bernard, dans sa remarquable notice, rappelle excellemment cette condition infaillible et funèbre de toute gloire contestée. « Il n'a eu qu'à mourir! » nous dit-il. Peut-être, s'il avait le malheur d'être de notre âge, eût-il encore assigné d'autres causes à ce douloureux contraste entre le succès posthume des œuvres de Berlioz et les déceptions qu'il eut à subir de son vivant.

D'abord, une chose inouïe, incroyable, insensée, vraie pourtant, et que peuvent attester les contemporains. Telle fut l'opposition *charivarique*, organisée par les deux partis hostiles au gouvernement de juillet, qu'il suffisait d'être patronné par le *Journal des Débats*, d'y écrire des feuilletons et d'être soupçonné d'avoir collaboré à la musique d'*Esméralda*, de mademoiselle Louise Bertin, pour être impitoyablement attaqué et fort mal défendu dans la presse; car ce n'est pas d'hier que date cette disproportion gigantesque entre la force de l'attaque et la faiblesse de la défense. A cette cause secondaire s'en ajoute une autre, d'un ordre plus élevé. Berlioz, dès le début, se posa en révolutionnaire à outrance et à tous crins. Le *romantisme* venait de naître et paraissait viable. Il n'y avait pas de raison, selon l'auteur de la *Symphonie fantastique*, pour ne pas *révolutionner* la musique,

comme Eugène Delacroix, Victor Hugo et Alexandre Dumas *révolutionnaient* l'art, la peinture, la poésie et le théâtre. Certes, il était de taille, de complexion et d'énergie à marcher de pair avec ces hommes illustres. Seulement, — et ici les dates sont essentielles, — Hugo, Dumas, Delacroix, dans leur rôle de novateurs, s'adressaient à un public, à une jeunesse convaincue d'avance de la nécessité de *trouver* autre chose que les tableaux de MM. Picot et Abel de Pujol, les poèmes didactiques de l'école de l'abbé Delille, les tragédies de MM. Arnauld père et fils, ou les comédies de M. Riboutté. Il y avait un vide immense; il s'agissait de le remplir, et, malgré bien des résistances, des orages, des faillites de détail, le vide, en définitive, fut rempli. Mais la musique! lorsqu'elle était à l'apogée de sa prospérité, de sa fécondité, et de sa gloire! Au lendemain de *Robert le Diable!* à la veille des *Huguenots!* Quand l'archet ou la baguette magique d'Habeneck nous révélait Beethoven! Quand Rossini battait son plein, entre le *Comte Ory* et *Guillaume Tell*, entre *Sémiramide* et *Otello!* Quand nous étions doucement bercés, trois fois par semaine, par les caresses de la sirène italienne! Quand les amoureux (nous l'étions tous alors), rencontraient en Bellini le plus mélodieux des confidents, le plus tendre des interprètes! Lorsqu'un groupe de chanteurs incomparables perfectionnait le génie et sauvait la médiocrité! Lorsque, réconciliés avec l'Allemagne comme avec l'Angleterre, nous écoutions, un volume d'Hoffmann à la

main, le cor fantastique de *Freischütz*, le battement d'ailes des sylphes d'*Oberon!* — Étrangers, me dites-vous. — Non! il n'y a pas d'étrangers en musique; cette langue divine est essentiellement cosmopolite. Français, je ne puis pas m'enorgueillir de la page de Byron ou de Goëthe que l'on me traduit, du tableau de Raphaël ou du Titien qui décore les musées de Rome ou de Florence. Mais, du moment que Lablache et Rubini chantaient à Paris, ils devenaient mes compatriotes. Du moment que *Guillaume Tell* et *Robert* offraient leurs primeurs à notre Opéra, Rossini était plus Français qu'Italien, Meyerbeer plus Parisien que Berlinois. Donc, il n'y avait pas de place; pour me servir d'une phrase bien vulgaire, le besoin de Berlioz ne se faisait pas généralement sentir; c'est pour cela que, au premier abord, Berlioz n'a pas réussi.

Aujourd'hui, quelle différence! Les théâtres lyriques meurent d'inanition. Contrairement à l'opinion proverbiale qui veut que les gros poissons mangent les petits, l'opérette a dévoré l'opéra. Sauf quelques rares exceptions, notre Académie plus ou moins nationale de musique ne possède plus qu'une bonne moyenne de chanteurs de province. Après avoir démoli bien des capitaux, le Théâtre-Italien subit la peine du talion, et s'écroule sous le marteau des démolisseurs. L'étoile de Gounod, contre toute vraisemblance, a pâli dans le ciel de Polyeucte. Sans même compter les deux géants, Rossini et Meyerbeer, nous cher-

chons vainement les héritiers d'Hérold, d'Halévy, d'Auber, d'Adolphe Adam. Georges Bizet est mort. Massenet n'est pas encore classé à son rang. Je dois avouer à M. Saint-Saëns que je manque absolument du sixième qui m'aiderait à comprendre les beautés de sa musique. Notre Opéra-Comique ne vit plus que de reprises. Paris et la France sont décidément réfractaires au génie de Richard Wagner, qui semble déjà un peu démodé, même en Allemagne. Vous le voyez, il y avait de la place; Berlioz, qui n'était pas arrivé, est *revenu* à son moment et à son heure... Hélas ! dix ans trop tard! Il n'est plus là pour jouir de ses triomphes.

Est-ce tout? pas encore. L'insuccès provisoire de Berlioz peut aussi, selon moi, s'expliquer par son caractère, son humeur, par la fâcheuse influence qu'exercèrent sur lui ses chagrins et sa critique. Je n'ai pas eu l'honneur d'être, à proprement parler, son ami; mais l'amitié de Joseph d'Ortigue nous servit constamment de trait d'union, et j'ai pu étudier cette organisation de grand artiste incomplet et mal équilibré, cette nature essentiellement shakspearienne, inégale, inquiétante, inquiète, toute de disparates et de soubresauts, attachante plutôt qu'attrayante, pathétique plutôt que sympathique, sincère et factice tout ensemble, et comme le dit très bien Daniel Bernard, « tantôt s'élevant jusqu'au pur lyrisme, tantôt échouant dans le marécage du calembour ». — Il n'a jamais été heureux. — « Tu ne sauras jamais, écrit-il à son fils,

Louis Berlioz, ce que nous avons souffert l'un par l'autre, ta mère et moi, et ce sont ces souffrances mêmes qui nous avaient tant attachés l'un à l'autre. Il m'était aussi impossible de vivre avec elle que de la quitter. » — Il ne l'avait aimée qu'en imagination; il l'épousa par entêtement et par dévouement. Il ne la rendit pas heureuse. Hélas! on assure que l'idéale et poétique Juliette de 1827 finit, pour s'étourdir sur ses chagrins domestiques, par recourir au spécifique que les plus élégantes Anglaises opposent, dit-on, à tous les maux; aux maladies de poitrine comme aux peines de cœur. Berlioz avait, il faut en convenir, une singulière façon d'entendre et de pratiquer les devoirs et les affections de famille. Six mois après, il écrit au même Louis Berlioz, fils de sa chère Harriett : « J'ai à t'annoncer une nouvelle qui ne t'étonnera probablement pas...Je suis remarié. Cette liaison, par sa durée, était devenue, tu le comprends bien, indissoluble; je ne pouvais vivre seul, ni abandonner la personne qui vivait avec moi depuis quatorze ans. » — C'est traiter un peu cavalièrement l'âge des premières amours, les lois du mariage, les délicatesses filiales et la dignité paternelle. Cette seconde femme, mademoiselle Récio, n'était pas, à ce qu'il paraît, très aimable, et les intimes du pauvre auteur des *Troyens* ne chantaient pas ses louanges. Si j'appuie un peu trop sur cet épisode, c'est pour arriver à indiquer une lacune qui m'a toujours attristé chez Berlioz, et dont son génie et sa carrière se sont fatalement ressentis.

Cet ami de d'Ortigue, si franchement et si simplement chrétien; de Liszt, qui, à force d'être catholique, a fini par se faire abbé; ce collaborateur des Carné, des Cazalès et des La Gournerie dans le *Correspondant* et la *Revue européenne* (1831): le compositeur de ce beau *Requiem*, qui compte parmi ses chefs-d'œuvre, n'avait pas ombre de sentiment religieux ; table rase! Certes, je ne demande pas aux musiciens illustres une dévotion exaltée, ni même une orthodoxie bien nette; mais rien, c'est trop peu. S'il est vrai, comme je le crois, que la musique soit, de tous les arts, celui qui plane le plus haut et le plus librement au-dessus des réalités terrestres, celui qui rapproche le plus aisément du ciel les imaginations bien douées, comment se résigner à la voir replier ses ailes et s'arrêter au seuil de sa seconde patrie? Autre lacune. Il résulte de la notice de Daniel Bernard et de la correspondance de Berlioz, que l'Italie ne lui dit rien, qu'il resta complétement insensible aux séductions de cette enchanteresse, dont peuvent avoir abusé les admirations routinières et les enthousiasmes bourgeois, mais qui, même en dehors de la consécration divine, n'en garde pas moins la triple auréole, le triple prestige de la nature, de l'histoire et de l'art. Malgré le charmant accueil d'Horace Vernet et de sa famille, Rome l'ennuie. « Pour échapper à l'ennui qui le tue » (*sic*), il se brise de fatigue; il vagabonde dans la montagne; il va tuer des cailles et des sarcelles. On dirait que, comme Ulysse, à qui il ne

ressemble guère, il s'est rempli de cire les oreilles pour être sourd aux chants de la Sirène. Il est à Rome, et il ne recherche, n'écoute et n'admire que Mendelssohn, qui se moque de lui. J'admets volontiers que ses prédilections et ses antipathies musicales soient inflexibles, absolues, qu'il préfère Gluck à Rossini, Weber à Mercadante, Beethoven à Bellini. Est-ce une raison pour s'écrier : « O Italiens, misérables que vous êtes! singes, pantins, orangs-outangs, toujours ricanants, qui faites des opéras comme ceux de Bellini, de Paccini, de ROSSINI (!!!) de Vaccaï, de Mercadante!... » Et remarquez, que, dans ses extases et dans ses haines, Berlioz, cette barre de fer, n'est pas même conséquent!

Il écrit à Rodolphe Kreutzer, compositeur médiocre dont pas une œuvre n'a survécu : « Je succombe! Je meurs! les larmes m'étouffent! *La Mort d'Abel!* (un *four*.) Dieux! ô génie!... sublime, déchirant, pathétique! Ah! je n'en puis plus; il faut que j'écrive! A qui écrirai-je? Au génie?... Non, je n'ose... Peut-être Kreutzer me rendrait-il le courage que j'ai perdu en voyant l'insensibilité de ces gredins de ladres, qui sont à peine dignes d'entendre les pantalonnades de ce pantin de Rossini. (*Le Barbier! la Gazza! Mosè! Otello! Sémiramide*, en attendant *le Comte Ory* et *Guillaume Tell!*) Si la plume ne me tombait des mains, je ne finirais pas. AH! GÉNIE! »

Quand on écrit de pareilles choses, il faut en accepter bravement les conséquences, aller jusqu'au bout, et ou-

blier toute question d'amour-propre ou d'intérêt personnel. Or, trente ans se passent; nous voici à l'Opéra de la rue Le Peletier, à la *première* du *Tannhauser*. En conscience, Richard Wagner devrait être un des dieux ou une des idoles de Berlioz. Contestable, discutable, bouffi, insupportable, soit! mais de grande race et d'une autre envergure que Rodolphe Kreutzer. Du moment que l'on a travaillé toute sa vie à *révolutionner* la musique, à discréditer l'Italie en l'honneur de l'Allemagne, à vilipender Rossini et son groupe, à plaider pour l'effet de sonorité, la puissance de l'expression, la vérité historique, la couleur locale, l'accord exact de la situation et du sentiment avec le chant, la prépondérance de l'orchestre, le récitatif et la mélopée continue, contre la mélodie, le *motif*, la musique fleurie et les plaisirs de l'oreille, il n'y a pas de capitulation possible, de subterfuge plausible. On doit admirer le *Tannhauser* ou au moins le ménager. Voici comment s'exprime Berlioz, la veille et le lendemain :

— « On est très ému dans notre monde musical du *scandale* que va produire la représentation du *Tannhauser*. Je ne vois que des gens furieux; le ministre est sorti l'autre jour de la répétition dans un état de colère!... Wagner est évidemment fou... »

Le lendemain « Ah! Dieu du ciel! quelle représentation! Quels éclats de rire! Le Parisien s'est montré hier sous un jour tout nouveau; il a ri du mauvais style

musical, il a ri des polissonneries d'une orchestration bouffonne; il a ri des naïvetés d'un hautbois; enfin il comprend donc qu'il y a un style en musique! Quant aux horreurs, on les a sifflées splendidement. »

— Le Parisien s'est montré hier sous un jour tout nouveau? — C'est justement le contraire qu'il aurait fallu dire. Le Parisien avait été, ce soir-là, plus Parisien que jamais. Il avait sifflé le *Tannhauser* par les mêmes raisons qui lui font applaudir l'opérette; l'opérette, objet des justes anathèmes de Berlioz! Un des griefs du Jockey-Club et des loges influentes, c'était, on le sait, l'absence de ballet. Quelques jolies jambes, quelques élégantes pirouettes auraient peut-être obtenu grâce pour cette partition originale, trop systématique, un peu ennuyeuse, mais pleine de beautés de l'ordre le plus élevé. Vous le voyez, ceci s'accordait assez mal avec l'idéal dont Berlioz avait fait son unique religion, et dont *Alceste*, *Orphée*, *la Vestale*, offraient, selon lui, les modèles. Hélas! c'est que nous touchons ici à la plaie secrète, à ce rôle de *troisième larron*, que Berlioz malade, usé, aigri, agacé, réduit dans son feuilleton à des concessions irritantes, ne sachant pas encore s'il trouverait un théâtre et des chanteurs pour ses *Troyens*, put un moment attribuer à Richard Wagner, nouveau venu, mieux secondé par les circonstances, protégé par son gouvernement, favori de son roi, entouré déjà d'admirateurs fanatiques, servi dans ses ambitions par les traditions mêmes de son

pays, ayant affaire à un dilettantisme plus sérieux que le nôtre, disposant en maître de toutes les ressources de la musique instrumentale, et en mesure de faire énormément de bruit avant même d'avoir donné le premier signal à son orchestre. Maintenant, placez entre ces deux extrêmes — *éreintement* de Rossini, sarcasmes endiablés contre Wagner, — la lettre à M. Ernest Legouvé (9 avril 1856), où Berlioz, le shakspearien que vous savez, s'écrie : « Mille joies triomphantes! C'est superbe! C'est le plus beau succès, le plus pur, le plus légitime, le plus *providentiel* (?) auquel j'aie assisté de ma vie. J'ai le cœur gonflé à en éclater... C'est si beau, un *chef-d'œuvre complet!!!* » Le tout à propos de la tragédie de *Médée*, traduite par M. Montanelli ; vous comprendrez ce défaut d'équilibre et de consistance dont je parlais tout à l'heure. Vous reconnaîtrez que ces facultés éminentes, doublées d'une rare énergie, eurent pourtant leurs lassitudes, leurs incohérences, leurs solutions de continuité, selon qu'elles avaient à subir le joug de la nécessité, à feuilleter le cahier des charges de la camaraderie et de l'amitié ou à exhaler une bouffée de dépit contre une concurrence imprévue.

Le génie musical d'Hector Berlioz aurait été plus intact, — je ne dis pas plus intègre, — s'il n'avait jamais rien écrit. Mais ici, ne nous plaignons pas! Si Berlioz critique a pu quelquefois gêner Berlioz musicien, le condamner à des transactions, à des compromis incompati-

bles avec un grand rôle de novateur et de chef d'école, Berlioz écrivain se complète admirablement par d'heureuses alternatives de verve, d'*humour*, d'éloquence, de gaieté shakspearienne (toujours Shakspeare !) et d'étincelante fantaisie. Sauf une manie de calembours que je ne saurais lui reprocher sans mériter qu'on me rappelle la parabole de la poutre et de la paille, sauf quelques bouffonneries, intelligibles seulement pour un groupe d'initiés, sa prose est nette, vive, chaude, spirituelle, amusante, incisive, originale, riche de traits, de saillies et d'imprévu, telle enfin qu'un mauvais plaisant a pu dire : « Berlioz, Job de la mélodie, millionnaire de l'esprit. » — Ne convenait-il pas d'ailleurs qu'un homme d'un immense talent, contesté, attaqué, trahi, délaissé, bafoué, eût une tribune pour se défendre, pour forcer le public, ses critiques, ses détracteurs, ses confrères, de compter avec lui ? Je ne citerai qu'un seul de ces adversaires acharnés, celui de qui Daniel Bernard nous dit excellemment : « M. Scudo était un Italien désagréable, » — et que Berlioz appelle dans une de ses lettres : « le maniaque de la *Revue des Deux-Mondes*. » Je l'ai connu, ce Scudo, type du *fruit sec* en colère; il a été en musique ce que Gustave Planche était en littérature, une des erreurs de la *Revue*. Il déjeunait au Palais-Royal, et je redoutais sa rencontre; car, une fois accroché, on en avait pour deux heures de divagations métaphysiques. Cet ennemi du germanisme, ce partisan de la musique claire, de la mélodie transpa-

rente, était, dans sa conversation ou plutôt dans ses monologues, plus inintelligible qu'un disciple de Kant ou de Hégel. Je crois qu'on a fini par l'enfermer ; de longue date, il m'avait paru être un de ces fous surnuméraires que l'on rend authentiques en les enfermant. Berlioz se vengea de lui par un joli mot. Scudo, dans sa jeunesse, avait écrit des romances dont une seule, le *Fil de la Vierge*, eut un moment de vogue, surtout dans les couvents et les pensionnats : « Sa renommée ne tient qu'à un *fil*, » dit Berlioz.

Au lieu de mes bavardages et de mes souvenirs trop personnels, j'aurais mieux fait de céder la parole à Daniel Bernard ; sa notice, très intéressante, nous raconte à merveille la jeunesse de Berlioz, sa vocation invincible, ses années de misère, ses jeûnes forcés dont nous le vîmes, hélas! au déclin de sa vie, payer si chèrement les arrérages en d'horribles douleurs d'entrailles, ses premières luttes, ses premiers mécomptes, le bizarre et consolant épisode des vingt mille francs de Paganini, le contraste de ses échecs en France avec ses ovations en Angleterre, en Allemagne, en Russie, et de l'indifférence du gros public avec ses précieuses amitiés, Liszt, Jules Janin, d'Ortigue, Auguste Morel, Léon Kreutzer, Vaucorbeil, Gaspérini, Lecourt, les Massart, Damcke, Ferdinand Hiller, M. de Rémusat (ne pas confondre), Ernest Legouvé, Hans de Bulow ; toute une vaillante pléiade de fidèles, digne de remplacer la quantité par la qualité.

Daniel Bernard paraît accepter et admirer sans restriction Berlioz, compositeur dramatique; je ne suis pas tout à fait de son avis. Le triomphe de l'auteur d'*Harold*, de la *Damnation de Faust*, de l'*Enfance du Christ*, de la *Symphonie fantastique*, du *Requiem*, de *Roméo et Juliette*, de l'ouverture des *Francs-Juges*, c'est la symphonie alternant avec des scènes de récitatif et de chant, et renfermée dans un cadre moins vaste et moins populaire qu'un théâtre d'opéra; non pas qu'il manque de mélodie, comme on le prétendait de son vivant; — il y en a d'exquises dans *Benvenuto Cellini*, dans *Béatrice et Bénédict*, dans *les Troyens;* — mais son génie musical, comme l'ensemble de son caractère, de son esprit, de ses goûts et de sa vie, manquait de cette harmonie suprême qui relie entre elles toutes les parties d'une œuvre, tient compte des *entre-deux*, des transitions, des demi-teintes, des nuances, réussit à faire valoir la lumière par le clair-obscur et le coup d'éclat par des préparations et des gradations habilement fondues. Ce génie passionné et inégal était — pardonnez-moi ce barbarisme! — plus *fragmentaire* que complet. Ce sont les concerts qui lui prodiguent, depuis quelque temps, de magnifiques revanches. Au théâtre, le résultat serait moins sûr. J'ai nommé *les Troyens;* j'y étais; ce fut un désastre; on en avait trop parlé, et je m'étonne que Berlioz, si finement ironique, paraisse, dans ses lettres, prendre au sérieux les éloges de complaisance accordés à son poème dans tel ou tel

salon. A la première représentation, on applaudit avec enthousiasme quelques morceaux délicieux; mais l'opéra dans son entier, paroles et musique, nous donna la sensation de quelque chose qui *ne tient pas*, qui va tomber, et qui, en effet, tomba. En outre, les meilleurs amis de Berlioz, cherchant vainement dans son œuvre un atome de sentiment virgilien, se demandèrent par quel singulier malentendu cet adorateur immodéré de Shakspeare avait tout à coup passé à l'extrémité contraire et hasardé son plus gros enjeu sur une page de l'*Énéide*. Encore une preuve de ce défaut de *continuité*, de cohésion, d'accord avec soi-même, dont souffrirent à la fois l'homme et l'artiste, et dont j'ai déjà indiqué la cause. Très sincèrement, avec la plus parfaite inconscience, à force d'exaltation et de fièvre, il en était arrivé à mettre de l'artificiel dans le naturel.

La notice de Daniel Bernard prépare admirablement à la correspondance d'Hector Berlioz, et je ne saurais en faire un meilleur éloge. Cette correspondance, d'un intérêt très vif, tour à tour enthousiaste, piquante, émue, découragée, pessimiste, nerveuse, irritable, attendrie, railleuse, absolument belle dans la lettre VIII, page 75, nous livre tout Berlioz. Elle pourrait aider un peintre et un moraliste à nous donner le portrait physique et moral du grand artiste malheureux et méconnu. Mais que dis-je? Le portrait est fait, et, de main de maître, par Daniel Bernard. S'il est un peu flatté, si je l'ai gâté par

quelques souvenirs importuns, par quelques contradictions chagrines, c'est que mon sympathique confrère a pu profiter des bénéfices du lointain, et que j'étais encore sous l'influence du *trop près*.

VII

CUVILLIER-FLEURY [1]

5 janvier 1879.

Je connais peu de *personnalités* — (pardon, Académie française!) plus intéressantes, plus piquantes, plus curieuses, — je ne dis pas plus paradoxales, que celle de M. Cuvillier-Fleury. Il était du très petit nombre des heureux à qui il est permis de s'enfermer à triple clef dans une opinion, dans un sentiment, dans un souvenir, sans que l'on puisse ni s'en étonner, ni s'en plaindre. Le bonapartiste le plus ardent, le légitimiste le plus convaincu, le républicain le plus vif, ne pouvaient que s'incliner devant cette fidélité spirituelle et touchante, marquée d'une estampille royale, qui n'avait pas même besoin de raisonner pour persister, où se

1. *Posthumes et Revenants.*

confondaient l'autorité du maître et le dévouement de l'ami, et qui gardait le droit de préférer ses illusions aux réalités les plus absolues. D'ailleurs, la littérature qu'il aime et qui le lui rend bien, se trouvait là tout à point pour le dispenser de la politique. Et puis, c'est si bon de faire halte, de se reposer, de ne plus entreprendre une nouvelle étape, lorsque l'on n'est plus jeune, lorsque l'on a subi, comme nous tous, d'impitoyables mécomptes, lorsqu'on est d'un temps si désordonné, si violent, si mobile, si turbulent, si incohérent, si enclin aux volte-faces, aux équipées, aux soudainetés, aux vagabondages, que l'on se fatigue rien qu'à le voir courir!

L'éminent académicien en a jugé autrement. Afin d'avoir pour lui tous les Charmes (Gabriel et Francis), il lui a plu de ne pas rester stationnaire, de s'acclimater à des zones plus orageuses, d'avancer résolument vers l'inconnu et l'imprévu, de se faire le Mentor de bien indociles Télémaques, de fortifier de son adhésion, de ses sympathies, de ses conseils, de son optimisme, une République qui devrait bien profiter de cette bonne fortune pour tâcher d'avoir un peu de sagesse, de style, d'atticisme et d'esprit. Je ne le juge pas, je le raconte. Si tous les républicains lui ressemblaient, s'il dépendait de lui de créer une République à son image, c'est-à-dire athénienne, platonicienne, lettrée, ingénieuse, aimable, et, dans le meilleur sens du mot, aristocratique, nous serions moins récalcitrants. D'autre part, si au lieu de vivre dans son

monde, modéré, gracieux, élégant, spirituel et poli, dans un groupe où la distinction des manières et du langage atténue la témérité des idées, il prenait un moment notre place, s'il assistait, lui le type du délicat et du raffiné de l'intelligence, aux effroyables progrès de la démagogie provinciale et villageoise, s'il avait à subir, sur tous les points, le triomphe de cette grossièreté pressentie par Sainte-Beuve, s'il avait vu, par exemple, le jour de Noël, à la messe de minuit, de mauvais drôles entrer, le cigare à la bouche, dans mon humble et rustique église, et s'il les avait entendus répondre à une remontrance bien timide du garde champêtre : « Oh! maintenant, nous n'avons plus peur! Le procureur de la République serait pour nous! » — peut-être M. Cuvillier-Fleury se montrerait-il moins accommodant!

Fort heureusement, son livre — *Posthumes et Revenants* — n'a rien à démêler avec ces questions, ces hypothèses, ces contrastes, ces dissidences ou ces problèmes. S'il ne me répugnait de chercher une paillette dans ce titre un peu funèbre, je dirais que la plupart de ces attrayants chapitres, comparés aux polémiques d'aujourd'hui, ressemblent à l'œuvre posthume d'un revenant, plus jeune, Dieu merci! et plus vivant que nous tous. On y retrouve tout le bon sens, toute la mesure, toute la sûreté de jugement, de tact et de goût, toute la grâce sérieuse ou souriante, qui manquent à ses nouveaux amis et qu'il rapporte, dirait-on, d'un monde meilleur. Je ferai pour-

tant deux parts de ce livre, non pas pour distribuer la louange à droite, la critique à gauche — il n'y a pas de gauche — mais par une raison dont M. Cuvillier-Fleury et le public ne se doutent probablement pas, et qui me ferait craindre de tomber dans les redites ; c'est que j'ai traité plus de la moitié des sujets qui l'ont si bien inspiré. Oui, si vous ne redoutez pas l'ombre et la fraîcheur des catacombes, vous découvrirez dans la collection trop volumineuse des *Samedis* madame d'Agoult et ses *Souvenirs ;* madame Geoffrin et son jeune roi de Pologne ; M. Odilon Barrot et ses *Mémoires ;* Prosper Mérimée et ses deux *Inconnues* — qui l'ont trop fait connaître ; — Ximénès Doudan et sa résurrection élatante ; Victor de Laprade, ses *Tribuns* et ses *Courtisans* ; Lamartine et sa *Correspondance*, etc., etc. — Eh bien ! même en élaguant ces chapitres, en négligeant d'ouvrir ces greniers à sel, il reste encore à M. Cuvillier-Fleury, à ses *Revenants* et à ses *Posthumes* de quoi me rendre intéressant. C'est qu'il y a en lui, dans ce volume surtout, plus et mieux qu'un critique ; il y a un moraliste, et de la plus fine trempe. Or, avec un critique, le terrain est borné. Quand on a discuté avec lui ou contre lui le mérite d'un ouvrage ou d'un écrivain, tout est dit, et les lecteurs ont le droit de se demander si le besoin d'un article sur des articles se faisait particulièrement sentir. Avec le moraliste, rien de pareil. Le champ est vaste, l'horizon est immense, et, à mesure qu'on avance, il grandit encore ; si bien que,

avec une pensée délicate, ingénieuse, subtile ou profonde, je me chargerais d'écrire un volume. C'est toujours la différence entre l'esprit et le cœur. Si vif que soit l'esprit, il s'épuise vite. Le cœur est inépuisable. Quand on croit en avoir touché le fond, il se trouve qu'au-dessous de ce fond il en existait un autre, et que celui-ci ouvre sur des abîmes pleins d'obscurités, de contradictions, de mensonges, de pièges et de mystères.

Tenez! je relis les pages vraiment exquises sur Jean-Jacques Ampère et sa singulière passion pour madame Récamier. Quoi de mieux pensé, de mieux senti, de mieux *vécu* et de mieux dit que le passage suivant : « ... Aussi est-il de règle, je dirai presque de morale, qu'une lettre privée, si privée qu'elle soit, a deux maîtres; celui qui la reçoit, celui qui l'a écrite. Il y a là une sorte de propriété indivise avec un double privilège d'inviolabilité. Héritier d'une correspondance intime, vous l'êtes avec le même droit que le possesseur lui-même, mais aussi avec le même devoir. Il faut partager. Une lettre n'est jamais tout entière à celui qui la tient; elle reste attachée, quoi qu'on fasse, à la main qui l'a signée; on ne la détache pas sans l'arracher. Le temps seul y peut quelque chose. Un long temps, parce qu'après un silence prolongé de ce grand maître de l'insensibilité et de l'oubli dans les choses humaines, les susceptibilités de famille se calment, les feux s'éteignent, les haines, les jalousies, les vanités sont mortes ou amorties... »

N'est-ce pas que, avec ces dix lignes, nous écririons, vous et moi, un roman en dix volumes ? — Et le portrait de la coquette, d'après madame Récamier ! Royer-Collard disait d'un homme politique de son temps : « Ce n'est pas un sot, c'est LE SOT. » Madame Récamier n'était pas une coquette, mais LA coquette ; une Célimène énigmatique, affectueuse, un peu banale peut-être, qui ne disait de mal de personne, pas même de ses adorateurs et de ses amis... Je me ravise, et je laisse la parole à M. Cuvillier-Fleury : « Madame Récamier a été un moment incompréhensible, dans ce nuage d'encens et sous ces flots de mousseline où s'enveloppaient sa beauté sans se déguiser, et son âme sans se laisser voir... Elle n'a été authentiquement coquette qu'en vieillissant... Elle est aujourd'hui complète, et aucune illusion n'est plus permise. Oui, sans doute, La Rochefoucauld aurait dit : « Madame Récamier est une coquette très habile. » — Il faut dire plus peut-être : elle est *la* coquette. Insatiable d'hommages et incapable d'amour, ne se donnant à personne avec un air de se réserver pour tous, reine dans sa cellule au milieu d'une cour où les rangs se pressent, où les coudes se touchent et où quelques dévots attitrés de sa grâce immuable donnent le ton aux néophytes ; — langue dorée, physionomie engageante, douce et bonne nature, égoïste au fond et ne comprenant l'humanité que comme une invention de Dieu faite au profit de son prestige, pour payer un tribut éternel et faire un assidu cortège à sa beauté... »

Il faudrait tout citer ! on le sait, la *vertu*, l'insensibilité, a virginité *quand même* de la belle Juliette, ont donné lieu à des explications d'une nature fort délicate, et c'est grand dommage quand la physiologie profane de ses brutales mains un mystère psychologique. M. Cuvillier-Fleury, loin d'appuyer, comme aurait fait peut-être ce diable de Sainte-Beuve, a glissé si légèrement sur cette mince couche de glace, qu'elle demeure intacte comme l'onde pure et froide qu'elle cache et qu'elle protège. Il ajoute excellemment : « Elle a voulu être adorée et admirée partout et toujours, sans trop de choix même, malgré son goût naturel pour ce qui était distingué. » « Du » jour où j'ai vu que les petits Savoyards dans la rue ne » se retournaient plus pour me regarder, j'ai compris, di- » sait-elle, que tout était fini... » — Elle disait cela et ne le croyait pas : « Une coquette, nous dit La Bruyère, ne » se croit jamais vieille et ne se rend jamais sur la passion » de plaire et sur l'opinion qu'elle a de sa beauté. » — C'est bien pour elle qu'un jardinier, un manœuvre, sont des hommes, non pas seulement devant Dieu au sens de l'égalité chrétienne, mais comme sujets de son prestige. Tout homme, on l'eût dit, devait hommage à la reine de l'Abbaye. Ne pas être ému en la voyant, ne pas perdre la tête en lui parlant, ne pas divaguer comme Ampère en lui écrivant, c'était presque manquer de politesse à son égard. Ne pas tomber amoureux d'elle à la première rencontre, c'est comme si on fût entré dans son salon le cha-

peau sur la tête ou un sac de nuit à la main. L'uniforme de l'Abbaye, pour les hommes, c'était l'adoration ; on n'y restait qu'à ce prix. Qui ne ressentait ni le trouble de sa présence, ni cette fièvre de l'admiration continue, devait en jouer le rôle, bien ou mal. » — Il me semble que je l'aurais bien mal joué.

Ici, je cède, comme toujours, à l'attrait d'un souvenir personnel — hélas ! et bien lointain. Je n'ai eu qu'une fois l'honneur de voir madame Récamier, le 28 mai 1846. Je lui fus présenté vaguement, dans une sorte de pêle-mêle d'artistes et de journalistes, réunis pour entendre les fragments d'un opéra dont la musique était d'un de ses neveux, et dont le sujet, naturellement, avait été emprunté au poème des *Martyrs*. La musique était médiocre ; le public fut froid ; M. de Chateaubriand plus affaissé et plus morose que jamais. Sa Béatrix avait alors soixante-neuf ans. Elle portait une robe de soie feuille-morte et un abat-jour de taffetas vert. Un lynx et un sphinx, en se cotisant, n'auraient pu trouver sur ce visage aminci, mortifié, ratatiné, la moindre trace de la célèbre beauté. En rentrant, fidèle à mes habitudes, j'écrivis cette page, que je retrouve dans un coin de mon tiroir et de mes *Mémoires* :

« ... Je viens de prendre une bonne leçon, un millième renseignement sur le *vanitas vanitatum* ; Chateaubriand, dans une niche, morne, muet, ennuyé, à peine visible à travers un nuage d'encens opiacé. J'ignore ce que le temps fera de ses œuvres et de sa gloire. Mais je sais, hélas ! ce qu'il a

fait de la beauté de cette enchanteresse qui a vécu cinquante ans pour plaire, pas une heure pour aimer. Madame Récamier a été, en somme, un charmant modèle, qui a fait et fera sans doute encore de bien mauvaises copies. J'aurais voulu qu'il y eût ce soir un congrès de coquettes à l'Abbaye-au-Bois. — « Voyez, leur aurais-je dit, ce que vous serez dimanche! Voyez ce que devient la meilleure, la plus douce, la plus avenante, la plus sage, la plus pure, la plus sympathique, la plus balsamique, la plus virginale des Célimènes! Que sera-ce des autres? La Célimène vulgaire a pour les hommages un appétit de boa. C'est pour elle que Benjamin Constant semble avoir écrit sa brochure : *De l'esprit d'usurpation et de conquête*. Elle ne donne pas même à l'homme distingué ou supérieur la sensation d'une préférence qui cesse d'être flatteuse à force d'être prodiguée et ressemble a un billet de Banque monnayé en gros sous. Tout lui est bon, pourvu qu'elle ajoute chaque jour un nouveau nom à sa liste; le passant, qui se retourne pour la regarder, le joueur de vielle qui lève les yeux vers sa fenêtre, le cordonnier *pour dames* qui la complimente sur son pied, le chef de *rayon* qui lui fait les honneurs de son étalage. Il ne lui déplaît pas qu'on se batte un peu pour elle, et qu'on meure d'amour sous prétexte de fluxion de poitrine. Un petit suicide, de temps à autre, met le comble à son contentement. Mais patience! Si tous les jours lui amènent de nouvelle victimes, tous les jours aussi les vengent.

Avant-hier, Célimène était toute jeune; hier, elle était jeune. Aujourd'hui, elle est jeune encore; demain, elle sera bien conservée pour son âge. Un imperceptible fil d'argent se dissimule dans ses tresses d'or; une ride légère court, va, revient et se fixe près de sa tempe. Ses paupières se gonflent; un soupçon de couperose altère la fraîcheur de ses joues ou les perfections de son nez. Ces tristes symptômes l'avertissent, sans la convertir. Elle ne s'en aperçoit pas ou ne veut pas s'en apercevoir. Elle vous dira que ses charmes et ses rigueurs vont conduire Alceste à la Trappe; que Cléante en perd la tête, que Clitandre l'inquiète par sa passion insensée, que Dorante la compromet en passant toutes ses nuits sous son balcon, que Cléobule va se marier pour en finir avec son amoureux désespoir; qu'elle est aux abois, qu'elle craint un malheur, qu'elle ne sait plus que faire pour ramener à la raison tous ces ensorcelés. Seulement, Célimène a changé de nom; elle s'appelle Bélise. » (28 mai 1846.)

Mais voici que le sortilège *posthume* de cette adorable madame Récamier m'a fait choir dans les buissons, hors de ma route. Elle était pourtant bien facile et bien agréable avec M. Cuvillier-Fleury pour guide. J'aurais dû, comme Bélier, mon ami, dans le conte de Hamilton, commencer par le commencement; *la Correspondance de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers*. Le hasard m'y offrait une occasion de faire valoir ce chapitre par un

contraste, de rapprocher sous vos yeux les deux extrêmes de la langue française, en y ajoutant la preuve que la police de cette langue est mal faite. Il y a quelque temps, un de nos plus habiles imprimeurs-éditeurs, M. Quantin, publiait dans sa jolie série des *Petits conteurs du* XVIIIe *siècle*, les *contes* de ce même chevalier de Boufflers, avec une notice sur sa vie et ses œuvres, par M. Uzanne. J'ouvre cette notice sans songer à mal, et je lis : « Le conte d'*Aline* restera son diamant, son joyau ; il a tout le prisme, toute la fraîcheur de l'adolescence dont il *émane*... » Soit ! mais, continuons : « C'est l'enfant de l'amour, qui est venu *dru*, gaillard, éveillé, rose, blond et bien *taillé*, dans sa délicatesse, pour *défier* la postérité. » — Attention ! — « On sent dans *Aline* toute la *fioriture* d'un talent *frivoliste* qui s'épanche *galiardement* (sic !) et qui ne s'est pas encore *académifié*. Les autres contes, conçus et écrits au commencement de ce siècle, ont quelque chose de moins coquet, de moins *actilisé ;* ils sont dans la *tonalité* grise des œuvres de même provenance et de même milieu... Le *gracile* a tué le gracieux. Le style ne se *délicate* plus ; dans sa *simplesse*, il n'est plus dupeur d'oreille, *diamanté*, *expressionné*, *dorloteur*. Il devient inquiet, il raisonne, se *douloie* et se traîne. C'est un vilain moment de transition ; Voltaire vient de se coucher, Byron se lève. »

J'ignore si Voltaire vient de se coucher ; mais il se serait certainement relevé pour lancer son bonnet à la tête

de l'auteur d'un pareil galimatias. Eh bien! n'ayant pas à rendre compte de cette publication, d'ailleurs charmante et d'une rare perfection typographique, j'ai cherché dans tous les journaux, à propos de cette prose *ruisselante d'inouïsme*, un cri de stupeur ou un éclat de rire. Rien! rien! rien! c'est ainsi que, à l'occasion des livres d'étrennes, je vois des écrivains fort recommandables placer sur la même ligne et dans des conditions d'égalité parfaite, la *Notre-Dame de Lourdes*, de Henri Lasserre, ouvrage ravissant, entraînant, vivant, persuasif, irrésistible, même pour les incrédules, et le *Christophe Colomb*, de cet excellent comte Roselly de Lorgues, un des livres les plus grotesques qui me soient jamais tombés sous la main. Prenez garde! c'est avec ces distractions, ces concessions et ces *à peu près*, que l'on accrédite l'essai sur l'indifférence en manière de littérature.

Nous parlions de coquetterie tout à l'heure. Si l'esprit a sa coquetterie comme la beauté, M. Cuvillier-Fleury ne peut pas m'en vouloir de cette nouvelle digression qui montre comment on écrit mal pour mieux prouver comment on écrit bien. Néanmoins, quel que soit le mérite de son étude sur la comtesse de Sabran et le chevalier de Boufflers, je lui préfère encore son *Artémise au* XVIII[e] *siècle*. Cette Artémise, c'est la maréchale de Beauvau, et l'on dirait que, en racontant cette touchante histoire, M. Cuvillier-Fleury n'a pu se défendre d'une émotion intime, personnelle, particulière, comme si l'amour

dans le mariage, si bien décrit déjà par M. Guizot, le trouvait d'avance plein de son sujet. Il y a mieux que de la justesse, mieux que de la vérité, il y a une vibration de cœur dans ce passage : « Les femmes ne savent pas assez que ce qui les flétrit le plus vite, c'est le désordre et le vice. C'est aussi par l'oubli et le mépris de leur vraie destinée... qu'elles sont vieilles avant l'âge, tandis qu'il y a comme une éternelle fraîcheur de beauté dans le calme de l'âme, la simplicité et la vertu. » — Puis, après une page admirable sur les réhabilitations partielles — Camille Rousset, Loménie, Geffroy, etc., — qui pourraient bien finir par déplacer ou atténuer la proportion entre les bons et les mauvais ménages au XVIIIe siècle (un scandale ne fait-il pas plus de bruit que des milliers de vertus ?) nous touchons, avec l'éminent écrivain, à un point plus délicat que tout le reste.

La princesse de Beauvau ne croyait pas même à l'immortalité de l'âme, et son mari, j'allais dire son Mausole, — était libre penseur comme elle. — « Elle croit, nous dit M. Cuvillier-Fleury, à la tombe où tout finit; elle a la religion du sépulcre. L'union dans la mort des restes mortels de ceux qui se sont aimés, c'est la seule consolation qu'elle accorde à sa tendresse et qu'elle permette a sa raison. » Et, un peu plus loin : « Qu'on aimerait à voir par instants, dans ces pages assombries par une si persévérante angoisse, et par-dessus ce champ des morts où

l'infortunée ne regarde que la terre, quelque coin d'azur du côté du ciel! »

— O vous, dirai-je à mon tour, vous qui donnez l'exemple de toutes les vertus, vous, vaillantes mères, épouses irréprochables, qui croyez pouvoir vous passer de Dieu et de l'immortalité de l'âme, j'admets qu'il vous suffise, pour rester debout sur ces ruines, de l'honnêteté de votre nature, de vos pudeurs d'hermine, de votre dignité morale, de vos sentiments d'honneur; est-ce donc assez pour le jour où le deuil et la mort entreraient dans votre maison, pour le jour où vous auriez à tendre de noir ce lit nuptial ou ce berceau? Ce jour-là, que trouverions-nous à vous dire, nous qui vous aimons, nous tourmentés de ce contresens d'une belle âme qui ne consent pas à être immortelle? Ayez un peu de foi, pour que rien ne puisse vous ravir l'espérance! Soyez chrétiennes, pour que, aux heures d'affliction et d'épreuve, vos amis aient un moyen de vous consoler!

Un autre bijou, c'est *le Moraliste à Toulouse*. Ce moraliste toulousain, dont j'ai honte d'entendre parler pour la première fois, s'appelait Sauvage, et bien des gens civilisés ou apprivoisés seraient heureux de lui ressembler. Il est évident que, malgré son nom, il avait observé les femmes d'assez près pour les bien connaître, et, de cette étude, combinée avec un esprit mi-parti de bienveillance et de malice, est résulté un recueil de *Pensées morales et littéraires*, véritable friandise après nos repas

de table d'hôte. En recherchant la société des femmes, M. Sauvage avait interverti les rôles; au lieu de leur offrir un collier de perles, il le leur avait pris. En voici quelques-unes :

— Une femme a besoin de beaucoup d'esprit pour ne pas éprouver l'embarras d'une grande beauté ou d'une excessive laideur.

— Il ne faut pas trop regarder une femme laide, ni une jolie femme, de peur que notre attention ne blesse la première, et notre prétention la seconde.

— On dit que les langues anciennes sont mortes ; ce qui revient à dire qu'elles sont immortelles.

— Il y a des pertes qui consolent de tout, tant elles sont inconsolables.

— C'est n'être pas fin que de passer pour tel.

— Quand nous sommes en proie à une violente passion, nous éprouvons moins peut-être le besoin de la satisfaire que de l'exprimer. Qui ne se sent apaisé quand il a trouvé *le mot de sa colère ?...*

Je m'arrête; les perles sont chères et nous ne sommes pas dans la saison des paniers de cerise. Tel a été l'art ou plutôt le don naturel de M. Cuvillier-Fleury, que, en nous parlant de ce charmant recueil de *Pensées morales*, il se l'assimile. Il a l'air d'avoir pensé ce que M. Sauvage a écrit, et il entremêle de tant de mots fins, d'aperçus ingénieux, de nuances délicates, l'esprit de son moraliste toulousain, qu'on est tenté de croire qu'il l'a inventé. Que

ne puis-je insister sur son *Lord Palmerston*, d'après le livre si remarquable de M. Auguste Laugel, sur les réponses aux discours de réception à l'Académie française, sur les *Lettres posthumes d'un habitant des Landes!* (Frédéric Bastiat.) Mais j'ai hâte de remercier l'éminent écrivain d'avoir élevé son rôle de moraliste jusqu'aux fonctions de justicier, à propos de M. Prosper Mérimée et de ses lettres *aux deux Inconnues*. Ces lettres ne m'avaient rien appris, parce que, de longue date, je connaissais l'homme. Dans ces révélations posthumes, sorte de contumace au profit ou aux dépens d'un mort qui se condamne lui-même, je retrouvais ce cynique à froid sous des semblants de *gentleman;* ce causeur, qui passait brusquement de la roideur britannique au vocabulaire de l'obscénité la plus hideuse; ce sceptique, qui n'avait pas même le courage de son athéisme; cet égoïste pour qui rien n'existait en dehors de ses jouissances et de son bien-être; cet ingrat, qui devait toute sa renommée à quelques récits, et qui, rougissant de sa qualité d'homme de lettres, aurait volontiers renié romans, nouvelles et littérature comme indignes d'un savant, d'un historien, d'un homme du monde et d'un grand personnage tel que lui; ce misanthrope, qui faisait du dédain son programme, croyait se grandir en méprisant ses semblables, boutonnait son habit pour mieux cacher la place ou l'absence du cœur, et savourait un bon dîner en se moquant tout bas de l'amphitryon; ce *sournois*,

qui reçoit à Avignon l'hospitalité la plus cordiale, qui devient le commensal d'un botaniste de premier ordre et le panégyriste de son admirable cuisinière, qui s'écrie à tous propos : « Qu'on est bien ici ! » qui me fait demander sous main un article sur son insipide *Guerre sociale*, qui joue le bonhomme, le bon apôtre, qui use et abuse des témoignages d'une naïve sympathie, qui se laisse admirer, encenser, cajoler, ouater, dorloter, et qui écrit à son *inconnue:* « Avignon. Le pays que je parcours est admirable; mais les gens y sont bêtes à outrance : j'ai encore deux mois à mener cette vie avant de revoir des êtres humains... Je ne compte point les provinciaux pour quoi que ce soit; chaque année je trouve la province plus sotte et plus insupportable. » Merci ! Et, comme pour ennoblir encore et embellir cette correspondance et cette mémoire, il se trouve que ce *malin* est un valétudinaire, que ce hautain est un asthmatique, que ce diabolique alterne entre Méphistophélès et M. Purgon [1] !

La magnifique étude de M. Cuvillier-Fleury venge, non seulement Avignon, la province, les dupes du faux Mérimée, la morale, la vérité, la justice, mais tous ceux qui, au premier moment, protestèrent contre ce succès *posthume*, et que de belles dames, fort honnêtes et même très pieuses, accusèrent d'iniquité. N'aurais-je pas quel-

1. On rit de ce grotesque dédain, quand on songe que Mérimée, à Cannes, s'était réduit à la société de deux vieilles Anglaises, images vivantes de l'ennui.

ques chicanes à adresser à ce piquant, sérieux et charmant volume? Si petites qu'elles soient, je n'ai plus de place. Il me semblait qu'un homme aussi haut placé que M. Cuvillier-Fleury dans la littérature, à l'Académie et dans le monde, ne devrait pas citer M. Sarcey; qu'il ne devrait pas dire: « Le mot est de M. Monselet, » — comme qui dirait: « Le mot est de Rivarol, du prince de Talleyrand, du prince de Ligne ou de Royer-Collard. » Je le trouve aussi un peu injuste pour le Lamartine de 1840 à 1842, du ministère de M. Thiers à la mort tragique du duc d'Orléans. Mais ici, pas un mot de plus! Je ne puis, en conscience, plaider *contre M. Cuvillier-Fleury* une thèse qui prouverait que, si Lamartine, orateur-prophète, admirablement fidèle à M. Molé, hostile à la fatale coalition, montant à la tribune pour protester contre le retour des cendres de Napoléon et pour demander la Régence de madame la duchesse d'Orléans, avait été, vers cette époque, nommé président de la Chambre des députés, ambassadeur à Londres ou ministre des affaires étrangères, le neveu du duc d'Aumale serait aujourd'hui sur le trône.

VIII

E. CARO [1]

12 janvier 1879.

S'il ne s'agissait pas d'un ouvrage tel que celui-là, d'un écrivain, d'un penseur tel que M. Caro, quelle aubaine qu'un pareil titre ? — *Le Pessimisme au* XIX[e] *siècle!* le pessimisme en janvier 1879 ! — Me voilà! j'en suis, et je m'en fais gloire. Le pessimime est ma religion, ma philosophie, ma politique, et je ne m'en crois ni moins chrétien, ni moins philosophe, ni moins citoyen. Pour vous, pour moi, pour tous les honnêtes gens, il n'y a plus d'autre refuge, d'autre devoir, d'autre revanche, que d'être PESSIMISTE, de broyer du noir, de se faire prophète dans son pays, de hausser les épaules et d'attendre, au moment où le rhétoricien le plus riche en métaphores épui-

1. *Le Pessimisme au* XIX[e] *siècle*.

serait toutes les images de la barrière qui tombe, du navire qui sombre, du radeau qui se brise, du naufragé qui se noie, de l'édifice qui s'écroule, de la digue qui crève, du fauve lâché sur sa proie, du poltron qui s'agenouille, du Gaudissart dont le boniment devient notre loi suprême, avant d'avoir énuméré tous les périls, toutes les folies, tous les abaissements, toutes les humiliations, tous les malheurs de notre pauvre France. Mais, encore une fois, M. Caro nous convie à un spectacle trop sérieux, trop étrange, trop effrayant et trop consolant tout ensemble, pour qu'il nous soit permis de chercher, à propos du titre de son livre, des allusions, des *à peu près* et des épigrammes de journaliste. Ce pessimisme qu'il analyse en maître et qu'il lui suffit d'analyser pour le confondre, n'a rien ou presque rien de commun avec cette disposition d'esprit ou ce trait de caractère qui se plaît sans cesse à généraliser le mal, à chicaner le bien, à regarder les médailles par le revers, à gâter les moments heureux par des prévisions sinistres, à ne voir que le mauvais côté des événements et des hommes; pessimisme que justifient trop souvent les péripéties et les dénouements de la tragi-comédie humaine. Ce ne sont là que des sentiment individuels, passagers, fugitifs, qui parfois s'expliquent par un état nerveux, qui n'attendent, pour se rétracter ou s'adoucir, qu'un rayon de soleil ou un sourire de la Fortune, et qui, dans tous les cas, n'ont jamais prétendu conquérir, dominer ou remplacer la société, le

gouvernement, — que dis-je ? l'humanité et le monde.

C'est un autre pessimisme qui nous apparaît dans le livre de M. Caro, que personnifient un poète italien et deux philosophes allemands, — Léopardi, Schopenhauer et Hartmann, — et qui, dès l'abord, nous offre ce rassurant phénomène, que, plus on réussira à le rendre intelligible, plus il nous semblera extravagant, odieux et ridicule. C'est toute une philosophie qui s'installe sur les ruines des philosophies, tout un dogme nouveau qui profite, pour s'introduire, du vide et du néant que la science et la critique croient avoir faits parmi les dogmes et les traditions antiques. C'est le dernier mot des intelligences prises de vertige sur le rocher à pic où les ont poussées la négation et le doute ; amoureuses de la mort, déclarant la guerre, non plus à la foi, mais à la vie, organisant le complot de l'anéantissement universel et refusant de s'apercevoir, ces hautaines ennemies de l'Évangile, qu'elles demandent à la raison, à la nature, à l'esprit, aux sens, des sacrifices plus absolus, plus cruels, plus impossibles que l'ascétisme dans ses austérités et la révélation dans ses mystères.

On connaît le beau talent de M. Caro, aussi clair lorsqu'il expose un système philosophique qu'éloquent lorsqu'il le réfute. Il lui a fallu une merveilleuse force de réflexion, une lucidité aussi communicative que celle du flambeau dans la nuit. et en même temps une certaine dose de courage pour s'aventurer dans ces ténèbres germani-

ques, marcher d'un pas sûr dans ce dédale, aborder, étudier, clarifier et finalement ramener à des proportions françaises ces effroyables arcanes de l'*Inconscient*, de l'*Un-Tout*, du *sur-conscient*, du *processus*, du *subjectivement* et de l'*objectivement réel*, de l'*objectivation*, du *Nirvâna*, du *Bouddha*, de *Kapila*, de *Çakya*, de *Sunyatâ*, de suicide cosmique, etc., etc. Car c'est là encore un détail remarquable que cette infiltration des doctrines de l'extrême Orient dans la métaphysique allemande, ou, en d'autres termes, cette application du vieux proverbe, que « les extrêmes se touchent ». L'activité des races d'Occident, fatiguée d'avoir remué trop d'idées, et le génie asiatique, assoupi dans son immobilité séculaire, ont également trouvé au bout de leurs rêves l'aspiration à la mort et au néant ; la lassitude a produit le même résultat que l'inertie.

Si lumineux que soit le talent de M. Caro, quelque clarté qu'il ait su répandre à travers les épaisseurs de ces forêts d'Erminsul et de ces jungles de Brahma, quels que soient ses heureux efforts pour rapprocher de nous cette *ultima Thulé* de l'intelligence moderne, il existe pourtant des conditions différentes, suivant le cadre que l'on choisit et le public auquel on s'adresse. Voulant nous faire toucher au doigt tous les ressorts du pessimisme contemporain, nous initier à ses secrets et à ses progrès, nous expliquer le succès et la célébrité de ses chefs d'école, M. Caro ne pouvait procéder autre-

ment, et nous devons lui savoir gré d'avoir entremêlé de tant d'éloquentes pages, de tant de protestations pathétiques, ses savantes analyses. Ma tâche, sans se séparer de la sienne, n'est pas tout à fait la même. Avec de la bière berlinoise, il a fait de l'excellent vin du Rhin ; il faut que je mette dans ce vin un peu d'eau de ma fontaine, c'est-à-dire, hélas ! de mon ignorance. Je l'ai bien lu, je crois l'avoir bien compris ; à présent, je vais essayer de le côtoyer plutôt que de le traduire. Si je m'égare, si je perds sa trace, j'ai un moyen sûr de me faire pardonner mes bévues. Je le citerai, et sa prose effacera la mienne.

Le pessimisme, à l'état de système, de doctrine ou de tendance philosophique, ne date pas d'hier. M. Caro le retrouve, sous des formes diverses, dans la mythologie, dans la poésie antique et même dans la Bible. Les Titans, Prométhée, Ajax, furent des pessimistes révoltés contre les dieux. Généralement, quiconque ne croit pas à l'immortalité de l'âme, aux célestes indemnités d'une vie future, doit logiquement se rallier au pessimisme ; la somme des misères et des souffrances dépassant de beaucoup celle des biens de ce monde, le témoin ou la victime de ces disproportions accablantes ne peut que maudire ou accuser, tantôt les divinités malfaisantes, tantôt la fatalité implacable, tantôt les forces aveugles de la nature, qui font de l'homme leur jouet et distribuent d'une façon tellement inégale leurs faveurs et leurs cruautés. Chez les poètes, chez Platon, le plus poétique des philosophes,

le sentiment pessimiste, précurseur de la mélancolie moderne, s'exhale par bouffées. L'idée dominante est que, pour toute créature humaine, il vaudrait bien mieux n'être pas née, que la mort est préférable à la vie, que l'homme doit aspirer à l'anéantissement comme à la plus enviable des délivrances. Dans la Bible, sous le regard vigilant du Dieu d'Israël, on rencontre des symptômes analogues ; mais déjà, quelle différence ! Si Job sur son fumier se plaint d'être venu au monde, si son gémissement ressemble presque à un reproche, le Dieu qui l'a foudroyé est aussi celui qui le sauve du désespoir, et change aussitôt sa plainte en un cri de résignation sublime. Si un immense ennui s'empare de Salomon blasé sur tous les plaisirs et toutes les gloires de la terre, cet ennui s'absorbe dans le contraste des vanités humaines avec la grandeur de nos origines et de nos destinées.

Il serait difficile de parler du pessimisme sans rappeler Lucrèce et son poème. En vers ou en prose, toute négation de la divinité doit aboutir à un anathème contre la vie, et c'est une consolation pour le spiritualiste chrétien, de constater que le pessimisme, tel que l'ont professé et pratiqué Hartmann et Schopenhauer, est l'inévitable conséquence de l'athéisme. Pour ne pas trop agrandir notre cadre, ne remontons pas au delà du commencement de ce siècle. On pourrait le diviser en deux parts, et ce serait un premier moyen de s'expliquer bien des nuances. Au début du siècle, les grandes imaginations, secouées par

la tempête, assombries par des calamités qui n'avaient épargné personne, jetées hors des routes battues et des traditions par des spectacles, des révolutions, des crimes, des malheurs, des guerres, des conquêtes, des victoires et des revers où rien n'était ordinaire, inaugurèrent une littérature qui, dans bon nombre de ses pages, pourrait s'appeler pessimiste, mais qu'il faut bien se garder de confondre avec le sujet qui nous occupe. L'orgueil ne sera jamais un pessimiste de bonne foi; l'homme supérieur, qui se complaît en lui-même, qui s'applaudit de souffrir ce que nul n'a souffert, et qui fait de cette souffrance exceptionnelle une condition de son génie, peut être un mélancolique, un élégiaque, un désespéré, un rebelle; il peut même se poser en accusateur de l'être inexplicable, énigmatique, qui a fait de lui un privilégié de la douleur; mais il tient trop à ce privilège, il se concentre trop assidûment dans la contemplation de son *moi*, pour consentir à généraliser ses misères, à croire que son mal soit universel, et, par conséquent, à y chercher un grief contre la vie, un argument en faveur du néant. Il serait plutôt enclin à dire — sauf à ne pas le penser, — que le commun des hommes est bien heureux d'échapper à cette destinée de grandeur et de malheur, et que, pour l'honnête *moyenne* du genre humain, les biens et les maux se balancent sans trop de désavantage. Relisez *René*, *Manfred*, *Ugo Foscolo*, les maîtres et les disciples. Partout vous découvrirez, non pas ce mouvement d'expansion

qui jette une grande âme hors d'elle-même et l'associe à l'éternelle lamentation de l'humanité, mais un penchant à ramener à soi, d'un geste douloureux, théâtral et superbe, le monopole des détresses sans précédent et sans nom.

Avec Léopardi, nous entrons dans le domaine de M. Caro et de sa magnifique étude. Peut-être ne connaissez-vous Léopardi que par la pièce d'Alfred de Musset : *Après une Lecture*.

Ton livre est ferme et franc, brave homme, il fait aimer.

Le vers serait faux, mais le sens plus exact, si le poète avait écrit : « Il te fait aimer, » ou, mieux encore, « il te fait plaindre; » — car Léopardi, précurseur du pessimisme de Schopenhauer et de Hartmann, fait plutôt haïr tout ce que l'on est convenu de trouver aimable, à commencer par les femmes. Dans ses strophes d'ailleurs fort belles, mais, comme toujours, un peu décousues, Musset exécute des variations brillantes autour du nom et de l'œuvre du poète italien, sans paraître se douter de ce que cette œuvre et ce talent ont d'individuel et de particulier. Avant de finir, il se souvient de ce qu'a été, de ce qu'a chanté Léopardi : « *Sombre amant de la mort !* » s'écrie-t-il, et le vers final,

Et tu goûtes enfin *le charme de la mort !*

traduit fidèlement la doctrine de l'*infelicità*, de la *gentilezza del morir*, qui fut, avec les malheurs et l'abaisse-

ment de sa patrie, la principale inspiration de l'auteur des *Canzoni*. N'allez pas croire pourtant que Léopardi n'ait pas aimé ; il a trop aimé peut-être, et peut-être les déceptions de son cœur, explicables, hélas ! par des disgrâces physiques, ont-elles servi de point de départ à ce scepticisme misanthropique, puis à ce pessimisme où se sont absorbés peu à peu le patriotisme, l'héroïsme, la gloire, la science, l'art, l'amour, tout ce qui peut attacher à la vie. Quant aux croyances religieuses et à Dieu, il n'en est plus question. Néant ! — « Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, son adolescence rêveuse, nous dit M. Caro, ne franchit que par échappées les limites de la foi religieuse ; il emploie même les ressources déjà variées de son érudition à composer une sorte d'apologie de la religion chrétienne. » — Mais, après cette phase trop courte, — « au moment même où il jetait d'une main fiévreuse sur son papier mouillé de pleurs des fragments d'hymne et de prière, il s'aperçut que l'abri de ses croyances s'était écroulé autour de lui, qu'il n'en restait rien ; il demeurait seul au milieu de tant de ruines, devant un monde vide et sous un ciel d'airain. Son parti fut pris sans hésitation et sans retour ; il passa d'une foi ardente à une sorte de scepticisme farouche et définitif, qui n'admet jamais ni incertitudes, ni combats, ni aucune de ces aspirations vers l'*au delà*, où se réfugie avec une volupté inquiète le lyrisme des grands poètes, nos contemporains... Il reste inébranlable dans la solitude qu'il s'est faite...

Nulle part, il n'est plus question de Dieu, même pour le nier. Le nom même est évité. Quand il est contraint, comme poète, de faire intervenir un être qui en joue le personnage, c'est Jupiter. » — En effet, nous ne connaissons pas de meilleur pseudonyme au service des athées.

Ce n'est pas sans dessein que j'ai cité presque en entier cette triste et éloquente page. Les ignorants sont toujours enclins à simplifier ce qu'ils ne sont pas sûrs de bien comprendre. En dehors du pessimisme systématique, scientifique, que personnifia ou pressentit Léopardi avant les philosophes allemands, ne serait-il pas possible de substituer à ces *trois stades d'illusions* qui forment comme les stations de son profane martyre, l'histoire d'une âme, grande, poétique, tendre, généreuse, patriotique, avide de gloire et de bonheur, telle qu'ont dû la meurtrir, la grangrener, l'égarer, l'enfiévrer, l'envenimer, et finalement la dépeupler des circonstances spéciales et des épisodes personnels? Léopardi vient au monde, gauche, maladif et contrefait, avec du génie, une imagination ardente et un cœur aimant. Tant qu'il ne dépasse pas le seuil de l'adolescence, tant qu'il ne souffre pas de ce contraste entre ses facultés puissantes et ses infériorités physiques, il rêve, il croit, il prie, il se tient prêt à aimer, et rien encore n'annonce le sinistre sectaire du malheur de vivre et du *charme de la mort ;* il ne songe pas à régler ses comptes avec la Providence et la

nature. Tout à coup, sa foi religieuse s'écroule, par la raison qu'elle ne tenait à rien, qu'elle n'existait pas, qu'il l'avait imaginée au lieu de la réfléchir; elle tombe, comme tomberait un gigantesque château de cartes que l'on aurait pris de loin, dans la brume, pour une église ou un temple. Le voilà néophyte de l'athéisme, c'est-à-dire désarmé contre les épreuves que lui prépare la vie. La lutte commence. —« Il aime. » — « On sait, écrit M. Caro, l'histoire des infortunes amoureuses du poète, pour qui aimer ne fut qu'une occasion de souffrir. Deux fois surtout, son cœur fut pris et deux fois brisé; aux deux extrémités de sa courte vie, le fantôme passa près de lui, fit briller la joie à ses yeux, un éclair de joie bien fugitif, et, après que le fantôme eut passé, le poète, qui avait cru le saisir et l'étreindre, resta plus seul et plus triste. »

Ainsi tout lui manquait; son cœur perdait ses points d'appui comme son âme, et son état maladif, sa difformité, ne lui expliquaient que trop les rigueurs ou les perfidies des femmes qu'il avait aimées. En même temps, il assistait au douloureux spectacle de ce que les poètes et les *grands libéraux* de cette époque appelaient l'abaissement ou la servitude de l'Italie; et, comme rien ne vibrait plus en lui de ce qui pouvait lui révéler Rome catholique, indemnité sublime accordée à Rome en ruines, ne croyant plus, il devait haïr. Dès lors, le pessimisme pratique l'enveloppait tout entier, avant qu'il en

fit une doctrine. Dieu, l'amour, la patrie, le double contraste des inspirations de son génie avec ses adversités sentimentales et de l'antique gloire de l'Italie avec sa situation présente... Que lui restait-il pour le préserver de sa passion suprême et fatale, la passion de l'anéantissement ? L'art, la science, la célébrité poétique ou littéraire, les éléments de perfectibilité humaine, d'un bien-être mieux distribué, d'une amélioration progressive dans la destinée du plus grand nombre ? C'est ici que Léopardi cesse d'être personnel pour se rattacher d'avance à l'école de Schopenhaüer et de Hartmann. Que peuvent être pour un désespéré ces consolations vagues, abstraites ou lointaines ? Il en est du désespoir comme du bonheur ; celui-ci, rayonnant du foyer intérieur, répand sa douce lumière, même sur les objets qui lui sont le plus étrangers ; celui-là, une fois en pleine possession d'une âme, ferme toutes les issues de manière à intercepter même ce mince reflet qui se glisse sous la porte des cellules, pendant que le guichetier parcourt les corridors de la prison, sa lanterne sourde à la main.

Donc, le génie, la gloire, l'art, la science, le progrès, l'espoir d'éclairer et d'améliorer les générations futures, l'idée de ce *devenir* dont Hégel a fait le fond et le but de sa philosophie, illusions ! mensonges ! chimères ! intarissables sources d'angoisses, de mécomptes et de douleurs ! c'est ainsi que le pessimisme de Léopardi ouvre la voie a celui de Hartmann et de Schopenhaüer. L'*infinita va-*

nità del tutto, — *l'infelicità* qui ne doit et ne peut finir que lorsque tout finira, la Religion du néant poussée à bout, amplifiée, aggravée, décuplée, mise en demeure de donner tout ce qu'elle contient; car l'athée, le libre penseur, tout en s'efforçant de se complaire dans son incrédulité désolante, peut encore ne pas répudier la vie, la fortune, l'avenir de ses enfants le travail et ses récompenses, la renommée, l'art, l'intérêt et la grandeur de son pays... A ce navrant tableau que pouvons-nous opposer? une page, — j'allais dire une halte de M. Caro. Sans réfuter, au fur et à mesure, les sombres paradoxes du pessimisme, les déductions impitoyables de Schopenhaüer et de Hartmann, sans prostestations, sans phrases, par le seul effet d'une démonstration lumineuse, d'une exposition magistrale, il nous fait deviner ce qu'il faut penser et ce qu'il pense de ces sophismes, de ces audaces et de ces folies. Puis, de temps à autre, il s'arrête comme un explorateur intrépide, fatigué de traverser, sous un ciel bas, un pays morne, aride, mal famé, coupé de marécages et de fondrières, hérissé de végétations venimeuses, peuplé de bêtes malfaisantes ou apocalyptiques. Il s'essuie le front, il lève les yeux vers ce ciel que les nuages germaniques essaient de lui rendre invisible, et il écrit ces lignes vraiment *humaines*, que ses amis ne peuvent lire sans une émotion profonde; car l'énergique résignation du travailleur, du chrétien, du philosophe éminent y déguise à peine l'incurable blessure :

« — Sans méconnaître la rigueur des lois sous lesquelles se déploie la vie humaine, et l'âpreté des milieux dans lesquels elle est comme encadrée, ne pourrait-on pas opposer à cette psychologie trop fantaisiste un tableau qui en serait la contre-partie, celui où l'on représenterait les joies pures d'un grand effort, longtemps soutenu à travers les obstacles et à la fin victorieux, d'une énergie d'abord maîtresse d'elle-même et devenue maîtresse de la vie, soit en domptant la mauvaise volonté des hommes, soit en triomphant des difficultés de la science et des résistances de l'art, du travail enfin, le véritable ami, le vrai consolateur, celui qui relève l'homme de toutes ses défaillances, qui le purifie et l'ennoblit, qui le sauve des tentations vulgaires, qui l'aide le plus efficacement à porter son fardeau à travers les longues heures et les jours tristes (oh oui ! oh oui !), — celui à qui cèdent pour quelques moments LES PLUS INCONSOLABLES DOULEURS ? En réalité, le travail, quand il a vaincu les premiers dégoûts, est par lui-même, et, sans en estimer les résultats, un plaisir et des plus vifs. C'est en méconnaître le charme et les douceurs, c'est calomnier étrangement ce maître de la vie humaine qui n'est dur qu'en apparence, que de le traiter, comme le traitent les pessimistes, en ennemi. Voir sous sa main ou dans sa pensée croître son œuvre, s'identifier avec elle, comme disait Aristote, que ce soit la moisson du laboureur, ou la maison de l'architecte, ou la statue du sculpteur, ou

un poème ou un livre, qu'importe? Créer en dehors de soi une œuvre que l'on dirige, dans laquelle on a mis son effort avec son empreinte, et qui le représente d'une manière sensible, cette joie ne rachète-t-elle pas toutes les peines qu'elle a coûtées; les sueurs versées sur le sillon, les angoisses de l'artiste soucieux de la perfection, les découragements du poète, les méditations parfois si pénibles du penseur? Le travail a été le plus fort, l'œuvre a vécu, elle vit, elle a tout racheté d'un seul coup, et, de même que l'effort contre l'obstacle extérieur a été la première joie de la vie qui s'éveille, qui se sent elle-même en réagissant contre ses limites, ainsi le travail, qui est l'effort concentré et dirigé, parvenu à la pleine possession de lui-même, est le plus intense de nos plaisirs, parce qu'il développe en nous le sentiment de notre personnalité en lutte avec l'obstacle, et qu'il consacre notre triomphe au moins partiel et momentané sur la nature. Voilà l'effort, voilà le travail dans sa réalité. »

Cette admirable apologie du travail, de ce consolateur que l'on peut appeler de *droit divin*, puisqu'il figure à la fois le châtiment originel, le compagnon de route et la récompense promise, — est la plus éloquente réplique qu'il soit possible d'opposer à ces théories désespérantes, qui n'aboutissent à rien moins qu'à faire de l'homme une créature déclassée, une matière inerte, condamnée à se pétrifier dans un immobilisme funèbre, partagée entre

le suicide immédiat et l'envie de s'anéantir dans sa postérité et dans sa race ; théories inspirées par ce génie de la destruction, que je me représente sous la forme d'un immense oiseau de nuit planant, pour s'emparer de sa proie, sur le vaste champ des erreurs, des négations et des impiétés humaines. Je me suis attardé avec Léopardi et avec M. Caro, et je n'ai plus de place pour Schopenhaüer et pour Hartmann. C'est que Léopardi, poète, enfant des races latines, ayant eu ses heures de foi naïve et d'amour sincère, explicable par ses souffrances personnelles avant de les ériger en système et en philosophie, m'était plus accessible que les philosophes allemands. Il m'était plus facile de me reconnaître en lui ou du moins de conserver çà et là quelques points de contact, quelques termes de comparaison, ne fût-ce que dans ses douleurs d'amoureux et de citoyen. Quant à M. Caro, cette belle intelligence, servie par un grand style, m'a constamment soutenu et rasséréné. Si l'image n'était pas si vieille, je la comparerais à une étoile guidant à travers la nuit des voyageurs égarés et les aidant à consulter le ciel pour retrouver leur chemin. Au surplus, dans les doctrines de Schopenhaüer et de Hartmann, si inflexibles, si radicales, si cruelles, si meurtrières, si *outrancières,* il y a un détail qui me rassure et un détail qui me console. Ne reculant, on le sait, devant aucune conséquence de leur formidable système, ils concluent de la dictature universelle du Mal à la né-

cessité ou à l'opportunité, pour *toutes* les victimes de ce Mal, c'est-à-dire pour tous les hommes, de renoncer absolument à... tout ce qui pourrait retarder d'une heure la fin d'un monde qui a trop vécu. En d'autres termes, l'extrême athéisme renouvellerait les effets de l'extrême ascétisme. Le sujet est un peu gaulois, et les objections risqueraient d'être tout aussi gauloises. Mais si, par une belle soirée de juin, Hartmann et Schopenhaüer se sont quelquefois promenés à travers champs, le long des haies d'aubépines, sous le dôme des tilleuls et des chênes, aux environs d'un village en fête, s'ils ont entendu les ramiers roucouler dans l'épaisseur des grands arbres, s'ils ont vu les pinsons et les fauvettes se poursuivre dans les massifs de fleurs et de verdure, s'ils ont rencontré de jeunes couples se parlant tout bas et se promenant les mains enlacées, ils ont dû comprendre que leur idéal d'anéantissement par l'abstention avait encore quelques siècles à attendre. Le détail qui me console, le voici : comme doctrine, d'une application directe et prochaine, le pessimisme de Schopenhaüer et de Hartmann n'est pas bien à craindre ; car il a contre lui tout ce qu'il combat ; la vie, l'humanité, l'activité moderne, la curiosité, la vanité, l'art, l'éternel penchant des deux sexes à ne pas laisser finir le monde. Comme symptôme, il méritait d'être pris fort au sérieux, et M. Caro vient de rendre un grand service à l'histoire philosophique de son temps. Le pessimisme et le socialisme peuvent être d'une date différente,

mais ils sont frères ; car vous comprenez bien que, pour les esprits plus vulgaires ou moins subtils que Hartmann et Schopenhaüer, l'idée du mal et de son règne absolu aboutit, non pas à l'anéantissement, mais au bouleversement universel. Or, M. Caro — et nous sommes de son avis, — voit, dans la marche parallèle de ces deux terribles vengeurs, une crise de philosophie *rentrée*, le dérivatif ou les représailles de la métaphysique allemande, qui, après avoir fait trop bonne chère pendant la première moitié de ce siècle, s'est vue tout à coup réduite au pain de munition par le militarisme, et s'est enfermée dans la caserne après s'être absorbée dans la victoire. A ce point de vue, nous aurions le droit de nous en réjouir, si nous ne nous préparions bien mal à en profiter. — « L'esprit humain, dit en finissant M. Caro, faisant effort pour se retourner vers la lumière, reviendra de lui-même à l'ancien idéal trahi et délaissé pour d'illusoires promesses, à celui que le positivisme a détruit sans pouvoir le remplacer et qui renaîtra de ses ruines d'un jour, plus fort, plus vivant, plus libre que jamais, dans la conscience de l'homme. » — Oui, ce sera la revanche de Dieu. Il en aura d'autres.

IX

LE ROMAN CONTEMPORAIN

I

HENRY DE LA MADELÈNE[1]

19 janvier 1879.

Pardon! J'allais oublier le plus essentiel. Avant de risquer un éloge ou un blâme, je dois d'abord éclaircir un point bien autrement important que les qualités ou les défauts des romans que je viens de lire. Combien s'en est-il vendu d'exemplaires ? A quel chiffre d'éditions pourrons-nous arriver ? Tout est là, et non pas du tout dans la question de savoir si les auteurs ont réussi à inventer des situations originales et des caractères intéressants, si leur style est de bonne race, si leur dialogue

1. *La Fin du Marquisat d'Aurel.*

a de l'éclat et de la vie, s'ils excellent à parler le langage de la passion, si je suis intrigué, diverti, charmé, ennuyé, ému, effarouché, offusqué, ravi, *empoigné*... Vieux jeu que tout cela! Le sentiment, l'esprit, l'enjouement, le goût, le style, l'émotion, radotages! Nous n'en sommes plus à la littérature, mais à l'arithmétique. La toute-puissance du nombre, exactement comme pour le suffrage universel! Permettez-moi donc de suspendre mon jugement jusqu'à renseignements à prendre chez MM. Calmann Lévy, Hachette, Plon, Charpentier et Dentu. Désormais, le dernier mot de la critique se trouve sur les registres de l'éditeur; on ne la motive plus, on la cote; on ne la développe plus, on la taxe; on ne la discute plus, on la chiffre. Barême a le pas sur Horace, Vaugelas, Villemain et Sainte-Beuve. Au lieu du commerce des Muses, nous posséderons les Muses du commerce; il y aura, à la Bourse, entre le Crédit foncier et le Crédit agricole, un cours spécial pour les productions, — non, pour les produits de l'imagination contemporaine. On ne parlera plus du mérite ou du succès d'un livre, mais de sa hausse. A la seconde édition, estime; à la cinquième, respect; à la dixième, admiration; à la vingtième, enthousiasme; à la cinquantième, délire.

Sérieusement, est-ce possible? Sommes-nous donc tombés si bas? Ce n'était pas assez de nos humiliations politiques; il fallait encore cette humiliation littéraire;

la bibliothèque s'effondrant dans la.boutique! Princesse de Clèves! Virginie! Manon Lescaut! Amélie! Corinne! Eugénie Grandet! Lavinia! Geneviève! Marianna! Sybille! Colomba! Diane! Voilez vos chastes ou amoureuses figures, vos romanesques ou tragiques visages; c'est le commissaire-priseur qui passe ! Se peut-il que l'orgueil enivre à ce point? Qu'on se grise du nombre de ses éditions, comme la grive des grappes de raisin oubliées par les vendangeurs? Le grand pontife du *naturalisme*, — mot qu'il serait bien embarrassé de définir, M. Émile Zola, ne sait donc pas un mot de notre histoire littéraire? Il ne sait donc pas que, de tous les genres de littérature, le roman est le plus mobile, le plus fugitif, le plus inconstant, le plus sujet aux engouements insensés, aux oublis impitoyables, aux lamentables abandons, aux expiations inflexibles, aux changements du goût, aux caprices de la mode, aux variations de l'atmosphère, aux vicissitudes sociales? Il ne sait donc pas que, même dans ce genre, il y a deux catégories, celle des ouvrages d'une véritable valeur, dont le succès est d'abord peu bruyant, mais qui font leur chemin, se classent, s'installent, sont adoptés par le public d'élite, et finalement prennent rang parmi les œuvres qui comptent dans la littérature de leur temps et de leur pays — et celle des romans à sensation, à la mode d'une saison, d'un mois, d'une semaine ,qui, pour les lettrés et les délicats, ont tout juste la valeur de l'*Eau des fées* ou des valses de Klein, *Baiser*

de feu, *Feuille de rose*, *Parfum de sultane*, etc., etc. ? Leur vogue extravagante, tapageuse, effrénée, inouïe, n'a d'égale que l'incroyable vitesse avec laquelle ils retombent dans l'ombre et le néant. On dirait qu'ils veulent se faire pardonner les excès de leur fortune par la rapidité de leur chute. C'est une trombe, un torrent, une épidémie, une crise, un accès de fièvre chaude. Revenez demain ; il n'y paraît plus ; le torrent est sur les quais ; mais ce n'est pas qu'il déborde ; au contraire !

Cette vogue absurde, immédiatement traduite en chiffres d'éditions, s'explique par une foule de causes aussi peu littéraires les unes que les autres ; une circonstance fortuite, un scandale, un procès, un événement, la réclamation de quelques abonnés vertueux qui fait suspendre un feuilleton, l'habileté de l'auteur qui excelle à mener de front le boniment et la clientèle ; passé maître dans l'art de se faire du même coup *éreinter* et acheter, de charger de poudre d'or le pistolet qu'il tire par-dessus la tête des passants, de changer en diamants chaque éclat des vitres qu'il casse, d'amasser, en un mot, sur son œuvre et sur son nom la plus énorme somme de curiosité que puissent lui fournir les innombrables bergeries peuplées des moutons de Panurge ; — la curiosité, cette fausse monnaie du goût, la curiosité, souveraine absolue sur ce terrain mouvant, fait de sable, de boue et de gravier ; souveraine de mélodrame, toujours disposée à traiter ses favoris de la veille comme Marguerite

de Bourgogne traite Philippe d'Aulnay et Buridan !

Tenez! quoiqu'on me reproche de parler trop souvent de mon âge, je dois avouer que je ne suis pas tout à fait centenaire; combien, pourtant, n'en ai-je pas vu naître, grandir, passer et mourir, de ces éphémères du roman, chauffés aux feux de paille de la curiosité ou de la mode, et prompts à disparaître au dernier jet de cette flamme tour à tour allumée et éteinte par le vent! Que d'exemples de grandeur et de décadence! Que de justes retours des choses et des éditions d'ici-bas! Puisque c'est d'après le chiffre de ces fameuses éditions que se mesure le succès, M. Zola et ses *Assommoirs* n'en auront jamais autant que n'en eurent, en 1820, M. d'Arlincourt et son *Solitaire;* quinze éditions en six semaines, pendant que Lamartine, la même année, à la même heure, empruntait un billet de 1,000 francs pour publier ses *Méditations poétiques!* Sans compter douze pièces de théâtre inspirées par les romanesques infortunes d'Élodie et la résurrection de Charles le Téméraire; si bien que le noble vicomte triomphait sur toute la ligne, depuis le boulevard du Temple jusqu'à l'Opéra-Comique! Vingt ans après... Ah! mon bon et modeste monsieur Zola, j'en suis bien fâché; mais multipliez Coupeau par Lantier, Mes-Bottes par Bibi-la-Grillade, et Gervaise par Nana; vous n'arriverez pas à la cheville du Chourineur, du prince Rodolphe, du notaire Ferrand, de Cabrion, de Pipelet, de la Goualeuse, de Rigolette, de la Chouette, héros et héroïnes de

ces *Mystères de Paris* qui, pendant dix-huit mois, bouleversèrent la ville et la cour, détrônèrent la politique, firent échec à l'emprunt Pritchard et à la reine Pomaré, portèrent au cerveau d'une nation tout entière, avec embranchement sur les capitales de l'Europe, troublèrent notre sommeil, hantèrent nos insomnies, embellirent de leur argot la langue populaire et la causerie des salons! Les *Mystères de Paris!* Sainte-Beuve et Jules Janin, — pour ne mentionner que ceux-là, — ont constaté avec ironie cet étourdissement, ce vertige, cette furie, cette danse de Saint-Guy autour du char triomphal d'Eugène Sue; ces lecteurs palpitants, ces lectrices ensorcelées, ces *possédés* du feuilleton, ces journaux arrachés de main en main jusqu'à ce que le dernier lambeau tombât de lassitude dans la hotte du chiffonnier; cette prestigieuse alliance du grand duc et du forçat, de la patricienne et de la fille de trottoir, du dandy et de l'escroc, du palais et du *tapis-franc;* du boudoir et du bouge, de l'*arlequin* et de la vanille, de l'absinthe et du patchouly, de la dissection et du madrigal, du blasphème et de la prière, du huit-ressorts et de la brouette, de la virginité et de l'adultère, de la soie et du haillon, de l'oripeau et du velours, de l'échafaud et de la Courtille; le tout dans un pêle-mêle incroyable où un Martinn aviné dessine avec le crayon de Daumier, où saint Vincent de Paul donne la réplique à Vidocq, où Gessner coudoie Casanova de Seingalt, où la grande dame et la courtisane se ressemblent

comme deux sœurs, où Mandrin porte les dentelles de Létorières ; bal travesti, bal de mi-carême, qui commence à la Chaussée-d'Antin et finit à la barrière; symphonie formidable, conduite par un Méphistophélès de pacotille en *petit manteau bleu;* épopée funambulesque où don Juan raconte ses bonnes fortunes sur le comptoir du marchand de vins ; gigantesque fouillis où s'enchevêtrent la verveine, l'euphorbe, la rose-thé, la tubéreuse, le jasmin, l'aconit, l'idylle, la complainte, le mélodrame, l'homélie, la féerie, la parodie, la pornographie et la chanson; — le tout pour s'engloutir, peu de temps après, au plus profond du fleuve Léthé; pour renouveler l'effet nocturne du poème des *Djinns* : « *On doute... la nuit... j'écoute... tout fuit... Tout passe... L'espace... efface... le bruit!* »

Encore vingt ans !... Nous voici sous les fenêtres où Fanny fait endurer à son amant le supplice de Tantale. *Fanny!* Vingt-neuf éditions en deux mois ! Je puis en parler sciemment. J'étais à Cauteretz, en juillet 1858. La saison était fort brillante; cocodès, cocodettes, gandins, gommeux, artistes, hommes du monde, Parisiens, provinciaux, Russes, Anglais, gens d'esprit, badauds, baigneurs et baigneuses, ne s'abordaient qu'en disant : » « Avez-vous lu *Fanny ?* » Je hasarde une excursion dans les Pyrénées. Partout, à Luz, à Saint-Sauveur, à Barèges, à Pierrefitte, à Argelès, à Gèdre, au cirque de Gavarnie, au lac de Gaube, les échos des monts de Pyrène,

comme disait M. Viennet, me renvoient le nom de *Fanny ;* je crois l'entendre, je l'entends dans le frémissement de la brise à travers les pins, dans le tintement des cloches, dans la sonnette des troupeaux, dans le mugissement des vaches, dans le refrain du guide, dans la chanson du pâtre, dans le piano des hôtels, dans les cris de l'hôtelier, dans le grincement de la pierre qui se détache sous mes pas et roule au fond du précipice. Je passe par Bordeaux. Les libraires s'y arrachaient les cheveux. Tout Bordeaux leur demandait *Fanny*, et *Fanny* manquait! Les clients étaient si pressés de jouir qu'ils refusaient le ballot du lendemain, et les derniers exemplaires se vendaient à la surenchère. Bref, une traînée de poudre fulminante, une vogue à tout casser, un tourbillon de feu, de poussière et de fumée, qui emportait jeunes et vieux, militaires et bourgeois, ignorants et lettrés, élite et multitude, critiques et chroniqueurs, honnêtes femmes et femmes galantes, gynécée et bicherie... — Et de tout ce bruit rien ne reste, que l'article de Sainte-Beuve, qu'il eût mieux fait de ne pas écrire, et qu'il n'écrirait certainement plus!

Voilà donc, dans un espace de trente-huit ans, les trois grands succès d'*éditions*, le *Solitaire*, les *Mystères de Paris*, *Fanny*. Pour être conséquent, M. Zola doit en conclure que ce sont là les trois meilleurs romans qui aient paru de 1820 à 1858. Est-ce son avis?

Maintenant, suivez une ligne parallèle; opposez à ces privilégiés de la mode et de l'oubli les romans qui ont

été publiés pendant cette phase, et qui, moins bruyants, moins fêtés au début, ont mérité de vivre. Je ne prétends pas les nommer tous. Quelques titres, quelques dates suffiront : *Adolphe*, écrit en 1815, n'a commencé à faire parler de lui qu'en 1831 ; la seconde édition est de cette époque. *Cinq-Mars*, *la Chronique du temps de Charles IX* (1826-1829), ont attendu longtemps leur seconde édition. L'immense succès de *Notre-Dame de Paris* ne s'est affirmé que lentement. George Sand et Balzac, de 1832 à 1848, se tenaient pour bien heureux, lorsque leurs premières éditions s'écoulaient avant la fin de la première année. Dickens, dans un de ses voyages en France, alla faire visite à Jules Sandeau, et, quand le romancier français lui dit où en étaient *Marianna* et le *Docteur Herbeau*, Dickens refusa de croire à si peu d'éditions et à de si maigres bénéfices. Voici un synchronisme plus significatif : Je rappelais tout à l'heure la vogue insensée de *Fanny*. La même année, presque en même temps, une autre librairie publiait le *Roman d'un jeune homme pauvre*, d'Octave Feuillet, et la *Maison de Penarvan*, de Jules Sandeau. L'amour-propre des éditeurs s'en mêla. Il y eut pendant trois mois, un vrai *steeple-chase* d'éditions. Les mauvaises langues prétendaient que, pour ne pas être battus d'une longueur, les concurrents en arrivaient à faire des tirages de cent cinquante exemplaires, et que parfois même la quinzième édition parut avant la quatorzième. En définitive, le *Roman d'un*

jeune homme pauvre, après avoir bravement couru, arriva bon second ; la *Maison de Penarvan*, d'allure plus sage, fut à peu près distancée. Eh bien, au bout de dix ans, c'est l'inverse qu'il aurait fallu prendre pour rétablir les proportions entre ces trois récits. *Fanny* n'existe plus, et le *Roman d'un jeune homme pauvre*, qui est délicieux, me semble pourtant un peu inférieur à la *Maison de Penarvan*, qui est un chef-d'œuvre.

Je pourrais multiplier à l'infini ces contrastes, ces dates et ces exemples. A quoi bon ? Pourquoi évoquer le passé, quand j'ai là sous ma main une pièce qui peut n'être pas étrangère au procès, et qui, grâce à une heureuse coïncidence, m'est fournie par l'éditeur même de M. Zola, par l'un des deux bénéficiaires de ces colossales charretées d'éditions ? Je ne conteste pas les gros succès de M. Zola, et j'ignore, dans ma solitude, à quel chiffre en est aujourd'hui la *Fin du Marquisat d'Aurel*, de Henry de la Madelène. Mais, ce que je n'ignore pas, c'est que je donnerais en tas tous les *Ventres de Paris*, toutes les *Thérèse Raquin*, toute la dynastie des *Rougon-Macquard*, toutes les *Fautes de l'abbé Mouret*, tous les *Assommoirs*, voire même tous les *Boutons de rose*, pour une page de ce volume qui fait du bien, qui ne fait pas de bruit, qui ne s'impose à personne : la *Fin du Marquisat d'Aurel !* (Charpentier.)

Oh ! que c'est charmant, une pareille surprise ! On est chez soi, prisonnier de neige ; on tisonne mélancolique-

ment, en se demandant si c'est bien vrai, si le soleil de Provence doit désormais compter parmi les invalidés de la République, s'il a été, avec l'héroïque maréchal Canrobert, victime des élections sénatoriales, si nous ne le connaîtrons plus que par tradition et par ouï-dire; si nous ne rapporterons plus de nos promenades cet agreste parfum de romarin, de lavande, de menthe sauvage, qui s'attachait à nos mains, à nos chaussures, à nos vêtements, et que George Sand a comparé au souvenir ou à l'adieu de l'amitié, dont nous conservons encore l'empreinte embaumée, lorsque l'ami est déjà loin. Quoi! plus de ces sourires du ciel, qui consolaient des folies et des méchancetés de la terre! Plus de ces courses dans la montagne, où un souffle attiédi courait avec nous à la rencontre du printemps, où il était si doux de rêver à travers les touffes de genévriers et de lentisques, dans l'intimité des rouges-gorges et des merles, devant des horizons teintés d'opale, de pourpre et d'or! Plus de ces nuits étoilées dont nous pouvions dire ce que Chateaubriand écrivait des nuits de l'Attique, — qu'elles n'étaient que « l'absence du jour! » Est-ce donc pour la punir de s'être faite radicale, que le ciel change notre Provence en Sibérie?

J'ouvre ce bienheureux volume — *la Fin du Marquisat d'Aurel* — sans trop savoir ce que je vais y trouver, — et, à l'instant, il me semble qu'une bouffée d'air vivifiant et pur glisse sur mon front; que j'aspire

la senteur salubre des plantes aromatiques et des essences résineuses ; que les images regrettées se réveillent en foule, et que je n'ai plus qu'à boucler mes guêtres de cuir, à charger mon fusil et à siffler mon vieux chien pour parcourir cette Suisse comtadine, ces beaux paysages si peu connus, et que Henry de la Madelène connaît si bien. Il y a, dans ce livre charmant, mieux qu'une fortuite coïncidence d'éditeur ; j'y rencontre une occasion toute *naturelle* de discuter *naturellement* ce fameux *naturalisme* dont on parle tant, et qu'il faudrait éclaircir avant de le repousser ou de l'admettre. Je ne suppose pas que le chef retentissant de cette école et ses rares disciples prétendent condamner le roman à n'être plus qu'une lecture de naturalistes ; manuel du botaniste, du géologue, du minéralogiste, du conchyliologiste, etc. ; dictionnaire de l'herboriste, ce serait trop simple. Non ! ce qu'ils veulent, c'est ramener à la nature les sentiments, les passions, le dialogue, les situations, les caractères, les personnages, les descriptions, le monde extérieur et le monde intérieur ; c'est interdire à l'art tout procédé d'idéalisation, sous prétexte que l'idéal et le faux sont trop proches voisins ; c'est prendre le fait brutal, l'objet matériel, la parole grossière, l'homme et la chose, et nous les présenter tels quels, sans intermédiaire, sans préparation, sans atténuation, sans ménagement d'aucune sorte, comme si le hasard me les faisait voir ou entendre dans la campagne ou dans la rue. En d'autres termes,

c'est le naturel, — le NATUREL, c'est-à-dire la plus précieuse, mais aussi la plus irréfléchie, la plus spontanée des qualités de l'esprit ! — passée au crible, systématisée, *voulue*, cherchée, endoctrinée, classée, étiquetée comme une collection de scarabées ou de médailles. — Il suffirait d'un peu de malice pour ajouter : « et cessant par cela même d'être naturel. » Mais restons sérieux ; la critique doit accepter tous les points de vue, sauf à contester ceux qui lui déplaisent. Eh bien, quel que soit le sens que l'on attribue au mot *naturalisme*, j'affirme qu'il y en a plus, et de meilleur aloi, dans le livre de ce pauvre malade dont la sérénité silencieuse a quelque chose de pathétique, qui ne pose pas, qui ne chiffre pas ses éditions, qui n'égorgille pas l'élite de ses confrères, qui ne remplit pas la France et l'Europe des éclats de son orgueil, que dans l'œuvre tout entière de M. Émile Zola.

Qu'est-ce donc que *la Fin du Marquisat d'Aurel?* C'est la Révolution française résumée dans un épisode ; vue, ressentie, saluée, subie, déchaînée, apaisée, légalisée, au sommet de notre mont Ventoux. Quel contraste, une si haute cime pour un tel nivellement ! Le marquis Palamède d'Aurel, comte de Ventouret, seigneur de Saint-Trinit et autres lieux, est le dernier descendant d'une race appauvrie, mais illustre, qui pourrait marcher de pair avec les plus grands noms du royaume. Tout d'abord, rien de plus vrai et de plus *appétissant* que la

peinture de ce castel délabré, mais qui garde encore une fière mine sous son économique manteau de mousse, de lichens et de lierre, et dont le propriétaire s'accorde admirablement avec cet ensemble de robuste et pittoresque pauvreté. Médiocrement cultivé, d'aspect un peu sauvage, beau d'une beauté qui veut pour cadre une forêt plutôt qu'un salon, fort comme les hêtres et les chênes de cette montagne que la cognée révolutionnaire n'a pas encore déshabillée, chasseur infatigable en un temps où les chasseurs du Midi tiraient le loup et le sanglier comme nous tirons les alouettes, le marquis Palamède d'Aurel nous est montré, dès le debut, dans toute la vérité, tout le *naturel* de sa physionomie; le contraire d'un héros de roman dans le sens ordinaire, et c'est ici que Henry de la Madelène a fait preuve d'un tact, d'une justesse, d'un sentiment d'artiste bien remarquable. En un sujet où il était si facile de tourner au romanesque, au chevaleresque, il est resté fidèle à la *nature,* et c'est une des meilleures originalités de son récit. La vieille servante, Barbe Terrasson, Jean Claude Lopis, le fermier, respectueux, sournois et madré, sa fille, la petite Chrétienne, tout est parfait, vivant, pris sur le fait, dessiné ou croqué de main de maître, et, si je me répète en redisant à satiété les mots *naturel* et *vrai,* c'est que le sujet l'exige. Mais ce que je ne saurais rendre en quelques lignes, c'est l'*impression ;* (encore une de leurs visées !) c'est cette atmosphère *qui sent bon,* baignée,

saturée, embaumée de toutes les saines odeurs de la montagne, de la prairie et de l'étable; elle vous enveloppe, elle vous pénètre, elle vous donne la sensation complète de ce que l'auteur excelle à décrire; et, pour ma part, sans quitter le coin de mon feu, je me croyais, je me voyais transporté en plein mont Ventoux, près de cette route de Sault que viennent d'obstruer les neiges, suivant de loin la trace de ce hardi chasseur que n'effraient ni les fondrières ni les ravins, écoutant le rappel des perdrix et des cailles, effeuillant dans mes doigts le thym et le serpolet, contemplant les grandes ombres qui remontent peu à peu de la plaine vers les cimes, buvant une gorgée d'eau fraîche aux sources vives qui côtoient les sentiers en fleurs, regardant d'un œil d'envie les vols de pluviers dorés et de palombes, et, par-dessus tout, admirant, aimant, remerciant ce conteur sans prétention qui fait pour son pays natal — vous le voulez absolument? — eh bien! qui fait pour le très pittoresque, très poétique, très paysagiste et très charmant arrondissement de Car-pen-tras ce que l'auteur de *Rob-Roy* a fait pour l'Écosse, ce que l'auteur de *Colomba* a fait pour la Corse.

Voici la Révolution; ouvrons-lui car elle forcerait la porte. Henry de la Madelène a peint en quelques traits ce mouvement irrésistible, ce grand courant d'air révolutionnaire, cette électricité qui se communique de ville en ville, court les champs et finit par atteindre ces sommets où l'on croirait qu'il ne peut y avoir d'autre révolte

que celle des éperviers contre les aigles. La situation du marquis d'Aurel devient d'autant plus fâcheuse qu'il n'y comprend presque rien. On tue ses pigeons, assez de pigeons pour en faire des ailes à tous les émigrés. On dévaste ses bois; Jean-Claude, son fermier, dissimule à peine sous ses formes obséquieuses des arrière-pensées inquiétantes. Tous ces détails sont d'une telle intensité de vie réelle et de couleur locale, qu'on les voit en les lisant. Benoni, un mauvais drôle, qu'il a vertement fustigé, s'embusque avec sa bande, et Palamède n'est sauvé que par la petite Chrétienne qui l'avertit du péril et le fait rentrer au château par un sentier de traverse. La nuit suivante, des gentilshommes du voisinage, molestés, traqués et menacés comme lui, viennent lui demander une hospitalité de quelques heures et finalement l'emmènent avec eux. Un romancier vulgaire aurait eu ici une belle occasion de transformer le marquis d'Aurel en paladin, d'entourer son mâle visage d'une auréole artificielle, de le poser en Vendéen, en Jacobite, répandant avec enthousiasme son sang pour la cause de ses rois. Cet héroïsme chevaleresque n'est pas le fait de Palamède, qui reste vrai et naturel jusqu'à la dernière page. Sa position, à Aurel, n'était plus tenable. Le seigneur n'était plus même propriétaire. Il est parti, il est brave, il se bat bien, il est dangereusement blessé à Huningue, et recueilli par un sabotier de la Forêt-Noire; rien de plus! un premier séjour à

Versailles, avant la Révolution, hérissé de désenchantements et de mécomptes, l'avait dégoûté de la cour et singulièrement refroidi sur le chapitre des dévouements monarchiques et des rapports de la Royauté d'ancien régime avec la noblesse de province. Ses illusions, — car il en a eu comme tous ses compagnons d'exil, — se rattachaient toutes à l'idée de son prochain retour, de sa rentrée au logis, de la reprise de possession de ses prérogatives seigneuriales. Maintenant, dix années se sont écoulées; le voilà revenu, à pied, sac au dos, mourant de soif et de faim, dans un état pitoyable. Il ne songe plus qu'au repos, au bien-être matériel, à ses belles chasses d'autrefois. Ses dernières velléités d'idéal royaliste et nobiliaire, il les a laissées sur le champ de bataille et dans la chaumière du pauvre *schlitteur* allemand.

Cependant Chrétienne et son père Jean-Claude n'ont pas perdu leur temps. L'une est devenue belle, l'autre riche. Trop circonspect pour acheter du bien de noble, il a acheté du bien de moine. Il possède le prieuré des bénédictins de Saint-Pierre; il s'est arrondi avec cette âpreté, cette sagacité, cette ténacité de paysan qu'il faut avoir vu à l'œuvre pour comprendre la prodigieuse vérité de ces épisodes. Aujourd'hui, le plus pauvre des deux, malgré les miracles de la fidèle Barbe, c'est le marquis. Celui-ci est jeune encore; il n'a plus de préjugés; les héritières sont rares sur le mont Ventoux; la

printanière beauté de Chrétienne parle aux sens de Palamède, lequel, enfant de la *nature* plus encore que de ses parchemins, n'a jamais eu ni beaucoup d'imagination, ni peut-être beaucoup de cœur. Chrétienne l'aime, il l'épouse. Ce mariage est un chef-d'œuvre ; pas une fausse note dans le personnage de cette brave et rustique jeune fille, qui pouvait si aisément tourner à l'héroïne d'opéra-comique ou de romance. Elle aime son noble époux en inférieure, avec une soumission de servante, une obéissance de caniche ; mais elle reste toujours paysanne ; elle sait à peine lire et écrire ; elle ne peut pas s'habituer à son rôle d'oisive et de grande dame. Quoique le marquis ne soit pas aussi raffiné que les courtisans de l'Œil-de-Bœuf, il souffre de ces disparates ; son amour, qui n'était qu'un attrait sensuel, ne tarde pas à s'éteindre, et un nouveau mécompte vient s'ajouter à ses déceptions conjugales. Chrétienne commence par lui donner une fille, et puis rien, c'est fini : *la Fin du Marquisat d'Aurel !*

Et pourtant nous n'y sommes pas tout à fait encore. La chute de Napoléon ramène les Bourbons sur le trône ; que la fille unique du marquis d'Aurel, que la noble Olympe Claudine se marie conformément à son rang ; une signature royale suffira à faire passer sur la tête du gendre le nom et les titres, le blason et le marquisat. Comment cette dernière espérance est-elle encore déjouée ? Comment Olympe, aussi agreste que sa mère,

donne-t-elle son cœur à un jeune paysan, son camarade d'enfance? Comment son énergie, secondée par la légalité moderne, brise-t-elle la volonté paternelle ? Je ne vous en dirai pas davantage ; tout ce que je puis dire, c'est que cet incomparable accent de vérité se soutient jusqu'à la fin. Alors même que, par habitude, on voudrait plus d'arrangement, plus de ménagements, plus de concessions au romanesque, on est forcé d'avouer que ces derniers chapitres, qui parfois vous brusquent et vous rudoient, n'en sont que plus *naturels* et plus *vrais*. Si le naturalisme n'est pas là, où est-il ? Dans le livre de Henry de la Madelène, il me charme, et c'est peut-être son tort aux yeux de gens qui exigent qu'il soit grossier, violent, populacier, ignoble, écœurant, ordurier, immonde, affreux, pour le déclarcr authentique.

II

JULES CLARETIE [1]

26 janvier 1879.

C'est un vrai plaisir pour le critique sédentaire de faire en quelques heures — plus de chemin que n'en ferait un

1. *Le Troisième dessous.*

train *rapide* ou une paire de bottes de sept lieues. Entre le roman de Henry de la Madelène dont je vous parlais l'autre jour, et *le Troisième dessous*, de Jules Claretie, quelle distance ! Quel voyage ! Ce sont les deux pôles. Là, le mont Ventoux, ce gigantesque mur mitoyen qui sépare le Dauphiné de la Provence ; l'air vivifiant de la montagne, imprégné du vague parfum des plantes aromatiques et des essences résineuses; les horizons immenses, la vie à travers champs, la nature dominant de ses magnificences les petitesses et les méchancetés humaines ; les poumons renouvelés et retrempés dans cette salubre atmosphère ; les personnages, en dépit de leurs passions, de leurs chagrins et de leurs misères, participant aux lumineuses beautés de ce cadre, aux mystérieux bienfaits du contact direct avec les splendeurs de la création. Ici, comme l'indique le titre, quelque chose qui n'est plus même l'asphalte ou le pavé de Paris, la rampe ou le décor du théâtre, la coulisse ou le foyer des acteurs, la chaude température du boulevard, le salon de la grande dame, le boudoir de la pécheresse, l'atelier de l'artiste, le bal de l'Opéra, le cabinet particulier du restaurateur à la mode ; mais qui vit, grouille, s'agite, souffre, pleure, aime, lutte, succombe, meurt au-dessous de ces brillantes et bruyantes surfaces ; tout un monde auquel il faut être initié pour le bien comprendre, que ne connaissent ni le bourgeois parisien, ni le provincial le plus attentif aux curiosités de la grande ville. En intitulant son livre

le Troisième dessous, l'auteur nous avertit qu'il va nous montrer l'envers de ces belles étoffes que nous admirons au bois de Boulogne dans un huit-ressorts, où au spectacle dans une avant-scène; le revers de ces médailles éclatantes et enviées ; ovations du comédien célèbre, étoile rayonnant en plein midi sur les colonnes Morris, prix de Rome, succès dramatiques, couronnes du Conservatoire, joies fiévreuses de la vie d'artiste, faciles et fugitives amours prodiguées à l'idole de la foule sans que l'héroïne de ces romans apocryphes sache si elle se passionne pour l'homme ou pour le rôle ; bizarre et triste mélange de réalités et de mensonges, d'illusions et de mécomptes, d'enchantements et de leçons, de triomphes et de déchéances, de séductions et de dégoûts ; loterie redoutable sans cesse ballottée entre le million et la saisie, le Grand-Seize et la faim, l'hôtel et le garni, la vente et le *clou*, la gloire et le néant, la vogue et l'oubli, le prince russe et l'huissier, le lit de parade et le grabat d'hôpital, l'apothéose et le suicide.

On a voulu recommencer pour le *Troisième dessous* ce qui s'était fait pour le *Nabab ;* chercher une clef, appliquer des noms réels à telle ou telle figure, ajouter la curiosité personnelle à l'intérêt romanesque. Je ne crois pas que Jules Claretie ait sérieusement songé à ce contestable moyen de succès. Virant de plain-pied avec tout un groupe de sculpteurs et de peintres, rapproché du personnel des théâtres par son feuilleton du lundi,

lancé de bonne heure dans la vie littéraire qu'il aime et qui le lui rend bien, il a pu voir, regarder, observer, faire sa récolte, emprunter à ce visage un trait, à cette physionomie un détail, à cette existence un épisode, s'inspirer çà et là de ce qui se chuchotait à son oreille ou s'étalait devant lui; rien de plus. C'est le procédé de Balzac, et c'est le meilleur. Avec beaucoup d'imagination, on est libre de se figurer que Jacques Roquevert est Bocage, — ou Frédérick Lemaître; — que Saint-Yves est Berton — ou Bressant, — que Clotilde Verrier est Sarah Bernhardt, que Baloche est Manet; il est possible que l'on découvre, dans les bas-fonds de l'art à table d'hôte, des Monnerol, des Foubertaille, tout un essaim ou un guêpier de naufragés, de fruits secs et de refusés; enfin l'école ou le club des *impressionnistes*, des *trivialistes*, n'est pas de pure invention, et Jules Claretie a trouvé là une occasion excellente de cribler de ses fines ironies les doctrines nouvelles dont le dernier mot est de remplacer Rodrigue et Chimène, Andromaque et Phèdre, Alceste et Figaro, Hamlet et Ophélie, Roméo et Juliette, Hernani et Antony, Marion et Dona Sol, par les hoquets, les convulsions et l'agonie d'un ivrogne, atteint de *delirium tremens* ou de *combustion spontanée*; le tout copié d'après nature, — pour plus de naturalisme, — à Sainte-Anne, à la Salpêtrière, afin que pas un trait ne manque à cette hideuse photographie des effets de l'alcoolisme, du *poisson* d'esprit de vin et du poivre d'*assommoir*.

Mais, encore une fois, je ne vois et ne puis voir, dans le *Troisième dessous*, que des allusions collectives sans une seule personnalité. A propos de la plupart des acteurs de ce poignant récit, on pourrait dire : « *Nomen illi legio ;* » étant donnés ce milieu, ces mœurs, ces cadres, cette *mal'aria*, c'est bien ainsi que les caractères doivent se dessiner, les événements s'accomplir, les dénouements se préparer. Le tableau est-il vrai ? Oui. Eh bien, n'en demandez pas davantage.

Jacques Roquevert, grand artiste retiré du théâtre, sexagénaire et malade, ne veut pas que Henri, son fils unique, se fasse acteur, et il a raison. Henri, en attendant, étudie la peinture dans l'atelier de Philippe Marsy, retour de Rome, médaillé, déjà célèbre, en passe de devenir illustre. Philippe a pour Henri une amitié de frère aîné, et il n'a pas affaire à un ingrat. Par malheur, Philippe est marié, et tout d'abord vous devinez que, malgré son cher petit André, un charmant enfant de cinq ans, les points noirs sont de ce côté-là. C'est que Sabine, sa femme, en croyant l'aimer et en lui donnant sa main, s'était fait un tout autre idéal du type et de la vie d'artiste. Elle s'attendait à de l'imprévu, à une série de sensations, d'émotions, d'aventures et de surprises, et on ne lui demande que d'être la gracieuse ménagère, la bonne fée d'un foyer paisible, de personnifier le repos après le travail, le sourire après le succès, la récompense après la lutte. Elle s'ennuie, et l'on sait trop tout

ce que peut faire ou rêver en pareil cas, pour se désennuyer, une femme décidée à ne consulter que son orgueil, sa fantaisie, son imagination et son caprice. Elle possède ce don de séduction, de fascination, qui fait de certaines filles d'Ève les héritières du tentateur de leur mère, et les rend également capables de déshonorer un homme d'honneur et de ridiculiser un homme d'esprit. Naturellement, comme son mari traite Henri Roquevert en frère et le comble de témoignages d'affection et de confiance, c'est Henri qui devient le point de mire de ses coquetteries les plus dangereuses. Regardez de près. Peut-être ce danger n'est-il pas le seul qui menace le fils du grand acteur. Geneviève, la mère de Henri, la femme du vieux Jacques, a des allures particulières qui nous donnent à penser. Elle est dévote, et cette dévotion, quelque peu dépaysée dans le ménage d'un comédien, est trop austère, trop excessive, trop ascétique, trop sombre, pour ne pas ressembler à une expiation. Ainsi, tout en acceptant la poétique nouvelle qui date de *Madame Bovary,* et qui veut que le conteur fasse souvent des haltes pour peindre au lieu de raconter, Jules Claretie s'arrange habilement pour que le drame serve de *cicerone* au tableau. Certes, nous connaissons, dans le répertoire actuel, peu de mises en scène aussi pittoresques, aussi exactes, aussi gourmandes, aussi complètes, aussi vigoureusement fouillées et *rendues* que les concours du Conservatoire, la fruiterie du père Antoine ou la table

d'hôte de madame Pulchérie. Mais ce régal d'artiste, de réaliste ou de *naturaliste* (à votre choix), n'ôte rien à l'intérêt du récit. L'auteur colore son roman sans le ralentir. Il s'est proposé de nous promener avec lui dans ces catacombes de l'art et du théâtre parisiens, dont quelques vagues échos arrivaient à peine jusqu'à nous. Il nous en fait tout voir et tout entendre, les visages et les masques les silhouettes tragiques et les caricatures, les joies éphémères et les désespoirs, les ambitions et les haines, les heures de fièvre, les jours de lassitude, les soirs d'étourdissement et de vertige, le luxe, les folies, le fard, les privations, les débauches, la soie, la dentelle, l'oripeau, les éclairs, les ombres, les étouffements, les échappées, l'enfer avec sa collection de démons, le paradis avec le groupe de ses anges; mais ces temps d'arrêt ne nuisent pas à l'action. Dès les premières pages, le lecteur se demande si Henri Roquevert aura la faiblesse ou le malheur de céder aux séductions de Sabine, si la faute ensevelie sous le .triple voile de dévotion où se cache et se mortifie la pâle figure de Geneviève, n'éclatera pas au grand jour pour frapper les innocents et foudroyer le repentir.

Avant d'arriver à ces péripéties dramatiques, nous avons à faire connaissance avec une honnête et charmante jeune fille, Hélène Gervais laquelle n'a, Dieu merci ! rien de commun avec cette nauséabonde Gervaise, de cet écœurant *Assommoir*. Hélène, que possède la

passion du théâtre, et qui a le droit d'espérer un premier prix de tragédie au concours du Conservatoire, a consenti à venir poser dans l'atelier de Philippe Marsy, avec le petit André dans ses bras, pour une figure de la *Charité*, où Philippe s'est surpassé. L'impression qu'elle produit sur Henri, plus voisine de l'amitié que de l'amour, et de la tendresse que de l'amitié, est très finement analysée, et contraste fort heureusement avec le trouble dont il ne peut se défendre chaque fois qu'il se retrouve en présence de Sabine. Qui de nous ne les a éprouvés, pendant les années de jeunesse où l'avenir est encore intact, ces deux sentiments parallèles, dont l'antagonisme peut expliquer toute une vie? Ils représentent ce que nous avons de meilleur, — hélas! et ce que nous avons de pire. Ils ont l'air de se combattre, et souvent ils s'entr'aident. Car, si l'un ne suffit pas toujours à notre imagination, à nos sens, à notre vanité, à ce fond de corruption originelle que contient, à son insu peut-être, toute créature humaine, nous sentons bien que l'autre laisse un vide immense dans notre âme et dans notre cœur. Il existe entre ces deux amours la même différence qu'entre l'orage d'un jour d'été et la sereine douceur d'une matinée de printemps. Celui-ci a le secret de ces fascinations étranges, fatales, ardentes, qui marquent les zones torrides de la passion romanesque, que la Fable antique a figurées dans le chant des sirènes ou les incantations de Circé et le moyen âge dans toutes

les variétés de la *possession*, du sortilège et de la magie; celui-là a des blancheurs de voie lactée, un souffle tiède et pur qui glisse sur notre front comme une caresse fraternelle, de suaves parfums qui s'évaporent avant de monter au cerveau, des sourires qui ne montrent pas les dents, des attendrissements soudains qui nous disposent à tout ce qu'il y a de bon, d'honnête et de brave, un charme pénétrant, indéfinissable, si délicieux, si balsamique, si bienfaisant et si paisible, que, en parlant à l'objet de ces innocentes tendresses, nous sommes tentés de lui dire: « Ma sœur! »

Cependant Henri résiste. Sabine a d'autres attentifs, notamment le peintre impressionniste Cordier, riche, élégant, joli garçon, spirituel, paradoxal, gouailleur, amusant; tout juste ce qu'il lui faut pour distraire son ennui, flatter ses mauvais instincts, contenter sa coquetterie et lui donner les semblants d'une émotion ou d'une intrigue.

Nous entrons ici en plein drame. Jacques Roquevert, le vieux grand acteur, à la suite d'une dernière soirée au théâtre Montmartre, où il a retrouvé son inspiration, ses triomphes et ses ivresses d'autrefois (lisez peut-être: « Bocage; théâtre de Belleville; la *Tour de Nesle*, 22 juillet 1860), est brisé de fatigue, dangereusement malade. La moindre secousse le tuerait. En ce moment, nous voyons reparaître un mauvais drôle, le sieur Monnerol, bien digne d'être un héros du *Troisième dessous*,

nous l'avions aperçu au premier chapitre; bellâtre, acteur sans talent, ayant traîné sa médiocrité sur bien des planches françaises et exotiques, arrogant, beau diseur, don Juan d'estaminet, de coulisses et de comptoir, mais, pour l'instant, usé jusqu'à la corde, vieux, poussif, fané, ridé, râpé, abîmé par l'inconduite et les liqueurs fortes, mi-parti de Chodruc-Duclos et de Robert-Macaire, avec des gestes et des poses de Buridan de province. La malheureuse Geneviève se trouve placée entre deux angoisses, entre deux périls. D'une part, cet affreux et redoutable Monnerol sonne à sa porte, se fait ouvrir, pénètre jusqu'à elle, parle en maître, l'effraie de ses menaces, lui fait subir une première crise de *chantage* et la laisse glacée d'épouvante en disant : « Au revoir ! ». — de l'autre, elle a tout lieu de soupçonner que Henri, son cher Henri, est embarqué dans quelque dangereuse et coupable aventure. Ce soupçon amène des scènes terribles. Henri a, en effet, suivi Sabine, de gare en gare, jusqu'à Melun et Fontainebleau ; mais ce n'est pas pour son propre compte, et l'on pourrait dire, en langage de police, qu'il l'a *filée*. — Il a voulu s'assurer, — et il n'y réussit que trop bien, — que Sabine, décidée à tout, excepté à rester honnête femme, avait donné un rendez-vous à cet enjôleur de Cordier. Les incidents se combinent de façon à laisser croire que Henri est bien réellement le héros de l'épisode ; c'est Geneviève elle-même, c'est la pauvre mère, qui, ne se doutant pas du

nom de l'héroïne et confiant à Philippe Marsy le soin de surveiller et de morigéner son fils, met l'infortuné mari sur la voie de ce mystère de honte, et l'induit à croire qu'il est trahi tout à la fois par sa femme et par son meilleur ami. Philippe, affolé de douleur et de colère, est de première force à l'escrime. L'honneur défend à Henri de se disculper en dénonçant le vrai coupable. Un duel à mort est imminent ; qu'on juge des angoisses et du désespoir de Geneviève!

Heureusement, — bonheur bien relatif, — Sabine, écrasée, outrée, poussée à bout, par un reste de loyauté peut-être, par orgueil probablement, se refuse à ce surcroît de mensonge, se redresse sous les reproches de son mari outragé, et lui nomme Cordier, qui y gagne un bon coup d'épée. N'importe ! Voilà l'avenir de Philippe à jamais perdu ; d'autant plus que les *impressionnistes,* Baloche en tête, ont monté contre lui une scie d'atelier et de petit journalisme, qui s'acharne à dénigrer sa peinture, à se moquer de son tableau de *la Charité*, et à le représenter comme un membre de la famille académique qui commence à Cabanel et finit à Galimard, avec le nez de Bouginier. Henri, quoique réhabilité dans son amitié, est aussi bien triste. Son père se meurt. Monnerol l'inquiète. Aura-t-il, du moins, pour se consoler, les succès d'Hélène Gervais, victime d'une injustice aux concours du Conservatoire, mais engagée à un nouveau théâtre, où elle a débuté avec éclat ? Hélas!

non. Ce théâtre fait faillite, et jamais ce titre: « *le Troisième dessous*, » ne fut mieux justifié. Encore deux excellentes figures, l'entrepreneur Brécheux et son fils Alexis, que l'on pourrait surnommer: « ou *l'Erreur d'un bon père* », comme dans je ne sais quel opéra-comique de l'ancien temps; Brécheux, risquant son million pour avoir un théâtre à lui et y faire jouer les pièces de son fils; Alexis ruinant son père à l'aide de drames où surabondent des phrases telles que celles-ci: « Une femme n'a pas peur d'entrer dans la tombe lorsqu'elle ne craint pas de sortir de la vie. » — « Si tous les hommes étaient frères, l'humanité serait une grande famille. » — « Le crime n'a rien de commun avec la vertu, pas même le nom! » Et Monnerol? Ah! le misérable! Par son aplomb, sa belle figure, ses poses théâtrales et ses airs de matamore, il avait séduit Geneviève, lorsqu'elle n'était encore que la nièce d'un cafetier, demoiselle de comptoir. De cette faute était née une fille, odieusement dérobée à la jeune mère, et abandonnée par le séducteur; — et cette fille est Hélène Gervais! La tendresse quasi-fraternelle de Henri était un pressentiment. Mais quels ravages n'exercera pas ce douloureux secret dans toutes ces existences, si Monnerol en profite pour rançonner ses victimes? Vingt-cinq ans de repentir, d'austérité, de piété, de prières, perdus pour Geneviève; une gorgée de venin ou la marque d'un fer rouge exacerbant l'agonie de Jacques Roquevert, qui ne sait rien; la terreur d'Henri,

qui sait tout, en face de cette éventualité effroyable; le supplice et l'humiliation d'Hélène, voyant son avenir rivé à cette ignominie, sa fière innocence souillée au contact de ce cynisme et de ce vice, forcée d'en subir le contre-coup, de respecter ou de secourir ce sinistre gredin qui est son père, et de partager avec lui le morceau de pain qu'elle va demander aux théâtres de province ! Qui se chargera de couper ce nœud de vipère, de les délivrer de cet horrible cauchemar, de les arracher à cet engrenage, de les faire sortir de cette impasse pavée de boue ? Qui? Monnerol lui-même. Dans ce chapitre, l'auteur du *Troisième dessous* touche de près au *Zolisme*, — un mot que nous sommes condamnés à inventer pour nous punir de notre badauderie et de notre faiblesse. Tombé peu à peu dans un état d'ivresse chronique, Monnerol est tellement *alcoolisé*, qu'il lui suffit d'allumer sa pipe et de laisser tomber du feu sur sa manche pour flamber et brûler tout vif. Décidément l'alcool devient le *deus ex machinâ* du roman et du drame. Eh bien, je ne suis pas suspect ; n'en déplaise à M. Edmond About, je me flatte d'être aussi peu païen que possible ; mais, en vérité ou en fable, j'aimais mieux Neptune ou Apollon ; c'était plus propre, plus aéré, plus olympien, mieux assorti à un rayon de soleil ou à un coup de tonnerre. Si du moins Bacchus nous restait ! Mais Bacchus en personne est ici forcé de se soumettre et de se démettre. Ce jeune dieu, d'une beauté idéale, couronné de pampres, le thyrse

en main, le sourire aux lèvres, apparaissant dans un jet de lumière orientale, parcourant les poétiques coteaux de l'Attique et de la Thessalie, semant sur ses pas, avec des grappes de raisin, l'allégresse, la santé et la vie, suivi d'un joyeux cortège de nymphes et de dryades, assis sur un char magnifique que traînent des lions ou des tigres, amoureux, aimé, brillant, éclatant, étincelant, superbe, est un aristocrate qu'il sied de congédier avec les autres vieilleries d'ancien régime, après l'avoir mis au pain et à l'eau. Il grisait sans abrutir ; il égayait sans hébéter ; il portait au cerveau sans ravager le corps ; il réchauffait le sang, il ne le brûlait pas. Il n'a plus rien à faire ni à voir dans cette ébriété morne, lugubre, mortuaire, funèbre, qui sent le renfermé, qui ronfle sur le comptoir d'étain, qui se roule dans le ruisseau ou se couche sur le trottoir, qui s'échelonne sur la route de l'hôpital et du cimetière, qui se traîne en haillons du seuil de l'atelier à la porte du *mastroquet*, qui assomme, qui tue, qui tenaille le cerveau, qui déchire les entrailles, qui incendie les veines, qui fait d'un homme, d'une créature de Dieu, un paquet d'allumettes ou un bidon de pétrole !

Du moins, dans le roman de Jules Claretie, ce chapitre alcoolique n'est qu'épisodique ; il n'occupe que trois ou quatre pages ; il était peut-être nécessaire, et le lecteur a une telle envie d'être débarrassé de ce hideux Monnerol, que le soulagement tempère l'horreur. Jacques

Roquevert meurt tranquille, dans sa loyale ignorance, bénissant sa femme et son fils, qui lui promet de ne pas se faire acteur et de rester fidèle à la peinture. Le conteur nous avait montré sous un aspect si sympathique l'abbé Poparel, le bon curé de la paroisse, que nous aurions aimé à le revoir au chevet du vieux comédien. Le récit, émouvant et pathétique jusqu'à la dernière page, s'achève dans une gamme de tristesse que le sujet et le titre rendaient inévitable. Songez donc ! Le *Troisième dessous*, c'est-à-dire le contraire de ces dehors qui nous invitent à prendre notre part de l'immense et incessante fête parisienne, le contraire de ces soirées où chaque loge se change en rivière de diamants, de ces fallacieux miroirs qui ont pour alouettes tous les débutants, tous les aspirants, tous les néophytes, tous les surnuméraires de la poésie, du théâtre et de l'art ! Hélène Gervais meurt à Lyon dans une auberge ; Philippe Marsy ne peut survivre à la trahison de Sabine ; il meurt, et sa mort, ainsi qu'on devait s'y attendre, sert de signal à une réaction en l'honneur de son talent. Saint-Yves, le charmant jeune premier qu'Hélène a chastement aimé et qui l'aurait épousée s'il n'avait été tenu en laisse par une endiablée coquette de théâtre, Saint-Yves devient fou. Le sculpteur François Charrière, l'ami intime, le camarade de Philippe Marsy, nature énergique, franche, fruste, originale, en quête d'une perfection de beauté plastique, se laisse éblouir, fasci-

ner, subjuguer, magnétiser et finalement *crétiniser* par la beauté toute sensuelle d'une certaine Lucy Vaughan, taillée tout exprès pour jouer les princesses Negroni. Vous le voyez, *le Troisième dessous* n'est pas gai, et le lecteur, en fermant ce livre saisissant, navrant et vrai, reste en proie à une émotion pénible. Il le fallait ! peut dire, comme le héros des *Saltimbanques*, le jeune et vaillant écrivain, qui n'avait jamais montré plus de verve, plus de vigueur, plus de puissance, plus de style, une observation plus intense, une palette plus riche, et qui, très certainement, va extraire de son volume un drame assuré du succès. Oui, il le fallait ! Mais, maintenant que *le Troisième dessous* nous a rappelé deux choses que nous savions déjà ; que Jules Claretie est plein de talent, et que tout n'est pas rose dans ce monde à part, surmené, surchauffé, monté de ton, parisien, boulevardier, théâtral, outrancier, maquillé, artiste, artificiel, exubérant, affamé, splendide, déguenillé, regorgeant de superflu et dénué du nécessaire, je lui demanderai une histoire plus douce, plus tendre, plus souriante, plus ensoleillée, plus calmante, plus consolante, dût-elle finir par la phrase traditionnelle : « Ils furent heureux, et ils eurent beaucoup d'enfants. »

III

M. CHARLES NARREY[1] — M. SIMON BOUBÉE[2]

« — Ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants. » — En terminant, mon précédent article par cette phrase originale, je ne m'attendais pas à en retrouver le fidèle écho à la dernière page du joli volume de M. Charles Narrey : « *Ce que peut l'amour !* » Quel titre ! Et qu'il est à la fois inquiétant et séduisant dans son élasticité charmante, dans ses horizons sans bornes, dans ses voyages aux antipodes ! Il n'en est pas de l'amour comme des autres passions, dont le principe est à peu près le même, dont les effets se ressemblent presque toujours ; l'avarice, par exemple, que je vous défie d'ennoblir et de rendre aimable ; ou l'ambition qui, en bien et en mal, ne diffère que du plus au moins. Certes, je n'ai garde de confondre la généreuse ambition d'un grand cœur, d'une haute intelligence, qui a conscience de sa force et aspire

1. *Ce que peut l'amour.*
2. *Le Pierrot de cire.*

à s'élever pour mieux servir son pays, avec ces ambitions misérables qui nous donnent en ce moment le spectacle d'une hideuse curée, et dont les héros se rendent justice à eux-mêmes : car ils savent, avec M. de la Palisse, que, s'ils ne se hâtaient pas d'être quelque chose, ils seraient au-dessous de rien. Mais enfin ce ne sont que des nuances ; avec l'amour, ce sont des contrastes.

Ce que peut l'amour ! Il peut tout, pour purifier ou pour salir, pour convertir ou pour dépraver, pour assainir ou pour corrompre, pour exalter ou pour avilir, pour désespérer ou pour consoler, pour fortifier ou pour amollir, pour faire à son gré des géants, des pygmées, des saints, des martyrs, des paladins, des sots, des scélérats, des sages, des fous, des grotesques. Si nous manquions du vieux proverbe : « Du sublime au ridicule, il n'y a qu'un pas ! » — il l'aurait inventé. Il imagine, à lui seul, plus de tragédies, plus de drames, plus de comédies, plus de romans, plus de vaudevilles que n'en ont écrit les auteurs les plus féconds depuis le commencement du monde ; et il a sur eux cet avantage, que son répertoire inconnu est souvent plus tragique, plus émouvant, plus terrible, plus romanesque, plus pathétique, plus étrange, plus comique, plus invraisemblable et plus vrai que leurs œuvres les mieux réussies. Il réclame sa part dans bon nombre de causes célèbres et d'histoires héroïques. Usurpateur ou conquérant, propriétaire ou locataire, légitime ou apocryphe, sédentaire ou aventurier,

assiégeant ou assiégé, tour à tour prodigue de bienfaits et de maléfices, appliqué aux naufrages et aux sauvetages, parfois comme madame de Staël, noyant sa clientèle pour le plaisir de la repêcher à la ligne, il possède le mot de bien des énigmes, la clef de bien des tiroirs, le dessous de bien des cartes, le revers de bien des médailles, la fêlure de bien des consciences, le masque de bien des visages, le secret de bien des larmes, la grimace de bien des sourires, le fil de labyrinthes plus compliqués et plus obscurs que ceux de l'Égypte ou de la Crète. Il a des métamorphoses plus variées que celles d'Ovide, des subterfuges qu'a ignorés le vieux Protée, des supercheries qui en remontreraient au procureur le plus retors, des ruses qui déjoueraient le *détective* le plus habile, des subtilités qui effraieraient les imaginations orientales, des sophismes tels que n'en rêva jamais la philosophie allemande, des déguisements comme on n'en trouve pas aux bals de l'Opéra, des allures de bon apôtre à triompher de toutes les méfiances, des airs dominateurs à subjuguer les plus rebelles. Tous les instruments lui sont familiers, depuis la pochette du maître de danse jusqu'à la clarinette de l'aveugle. Il n'est jamais plus menteur que lorsqu'il parle d'amitié, jamais plus malin que quand il simule le bon enfant, jamais plus redoutable que lorsqu'il rassure, jamais plus exigeant que quand il ne demande rien. Suivant qu'il s'adresse à une belle âme ou à une nature vicieuse, je le vois forçant une

porte ou tressant une couronne de fleurs d'oranger, s'agenouillant à l'autel ou soudoyant une camériste, allumant le réchaud du suicide ou montant à l'assaut sous l'uniforme de zouave; dans la cellule d'une prison ou dans la cellule d'un cloître.

C'est pourquoi, connaissant le talent souple, ingénieux, élégant, fin, de M. Charles Narrey, sachant tout ce qu'il sait mettre d'agrément, d'observation, d'esprit, de délicatesse et de grâce dans de petits cadres, je m'étais d'abord figuré, d'après le titre, que son volume était un recueil de courts récits où j'allais trouver, sous les formes les plus diverses, de nouvelles preuves de l'omnipotence de l'amour. Je me représentais d'avance, racontées au lieu d'être dramatisées, d'aimables comédies dans le genre de l'ancien Gymnase, qui n'était pas le plus mauvais, et où excelle M. Narrey. Je me trompais; c'est mieux, et surtout plus que cela; un seul récit, tout d'une haleine, que l'auteur aurait pu appeler, lui aussi, *le Roman d'un Peintre*, si M. Ferdinand Fabre ne s'était approprié ce titre. Quel peintre, et quel roman! Quentin Metsys, un des fondateurs de l'École flamande; d'autant plus illustre qu'il était parti de plus bas, et que, avant de signer des toiles immortelles, il avait été le plus pauvre des ouvriers forgerons d'Anvers; si pauvre, qu'on ne s'apercevait pas qu'il était beau! L'amour opéra ce miracle. Ce touchant épisode, que les chroniques locales ont naturellement entouré de détails légendaires, — feuilles d'acanthe et

de laurier, calices de tulipes et d'anémones, enroulés autour d'un cadre d'or, — M. Charles Narrey s'en est emparé avec un rare bonheur. Je crois bien que, dans l'histoire vraie, les choses se passèrent plus simplement. L'humble ouvrier osa élever ses regards jusqu'à la belle et fière Emmeline, fille de maître Heyens, bourgmestre, gros personnage, un peu ridicule, mais peintre remarquable. Heyens, en guise de défi et de raillerie, déclara à Quentin qu'il n'accepterait pour gendre qu'un peintre plus habile que lui. Il comptait sans les prodiges que l'amour peut accomplir, surtout quand on y joint beaucoup de génie. En cinq ou six ans, Quentin Metsys devint le grand artiste que vous savez, et maître Heyens aurait eu d'autant plus mauvaise grâce à se dédire, que le cœur d'Emmeline s'était fait complice de ce merveilleux apprentissage.

Il n'y avait pas là de quoi défrayer tout un roman. M. Charles Narrey a très bien réussi à *corser* son intrigue, sauf quelques légères réminiscences de ***Ruy-Blas***, que nous n'avons pas à lui signaler. A la superbe Emmeline, laquelle, en finissant par s'attendrir et par aimer, prouve aussi, à sa manière, « *ce que peut l'amour*, » — il a opposé la douce et angélique figure d'Adelhilde, cousine presque fiancée de Quentin. Celle-ci personnifie le dévouement dans tout son virginal abandon, l'abnégation passionnée d'un cœur qui se donne tout entier, qui s'immole avec délices, qui, ne pouvant vivre de son amour, se

hâte d'en mourir pour que l'objet de son culte soit libre d'aimer une autre femme. Elle est si charmante et si touchante, cette naïve Adelhilde, qu'on est tenté de la préférer à Emmeline, et de s'étonner que Quentin Metsys n'ait pas partagé cette préférence. Et pourtant rien de plus naturel et de mieux observé. Pour cette âme ardente, où le génie couvait sous une cendre enflammée, la jolie cousine représentait le bonheur trop facile, celui que l'on a sous la main, qui ne coûte aucun effort, qui laisse sans emploi cette soif d'idéal, d'inconnu, de souffrance, cet esprit de lutte et de conquête, si cher aux natures privilégiées. Emmeline, c'était l'impossible, et, par conséquent, l'unique vocation de l'homme sûr de sa force, décidé à n'être heureux que le jour où il aurait fait de cet impossible la récompense suprême de son travail, de son talent et de son courage.

J'ai parlé de certaines réminiscences de *Ruy-Blas;* elles nous apparaissent sous les traits de deux personnages fort peu aimables; Marc-Antoine de Bos, peintre de fleurs, et le tabellion Reyger. Tous deux ont aspiré à la main d'Emmeline. Refusés, éconduits, mortifiés, bafoués, victimes d'une mystification humiliante, ils jurent de se venger; c'est l' *inamorato* Quentin Metsys qui incarnera leur vengeance. Lui aussi, il a été cruellement humilié par Emmeline et par sa mère, l'altière dame Gudule, beauté sur le retour, maîtresse au logis, qui me fait l'effet d'avoir exercé la philosophie

conjugale de l'artiste-bourgmestre. Quentin a la faiblesse de se prêter à un travestissement, ou, comme on dirait au Palais, à une supposition d'état, qui le métamorphose en duc de Lancastre, et qui amène, avec quelques invraisemblances, des scènes variées, imprévues, tour à tour amusantes et émouvantes, comiques et pathétiques. Je ne vous les raconterai pas; le livre vous les dira mieux que moi. Le complot des deux fourbes tourne contre eux, puisque, grâce à leurs combinaisons diaboliques, Quentin Metsys se trouve, en définitive, l'époux légitime d'Emmeline et qu'il parvient à obtenir son pardon. Voilà, je crois, la différence entre le roman et l'histoire. Ce n'est plus pour mériter la main d'Emmeline que Quentin s'exile, voyage et revient capable de faire des chefs-d'œuvre; cette belle main s'est posée dans la sienne, mais par méprise, et il faut que cette méprise se change en un libre et joyeux consentement. Le résultat est le même; du bonheur et beaucoup d'enfants ! Vous me saurez gré de vous recommander cette intéressante lecture, qui n'a pas la prétention de *révolutionner* le roman, la langue, la société, le théâtre, la littérature et le monde, mais qui rappelle avec charme une heureuse alliance des deux enchanteurs, des deux consolateurs de nos souvenirs et de nos rêves, et nous redit, en face d'un tableau de Quentin Metsys, tout ce que l'amour a pu faire pour l'art, tout ce que l'art a fait pour l'amour.

Quelle que soit la différence d'âge, il y a toujours une

sorte de pédantisme désobligeant à dire à un jeune confrère : « Bravo ! De votre premier à votre second ouvrage, le progrès est évident ! » — D'ailleurs, si le *Pierrot de cire*, de Simon Boubée, me semble supérieur à son *Violon-fantôme*, ce n'est pas, Dieu merci ! qu'il manquât une corde à ce violon ; il en avait trop, et toutes vibraient avec cette exubérance de sonorité qui sied bien à la jeunesse, mais où l'oreille finit par trouver l'embarras et l'inconvénient des richesses. Le genre fantastique, pour lequel Simon Boubée me paraît avoir un peu de penchant et beaucoup d'aptitude, offre une contradiction singulière. Il suppose une surexcitation, — j'allais dire une *ébriété* d'imagination, une vapeur transparente s'infiltrant dans le cerveau et se communiquant au récit ; et, en même temps, il exige que le conteur soit sobre et ne dise que le nécessaire, pour qu'on le suive d'un trait jusqu'au bout, et qu'on ne s'attarde pas à raisonner avant de le croire. Sa perfection est de m'étonner, et toute surprise s'émousse en se prolongeant. Son mérite est de me transporter dans le pays des songes, et de fondre ce songe avec le réveil, de telle façon que celui-ci ne soit pas bien sûr d'être plus réveillé que celui-là. Or, le meilleur moyen, pour l'effet et pour le succès du récit, de profiter de la confusion de ces deux états différents, c'est de l'abréger. Les chefs-d'œuvre du genre, le *Don Juan* et le *Majorat* d'Hoffmann, la *Vénus d'Ille* de Mérimée, n'ont pas plus de soixante pages.

Quoi qu'il en soit, il est terrible et charmant, ce *Pierrot de cire*, et, si vous lui faites remarquer qu'il se dérobe à l'analyse, il est de force à vous répondre: « A qui le dites-vous? C'est bien ainsi que je l'entends!... » — Tout, dès la première page, me dispose au merveilleux, à l'inattendu, au surprenant, à l'apparition des revenants et des fantômes; Venise, où il semble que l'idée comme le pied, ne puisse se poser sur un terrain solide; Venise, le plus admirable décor d'un théâtre fantastique; Venise, dont les rues sont des lagunes, dont les voitures sont des gondoles, dont le passé est un cauchemar, dont les fêtes sont des visions, qui a vécu et régné par le mystère, que l'on pourrait appeler la noctambule de l'histoire, que l'on dirait endormie sur les bords de l'Adriatique, et, pendant ce sommeil magique, allant chercher en Orient un rêve des *Mille et une Nuits*. Rien ne paraît trop extraordinaire pour un tel cadre; je trouve tout simple que les soubrettes s'y nomment Colombine. C'est leur spécialité, comme celle des patriciennes et des princesses est de nous émouvoir, de nous effrayer de leurs tragiques amours. Vous comprenez bien que la belle princesse Térésina Cormioni n'est pas femme à s'entourer de précautions bourgeoises et à ménager les apparences. Le scandale même ne lui fait pas plus de peur qu'un mélodrame bien joué. Elle vient à Paris, elle est libre, riche, élégante, prompte à étaler un luxe insolent, et bientôt ses aventures, réelles ou exagérées, la rangent parmi

ces grandes dames déclassées, qui, à force d'occuper d'elles le monde entier, finissent par appartenir au demi-monde. Le Pierrot de cire, c'est un bouffon shakspearien, nommé Gavardy, doué du double talent de contrefaire, à s'y méprendre, les acteurs célèbres et de donner le frisson, comme Gil-Naza, dans des rôles de Gil-Pérez. Quel beau sujet pour un conte fantastique ! Je ne veux pas vous en gâter la surprise. La passion insensée de Gavardy pour Térésina, l'amour de l'inconstante princesse pour le marquis Raoul de Chandreuil, Raoul tué par Gavardy, dans une pantomime par trop expressive, sous le costume du *Pierrot* dont le *duel* a été un des grands succès de Gérôme, la scène fantasmagorique, organisée par le fameux Macalusi, le plus étonnant des prestidigitateurs-spirites, Gavardy profitant de son prodigieux génie d'imagination pour apparaître, en Pierrot de cire, sous les traits de Raoul, aux yeux de Térésina, celle-ci devinant la supercherie et poignardant le faux Raoul, au moment où il lui dit : « Je t'aime ! je t'aime ! » — tout cet ensemble est peut-être un peu fou, mais d'une folie beaucoup plus émouvante que la raison, d'une fantaisie pittoresque et hardie dont les audaces ne déplaisent pas, et que sauve d'ailleurs la parfaite harmonie de tous les détails. La scène principale est si bien amenée, si bien encadrée, que, si l'on y rencontrait des personnages et des épisodes vraisemblables, ils sembleraient impossibles.

Pourtant, la vraie perle de ce volume c'est, selon moi, *Charmagaria*. Ne vous alarmez pas de ce nom bizarre Nous sommes en pays basque, au pied des Pyrénées, dans le voisinage de cette énigmatique Vénus d'Ille, que Charmagaria ne nous fait pas regretter; un pays que Simon Boubée connaît à merveille, et qu'il décrit en artiste. Tout d'abord on devine qu'il est là dans son élément, chez lui, sûr de sa couleur locale, et prêt à répondre dans leur langue aux colporteurs, aux aubergistes et aux jolies filles de l'endroit. Pauvre Charmagaria! Une simple servante de l'unique auberge de Saint-Pastours, orpheline, belle comme les anges, sauf un détail que les anges lui envieraient peut-être, quand ils nous regardent. Elle est aveugle. — « Figurez-vous deux yeux en amande, bien fendus, un peu relevés à la chinoise, mais absolument dénués de prunelles. Ils étaient d'un blanc vif, nacré, qui ressortait sur le fond bruni de son visage. »

Elle aime, cette pauvre enfant! Elle aime avec un double aveuglement; car elle s'imagine, parce que le beau colporteur Joseph Irigoyen l'a embrassée un soir, qu'il est, non seulement son amoureux, mais son fiancé; sa douce illusion a pour complices les propos des mauvais plaisants qui prennent un méchant plaisir à lui répéter ce qu'elle est si heureuse de croire, et son infirmité même, qui l'entretient dans son erreur en égalisant pour elle les réalités et les chimères. L'aveugle de nais-

sance et un conte fantastique en chair et en os, un halluciné qui a le droit d'ignorer en quoi le mensonge diffère de la vérité, puisqu'il ignore en quoi le jour diffère de la nuit. La cécité est comparable à une berceuse qui nous ferait vivre de fictions, et essaierait de nous rendre dans le monde invisible ce qui nous serait refusé dans le monde extérieur. Hélas! Joseph Irigoyen, enrichi dans son commerce nomade, est bien revenu à Saint-Pastours pour se marier, mais avec Mathilde Casteretz, la fille du plus riche marchand de la ville. C'est lui-même qui en fait part à Charmagaria. Je ne vous ai pas dit qu'elle passait dans le pays pour être un peu *pousouëro*, à demi visionnaire, à demi sorcière; rumeur populaire dont le conteur tire un excellent parti, et qui lui permet de faire marcher côte à côte le fantastique, l'attendrissement et l'émotion. Ce n'est pas pour rien qu'on lui parle et qu'il nous parle de la *Gourgue*, des visites nocturnes de Charmagaria à cette fosse mystérieuse, ou plutôt à ce puits « tellement profond que, lorsque vous y jetez une pierre, vous restez un temps infini avant de l'entendre clapoter dans l'eau, » — sans compter que la margelle de ce puits est hantée par la *Vicarde*, une vieille et hideuse mendiante qui a le mauvais œil.

Ainsi, le drame est admirablement préparé, et, s'il vous semble, à la rigueur, explicable, soyez sûr que les habitants de Saint-Pastours, même l'hôtelier, M. Deljuglar, et M. Lamazou, le notaire, ne seront pas de votre

avis. Joseph Irigoyen épouse Mathilde; noce brillante, plantureuse, appétissante, poétique, pittoresque, digne de faire venir le vin de Collioure à la bouche, le madrigal aux lèvres et les chansons au dessert; relevée par le contraste de la jolie mariée, blonde, mignonne, délicate, aux grands yeux tour à tour mélancoliques et malins, aux pieds de marquise andalouse, aux mains d'enfant, avec le rôti pantagruélique, « composé d'un izard entier, d'une douzaine de chapons, de quatre dindes truffées et d'une incommensurable quantité de grives, d'alouettes et d'ortolans à la brochette. » Mais voici que Gargantua va perdre l'appétit en voyant tout à coup surgir un personnage d'Hoffmann, une sorcière de *Macbeth ;* cette *jettatura* vivante et mendiante, cette effroyable *Vicarde.* L'apparition est d'un grand effet, et les suites en sont poignantes. Frappée d'horreur, la mariée s'écrie à la vue de ces larges yeux verts aux paupières ulcérées: « O Dieu ! les vilains yeux!... les vilains yeux!... » — « Il y en a de plus vilains, répond la vieille; souviens-t'en, Joseph!... souviens-t'en, Mathilde!... Les vrais vilains yeux sont ceux qui n'ont pas de prunelles... pas de prunelles... pas de prunelles!... »

Je ne saurais dire l'impression que produit cette exclamation cabalistique et prophétique, lancée à travers ce joyeux festin. C'est comme l'écho d'un gémissement de Charmagaria, ou d'une pierre noire roulant le long des parois de la *Gourgue ;* quel sera ce maléfice?

Vous l'avez déjà deviné. Le conteur y met un ton si juste que le possible ne s'absorbe jamais dans le fantastique; assez de l'un pour une dose suffisante de tressaillements, d'étonnements, de terreur; assez de l'autre, pour que le lecteur, plus ou moins esprit fort, se flatte d'expliquer cet inexplicable. Le soir même de la noce, Charmagaria se dirige vers la *Gourque* et se jette dans cet horrible abîme « qui ne rend jamais ce qu'on lui donne. » Le bonheur est égoïste, et les jeunes mariés réussiraient à oublier le suicide de la malheureuse aveugle; mais bientôt Mathilde, au début d'une grossesse, est saisie d'étranges pressentiments. Joseph ne néglige rien pour la distraire. Il la dépayse, il la conduit à Paris; il la promène au spectacle, au bois de Boulogne, chez les restaurateurs à la mode. Mathilde se distrait, s'étourdit, s'amuse, oublie, ou croit oublier... Mais non! La *jettatura* ne lâche pas prise. Une nuit, en rentrant d'un théâtre de féerie, elle aperçoit dans son miroir — *aut videt, aut vidisse putat,* — au lieu de son gracieux visage, la pâle figure de Charmagaria avec ses grands yeux blancs sans prunelles!... Quelques mois après, elle accouche d'une petite fille délicieusement jolie, mais aveugle; le mauvais œil de la *Vicarde*, les yeux de Charmagaria!

C'est Joseph Irigoyen qui, au bout de quelques années, raconte cette triste histoire à notre ami. Joseph a eu sa part dans ce douloureux sortilège, dans ces mys-

térieuses représailles de la mort contre la vie, de l'amour trahi contre l'amour heureux. Une nuit, revenant à Saint-Pastours par un temps d'orage, il a voulu, pour arriver plus vite, prendre un chemin de traverse qui avoisine la *Gourgue*. Il approche du gouffre; son cheval refuse d'avancer, et, à la lueur d'un éclair extraordinaire, il voit distinctement, sur le rebord du puits, Charmagaria, droite, menaçante. — « Ses cheveux noirs couronnés d'un mouchoir de soie jaune, son jupon rouge et ses yeux blancs!... *ses yeux sans prunelles!...* Le cheval s'emporte, le tilbury se brise, Joseph s'évanouit. Jusqu'à la fin, jusqu'à la dernière évocation de la morte que le pauvre Irigoyen revoit encore une fois et qu'il fléchit en lui promettant de faire dire des messes pour le repos de son âme, le récit se soutient, effrayant, *empoignant*, frissonnant, dans la note juste, avec ce caractère d'anxiété dubitative, qui, tout en laissant une issue à des explications plausibles, maintient intacte la vision du surnaturel. Je viens de relire *Charmagaria* après un intervalle de quelques semaines; c'est la perfection dans un genre où il est bien difficile de ne pas verser à droite ou à gauche. Il y a toujours quelque inconvénient à écrire le mot de *chef-d'œuvre* à propos de l'ouvrage d'un collaborateur; mais, franchement, j'en ai bien envie. Que ne puis-je insister sur les courts récits qui complètent ce charmant volume; le *Portrait de Rosette*, d'une physionomie si avenante, si honnête et

si délicate; les *Joujoux de Peregrinus*, d'une philosophie si piquante; le *Député malgré lui*, si finement et si spirituellement satirique? Je m'arrête, et je me ravise. Qui sait? si je disais du *Pierrot de cire* tout le bien que j'en pense, Simon Boubée serait tenté peut-être de ne plus écrire que des livres, et les lecteurs de la *Gazette de France* auraient trop de peine à me pardonner!

X

SAINT-RENÉ TAILLANDIER [1]

I

Février 1879.

Il faudrait l'ampleur d'une *Revue* pour rendre compte d'un livre millionnaire où des matériaux épars, incomplets, incohérents, fournis par le docteur baron de Stockmar, se sont transformés, sous la plume — j'allais dire sous la baguette magique de M. Saint-René Taillandier, en une galerie vivante animée, pittoresque, poétique, historique, romanesque, politique, où figurent tour à tour, comme pour faire cortège au roi Léopold et à la reine Victoria, tous ou presque tous les personnages célèbres d'un demi-siècle pour lequel nous sommes la postérité du lendemain. Stockmar, presque inconnu en France,

1. *Le roi Léopold et la reine Victoria.*

médecin, conseiller, confident, ami, joua sans bruit un de ces rôles d'autant plus considérables qu'ils n'ont aucun caractère officiel, que l'autorité morale, la sécurité et l'intimité des relations, un perpétuel échange de respectueux dévouement et de confiance cordiale, y remplacent les titres d'apparat et les distinctions honorifiques. Chez les princes dignes de ce nom, plus effrayés que grisés du sentiment de leur grandeur, le cœur a, lui aussi, ses ministres sans portefeuille, qu'il consulte tout bas, à qui il donne les clefs de ses petits appartements, qui ajoutent pour lui le plaisir d'être aimé à la certitude d'être servi, et qui mêlent la douceur d'une affection vraie à la magnifique sécheresse des hommages traditionnels et des enthousiasmes de cour. Telle fut « la destinée *souterraine*, l'influence *anonyme* » du baron de Stockmar, et la sincérité de ses sentiments, la sagesse de ses conseils, ne sont pas de trop pour que nous lui pardonnions son inimitié contre la France.

— Ce que le fils de Stockmar appelle les *Mémoires* de son père, n'est, en réalité, nous dit M. Saint-René Taillandier, qu'une série de notes qui présentent çà et là un vif intérêt, à la condition de les féconder par des recherches plus étendues. Parfois une ligne, un fragment de correspondance viennent éveiller des souvenirs et provoquer des rapprochements; parfois c'est un document qui nous est communiqué, un épisode qui nous est découvert, quoique défiguré par d'énormes lacunes. A

vrai dire, le livre qu'on cherche n'existe pas. » — Pardon, mon cher maître, dirons-nous à notre tour. Le livre existe, on ne le cherche plus ; il est fait, et c'est vous qui nous le mettez entre les mains. On sait avec quel art ou plutôt avec quel naturel l'éminent écrivain s'empare de ces *Memento* improvisés au jour le jour par les acteurs ou les témoins, les auteurs ou les spectateurs des comédies ou des drames de l'histoire ; comment il excelle à faire un édifice avec un moellon, un tableau avec un croquis, un jardin avec un herbier. Mais nous est-il possible de nous arrêter avec lui devant toutes les fleurs de ce jardin, toutes les figures de ce tableau, toutes les beautés de cet édifice ? Non, et vous en conviendrez si je vous dis qu'il nous faudrait parcourir tout l'espace, — quatre fois le *grande mortalis ævi spatium*, — qui va du premier mariage de Léopold à sa mort, de 1816 à 1865 ; que nous aurions à passer en revue tous les événements de quelque importance qui agitèrent, pendant cette longue phase, l'Angleterre, la France, la Belgique et l'Europe, à évoquer la princesse Charlotte d'Angleterre, l'énigmatique Caroline de Brunswick, ces rois Georges qui ont besoin d'être fous pour ne pas être odieux, le parlement et ses hommes d'État, lord Byron, la Grèce de 1825 et sa seconde édition de héros, le procès de la reine Caroline, lord Brougham, le comte Capodistrias, la révolution de Juillet, Louis-Philippe et les premiers collaborateurs de sa fragile monarchie, la

fondation du royaume de Belgique, ses origines et ses vicissitudes, l'avénement du roi Léopold et son mariage avec la jeune princesse Louise d'Orléans, les trois visites royales à Windsor, la reine Victoria et le prince Albert, les mariages espagnols, les révolutions de 1848, le jubilé du roi des Belges et une foule d'autres épisodes dont un seul, sérieusement étudié, suffirait à remplir douze colonnes. Forcé de me borner et de faire ma cueillette dans cette riche moisson, je cède à mon penchant, et je choisis ce qui, dans ces beaux récits, touche de près au roman. J'ai, pour m'arrêter à ce choix, bon nombre de *vives* raisons ; d'abord, mon goût particulier, ou, si vous le voulez, ma manie, partagée sans doute par mes bienveillantes lectrices ; puis, ce fait, cette rareté, ce phénomène, le roman royal, princier, disant en toute sincérité, non plus une *chaumière*, mais *un palais et son cœur*. En outre, si curieux et si neufs que soient les documents ajoutés par le baron de Stockmar à l'histoire des grands événements de cette époque, nous nous retrouverions sans cesse en présence de renseignements antérieurs, et nous risquerions parfois d'avoir l'air de découvrir ce qui a été déjà dit. Enfin, — et ce motif vaut bien tous les autres, — je suis admirablement soutenu, dans ces prédilections romanesques, par M. Saint-René Taillandier lui-même. Je me souviens d'un joli mot de madame Émile de Girardin dans le *Chapeau d'un horloger*. La soubrette expliquait la féroce jalousie de son maître en

disant : « *Il a été* Espagnol. » M. Saint-René Taillandier n'a pas été Espagnol, et je connais peu de meilleurs Français que lui ; mais il a été poète, et vous pouvez être sûr qu'il l'est encore, alors même, — ce que j'ignore, — que l'auteur de *Béatrice* n'écrirait plus de vers. Il l'est encore ; je n'en voudrais pour preuve que le charme sympathique, l'émotion communicative dont il ne peut se défendre chaque fois qu'il sent vibrer les cordes de chaste amour et de tendresse, chaque fois que, dans ces maisons souveraines, il se dérobe à la salle du trône et aux appartements de réception pour nous indiquer d'une main discrète le seuil de la chambre nuptiale.

Oui, c'est bien un roman, le mariage de Léopold avec la princesse Charlotte ; il est original, piquant, engageant et vrai, avec une légère teinte d'imprévu, et, s'il a peu duré, il n'en est, hélas ! que plus fidèle à la spécialité des affections humaines. De plus, il a pour nous le mérite d'être inédit, confidentiel, inconnu ; tant de catastrophes se sont accumulées depuis lors, et c'est si vite oublié, une jeune femme de vingt ans, qui aime, qui est aimée, qui devient épouse et mère, et qui meurt ! C'est ici que les *Souvenirs* du baron de Stockmar sont vraiment précieux. Ils servent à recomposer la physionomie de cette princesse qui n'a fait que paraître et disparaître, et pas n'est besoin de vous dire quel merveilleux parti M. Saint-René Taillandier a su tirer de ces confidences ! Née dans l'orage, unique enfant du prince de Galles et de Caroline

de Brunswick, elle eut, dans sa première adolescence, cette poignante douleur de ne pouvoir respecter ni son père, ni sa mère. Son berceau fut tout d'abord ballotté entre les effroyables désordres de l'un et les bruyants scandales de l'autre. Dans les abominables folies du futur Georges IV, dans les fautes plus ou moins problématiques de Caroline, il y eut surtout la haine fougueuse, incessamment envenimée, qu'ils trouvèrent, dans leur corbeille de mariage; ils se surexcitaient et s'exacerbaient dans le mal, pour élargir chaque jour l'abîme qui les séparait; celui-ci pour salir celle-là des éclaboussures de ses vices; celle-là pour braver et déshonorer celui-ci du contrecoup de ses aventures. Caroline, on le sait, eut des défenseurs éloquents, et son déshonneur fit la gloire du plus éloquent de tous, lord Brougham. M. Saint-René Taillandier hésite à la condamner, et la traite même avec une certaine indulgence. L'horreur et le dégoût qu'inspire son mari plaident pour elle les circonstances atténuantes. Pourtant, lorsqu'une femme défie et méprise l'opinion, elle n'a que ce qu'elle mérite si l'opinion se venge en la flétrissant. Du moment qu'elle s'arrange pour qu'on puisse lui attribuer ce qu'elle n'a pas commis, elle est presque aussi coupable que si elle commettait ce qu'on lui attribue. Cette hypocrisie et cet orgueil en sens inverse sont pires que la passion ou la faiblesse qui cherche le mystère et l'ombre. Cette révoltée a mauvaise grâce à se plaindre de la calomnie et de l'injustice. On

ne la calomnie pas, on la prend au mot. Elle arme contre elle les apparences ; ce sont les apparences qui la jugent.

Quoi qu'il en soit, la fille d'un tel père et d'une telle mère, élevée un peu à la diable, attentive aux échos de ces rumeurs et de ces colères, obligée d'observer avant de voir, et de réfléchir avant de vivre, aurait pu aisément mal tourner. Elle ne fut que vive, primesautière, originale, et, comme nous disons en Provence, *faite à sa fantaisie.* Sa fantaisie — la meilleure — fut d'aimer celui qu'elle épouserait, et, sans compter d'autres raisons moins personnelles et moins intimes, c'est ainsi que j'explique les bizarres alternatives de ses quasi-fiançailles avec le prince d'Orange. Il ne lui avait pas déplu ; il était gai, brave, *bon enfant*, et c'est à la longue qu'on s'apercevait de sa légèreté, de sa pauvre cervelle, de son manque de dignité, d'instruction et de tenue. La question de résidence, longuement débattue, donna à la jeune princesse le temps de s'apercevoir qu'elle n'aimait pas. Les enfants issus d'un mauvais ménage ont plus de sagacité que les autres. Ce qu'ils savent des querelles de leurs parents supprime pour eux les années d'ignorance et d'innocence. On dirait qu'ils essaient une première vie en la personne de ce père et de cette mère dont les discordes ou les désordres font partie de leur éducation. Charlotte était volontaire et obstinée ; elle finit par avoir gain de cause, et le prince d'Orange, deux ans plus tard,

alla se consoler en Russie en épousant la grande-duchesse Anna-Paulovna. Quant à la princesse Charlotte, si son heure n'a pas sonné, elle n'est pas loin, et elle pourrait la deviner déjà aux battements de son cœur. Voici, en effet, le Prince Charmant. C'est le prince Léopold de Saxe-Cobourg. Il a vingt-quatre ans ; les bonnes fées l'ont bien doué, et la méchante n'est pas venue à son baptême. Il unit à la noblesse du visage et de la taille celle du caractère et de l'âme. Il est à la fois *sensible* (style du temps), et fin, en langage de tous les temps. Il a le tact, la discrétion, la mesure, l'à-propos, le discernement, toutes les qualités qui, après bien des années, faisaient dire devant moi, par M. Thiers, — que, « si le roi Louis-Philippe avait ressemblé à son gendre, sa dynastie serait encore sur le trône. » — Il est beau ; je ne l'ai vu qu'une fois, en 1864, à Vichy, buvant son verre d'eau comme un simple mortel, et bien près, en effet, de sa mort. Je n'ai pas oublié l'impression que produisit sur moi l'aspect de ce grand vieillard, de cette douce et majestueuse figure, empreinte de mélancolie, comme si toutes les ombres du passé se fussent réunies sur son front pour lui rappeler ce qu'il y a de vide dans les existences les plus pleines, — surtout quand elles vont finir.

Charlotte le vit, avec curiosité d'abord, puis avec intérêt, puis avec sympathie. Ils s'aimèrent; il y eut de graves difficultés, de sérieux obstacles, des propos calom-

nieux, d'inévitables retards. A la fin, l'amour triompha; ils furent unis. D'après les renseignements véridiques, mais probablement un peu secs, du baron de Stockmar, M. Saint-René Taillandier a décrit avec un charme exquis ce bonheur sans lendemains, d'autant plus délicieux peut-être qu'il fut trop court pour être troublé. La vie est si incertaine, l'homme si misérable, le cœur humain si fragile, que ses sentiments offrent des contradictions singulières. Il leur déplairait de ne pas se croire immortels, et cependant ils ne sont jamais plus sûrs d'eux-mêmes que sous forme de regrets, lorsqu'ils ont été brisés dans leur fleur par un coup de foudre. En cherchant bien, je rencontrerais une preuve de cette inconséquence jusque dans la vie du roi Léopold, dans les *Mémoires* de Stockmar et dans le livre de M. Saint-René Taillandier[1]. Certes, ni le baron, ni l'écrivain français ne marchandent leurs hommages à la reine des Belges, à cette angélique Louise d'Orléans, qu'il suffisait de nommer, au temps de nos rancunes et de nos violences, pour apaiser les passions les plus hostiles. Sa mort fut un deuil universel. En ces moments de crise et de malentendus où nos haines frappaient souvent à côté, où

1. Je signale à M. Saint-René Taillandier, pour la prochaine édition, une légère erreur. Née en 1812, ce n'est pas à trente-deux ans que la reine Louise est morte, mais à trente huit[1].

1. Hélas! quand j'écrivais ces trois lignes, Saint-René Taillandier n'avait plus que quelques jours à vivre!...

les mauvaises langues prétendaient que le beau-père n'était pas toujours d'accord avec son gendre, elle personnifiait le charme, la pitié sereine, la vertu aimable, la tendresse, la réconciliation et la paix. Sœur aînée de deux princesses dignes d'elle, Française, dans une parfaite mesure, sur le trône de Belgique, on la voyait de loin compléter cette admirable famille qui eût mérité de corriger les irrégularités de l'origine et de conjurer les perfidies de la fortune. Un légitimiste spirituel disait d'elle : « J'ai connu des pères qui légitimaient leurs enfants; la reine Louise possède assez de vertus et de grâces pour légitimer son père. » — De vraies larmes coulèrent de tous les yeux, à ces éloquentes paroles tombant du haut de la chaire catholique : « Dieu a voulu la voir mourir à l'extrémité du royaume, afin que, portée à travers nos provinces comme sur les bras des populations jusqu'au tombeau qu'elle avait choisi, elle imprimât en passant dans le cœur de tous l'empreinte de sa sainte vie et de sa sainte mort. » Stockmar, protestant, peu enthousiaste, perdant peu d'occasions d'exprimer son antipathie contre Louis-Philippe et contre la France, ajoute son témoignage à tous ces signes de regrets, de vénération, d'admiration et de deuil.

Tout cela est incontestable, authentique ; et pourtant on ne dit pas, on ne croit pas que Léopold ait aimé sa seconde femme comme la première. Sans doute, il faut faire la part de l'âge, des soucis du gouvernement, de la diffé-

rence entre les rêves d'avenir que représentait pour lui la princesse Charlotte — car il avait chance d'être un jour en Angleterre, si elle avait vécu, ce que fut, vingt-quatre ans plus tard, son neveu le prince Albert, — et la placidité positive d'une situation acquise. A quarante-deux ans, on peut encore aimer et être aimé ; mais ce n'est plus du roman, c'est de l'histoire. J'ai hâte d'ailleurs de l'avouer, à travers mes lointains souvenirs ; l'esprit public était dès lors tellement falsifié par l'esprit de parti, les journaux et les causeries de salon accréditaient de telles sornettes, qu'il est possible que je me trompe, que je prenne des commérages pour des réalités. En supposant que je ne me trompe pas, que la pieuse reine ait quelquefois pleuré, il faudrait en conclure que, pour la tendresse et la foi conjugales, le meilleur moyen de ne pas se démentir, se refroidir ou faiblir, c'est de n'en avoir pas le temps. Pauvre Charlotte! son bonheur dura dix-huit mois. Stockmar est ici un témoin précieux, et les habiles retouches de M. Saint-René Taillandier n'ont pas de peine à rendre très intéressant le texte primitif.

Léopold ne fut pas seulement le mari sérieusement épris de sa femme. Il fut son instituteur et son guide. Elle trouva auprès de lui, dans un irrésistible mélange d'affection et de sagesse, d'autorité et d'enjouement, ce supplément d'éducation morale qui avait manqué à sa première jeunesse. Rien de plus doux que cet enseignement où le cœur se fait complice de l'intelligence et de

la raison, où chaque leçon ressemble à une caresse, où l'élève découvre dans la supériorité du maître un motif pour l'aimer davantage. Dans cette riche nature qui ne péchait que par défaut d'équilibre, toute de premier mouvement, à la fois inquiétante et attrayante, peu faite et peu disposée aux conventions sociales, princières et mondaines, désorientée plutôt qu'égarée par les tristes impressions de son adolescence, Léopold fit un triage qui ne laissait de place qu'aux agréments et aux qualités. Il l'amenait à se méfier de ses accès d'originalité et de fantaisie qui n'ôtaient rien à son charme, mais dont se formalisaient l'esprit de cour et la gravité britannique. Il lui apprenait à être sage ; elle lui apprenait à être heureux, et ils étaient quittes. — « On voit régner dans cette maison, écrit le docteur Stockmar, l'union, la paix, l'amour, en un mot, tout ce que réclame la félicité domestique. Mon maître est le meilleur mari qu'il y ait dans les cinq parties du monde, et sa femme a pour lui une somme d'affection qui ne peut être comparée qu'à la dette anglaise. » — La comparaison est un peu lourde, mais expressive. Pour comprendre à quel point l'aimable couple devait peu à peu devenir populaire, et tout ce que la vieille Angleterre dut ressentir de joie et d'espérance lorsque fut déclarée la grossesse de la princesse Charlotte, on doit remarquer que c'était là, pour le peuple anglais, l'unique étoile, le seul rayon dans un ciel plus sombre que le brouillard de la Tamise et la fumée des

usines de Londres. Malgré la victoire de lord Wellington et les bruyantes ivresses de l'orgueil national, la situation n'était pas gaie. Ce n'était pas sans écraser de charges effrayantes la propriété, l'agriculture, l'industrie et le commerce, que Pitt et son groupe avaient pu soutenir jusqu'au bout la plus gigantesque des luttes contre le plus gigantesque des vaincus. Les affaires mouraient de langueur, les pauvres mouraient de faim. La misère — cette terrible misère anglaise, qui grelotte sous les lambeaux d'une robe de soie et d'un habit noir, — promenait son spectre sinistre dans les ruisseaux de la Cité. Le budget étalait les symptômes d'une hydropisie formidable. Le passif atteignait des proportions qui n'auraient jamais été dépassées, si M. Gambetta et ses dignes collègues n'avaient réussi à réaliser ce prodige. Cet ensemble plein de périls, de souffrances et de menaces irritait les esprits, exacerbait les partis; l'exaspération gagnait de proche en proche et montait de la rue dans le Parlement. Ajoutez à ce bilan la folie du Roi, la scandaleuse inconduite et l'impopularité du régent; vous reconnaîtrez que les bons citoyens de l'autre côté du détroit pouvaient tout craindre. Il est vrai qu'ils avaient une ressource : proclamer la République. Les malheureux n'y songeaient pas ; on ne peut pas songer à tout. Nous seuls, dans ces circonstances difficiles, avons cet esprit et ce bon sens. Aussi nous a-t-on surnommés le peuple le plus spirituel de la terre, et nous n'avons rien négligé, surtout dans ces der-

niers temps, pour justifier cette agréable réputation.

On le sait, la grossesse de la princesse Charlotte eut un dénouement tragique. Le récit de ces couches meurtrières est d'autant plus émouvant, que Stockmar, en sa qualité d'habile médecin, se trouvait dans une position spéciale. Sincèrement dévoué, mais se sentant étranger auprès des célèbres docteurs Baillie et Richard Croft, sa responsabilité l'effraya, et cet effroi domina tout pour lui, même le désir d'épargner à son prince, à son maître, la plus cruelle des douleurs. Il se récusa, il s'abstint, alors peut-être que ses conseils auraient pu sauver la malade. M. Saint-René Taillandier le blâme franchement, et il a bien raison! Cette fois, la conscience tudesque de Stockmar le servit mal; il se crut prudent, et il n'était qu'égoïste. Mieux valait être responsable du malheur en s'efforçant de le prévenir qu'en évitant de le combattre. L'une des deux responsabilités était plus commode que l'autre, et dès lors un dévouement énergique n'aurait pas dû s'y tromper. La scène est déchirante, et notre écrivain la retrace avec une âme, un relief, un attendrissement qu'on ne rencontre probablement pas, à un égal degré, dans les *Notes* du baron. Quant à la douleur de Léopold, elle fut immense, et même durable. Il put guérir de sa blessure, mais il garda la cicatrice. — « Ce qu'il éprouvait pour la princesse Charlotte, dit excellemment M. Saint-René Taillandier, c'était vraiment de l'amour. Il l'aimait pour sa valeur propre, il l'aimait

aussi comme une œuvre qui lui était personnelle. » — Et plus loin, s'inspirant des souvenirs de famille rédigés par le roi Léopold pour sa nièce Victoria et ajoutés par elle au touchant volume qu'elle a consacré au prince Albert : « Dans ces pages, où brille la poétique image de Charlotte, c'est lui qui a tracé ces mots : (1862) « Le mois de novembre 1817 a vu la ruine de cette intimité si douce et le subit anéantissement de toute espérance et de toute félicité pour le prince ; jamais il n'a retrouvé depuis lors le sentiment de bonheur que lui avait procuré cette courte période de son mariage. »

Vous me pardonnez, n'est-ce pas ? de m'être attardé avec cette jeune et romanesque Charlotte qu'a saluée lord Byron, et qui s'attarda si peu dans monde. M. Saint-René Taillandier a inscrit deux noms à la première page de son livre ; deux têtes couronnées, dignes de la couronne! Un chapitre pour chacune d'elles, est-ce trop? En un temps de prospérité monarchique peut-être ; dans un moment où les triomphes démocratiques inaugurent la royauté de messieurs les avocats et de mesdames leurs épouses, il est permis de murmurer avec une sympathie mélancolique : « Il y avait une fois un Roi et une Reine ! »

II

Si j'arrive droit à la reine Victoria, au château de Windsor, au *Roman de la Reine*, ce n'est pas sans laisser sur mon chemin bien des sujets de regret. Quel drame, ce procès de la reine Caroline ! Quel couple étrange, ce mari acharné à changer en scandales les imprudences de sa femme, et cette femme heureuse et fière de donner contre elle des armes à l'homme qu'elle déteste le plus ! Quelle bonne occasion de risquer une légère esquisse de lord Brougham en un moment où le vicomte Othenin d'Haussonville vient de le raconter et de le peindre dans une ingénieuse notice [1], et où la ville de Cannes, à peu près créée par lui, va célébrer son centenaire en inaugurant sa statue ! Comment résister au mystérieux attrait de cette Grèce réveillée de son sommeil, soulevée contre ses oppresseurs, retrouvant des soldats pour la défendre, des poètes pour la chanter, offrant à lord Byron un tombeau digne de son génie, agitant l'Europe occidentale du

1. *Études biographiques et littéraires*, par le vicomte d'Haussonville (1879 — Calmann-Lévy.)

contre-coup de ses révoltes, inspirant un nombre incalculable de mauvais vers et de discours latins, obtenant de l'imagination ce que la raison lui refuse, frappant d'impopularité quiconque lui marchande son enthousiasme ou son appui, nous donnant l'illusion d'une glorieuse Renaissance et le texte d'une réclame libérale, et conservant, jusque dans ses défaillances ou ses faillites, un tel prestige, que nous ne voulons pas savoir si ses bandits ressemblent à des héros ou si ses héros ressemblent à des bandits ! Nous avons tous été, plus ou moins, en 1828, pendant nos années de rhétorique, les *amoureux* de la Grèce moderne, comme on s'éprend d'une de ces actrices qui électrisent toute une salle, sauf à dire tout bas, quand on est trop bien renseigné sur les secrets de la comédie : « C'est dommage ! » Mais, cette fois, quel amour bizarre ! Lorsqu'une *maman* n'a pas renoncé à plaire, elle voudrait bien pouvoir se faire passer pour sa fille. Ici, la fille nous passionnait en se faisant passer pour sa mère.

Peu s'en est fallu que Léopold ne fût le premier roi de la Grèce libérée et régénérée ; cet intéressant chapitre nous le montre sous un aspect que nous n'avions pas soupçonné ; atteint d'une sorte de nostalgie poétique, qu'il eût volontiers associée à ses idées de gouvernement. A ce point de vue, il ne pouvait avoir de plus sage conseiller que Stockmar. On a accusé, vous le savez, notre cher et illustre M. de Villèle d'avoir dit, à propos d'Athènes, qu'il

n'avait aucune prévention contre cette *localité*. Le baron de Stockmar était, semble-t-il, de la même école. — « La Belgique, lui disait confidentiellement le roi Léopold, n'est que de la prose; c'est la Grèce qui eût satisfait les besoins poétiques de mon âme. » — A quoi le positif Stockmar répliquait : « La poésie que vous eût procurée la Grèce, j'en fais un cas médiocre... Je reconnais pourtant que la vie du premier roi des Hellènes, lorsqu'il sera mort après bien des épreuves, pourra offrir aux poètes une riche matière d'inspirations épiques. » — Hélas! l'événement n'a pas justifié cette spirituelle boutade. Au lieu d'inspirations homériques, le pauvre roi Othon n'a jamais suggéré qu'un calembour excellent, à quadruple détente, et tel que je voudrais bien l'avoir fait. Quoique vous le connaissiez, je ne puis résister à l'envie de le répéter; car il honore, il illustre notre siècle et notre langue. — « Que faut-il, disait Odry, pour que la Grèce soit heureuse? — Il faut *coton, soie, fil et laine.* » — Voilà ce que nous aurions perdu, si Léopold avait accepté les conditions qu'on lui imposait avant de lui permettre de *passer roi*. Franchement, je suis de l'avis de Stockmar. Dans l'intérêt de Léopold, mieux valut la Belgique que la Grèce. Il y avait là-bas, comme dit M. Jourdain, trop de *brouillamini* et de *tintamarre*.

Aujourd'hui, ce prologue de royauté est à peu près oublié; mais, dans le temps, le refus du prince et ses

motifs furent méconnus, dénaturés, défigurés, calomniés. Tandis que Léopold, si fin pourtant, était joué par plus fin que lui, par le comte Capodistrias, l'Angleterre et les chancelleries le soupçonnaient de ne refuser ce petit trône que pour rester disponible à Londres, au milieu du désarroi des Georges et des Guillaume. Je cueille ici un souvenir personnel. Au commencement de ce mois de juillet 1830, qui devait si mal finir, j'étais à la campagne, aux environs de Paris, chez M. H..., secrétaire du Conseil d'État, héritier des meilleures traditions du groupe de madame de Staël et de madame Suard, et lié avec toutes les célébrités *libérales*, littéraires ou politiques de cette époque. Chétif étudiant, perdu au milieu de cette élite de beaux-esprits prédestinés aux académies et aux ministères, je ne disais rien, ne pensais guère et n'en écoutais que mieux. Ce jour-là, en dehors de la politique française qui allait être, comme le Dieu d'Israël, fidèle à toutes ses menaces, on se préoccupait surtout d'un article qui avait paru le matin dans la *Revue française*, et non pas *de France*, légère variante que je signale à M. Saint-René Taillandier. Célèbre alors et marchant côte à côte avec le *Globe*, la *Revue française* avait pour principaux rédacteurs MM. Guizot, Vitet, de Barante, de Guizard, le duc de Broglie (l'ancien), Alexis de Saint-Priest, de Rémusat, Trognon, Duvergier de Hauranne, etc. Son épigraphe que j'ai souvent citée parce que

nous en avons fait la plus cruelle des ironies, était empruntée à Ovide :

Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit,

ce qui signifie que, après avoir été impétueux, nous allions être raisonnables ; prédiction qui nous serre le cœur, quand nous songeons que, trois semaines plus tard, la fureur populaire, renversant l'antique monarchie, préludait à un demi-siècle de révolutions, de calamités, de crimes et de ruines,pour aboutir aujourd'hui même, non plus à l'atténuation, à l'excuse, au pardon, non plus même à la réhabilitation, mais à la glorification triomphale des assassins et des incendiaires de la Commune !

L'article en question, que l'on attribuait à M. de Rémusat ou à M. Duvergier de Hauranne, traitait fort sévèrement, quoi qu'en fort beau style, le prince Léopold, et s'associait aux injustes récriminations du cabinet britannique et de la diplomatie européenne. Qui leur eût dit pourtant, à ces spirituels *libéraux*, à ces philhellènes de 1830, que ce prince accusé d'ambition, de calcul, d'astuce et d'arrière-pensées égoïstes, deviendrait bientôt, à force de sagesse, de modération, de clairvoyance et de loyauté, un des plus précieux auxiliaires de leur politique ? Nous connaissons à présent les vrais motifs du refus de Léopold, et Stockmar, qui fut son conseiller, ne nous laisse là-dessus aucun doute. Sa con-

science et son honneur lui défendaient d'accepter cette fragile couronne. A ses yeux, le premier devoir d'un étranger appelé à régner sur un peuple était de s'assimiler assez étroitement cette nationalité nouvelle pour rivaliser de patriotisme avec ses sujets les plus patriotes. Or, le comte Capodistrias avait su lui persuader qu'il aurait à souffrir, dès le début, dans tous ses sentiments d'Hellène adoptif et de citoyen de sa *troisième* patrie. La suite a prouvé que les habiletés du rusé Corfiote ressemblaient à des prophéties.

Mais il est temps d'arriver à Windsor. Si nous ne devons plus y rencontrer Shakspeare ni Pope, nous n'y perdrons rien. Glissons donc rapidement sur la révolution belge, que les voltairiens de 1830 surnommèrent une ébullition d'eau bénite. Ne nous arrêtons pas à la fondation du royaume de Belgique. M. Saint-René Taillandier se fait ici — et il a bien raison ! — le contradicteur de Stockmar, toujours enclin à médire de la France et du roi des Français. Tout est bien qui finit bien. Le duc de Nemours ne fut pas roi des Belges ; mais la France n'en fut pas moins, en définitive, l'arbitre d'une situation dont notre influence aplanit les difficultés et conjura les périls. Les susceptibilités des puissances voisines furent déjouées ou apaisées sans qu'il en coûtât rien à notre orgueil national. L'armée française répara la déroute de l'armée de la Meuse, et sauva la Belgique de l'invasion hollandaise. Ainsi, un an, presque jour pour jour, après une Révolution qui ne

pouvait manquer de l'affaiblir, notre gouvernement créait au lieu de détruire, protégeait au lieu d'usurper, inaugurait la politique d'équilibre au lieu de la politique d'aventure. Il cessait d'être révolutionnaire pour devenir fondateur, preuve d'une maturité précoce en dépit de ses récentes origines qui lui conseillaient d'être jeune, et sortait de ce dangereux défilé avec ce surcroît d'autorité que l'on gagne en se réservant quand on pourrait s'imposer. Singulière destinée de cette monarchie de 1830! Résister, quand un rien suffirait à l'abattre! Périr, quand il faudrait si peu pour la faire vivre!

Tout cela, c'est de l'histoire. Stockmar y ajoute des renseignements ; M. Saint-René Taillandier y réfute des injustices avec un rare mélange de sagacité et de droiture. Mais n'oublions pas qu'il nous a promis un roman, — *le Roman de la Reine*,— et qu'il tient parole. Vous savez comment se préparaient et se concluaient autrefois les mariages princiers. On ne daignait pas même consulter les deux principaux intéressés. *A peine au sortir de l'enfance*, on les mariait par procuration. Leurs fiançailles n'étaient qu'un article de plus dans un traité de paix ou d'alliance. Sous prétexte que les extrêmes se touchent, la politique, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus haïssable, accaparait, absorbait, opprimait ou remplaçait ce qui existe de plus aimable, les premières tendresses de deux jeunes cœurs qui demanderaient à se connaître pour savoir si, en mettant d'accord deux nations et deux

souverains, ils peuvent aussi s'accorder. Ce qui en résultait, vous le savez aussi. Bien des scandales de haut parage n'ont pas eu d'autre cause et d'autre excuse. Lorsque la main droite est trop froide, toute la chaleur se réfugie dans la main gauche.

Ici, rien de pareil. Dès la première page, et quand le dénouement est encore bien loin, on aspire je ne sais quel suave parfum, comme si vous ouvriez votre fenêtre un matin de printemps, après une ondée, et si un souffle balsamique vous apportait les vagues senteurs des lilas, des violettes et des primevères. — « Il y avait longtemps, nous dit M. Saint-René Taillandier, que deux personnes de la famille, la duchesse douairière de Saxe-Cobourg et son fils, le roi des Belges, avaient songé pour cet enfant (le prince Albert), à un royal avenir. La vieille duchesse, grand'mère à la fois du jeune prince Albert de Saxe-Cobourg et de la jeune princesse Victoria, future reine d'Angleterre, s'était dit bien souvent que son petit-fils et sa petite-fille étaient destinés l'un à l'autre. L'idée d'un mariage entre son cher petit Albert et sa chère petite FLEUR-DE-MAI, comme elle appelait la princesse Victoria, était le plus ardent de ses désirs. »

Six ans après, le roi des Belges écrivait à Stockmar (mars 1836) : « Il y avait plusieurs années que j'avais conçu la plus haute idée de mon jeune neveu, le prince Albert, si beau, si aimable, si richement doué; me voici convaincu désormais qu'aucun des princes n'est plus en

mesure que lui de rendre ma nièce heureuse et de remplir dignement cette difficile place d'époux de la reine d'Angleterre. »

Voilà le préambule ; il est bien simple, mais que d'incidents pouvaient le compliquer ! On l'a dit souvent, il suffit que les parents arrangent d'avance un mariage, pour que leur projet soit contrarié par ceux-là mêmes qui leur semblaient faits l'un pour l'autre. Le vieux proverbe « loin des yeux, loin du cœur, » pourrait trouver sa contre-partie dans les inconvénients du *trop près*. Pour les âmes quelque peu romanesques, — et nous ne comptons que celles-là, — les mariages de famille ont le tort d'offrir un bonheur trop facile, trop prévu, de ne pas ouvrir un champ assez vaste aux émotions, aux efforts, aux alternatives de crainte, d'espérance et de certitude, à ce sentiment profondément humain qui estime les biens de ce monde, non pas par ce qu'ils valent, mais par ce qu'ils coûtent. On dirait que, pour des fiancés unis d'avance par des liens de parenté, la différence, la gradation ne peut exister que du moins au plus, qu'ils auront toujours beaucoup de peine à reconnaître le moment où leur affection quasi-fraternelle doit changer de nom. Ce qu'il y a de remarquable et de charmant dans le roman de la reine Victoria, c'est qu'il se forme, s'épanouit, s'embellit, s'échauffe de tout ce qui refroidit et décolore les unions de ce genre, et que les sentiments domestiques s'y fondent, dans une douce harmonie, avec de plus vives

tendresses. Aussi, chaque fois que cette note exquise revient dans le récit, M. Saint-René Tallandier prend-il soin, à l'aide d'un mot, d'une allusion délicate, de nous montrer sous son véritable aspect « cette fleur rare des chastes amours » — « Une affaire de la plus haute gravité, affaire d'État, s'il en fût, avait été conduite comme un roman, — un roman anglais, bien entendu. » — Hélas! oui, trop bien entendu, car ces romans ressemblent fort peu aux nôtres ! Et plus loin : « Si nous les avions toutes, ces missives intimes ..., ce serait vraiment un tableau achevé, une de ces gracieuses images de la vie domestique comme les aiment les romanciers anglais. Quel peintre de cottages n'envierait l'expression de ces joies familières! Le cottage ici, c'est le palais de Windsor; mais telle est la simplicité de cette correspondance, que la grandeur du cadre ne fait aucun tort à la poésie des choses. »

La situation de Victoria, en juin 1837, au moment où mourait Guillaume IV, et où elle se trouvait presque en même temps majeure et reine, n'avait rien qui pût faire redouter pour elle les fadeurs d'un bonheur trop facile. La politique, le Parlement, les ministres, les tories et les whigs, se chargeaient de lui fournir surabondamment ces complications, ces perplexités, ces difficultés, ces incertitudes, ce trouble qu'elle ne rencontrait ni dans son cœur, ni dans celui du jeune prince. Dans ce chapitre où notre historien s'est vraiment surpassé et auquel ni Walter Scott, ni M. Guizot n'auraient refusé leur signature, lord Mel-

bourne, M. Abercromby, sir Robert Peel, lord Wellington, lord Palmerston et leurs collègues, personnifiaient à leur manière ces puissances jalouses ou revêches, ces trouble-fêtes, qui, dans les romans ordinaires, dans les poèmes, les ballades ou les contes de fées, s'ingénient à contrarier le bonheur des deux amants. C'est ici que le rôle de Stockmar devient plus considérable encore et plus honorable, que ses *notes* ou *mémoires* sont d'un intérêt plus vif, et que nous pouvons apprécier l'amitié presque paternelle de Léopold pour ce jeune couple, qu'il s'était plu à marier dans sa pensée avant de l'avoir pour complice. Plus que jamais il mérite que son nom soit associé à celui de cette nièce dont le bonheur trop court fut en partie son ouvrage. Nous parlions de roman anglais tout à l'heure. S'il s'agissait d'un roman hindou, on pourrait dire que, au moyen d'un de ses *avatars* dont Vichnou avait le secret, Léopold, prince-*consort* ou mari de la reine et sa bien-aimée Charlotte, reparaissaient et se reconnaissaient sous les traits d'Albert et de Victoria. Albert fut en 1840 ce que son oncle aurait été en 1830, à la mort de Georges IV.

« Le roi des Belges, nous dit M. Saint-René Taillandier, connaissait trop bien le terrain des stratégies parlementaires de Londres pour ne pas se préoccuper des périls auxquels sa nièce allait être exposée. Ce fut ce moment-là qu'il choisit pour donner Stockmar à la princesse Victoria (24 mai 1837), comme le plus sûr des

conseillers et le plus dévoué des amis. L'ancien médecin du prince Léopold, le docteur qui avait soigné le duc de Kent à son lit de mort et veillé sur le berceau de la future reine, a pu invoquer bien des titres d'honneur; il n'en a pas de plus précieux que celui-là. »

Oui, mais l'esprit national anglais, si pointilleux, si ombrageux, si exclusif, si susceptible, si jaloux de ses prérogatives, s'inquiétait du rôle peu défini du docteur. Il s'inquiétait surtout de la question de savoir ce que serait, dans l'État, le mari de la Reine, quelle devait être la limite de ses attributions, quel pouvait être le danger de son influence, si, au lieu de se contenter d'être le plus heureux époux et le premier *gentleman* du royaume, il aspirerait à devenir un personnage politique. Il y eut là, pour Victoria, des froissements, de secrètes souffrances, de douloureux scrupules, presque des remords de tendresse, qui, si elle eût été tout à fait romanesque, eussent remplacé pour elle ces obstacles, ces péripéties nécessaires au charme du dénouement. N'est-ce pas là une situation unique, une sorte d'antithèse d'autant plus poignante qu'elle crée un contresens? Plus la reine aimait le prince Albert, plus elle était heureuse de son amour, plus aussi elle devait souffrir en se voyant forcée d'être officiellement supérieure à lui. M. Saint-René Taillandier analyse excellemment, avec un tact, une délicatesse, un mélange de gravité et de douceur au-dessus de tout éloge, cette situation en parties

doubles, le malaise ou du moins l'anxiété de cette femme, de cette souveraine, obligée de subir par le dehors de quoi troubler ou altérer ses joies intérieures, et de regarder presque comme son sujet celui qu'elle eût voulu saluer comme son maître. Nos journaux charivariques ont pu s'égayer dans le temps sur ce détail caractéristique. Sous la plume de M. Saint-René Taillandier, il redevient ce qu'il a été, ce qu'il devait être; touchant, attendrissant, — j'allais dire pathétique. Même dans les rangs ordinaires, une femme vraiment aimante, en présence de l'homme qu'elle a choisi et qu'elle sait digne d'elle, éprouve un irrésistible besoin de soumission, d'obéissance, d'infériorité. C'est en lui qu'elle met son orgueil, c'est en lui qu'elle veut se retrouver, riche de ses propres dépouilles, fière de tout ce qu'elle abdique en son honneur. Par un perpétuel déplacement de tout son être, il lui semble qu'elle ne serait jamais plus heureuse, plus grande, plus complète, que le jour où il serait tout et elle rien. Et une reine! Quel supplice que cette royauté qu'il ne lui est pas permis de partager avec son époux et de donner avec son cœur! Quel charme si, au lieu de voir en lui le mari de la reine, elle pouvait n'être plus reine qu'en qualité de femme du roi!

Eh bien, grâce aux bons conseils de Stockmar, à la sagesse du jeune prince, aux habiles concessions des hommes d'État, aux patriotiques inspirations qui adoucirent les susceptibilités nationales, les passions s'apaisè-

rent, les obstacles s'aplanirent, les nuages se dissipèrent. M. Saint-René Taillandier résume la situation en quelques lignes. — « La loi politique, nous dit-il, n'avait reçu aucune atteinte, en même temps que la loi chrétienne était admirablement maintenue et respectée. Le prince, sans être roi, était le chef de sa famille. Ne pouvant être le premier dans l'État, il était, selon le vœu de la reine, le premier dans sa maison. » — Quel charmant mariage ! En dépit du climat de Londres, il éclaire d'un rayon de soleil les pages qui nous le racontent : — « Il y a quelque chose de bien plus expressif encore dans ce frémissement silencieux de joie et de tendresse que toute la nation ressentit d'un bout du royaume à l'autre. On sait combien les Anglais ont le sentiment de la vie de famille. Avec quelle grâce les romanciers et les poètes, surtout depuis Cowper et Woodsworth, n'ont-ils pas fait vibrer les cordes intimes ! L'Angleterre politique, dans son rude bon sens, était impatiente de voir la reine se donner un soutien ; l'Angleterre tout entière, dans son poétique sentiment de l'amour, fut attendrie et charmée du roman de la reine. A voir ce jeune prince, dans la fleur de ses vingt et un ans, emmener ainsi sa jeune épouse à l'abri des hautes tours gothiques de Windsor, toute la vieille Angleterre en reçut comme un rayon de soleil. La terre britannique semblait transfigurée ; les fraîches prairies étaient plus fraîches, les doux cottages étaient plus doux... »

Je vous le disais bien, que M. Saint-René Taillandier est poète ! Hélas ! le mot est d'autant plus juste qu'il lui a fallu un effort d'imagination pour se figurer ces joies nationales, ces tressaillements populaires, cette faculté d'assimilation qui donnait à tous les Anglais une part dans cette fête royale. En France, ce sentiment n'existe pas ou n'existe plus. Il s'éteignait déjà à cette époque, et les quolibets ou les sarcasmes n'épargnaient pas plus le château de Windsor ou le palais de Saint-James que Neuilly ou les Tuileries. On sait combien fut fécond le mariage salué avec tant de joie par le patriotisme britannique. A chaque nouvelle grossesse de la reine, nos économistes républicains, ces fanatiques d'épargne qui nous représentaient chaque matin comme ruinés par notre gouvernement, s'inquiétaient bruyamment pour le budget de nos voisins, calculaient ce qu'allait coûter la naissance de ce prince ou de cette princesse, et en concluaient que le régime monarchique est écrasant pour les peuples. L'événement leur a donné raison ; il nous est prouvé aujourd'hui que la République prend bien plus de souci de notre argent et coûte beaucoup moins cher ; mais en février 1840, les Anglais étaient d'un autre avis. Malgré leurs lois qui plaçaient en dehors de la politique la personne royale et permettaient au gouvernement de fonctionner sous un régent odieux ou un roi fou, il leur plaisait, après la folie de Georges III, les scandales de Georges IV et le règne insignifiant de Guil-

laume IV, de pouvoir enfin élever et arrêter leurs regards sur deux nobles et radieuses figures. Nous autres Français, plus intelligents et plus progressifs, nous ne pouvons pourtant ni les blâmer ni les plaindre. Malheur aux peuples qui aiment mieux ne pas estimer ceux qui les gouvernent qu'être gouvernés par ceux qu'ils estiment !

Que ne puis-je suivre notre éminent écrivain dans tout le cours de ce beau récit qui va jusqu'à la mort du prince Albert, de Stockmar et du roi Léopold ? (1861-1865.) Mais je l'ai dit, je ne pouvais que cueillir une gerbe dans cette moisson, deux fleurs dans cette riche corbeille. Elles sont rares, aujourd'hui, les fleurs royales, et, si l'on nous disait en latin : « *Manibus date lilia plenis !* » nous serions forcés de répondre que nous avons perdu notre latin, que les lis nous manquent et que nous n'avons plus les mains pleines. Consolons-nous du moins avec des hommes tels que M. Saint-René Taillandier, avec cette âme si française, cet esprit si libéral, ce style si noble et si pur. Sa littérature me dédommage de notre politique. Chaque fois que, les yeux fixés sur nos seigneurs et maîtres, je serai tenté de douter qu'il y ait encore une France, je le relirai, et je ne douterai plus.

XI

SILVESTRE DE SACY

23 février 1879

Je voudrais aujourd'hui essayer d'esquisser, d'après mes souvenirs, une physionomie, un type, qui, dans l'effacement général de figures contemporaines, avait su garder jusqu'au bout son relief particulier et son cachet original. Tout ne mérite pas l'admiration, ni même l'assentiment dans la vie [1] et dans les écrits de M. Silvestre de Sacy; il a eu, lui aussi, sa crise; si j'osais, je dirais qu'il a *jeté sa gourme* à soixante ans; d'autant moins explicable celle-là, qu'elle semblait plus contraire à ses habitudes, à son éducation et à ses goûts! Sa littérature a été trop exclusive. Il était de ceux qui disaient

1. Il s'agit ici, bien entendu, de la vie publique. La vie privée était admirable.

comme Royer-Collard : « Je ne lis plus, je relis, » — ce qui m'a toujours paru la marque d'une manie ou d'une faiblesse d'esprit plutôt que d'une supériorité quelconque. Enfermé dans *son* XVIIe siècle avec deux petites fenêtres, ouvertes l'une sur le XVIIIe, l'autre sur le XVIe, il ne critiquait pas le nôtre, il l'ignorait, et cette ignorance volontaire le disposait à de singulières injustices. Après un intervalle de vingt-cinq ans, je me souviens encore de l'effet de stupeur, presque de scandale, qu'il produisit sur moi, dans une de nos premières causeries. En 1854, à une époque où le génie et la gloire de Victor Hugo étaient intacts, où le nom de Chateaubriand n'avait rien perdu de son prestige, où Lamennais venait à peine de s'éteindre, où Lamartine, Cousin, Guizot, Augustin Thierry, Villemain, Sainte-Beuve, Michelet, Alfred de Vigny, Alfred de Musset, Montalembert, Lacordaire, Tocqueville, Mérimée, George Sand, Thiers, Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Ponsard, étaient encore debout, il me dit avec une résignation comique : « Que voulez-vous ? un pays ne peut pas avoir, de suite, quatre grands siècles littéraires; nous avons eu le XVIe, le XVIIe et le XVIIIe ; c'est fini ! » En outre, à force de rechercher la perfection et de prêcher d'exemple la sobriété, il nous faisait songer, tantôt au mot de M. Hugo sur les mauvais estomacs forcés d'être sobres, tantôt à un mot plus rabelaisien qu'Auguste Préault appliquait à M. Ingres pour donner à un célèbre

pharmacien une idée de la différence entre le peintre de *Stratonice* et le peintre des ***Massacres de Scio***.

Et pourtant, quand je me recueille pour retrouver en moi-même l'image du prosateur exquis, du littérateur éminent, de l'homme excellent, dont la mort est un deuil pour quiconque préfère la qualité à la quantité, je me dis, non seulement que ces bizarreries, ces lacunes, ces partis pris, ces faiblesses ou ces manies n'ôtaient rien à la saveur de son talent et à l'attrait de sa personne, mais qu'on ne le voudrait pas différent. Il y a eu de l'harmonie dans ses contrastes, de l'accord dans ses disparates, et il semble qu'il serait moins complet s'il avait voulu être toujours ressemblant. Je le revois en idée à l'Institut, dans son cabinet de travail ; son front chauve sous sa calotte de velours noir, ses lèvres minces et fines, ses petits yeux gris au regard vif, son honnête visage tour à tour empreint de naïveté et de malice, de gravité et d'enjouement, d'austérité janséniste relevée d'un grain de sel gaulois ; heureux, à l'aise dans ce milieu paisible de lecture, d'étude, de savoir et de silence ; bénédictin laïque, bibliothèque vivante à deux pas d'une bibliothèque publique, s'assimilant peu à peu ses livres préférés et ses auteurs de prédilection ; retardant de deux cents ans sans paraître un anachronisme; ne trouvant pas de parfum préférable à celui des vieilles reliures ; plus familier avec le passé qu'avec le présent, tel enfin qu'on était souvent tenté de lui demander des nouvelles de la mar

quise de Sévigné, de la mère Angélique ou de Jaqueline Pascal, plutôt que de s'enquérir de son opinion sur la guerre de Crimée ou les séances du Corps législatif. Je viens de nommer madame de Sévigné. Je lis dans une jolie page : « Sacy nous dit qu'il eût regardé comme un bonheur suprême d'être enfermé pendant trois mois en tête-à-tête avec l'incomparable marquise. Vraiment, il n'est pas dégoûté ! Lui, c'est fort bien, mais elle ?... » — Puis le malicieux écrivain se ravise, et il ajoute. « Ce qui n'empêche pas que Sacy ne soit, malgré tout, *une nature.* » — J'aurais dit plus simplement *un caractère* avant le curieux épisode qui fit de M. de Sacy un sénateur. Maintenant, je dirais *une âme*, ce qui a bien aussi son mérite.

C'est en 1828, sous le ministère Martignac, de douce et mélancolique mémoire, que M. de Sacy débuta dans la presse militante, sous le regard vigilant et le patronage à la fois bienveillant et redoutable de MM. Bertin. Il entra au *Journal des Débats*, et ne le quitta plus. Dans son discours de réception à l'Académie française, et, trois ans après, dans la préface de ses *Variétés littéraires*, il a rendu hommage à ce ministère qui aurait pu tout sauver si l'opposition acharnée de la gauche n'avait justifié les méfiances de Charles X. — « La France, disait-il, n'a pas vu de plus beaux jours que ces jours d'illusion et d'espérance ! M. de Martignac était ministre. La modération de son esprit et le charme de sa parole aplanissaient les difficultés. C'est bien de lui qu'on peut

dire que la persuasion coulait de ses lèvres. J'ai entendu de plus grands orateurs ; je n'en ai pas entendu de plus séduisants. La grâce répandue sur toute sa personne désarmait d'avance ses adversaires... » — Il faudrait citer tout ce passage, qui se termine par un aveu bien significatif sous une plume si honnête, guidée par une conscience si timorée : « L'année 1830, cette sombre et mémorable année, me laisse moins tranquille... » A ce souvenir d'apaisement je puis en ajouter un autre, plus respectable encore et plus sacré. En remontant jusqu'à mes années de collège, je rencontre, sous la nef de Saint-Sulpice, l'illustre orientaliste Silvestre de Sacy, père de celui qui vient de mourir, agenouillé et priant devant le maître-autel. Jamais la vertu, la foi, la piété, et — disons le mot, — la dévotion, ne m'apparurent sous un aspect plus vénérable. C'était l'image de la vraie science se déclarant ignorante devant Dieu et s'absorbant dans la lumière immortelle. Si ce fut là un type de janséniste, il m'est difficile d'y voir le synonyme d'un hérétique. Soyons justes ! L'homme qui eut l'honneur de porter ce beau nom, de grandir au milieu de pareilles leçons et de pareils exemples, avait le droit de ne pas chercher la vérité hors de ses traditions de famille.

Plus tard, quand j'ai connu M. de Sacy, je me suis demandé souvent comment cet esprit correct, sobre, amoureux de la perfection, méticuleux dans le choix de ses mots et de ses phrases, hostile à l'improvisation litté-

raire, avait pu s'accommoder des hâtives exigences du journalisme. Il me grondait doucement de mon engagement hebdomadaire: « Quand on écrit un article par semaine, me disait-il, c'est beaucoup s'il y en a un de bon sur quatre ! » — J'aurais pu lui répondre que c'était, en effet, beaucoup pour moi, et que je n'en demandais pas tant. Mais, lui ! à dater de 1824, et pendant tout le règne de Louis-Philippe, ce fut presque jour par jour qu'il jeta sa noble prose au minotaure politique ; un de ses collègues vient de nous apprendre que, au moment de sa candidature à l'Académie, vers 1854, n'ayant encore rien publié sous forme de livre, il avait écrit un nombre de lignes égal à trente volumes in-folio. Évidemment, il fit, dès cette époque, deux parts dans sa littérature; l'une pour le public, l'autre pour lui-même; l'une où il dispensait parfois la polémique de lui suggérer le mot exact, l'expression *nécessaire*, et où il se consolait en songeant que la curiosité et la passion, ces deux aliments ou éléments du journalisme, ne sont ni puristes, ni stylistes ; l'autre, où il se recueillait dans son for intérieur, redevenait le lettré par excellence, priait tout bas Montaigne, Pascal ou Bourdaloue d'amnistier ses *Premier-Paris*, et s'identifiait si bien avec ses modèles que, le lendemain, il avait à faire un effort pour taquiner le ministère Polignac ou soutenir le ministère Molé. Cette seconde part finit par prévaloir et le reconquérir tout entier. A l'époque où je lui fus présenté par mon

cher d'Ortigue, si digne de l'apprécier et offrant avec lui plusieurs traits de ressemblance, la grande génération des Bertin avait disparu ; Armand Bertin les avait suivis de près. Il ne restait plus qu'Édouard, artiste plutôt que politique, maladif, et je crois, passablement voltairien ; et le général Bertin de Vaux, homme spirituel et charmant, dont les anecdotes quelque peu salées scandalisaient et amusaient le disciple de Port-Royal. Ces scènes ne manquaient pas de comique ; le général racontait, par exemple, avec un grand luxe de pantomime, l'impression qu'avait produite sur lui telle actrice des Bouffes ou telle danseuse de l'Opéra. Soudain, il s'apercevait qu'un tout jeune homme, son pupille ou son filleul, entré à pas de loup pendant son monologue, écoutait d'une oreille trop attentive. Alors il changeait de ton. — Viens ici ! disait-il au jeune homme, de sa plus belle voix de commandement. Tu sais que je t'ai toujours prêché la morale la plus pure; mais il faut servir les gens selon leur goût. Si je raconte cette histoire, c'est pour Sacy, qui est un affreux libertin ! » A ces mots, les rires redoublaient : honnête gaieté des belles âmes !

M. de Sacy, dans cette nouvelle phase, académicien déjà ou sûr de sa prochaine élection, présidait et dirigeait plutôt qu'il ne rédigeait. Le service du *Premier-Paris* était confié alternativement à M. Alloury et à Prévost-Paradol. M. Alloury était sourd, lourd, maussade, ennuyeux, désagréable; mais Prévost-Paradol ! — « Ses quinzaines sont

pour moi le paradis! » me disait M. de Sacy. — C'était, en effet, le *charmeur* avec un mélange de grâce et de bonté qui le rendait irrésistible. Il avait pour son chef, pour son *ancien*, des attentions, des soins d'une délicatesse féminine, d'une tendresse filiale. La souplesse de son esprit, qui lui donnait tant d'avantages en un temps où les malices vivaient de sous-entendus, où l'épigramme se cachait, à doses homœopathiques, dans un point d'interrogation, une parenthèse ou une réticence, se retrouvait dans tous les détails de la vie intime et réussissait à déguiser ce que la besogne quotidienne a nécessairement de fastidieux et de monotone. Pauvre Prévost-Paradol ! Si spirituel, et si aimable! Rencontrant partout ce sourire de bienvenue qui accueille les natures privilégiées ! Il avait ce secret rare, d'être heureux sans être envié, d'être agressif sans être haï. On eût dit que les bonnes fées, groupées autour de son berceau, l'accompagnaient sur sa route, écartaient les obstacles, conjuraient les périls, et, d'un coup de baguette, changeaient sous ses pas les épines en fleurs, les ronces en rosiers, les feuilles en palmes. Hélas ! Elles se sont lassées en chemin, ou plutôt elles ont reculé d'épouvante, en face d'effroyables calamités qui défiaient leur puissance. Pour nous, en nous remémorant la fin mystérieuse et tragique de cette brillante destinée, souvenons-nous du moins que deux anges prient pour Prévost-Paradol ; l'un dans le cloître, l'autre dans le ciel.

En 1858, M. de Sacy était déjà de l'Académie depuis quatre ans, lorsqu'il publia le plus considérable, — j'allais dire le seul, — de ses ouvrages : *Variétés littéraires, historiques et morales* (2 vol. in-8). Ici, ma respectueuse sympathie m'autorise à une franchise absolue. Dans leur ensemble, sauf quelques exceptions où se reconnaissaient l'originalité et la passion de l'écrivain bibliophile, ces deux volumes ne dépassent pas la bonne moyenne d'une bonne littérature révélant un bon esprit dans un bon style. C'est ce que Sainte-Beuve appelait de l'excellent Sacy ordinaire ; c'est du Féletz, plus sérieux et plus solide, avec un peu moins d'agrément mondain. Comment s'en étonner? On rencontre dans ces pages les noms de Chateaubriand, de Saint-Marc Girardin, de J.-J. Ampère, de M. Delécluze, de Philarète Chasles, de Villemain, de M. de Rémusat, de Jules Janin, etc., etc. Or, M. de Sacy, — nous l'avons dit et il ne s'en cachait guère, — ne croyait pas à la littérature moderne. Il vivait en idée hors de son mouvement, de son bruit, de ses ardeurs, de ses beautés, de ses innovations, de ses luttes, de ses crises, de ses aspirations, de ses défaillances. C'était un survivant du grand siècle, un contemporain de Nicole et de Saint-Cyran, se prêtant de bonne grâce aux convenances de précieuses amitiés, aux devoirs de rédacteur en chef du plus littéraire de nos journaux français, et parlant correctement, sagement, ingénieusement, mais sans conviction et sans feu, des contem-

porains de René et de Jocelyn. Une condition essentielle pour juger les œuvres de son temps, c'est d'être de son temps, dût-on en partager les erreurs, les travers et les folies, dût-on se jeter aveuglément dans la mêlée pour en rapporter plus de horions que de chevrons. Dès que l'on se sent en arrière, même d'une seule génération, il y aurait lieu souvent de se récuser et de s'abstenir. S'il nous arrive à nous, plus jeunes que M. de Sacy et infiniment plus ouverts aux séductions de la poésie et de la prose modernes, de tenir entre nos mains un livre à la mode, et de dire : « C'est possible, c'est peut-être très beau, mais je n'en ai pas le sens, » qu'est-ce donc quand il faut franchir un espace de deux cents ans pour se mettre au courant de son sujet, et remplacer la paire de socques par les bottes de sept lieues ?

Non, ce n'est pas dans les *Variétés littéraires* qu'il sied de chercher le vrai Sacy ; c'est dans ses admirables préfaces de l'*Introduction à la vie dévote*, de saint François de Sales, du *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, de Bossuet, et surtout de la nouvelle édition des *Lettres provinciales*. (Jouaust, 1877.) Là, il est supérieur, incomparable, inimitable ; il est *chez lui*, dans toute l'exquise originalité d'un talent d'autant plus personnel, qu'il semble s'appliquer et s'ajuster à l'œuvre d'autrui. C'est la perfection émouvante et persuasive, la plus rare de toutes. Avec moins de souffle et d'envergure que Victor Cousin, avec moins d'éclat que les pages célèbres de

Madame de Longueville et de *Madame de Hautefort*, il pénètre plus sûrement dans notre cœur, parce qu'il est plus sincère, parce qu'il a toujours l'air de se contenir au lieu de se monter, de s'exalter, de joindre à une éloquence naturelle l'émotion factice et *voulue* du grand artiste. Qne ne puis-je citer le délicieux passage où M. de Sacy rivalise de fraîcheur et de grâce descriptive avec *son* saint ? — « On croit cheminer avec le saint évêque le long des torrents ou sur le penchant des montagnes de son pays, et respirer, en l'écoutant, l'odeur des buissons. C'est le vieillard de Virgile, devenu chrétien, qui ne connaît des choses de ce monde que le bourdonnement de ses abeilles, la fraîcheur de ses roses, le chant de ses oiseaux, et qui n'emprunte qu'à son ménage rustique les comparaisons dont il égaie ses sentences, etc., etc... »

Et, dans la préface du *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, quelle fermeté ! quelle élévation ! quelle revanche du spiritualisme chrétien contre les subtilités philosophiques qui aboutissent toutes ou presque toutes à nier l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ! Quels accents prophétiques, notamment à la page 27 ! — « Si vous ne voulez pas que ce monde devienne un enfer où des damnés se disputeraient avec fureur, s'arracheraient avec rage de courtes et amères jouissances, n'éveillez pas, par de téméraires promesses, des espérances que vous ne satisferez jamais ! Ou tout espoir

d'un paradis vous trompe, et le vœu de nos cœurs ne répond à rien, ou le vrai, le seul paradis est celui dont le christianisme nous découvre la magnifique perspective dans une vie future. Là seulement toutes les larmes seront essuyées par la main d'un Dieu clément et bon, etc., etc... »
— Ce qui attriste, c'est de songer que ces vérités éloquentes s'enferment dans le plus pur rayon des bibliothèques d'élite, et que, tous les matins, des milliers de journaux à un sou disent au pauvre peuple le contraire.

Mais le chef-d'œuvre de M. de Sacy, c'est selon moi, sa préface des *Lettres provinciales*. On est touché aux larmes en voyant un janséniste avéré, un janséniste de race, et, pour ainsi dire, d'obligation héréditaire, parler de ces terribles *Provinciales* avec une impartialité sereine que n'imiteraient certainement pas les détracteurs de Port-Royal. Quel aimable retour sur son enfance, sur cette éducation à la fois si chrétienne et si compréhensive, sur cette vie de famille où la mère et les filles interrompaient leur lecture pour dire chaque jour, aux heures prescrites, les divers offices de l'Église; et tout cela sans étalage, sans pédantisme de dévotion, avec la simplicité du bon vieux temps! La prière alternait avec une tragédie de Racine, une comédie de Molière, ou même un chapitre de *Gil-Blas*, un chant de la *Jérusalem délivrée*. Je ne saurais vous donner une idée du charme de cette page émue, attendrie, souvenir des années heureuses évoqué par un vieillard. C'est comme un baume appliqué par

une main discrète sur les blessures que nous font sans cesse les scandales de la politique, les vulgarités du trottoir et de la rue ; comme une fleur rare que l'on détacherait de sa tige au moment où la tempête et la grêle viennent dévaster le jardin; comme une odeur suave que l'on découvrirait au fond d'une coupe de vieux Sèvres pendant qu'une foule brutale saccagerait tout le magasin. L'auteur s'élève encore plus haut, lorsqu'il nous dit : « Pascal, s'il revenait au monde, referait-il les *Lettres provinciales ?* Se rangerait-il avec les ennemis des jésuites ? Non ; car, je vous en prie, quels auxiliaires aurait-il ? En quelle compagnie se trouverait-il ? N'est-il pas clair qu'à l'heure actuelle, sous le nom des jésuites, c'est l'Église catholique tout entière qu'on attaque, derrière l'Église catholique le christianisme même, et, avec le christianisme, toute foi en Dieu, toute croyance en l'immortalité de l'âme et en une vie future, c'est-à-dire le principe de tout droit et de toute justice ?... » — Et plus loin : « Ah ! cette plume qui a écrit pour un autre temps les *Lettres provinciales*, si Pascal la trempait encore dans une encre amère, ce serait contre ces penseurs indépendants qui insultent et outragent toute pensée qui n'est pas la leur !... » Non, jamais l'éloquence au service de la vérité ne parla un plus pur, un plus beau, un plus noble langage !

Je m'aperçois, — un peu tard, — que j'avais compté glaner des souvenirs, et que je fais de la critique littéraire. Nous parlions tout à l'heure des contrastes qui ren-

daient si piquante cette austère physionomie, et des menus détails qui la complètent. En voici un que je ne crois pas inédit. M. de Sacy causait avec un collègue des funestes effets que l'alcoolisme produit sur les plus belles intelligences : — « Après tout, disait-il, rien ne porte plus à l'indulgence qu'un sincère retour sur soi-même... Tenez, moi qui vous parle, pendant une saison où ma femme et mes enfants étaient à la campagne, je déjeunais seul, un livre dans une main et mon verre dans l'autre... Je lisais, je buvais, et tout à coup je m'aperçus que, si je n'y prenais pas garde, peu à peu j'arriverais à boire, à moi tout seul, ma demi-bouteille ! »

Lorsque M. Ernest Renan, aujourd'hui académicien, publia la *Vie de Jésus*, M. de Sacy l'annonça dans les *Débats* avec bienveillance, quoique sous toutes réserves : — « Voici, ajoutait-il, un cinquième Évangile, l'Évangile selon Renan. Je m'en tiens aux Évangiles selon saint Luc, saint Matthieu, saint Marc et saint Jean ; je ne crois pas au cinquième... » Bien récemment, au mois de juillet, l'Académie française, dans une de ses séances intimes, discutait les titres des divers candidats à la succession de Claude Bernard. M. de Sacy se déclara pour M. Renan, et, me disait un autre de ses collègues qui s'y connaît, il expliqua si bien comme quoi il prétendait rester catholique sincère tout en votant pour l'auteur de la *Vie de Jésus*, il donna ses raisons avec une si merveilleuse éloquence, que nous

étions tous sous le charme, et que ceux d'entre nous qui ont passé par le Parlement murmuraient : « C'est dommage, il est encore plus orateur qu'écrivain ! » — Eh bien, voici ce qui m'est arrivé avec ce même homme dont l'habit vert avait la manche si large. Nous dînions ensemble chez M. Cuvillier-Fleury. J'étais placé entre M. de Sacy et Hippolyte R..., un écrivain très spirituel et très sympathique, dant la mort prématurée fut un deuil pour le *Journal des Débats* et pour les lettres. Hippolyte R... connaissait mon goût très vif pour le spectacle, me parlait des pièces nouvelles, et, comme on n'est pas fâché, même en écrivant aux *Débats*, d'avoir une femme pieuse, il me dit qu'une de ses joies, après une journée de travail, était d'aller au théâtre avec sa femme, dont le confesseur accordait là-dessus toute permission. — Alors, voilà M. de Sacy, habituellement un peu pâle, qui devient écarlate. Peu s'en fallut qu'il ne frappât à coups de poing sur la table. — « Monsieur !... messieurs ! nous dit-il d'une voix courroucée, sachez que, s'il y a à Paris un confesseur, un prêtre, qui permette à une femme le spectacle, qui l'encourage à fréquenter les théâtres,... même avec son mari,... c'est que ce confesseur, ce prêtre a perdu le véritable esprit chrétien, le véritable esprit de l'Église !... »

Ce sont là des disparates épisodiques ou anecdotiques. Parlerai-je du contraste que l'on pourrait appeler historique ou politique ? En se ralliant à l'Empire après qua-

rante ans d'honnête libéralisme, M. de Sacy fut moins un grand coupable qu'un petit innocent. Pour un rien, on aurait dit de ce sexagénaire ensorcelé, qui n'avait pas eu de jeunesse : « *Il faut bien que jeunesse se passe !* » D'ordinaire, en pareil cas, les vaincus sont impitoyables, les uns parce qu'ils se sentent assez forts pour être sûrs d'eux-mêmes, les autres parce qu'ils se savent assez faibles pour envier le délinquant.

Eh bien, nous fîmes presque une exception en l'honneur de M. de Sacy. Il eut encore cette originalité et ce privilège, que, au lieu de se fâcher, on se contenta de sourire, et que les gros mots d'apostat, de renégat et de transfuge lui furent poliment épargnés. Il y avait tant de bonhomie dans son enthousiasme ! tant de naïveté dans ses extases ! On devinait si bien qu'il n'était pas perverti, mais ébloui ! Nous pouvions dire, en rappelant deux contes charmants de Voltaire, qu'il était *ingénu* parce qu'il n'avait jamais été *mondain*. La cour, les grandes dames en grande toilette, les robes décolletées, les belles épaules, lui révélaient tout un nouvel univers. Son air de béatitude, devant ces apparitions souveraines, eût désarmé les plus rigoristes. Tout au plus quelque sévère janséniste aurait pu lui reprocher de trop sacrifier à la Nature en se laissant subjuguer par la Grâce.

Somme toute, et après avoir établi la balance entre les qualités et les défauts, entre les vertus et les faiblesses, saluons M. Silvestre de Sacy avec un mélange de res-

pect, d'estime et de regret ! Reconnaissons en lui l'homme de bien, le chrétien sincère, l'écrivain exquis, le moraliste et le lettré de la trempe la plus pure ! Il a été un des derniers confidents des plus beaux génies qui aient jamais existé, un des derniers dépositaires de ces nobles traditions qui ne seront bientôt qu'un souvenir, un des derniers gardiens de cette pauvre langue française que nous appellerions volontiers la *Fille mal gardée*. Oui, que notre adieu soit un hommage ! Nous n'avons plus le droit d'être difficiles !

XII

HENRY HOUSSAYE [1]

---

9 mars 1879.

On admire les *fils de leurs œuvres*, et l'on a bien raison; toute difficulté vaincue mérite de vives sympathies, et il est peut-être moins difficile de faire beaucoup avec quelque chose que quelque chose avec rien. Il existe pourtant un genre de mérite auquel on doit une estime plus particulière. C'est celui du fils de famille littéraire, du jeune homme né sous les auspices les plus favorables, ayant d'avance, comme on dit vulgairement, *le pied à l'étrier*, débutant dans le monde et dans les lettres avec un nom tout fait, des séductions et des facilités de toutes sortes, un entourage prêt à l'applaudir, et ne profitant

1. *Histoire d'Alcibiade*. — *Athènes, Rome, Paris*, l'histoire et les mœurs.

de ces avantages que pour travailler et réussir dans des conditions plus austères, sur une voie plus âpre, à l'aide d'études plus sérieuses, plus savantes et plus fortes. M. Dumas fils a été souvent cité et loué pour avoir eu le courage de réagir sur certains points contre les exemples de son père, de faire de l'ordre avec du désordre, et de remplacer l'expansion fougueuse, l'improvisation exubérante, par une production plus réfléchie et plus sobre, une méthode plus régulière, une observation plus attentive, plus approfondie et plus concentrée. Mais enfin, quelles que soient les différences entre *Antony* et *le Père prodigue*, on peut en attribuer une partie aux influences extérieures, aux contrastes de deux générations qui se sont suivies et ne se sont pas ressemblé. D'ailleurs, sous des aspects bien divers, c'est toujours du théâtre, l'art de passionner, d'émouvoir ou d'amuser le public, ici par des prodiges de magicien, là par des procédés d'alchimiste. Or, l'alchimiste et le magicien, quoique l'un se serve d'une baguette et l'autre d'un alambic, sont, au fond, de même provenance et de même race; ils opèrent le même œuvre, celui-ci par le dehors, celui-là par le dedans.

M. Henry Houssaye est peut-être plus étonnant, toutes proportions gardées. Supposez qu'il eût été ce qu'indiquait la vraisemblance; spirituel, léger, fantaisiste, amoureux de loisir et de plaisir, comparable à ces gentilshommes ou à ces millionnaires de naissance, dont on a dit qu'ils n'avaient eu que la peine de naître. Le voilà, au

sortir de l'adolescence, forcé d'être excessivement jeune, sous peine d'être plus vieux que son père. Le voilà dans un milieu brillant et charmant, où il peut se croire un prince de féerie, où tout se combine pour monter et griser une imagination de vingt ans. La prose bourgeoise de notre époque, la loi du travail, l'idée de lutte, d'effort et de combat, disparaissent dans cette atmosphère enchantée où l'on ne sait plus si l'on est le contemporain de M. Dufaure, de Maurice de Saxe, d'Alcibiade ou de Marino Faliero. L'hôtel parisien s'y transforme en palais de Venise, et l'on est étonné, en ouvrant la fenêtre, d'apercevoir un fiacre traversant l'avenue Friedland au lieu d'une gondole glissant sur la lagune. Fantasio y tend la main à Cymbeline, Silvia y donne la réplique à Léandre; Watteau y trouve des sujets pour ses *Fêtes galantes*. L'habit noir, la cravate blanche et le chapeau tromblon y demandent pardon de leurs modernes laideurs aux patriciens en pourpoint de velours qui nous regardent du fond de leurs cadres d'or. Les robes décolletées, chefs-d'œuvre du tailleur pour dames, semblent attendre le domino de satin rose, pour intriguer, sous le masque, les héros de salon ou de théâtre. Le jeune et sémillant néophyte n'a pas besoin de lever les yeux au ciel pour voir des *étoiles;* elles sont toutes là, étoiles de la comédie et de l'opéra, du drame et de la danse, prodiguant leurs gracieux sourires à cet heureux Chérubin que se disputent gaiement la comtesse et la ca-

mériste, Rosine et Suzanne. Marivaux, renouvelé par Alfred de Musset, y joue à perpétuité *les Jeux de l'amour et du hasard,* à condition que le hasard gagnera toujours, et que l'amour ne perdra jamais. Que deviennent, dans cette éclatante mêlée, la littérature, le roman, la poésie, l'art, la science? La science abdique, l'art s'amuse, la poésie s'émiette, le roman abuse des familiarités et des licences du *chez soi;* la littérature se fait bonne fille; elle est tellement sûre de sa clientèle, tellement certaine de lui plaire, que sans chercher midi à quatorze heures, elle raconte nonchalamment de jolies histoires, échos fidèles ou indiscrets, copies légèrement gazées, répétitions générales des scènes qui l'ont prise pour témoin, des soupirs dont elle a eu la confidence, des trahisons que l'on pardonne, des serments que l'on oublie, des éternités de vingt-quatre heures, des coquetteries qui simulent la passion, des passions qui se nouent et se dénouent entre deux valses de Strauss; tempêtes dans un flacon d'oppoponax, voyages autour du boudoir, tour du monde galant en moins de quatre-vingts jours, épisodes des *Mille et une Nuits,* contés par des Shéréazades de la rue de Bréda; fictions essentiellement parisiennes et, par conséquent, cosmopolites; singulières et féminines alliances où le huit ressorts des belles pécheresses porte l'écusson des duchesses, où Ninon arrête madame de Sévigné dans la rue pour lui demander de ses nouvelles, où Manon et Marion se font présenter à la cour, où Aspasie réclame ses droits au ta-

bouret; où la princesse russe, la *marchesa d'Amaëgui*, l'actrice en vogue, la grande dame du faubourg Saint-Germain, la paroissienne de Notre-Dame-de-Lorette, Marguerite Gautier, la vicomtesse de Beauséant et la baronne de Lignoles fraternisent et se fondent dans un type presque uniforme; littérature facile, comme nous disions au beau temps des querelles courtoises de M. Nisard avec Jules Janin; littérature aimable, avenante, pimpante, engageante, souriant à travers ses petites larmes, trempant dans une coupe de vieux sèvres son bouquet de camélias, de myosotis et de tubéreuses, un soupçon de rouge sur les joues, une mouche assassine au coin des lèvres, prompte à atteindre sa quinzième édition comme un roman de M. Zola, trop spirituelle pour s'en vanter, et sûre que nous lui pardonnerons toutes ses peccadiles, si elle nous promet une place dans *le Quarante-unième fauteuil*.

Eh bien, non; M. Henry Houssaye a su réagir contre les capiteux effluves de cette chaude atmosphère; il a triomphé des tentations de ce paradis mondain où de gentils démons offraient des fleurs et des fruits à ses mains juvéniles, et d'où il n'aurait pas eu à sortir, quand même il aurait succombé. Il n'y voyait pas l'arbre de science, et c'est celui-là qu'il cherchait. Il a voulu être *lui*, garder sa physionomie bien distincte, travailler pour réussir, étudier pour connaître, feuilleter les gros livres, s'assimiler les textes, interroger les ruines, cacher son

jeune visage sous un capuchon de bénédictin, allier une érudition profonde à un sentiment très fin de l'esthétique et de l'art, associer en sa personne Winkelmann à Choiseul-Gouffier, Beulé à Fauriel, se faire archéologue, helléniste, antiquaire, numismate, historien, critique, moraliste; le voilà couronné par l'Académie française et signant des livres que ne désavoueraient ni un membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, ni un membre de l'Académie des Beaux-Arts; *Histoire d'Alcibiade*, *Histoire d'Apelles*, *Athènes*, *Rome et Paris*. Si j'osais, je dirais qu'il s'est nourri de brouet noir pour mieux goûter l'ambroisie, et qu'il s'est fait Spartiate pour être plus complètement Athénien.

L'*Histoire d'Alcibiade* a plus de huit cents pages; essayer de l'analyser, même en glissant à la surface comme ces hirondelles de mer dont l'aile effleure la vague sans y laisser un pli, ce serait dépasser de beaucoup les limites de ce chapitre, où je me suis proposé d'ailleurs d'esquisser une figure plutôt que d'étudier l'ensemble d'une œuvre. M. Henry Houssaye, en prenant le bel Athénien pour son héros, l'a quelque peu traité comme il s'est traité lui-même. Il a voulu que l'on prît au sérieux celui qui ne paraissait que séduisant. La postérité n'a pas de caprices, comme l'actualité; mais elle a des partis pris dont elle refuse de démordre. Un poète a écrit vingt mille vers; elle en apprend par cœur une centaine, et bonsoir! Le reste n'existe plus que pour mémoire, —

que dis-je ? pour oubli. Elle possède un casier historique, dont chaque compartiment a son étiquette ; quand une fois elle a classé un personnage dans une de ces cases, il est d'autant plus difficile de changer ce classement que l'époque est plus lointaine, les masses plus ignorantes, le public plus indifférent, les paresseux ou routiniers plus enclins à répéter la leçon apprise et à se contenter du moule proverbial. Nous connaissons tous ou nous croyons connaître l'Alcibiade légendaire. Pour bien des gens, il existe tout entier dans les perfections de cette beauté plastique, que les anciens estimaient à un si haut prix et dont les modernes dispensent généralement leurs hommes politiques. Les *succès* d'Alcibiade — toujours d'après la légende — tiennent de plus près à ceux de Létorières que de Turenne, et du maréchal que du cardinal de Richelieu. C'est le don Juan attique ou antique, c'est-à-dire avec les différences infinies qui séparent le monde païen de la société chrétienne, le monde où le triomphe du séducteur, autorisé par l'exemple des dieux et des déesses, passait pour un hommage au beau plutôt que pour un outrage à la vertu, de la société où le succès de l'homme à bonnes fortunes doit commencer par se cacher et consiste à faire commettre une faute. L'erreur d'optique que la postérité a commise, et que réfute excellemment le livre de M. Henry Houssaye, tient surtout à ces différences sociales. Elle s'est obstinée à ne voir en Alcibiade que le type de beauté idéale, le modèle incom-

parable des statuaires et des peintres, le vainqueur des jeux olympiques, l'idole des jolies femmes de son temps, l'amant préféré d'Aspasie, l'artiste possédant tous les secrets de la lyre, du chant et de la flûte, l'homme à la mode par excellence ; mode si bruyante, entremêlée de tant de curiosité, de jalousie, de badauderie et de rumeurs, qu'il en vint à couper la queue de son chien, non pas pour faire parler de lui, — on n'en parlait que trop ! — mais en guise de dérivatif, afin d'offrir une diversion à de plus dangereux commérages. Hélas ! oui, ce chien et cette queue coupée tiennent plus de place dans l'histoire légendaire d'Alcibiade que les batailles gagnées, les traités d'alliance, les victoires navales, les plans de campagne et tous les événements mémorables dont il fut souvent l'arbitre. Pourquoi ? c'est que la postérité, dans ses enquêtes, reste chez elle au lieu de faire le voyage des siècles, et de se déplacer pour se renseigner. C'est que, en dépit de nos nivellements, de notre pêle-mêle, de notre confusion et de nos débâcles, un homme, un *moderne*, beau comme Alcibiade, aspirant à le recommencer, habile à conduire un char, à distancer les jockeys les plus retors, doué, comme lui, de tous les talents d'agrément, chantant comme Faure, touchant du piano comme Liszt, *coqueluche* de la grande et de la petite bicherie, charmeur, séducteur, enjôleur, adorable, adoré, irrésistible, se trouverait placé, s'il voulait jouer un rôle politique, dans la rigoureuse alternative, ou de déposer et même de cacher

ce prestigieux bagage en entrant au vestiaire du Parlement et des ministères, ou de s'entendre incessamment rappeler que ces futilités brillantes lui ferment la carrière des hommes d'État, et qu'Elleviou est le contraire de Grévy. N'avons-nous pas vu le plus éloquent, le plus sympathique, le plus mélodieux, et souvent le mieux inspiré des *maîtres de la lyre*, malgré des intuitions quasi-prophétiques, traité de rêveur, de visionnaire, de *poète* chimérique et songe-creux, par les esprits positifs et les avocats, renvoyé par eux à ses *méditations*, à ses *harmonies*, à ses nuages, finalement forcé de se faire prendre au tragique pour qu'on le prît au sérieux, et de mettre au monde une Révolution pour qu'on le crût capable de quelque chose?

Hâtons-nous d'ajouter qu'une tournée à Versailles, un jour de grande séance, et un coup d'œil sur toutes ces têtes parlementaires, suffisent à nous prouver que le péril n'est pas de ce côté-là, et que, si nos hommes d'État et leurs groupes compromettent la République, ce ne sera pas pour avoir trop ressemblé à Alcibiade.

Quoi qu'il en soit, ce livre très intéressant, très curieux, où l'érudition se colore et s'illumine d'un rayon du ciel d'Athènes, nous attire et nous séduit par sa physionomie originale. D'ordinaire, en racontant la vie d'un homme célèbre, un historien n'a qu'à s'entourer de documents authentiques, à éclaircir les faits contestés, à remonter aux sources, à juger ou à moraliser ce qu'il retrace, et

quelquefois à combattre des préventions ou des erreurs de détail. C'est ainsi par exemple — pour nous en tenir à l'antiquité — que je comprendrais une histoire de Lycurgue, de Périclès, de Thémistocle, de Démosthènes, d'Alexandre, d'Annibal, de Numa, de Paul-Émile, de Caton, de Fabius, de Scipion ou de Pompée. Ici tout était à faire ou à refaire. Il fallait, encore une fois, que l'Alcibiade légendaire devînt l'Alcibiade historique. M. Henry Houssaye n'a pas été effrayé des difficultés de sa tâche, et il s'en est excellemment acquitté. Le dirai-je ? C'est nous qu'il effraye, non pas quand il s'agit de le lire — car il est de ceux qui font de l'érudition une *charmeuse* — mais quand nous calculons le nombre prodigieux de recherches et de lectures, d'heures de travail et de veille, que suppose un pareil ouvrage. Presque toutes les pages sont frangées de citations et de notes qui prouvent que, s'il y a de l'abeille chez le jeune écrivain, cette abeille est d'une espèce rare qui réussit à faire du miel avec des buissons. J'insiste sur ce point parce que c'est, selon moi, le trait caractéristique; un saint Antoine de vingt-cinq ans, entouré des tentations les plus parisiennes, les plus amusantes, les plus souriantes, les plus provocantes, assez spirituelles pour idéaliser le plaisir et donner de l'esprit au désœuvrement, ayant le courage de s'enfermer dans son cabinet, dans sa bibliothèque — j'allais dire dans sa cellule — et compulsant Thucydide, Diodore de Sicile, Aristophane, Démétrius de Phalère, At-

hénée, Hesychius, Aristote, Xénophon, Plutarque, Aulu-Gelle, Pamphile d'Épidaure, Duris de Samos, Eschine, Hérodote, Andocide, Isocrate, etc. Je m'arrête; les *et cætera* couvriraient toute la page. Remarquez qu'il les cite très souvent en grec, dont il n'aurait pas besoin pour être embrassé. Ce mérite suffirait au succès d'estime parmi les savants en *us*, que l'on pourrait même appeler les savants en *os*, vu les prédilections helléniques de M. Henry Houssaye. Il a le droit d'en réclamer un autre. Apostillée par de graves auteurs que notre frivolité trouverait probablement un peu ennuyeux, l'*Histoire d'Alcibiade* se lit d'un bout à l'autre sans une velléité d'ennui. Elle a toute la valeur de ces restitutions ou restaurations archéologiques ou artistiques, qui plaisent tant à notre époque, et où l'art et la science se font complices de la curiosité. Imaginez une métamorphose. Représentez-vous le personnage historique sous l'aspect d'une de ces ruines magnifiques, — Acropole ou Parthénon, Panthéon ou Colisée, — auxquelles l'érudition rend ce que les siècles et les hommes leur ont pris, et qui, une fois restaurées et ranimées par elle, l'aident à leur tour à faire revivre les événements et les figures du passé. Elle rétablit un chapiteau, elle sculpte un fronton, elle soulève une dalle, elle répare une colonne, elle cisèle un bas-relief, elle enroule une feuille d'acanthe, elle rouvre un portique, et lorsqu'elle a terminé ce travail d'induction, de patience et de savoir, il se trouve que la ruine est redevenue un

monument et le monument un chapitre d'histoire. Tel est le livre de M. Henry Houssaye.

Son récent volume, — *Athènes*, *Rome*, *Paris*, l'histoire et les mœurs, —(1879)—a des allures plus familières, plus accessibles à notre ignorance. — « Sous Phidias, j'eus Athènes pour mère ! » a dit Béranger. M. Henry Houssaye pourrait le redire. C'est un Philhellène tard venu, mais d'autant plus convaincu et plus fidèle; car son amour pour la Grèce, réfléchi et personnel, dégagé des entraînements de la mode, n'a plus à faire sa partie dans cette symphonie d'enthousiasme qui eut le privilège, il y a un demi-siècle, d'imposer un moment la poésie à la politique. L'autre jour encore, il publiait dans la *Revue des Deux Mondes* (15 février), *sur la Grèce et les provinces grecques de la Turquie*, des pages bien remarquables, inspirées par son affectueuse sympathie pour cette Grèce moderne, si intéressante à la fois et si embarrassante, dont il dit avec raison : « La Grèce est née blessée. » Rien de plus juste. Sans compter tous les éléments de désorganisation et de désordre que contiennent en germe une insurrection et une guerre d'indépendance, même les plus légitimes, nous pouvons expliquer les déceptions que nous a fait subir notre illustre protégée, par cette fatale circonstance qu'elle n'était pas un pays neuf, n'ayant qu'à profiter de sa délivrance pour se constituer, mais un pays ruiné, contraint de s'organiser sur des débris.

Dans le premier chapitre de son volume, M. Henry

Houssaye indique à grands traits ce que pourrait être l'histoire d'Athènes à Athènes. — « En montant la colline de l'Acropole, nous dit-il, en parcourant la plaine d'Athènes du côté du temple de Jupiter Olympien, ou en suivant les bords poudreux du Céphise, combien de fois nous avons pensé qu'il y aurait à faire l'histoire d'Athènes à Athènes, comme Ampère a fait l'histoire romaine à Rome ! » — Il remarque finement que l'Athènes contemporaine est plus voisine de l'antiquité que Rome moderne. En effet, elle n'est séparée de son immortelle aïeule que par le vide ; elle n'a, pour ainsi dire, qu'une génération de ruines, et l'historien qui, pour la raconter, voudrait la retrouver et la consulter chez elle, n'aurait à interroger qu'une époque et à fouiller qu'une poussière. Aucun objet intermédiaire ne viendrait masquer sa vue, distraire son regard ou dépister ses recherches. Rome, au contraire, s'est transformée par gradations successives ; au lieu de tomber d'un seul coup, comme Athènes, en livrant ses merveilles au temps et aux barbares, elle s'est continuée dans de nouvelles conditions, sous d'autres formes, avec de nouveaux horizons de grandeur et de gloire. Elle a greffé une civilisation sur les restes des civilisations disparues. Elle a fait des reliques avec des décombres. A mesure que ses monuments menaçaient ruine, elle les sauvait ou les consacrait en les affectant à un autre usage. Ce génie d'assimilation, cette faculté d'infiltration de l'antiquité dans le moyen âge, du paga-

nisme dans le christianisme, de la Rome des consuls ou des Césars dans la Rome des martyrs et des Papes, offre au savant, à l'artiste, au touriste, au chrétien, un admirable sujet d'étude, mais complique le travail de quiconque veut aller droit à l'antique Rome, s'y installer, l'avoir sous les yeux et sous la main en écrivant son histoire. La Grèce, Athènes et ses glorieuses rivales, n'ayant jamais eu de quoi remplacer ce qu'elles perdaient, nous présentent, pur de toute surcharge et de toute retouche, ce qu'elles ont conservé. M. Henry Houssaye a parfaitement saisi cette nuance. En lisant ce premier chapitre, étude d'après nature en vue d'un grand tableau, on se dit que nul ne serait plus capable de faire pour Athènes ce qu'Ampère a fait pour Rome; avec cette différence qu'Ampère, à Rome comme partout, a toujours l'air d'un voyageur ou d'un passant, tandis que M. Henry Houssaye, à Athènes, n'aurait pas même à se faire naturaliser Athénien.

J'aime beaucoup son *Hercule*, sans doute en vertu de la loi des contrastes. Quelle belle besogne aurait aujourd'hui ce dompteur de monstres, qu'Ottfried Müller nous peint comme un héros tutélaire, personnifiant les instincts de justice vengeresse! que d'hydres polycéphales à décapiter! que de serpents à étouffer! que de taureaux à prendre par les cornes! quelle horrible nuée d'oiseaux stymphalides à dissiper! que de brigands Cacus à égorger! que de vautours à abattre, occupés à ronger le foie d'un Prométhée de notre connaissance, puni pour avoir

dérobé les secrets de la foudre et bravé le courroux des dieux ! Lorsque je me représente Hercule en homme excessivement fort, voici, de toutes ces prouesses, celle que j'envie le plus. Riverain de la Durance et du Rhône, que de fois j'ai songé à les débaptiser, à les appeler l'Alphée et le Pénée, et à les détourner de leur cours pour les faire passer, comme un double torrent, à travers des étables encore moins bien tenues que celles d'Augias ! Mais j'ai presque honte de ce médiocre badinage à propos de l'œuvre fort sérieuse d'un jeune écrivain dont je pourrais être le grand-père. Mieux vaut vous engager à lire sa piquante étude sur la *Femme à Athènes*. Ici M. Henry Houssaye m'apprend bien des détails que j'ignorais, et quelques autres qui me laissent des doutes, même après l'avoir lu. Selon moi, il attache trop d'importance aux anathèmes des Conciles, des Pères de l'Église, des théologiens et des prédicateurs contre la femme, et il en conclut que ce n'est pas par le christianisme, mais par la monogamie hellénique, que la femme fut réellement affranchie et réhabilitée. Je ne suis pas tout à fait de son avis. Le christianisme humilie la femme comme la grande tentatrice, comme la personnification la plus dangereuse de tout ce qui peut renouveler et aggraver la chute originelle ; mais, en même temps, il la relève, il la glorifie comme la messagère de pardon et de salut. Il la place constamment entre la faute et la rédemption ; il propose pour modèle la Vierge qui donna au monde son Rédem-

pteur divin et qui réunit en elle seule les deux dignités suprêmes de la femme, la virginité et la maternité. Il y a aussi loin de là aux conditions purement sociales de la monogamie hellénique, que d'un article de loi, d'une institution ou d'une tradition, aux plus délicates notions du devoir, aux plus nobles privilèges de l'âme, aux mystères les plus sacrés du monde moral. L'étude de M. Henry Houssaye n'en est pas moins charmante. Mettez en regard de ces pages attiques la *Parisienne au* XVIII[e] *siècle*, que vous rencontrez dans le même volume; vous aurez à la fois un pendant et un contraste.

L'espace me manque pour vous parler du *Drame d'Érostrate*, cet affamé de célébrité, ce tragique incendiaire que les États Ioniens appliquèrent à la torture, et à qui nous voterions aujourd'hui une amnistie triomphale; *des Délits et des Peines à Athènes; des Chants populaires de la Grèce*; *du Procès des Césars; du Premier Siège de Paris* (an 52 avant l'ère chrétienne), récit dignement salué par M. de Saulcy et accueilli par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Puisque, à tous les points de vue, nous sommes en Attique, je veux y chercher un grain de sel, c'est-à-dire une critique, le sel de la louange. Dans son *Anniversaire* (26 janvier 1872), M. Henry Houssaye ne paye-t-il pas, lui aussi, son tribut à cet égoïsme, à cet orgueil, à cet *exclusivisme* parisien, assez tenace pour résister aux leçons les plus accablantes et pour croire que tout est sauvé, si Paris retarde une

capitulation inévitable? — « Paris, nous dit le vaillant écrivain qui fut un des vaillants assiégés, Paris a capitulé quand il n'a plus eu de pain; mais Paris se devait à lui-même de résister jusqu'à la dernière extrémité. » — Non; Paris, capitale de la France, devait songer à cette malheureuse France dont chaque semaine de résistance rendait les angoisses plus cruelles, la détresse plus horrible, la ruine plus complète, le démembrement plus certain. Paris, la ville intelligente, devait comprendre, à dater du 31 octobre 1870, que cette défense dont il était si fier, serait tôt ou tard une arme à deux tranchants qui se retournerait contre lui-même; il devait reconnaître que trop d'impurs et menaçants alliages se mêlaient à cette défense, pour qu'elle ne fût pas condamnée à s'envenimer en se prolongeant, et à devenir révolutionnaire, meurtrière, radicale, terroriste et communarde, après s'être appelée nationale. Il devait enfin se dire qu'il avait charge d'âmes, et que, parmi ces âmes, il y en avait de trop précieuses pour les exposer à perpétuité aux stupides caprices des obus et des canons prussiens. Le coup qui a frappé Henry Regnault pouvait atteindre Henry Houssaye, et je répète après l'avoir lu : « Franchement, c'eût été dommage! »

XIII

JULES ROLLAND [1]

16 mars 1879.

Ces *Causeries*, déjà bien incomplètes, le seraient plus encore si la littérature provinciale n'y trouvait, de temps à autre, une place. Mais, cette fois, je n'ai pas même à chercher ma phrase pour présenter dignement la province à son haut et puissant seigneur; car ce chapitre d'histoire locale se rattache de tous les côtés à la grande histoire. Il touche à la Renaissance, il effleure la poésie des trouvères, rappelle les conflits sanglants des hommes du Nord avec la civilisation méridionale, nous renseigne sur l'état des esprits, la physionomie des écoles, la culture des lettres dans l'ancien régime, nous introduit dans cette admirable cathédrale d'Albi, chef-d'œuvre de

1. *Histoire littéraire de la ville d'Albi.*

l'architecture gothique, dit son mot sur la réforme, nous mène à l'Académie française, évoque le grand nom de Molière, transporte à Albi une intéressante copie de l'hôtel de Rambouillet, nous met en présence des ennemis et des défenseurs de la compagnie de Jésus, et ne nous congédie qu'après avoir passé en revue les écrivains albigeois du XVIII[e] siècle. Connaissez-vous beaucoup de livres parisiens qui renferment, en quatre cents pages, autant d'attrayants souvenirs, d'épisodes mémorables, de curieuses figures, de sérieux ou agréables traits d'union avec notre histoire littéraire ?

L'idée-maîtresse de l'ouvrage de M. Jules Rolland, c'est la recherche attentive et, pour ainsi dire, filiale de ce que furent, avant 1789, les efforts des magistrats de sa ville natale pour seconder le réveil des intelligences, établir des centres d'instruction publique, fonder des écoles, ménager les transitions entre le moyen âge et le génie de la Renaissance et s'associer à cet immense mouvement d'où sortit tout armé le XVI[e] siècle, exubérant, turbulent, inquiétant, inventif, subversif, original, plein de sève, enfant terrible, hardi comme un page, savant comme un docteur, pressé de jeter sa gourme en attendant la férule et la discipline du XVII[e]. Mais un écrivain doit toujours compter avec la frivolité ou l'inattention de ses lecteurs. Ce qu'on lira avec le plus de plaisir dans son livre d'ailleurs excellent, — M. Rolland le devine, — ce sera la partie épisodique, anecdotique, celle où

l'on rencontre des figures de connaissance, où l'on fait connaissance avec des figures nouvelles, où l'on retrouve les devanciers de nos poètes provençaux, où l'on assiste aux séances des cours d'amour; celle qui répond à un goût particulier de notre époque, curieuse, éprise du détail, et tellement obstinée à chercher dans l'événement le personnage, qu'elle a détourné de son vrai sens le mot *personnalité*, pour que sa passion pût s'exprimer dans sa langue.

Jamais on ne parla plus qu'aujourd'hui d'enseignement, d'instruction primaire, populaire, publique, laïque, progressive, rivale de la lumière électrique, douée de toutes les qualités et de toutes les libertés nécessaires pour faire des républicains complets, trop savants pour se reposer dans ce qu'ils ignorent, trop ignorants pour se méfier de ce qu'ils savent. On en parle tant, que l'on paraît croire, — et n'est-ce pas, en effet, une des thèses favorites de nos vainqueurs? — que rien n'a existé dans ce genre, avant 89, que, sur tous les points de la France, les classes dirigeantes avaient pour unique souci d'épaissir l'ombre et de perpétuer les ténèbres, afin que le peuple fût plus facile à gouverner, à opprimer et à exploiter. En fait d'exploitation, nous ne voyons pas ce que le peuple a gagné à changer de maîtres et de guides. Il nous semble que cette science spéciale, en passant des mains du prince et de l'évêque à celles du tribun, du journaliste et du charlatan, a atteint des proportions et

des perfections inconnues aux siècles de barbarie. Sérieusement, le livre de M. Jules Rolland nous montre, dans un petit cadre, la féconde institution des écoles communales, la jeunesse studieuse, sans distinction de rang et de fortune, n'ayant qu'à vouloir pour savoir et à savoir pour pouvoir, l'influence civilisatrice de prélats admirablement lettrés tels que Diogénien, Saint-Salvi, Saint-Didier; doctes et lumineux préludes d'une civilisation précoce, brillante, ingénieuse, raffinée, galante, chevaleresque, fleurie, qui devança de plusieurs siècles la civilisation septentrionale, et trouva dans la poésie des troudabours son expression la plus charmante; exquise et délicate d'abord, puis compromise ou amollie par un peu trop d'ardeur sensuelle et de licence.

Arrêtons-nous un moment à cette phase poétique où la ville d'Albi ne le cède en rien à ses voisines, et qui prête à bien des rapprochements. Si nous étions encore au temps où florissait le parallèle, nous aurions ici une belle occasion de comparer les troubadours aux modernes *félibrés*, et peut-être de demander au passé quelques leçons pour le présent. La muse des troubadours, antérieure aux autres littératures de l'Europe, se ressent des mœurs de l'époque féodale; elle hante les châteaux et s'adresse de préférence aux châtelaines; sa mission est de polir à la fois et de charmer une société adolescente, épanouie aux premiers rayons de son printemps, enivrée plutôt que pervertie, encore éprise d'idéal, mais

heureuse d'échapper aux rudesses du moyen âge et aux austérités du christianisme monastique pour pratiquer la religion du plaisir. De là le caractère tour à tour mystique et voluptueux de cette poésie, suivant qu'elle est réglée, assainie, ennoblie, purifiée par la gracieuse casuistique des cours d'amour, ou sollicitée à des rechutes de paganisme par ses origines méridionales; suivant qu'elle se laisse dominer par les femmes ou qu'elle s'amuse à les séduire. Mais sa période de corruption et d'amollissement est aussi celle de sa décadence. Ces aimables poètes, Azémar, Albertaz Cailla, Guillaume de Lescure, Evesque, Guillaume Huc, à l'affût d'un sourire, en quête d'une fleur, d'un regard ou d'un baiser, en extase devant la beauté, moins familiers avec l'acier qu'avec le velours et la soie, furent dispersés et réduits au silence par la formidable croisade de Simon de Montfort. La poésie romane ne se releva jamais complètement de ce coup de foudre, revanche du Nord contre le Midi et de la sévérité catholique contre les amoureuses et joyeuses libertés de l'Église albigeoise.

Tout autre est le rôle de la poésie provençale, telle que nous l'avons vue se greffer sur la littérature contemporaine, non pas comme une branche parasite, mais comme un de ces sauvageons dont les fruits ont souvent plus de saveur que ceux des vieilles espèces. Son honneur est de s'adresser tout ensemble aux lettrés pour les faire jouir du réveil d'une langue que l'on croyait morte, et

au peuple pour le moraliser, pour le consoler, pour mêler un peu de superflu à son laborieux nécessaire, pour le réconcilier avec ses travaux, sa charrue, ses outils et les images de sa vie rustique, pour lui rendre, dans la mesure du possible, le goût de l'idéal, l'emploi de son intelligence, le prix de son âme, le sens de sa valeur, de son origine, de sa destinée, pendant que de venimeuses propagandes le matérialisent, le dépravent, l'égarent et l'abrutissent. Son charme est d'être pour le paysan et l'ouvrier le plus honnête et le plus économique de tous les luxes, d'accompagner ou de suppléer pour eux la touffe de clématites ou de glycinées qu'ils entrelacent autour de leur porte, la giroflée ou l'œillet qu'ils cultivent sur leur fenêtre, le chardonneret ou le bouvreuil qui gazouille dans leur chambre. Son devoir est d'être toujours populaire sans être jamais démocratique, ou, en d'autres termes, de s'associer intimement, cordialement, tendrement, aux joies, aux douleurs, aux habitudes, aux affections, aux aspirations des classes pauvres, sans rien dire qui puisse les dégoûter de ces joies, les révolter contre ces douleurs, les détourner de ces affections, les mécontenter de ces habitudes ou donner à ces aspirations confuses une direction dangereuse. Mais que dis-je? Et pourquoi tracer un programme, quand nous avons sous nos yeux les modèles de ce que doit être la poésie provençale? Mistral et Roumanille, chacun dans sa sphère et dans son genre, nous offrent les types les

plus excellents de cette poésie depuis les cimes de l'épopée et du lyrisme, en passant par les pentes verdoyantes de l'idylle, jusqu'à la veillée d'hiver où on se raconte des histoires, à l'*établi* où on fredonne le refrain de la chanson, au lavoir de village où la douce voix de Magali alterne avec le murmure de la fontaine, à l'atelier, à la ferme, au sillon où le véritable peuple a vite reconnu son véritable ami. Frelatez cette liqueur saine et généreuse; laissez tomber dans cette source limpide, née en un creux de rocher de nos Alpines, une dose quelconque de sensualisme, de radicalisme, de socialisme, d'égoïsme et de vanité jalouse, vous ne la falsifiez pas, vous ne la dénaturez pas; vous l'anéantissez.

Si j'ai fait si vite le voyage d'Albi à Avignon et à Maillane, c'est que M. Jules Rolland m'en donne l'exemple; c'est que, au moment où le grand poète de *Mireïo* et des *Iles d'or* est l'objet d'odieuses et basses calomnies, j'ai été heureux de rencontrer, sous la plume d'un honnête homme et d'un homme de talent, les lignes suivantes : « — Après six cents ans, l'immortel auteur de *Mireïo* pourra s'écrier dans un sublime élan d'éloquence : « O laurier de Toulouse, ô laurier de Vaucluse, ô laurier toujours vert qui symbolises gloire, lumière et poésie, en terre du Midi, tu renaquis dans tous les siècles; tu y repousseras toujours !... »

Un des chapitres les plus intéressants de cette *Histoire d'Albi* est celui que l'auteur intitule la *Commune et la*

Cathédrale. M. Jules Rolland aurait pu, à la rigueur, prendre parti, sinon pour l'hérésie albigeoise contre Simon de Montfort, du moins pour cette pauvre civilisation du XIIIe siècle, pour cette tige de primevère et de perce-neige, si cruellement broyée sous le talon du terrible croisé et de ses hommes d'armes, qu'elle négligea, plus tard, de réclamer sa date, perdit son tour de priorité et ne fut plus qu'un épisode, un préambule à demi perdu dans les origines de la civilisation et de la littérature françaises. M. Rolland n'en a rien fait, et il a eu bien raison. A cette époque, son pays natal offrit le rare spectacle d'une religion raffermie, ravivée, régénérée par une persécution qui s'exerça en son nom au lieu d'être dirigée contre elle. — « L'albigéïsme, nous dit-il, était un fruit pourri de la décadence, qui tomba aux premières secousses ; au commencement du XIVe siècle, il n'en est déjà plus question. » — Ce qui survit, c'est une foi plus pure, puls austère et plus forte. Elle s'affirme avec un éclat et une grandeur incomparables dans la cathédrale, la Sainte-Cécile d'Albi, dont le cardinal de Castanet eut la glorieuse initiative, dont il fut le premier architecte, et qui a inspiré à l'historien de très belles pages. Étrange époque où un gigantesque monument de l'art gothique sortait d'une terre dévastée, ravagée, arrosée de sang en l'honneur des croyances dont ce monument était le symbole, et protestait contre une hérésie extirpée par le fer et par le feu ! Dans nos idées modernes ce devrait être le

contraire. L'art, l'esprit, la pensée, l'expression du sentiment national, ce qui reste libre chez l'homme, sous le joug ou le glaive du plus fort, auraient dû se retourner contre tout ce qui profitait des excès de cette force. C'est qu'au fond des erreurs d'un siècle de foi il y a encore de la foi. C'est que, sous cette couche factice, plus ou moins épaissie par les mauvaises passions ou les débris des religions disparues, il suffisait d'un regard pénétrant et d'une main ferme pour découvrir de quoi refaire un chrétien. Aujourd'hui, ce n'est plus la vérité qui persécute le mensonge; c'est le mensonge qui se déchaîne contre la vérité, en attendant qu'il emploie des moyens violents pour l'étouffer et la détruire. Le gros public est naturellement du côté des menteurs, mais sans y mettre ni une conviction bien robuste, ni une passion bien sincère; les beaux esprits assistent au conflit comme à un spectacle. Dans les siècles qui croient, les hérésiarques s'appellent Arius, Eutychès, Jean Huss, Luther, Calvin; dans les siècles qui doutent, ils se nomment l'abbé Châtel ou *papa* Loyson. Ces noms peuvent servir à mesurer la différence.

Je suis forcé, à mon grand regret, de passer rapidement sur des chapitres qui mériteraient une mention spéciale; *les Lettres et le Clergé*, où nous reconnaissons, une fois de plus, que le cierge est le contraire de l'éteignoir; *la Renaissance et la Réforme*, deux sœurs qui s'entr'aidèrent sans s'aimer; *le Mouvement littéraire et les Jésuites*, où

le nom du P. Vanière me rappelle ce *Prædium rusticum*, que j'ai su autrefois par cœur; j'ai hâte d'arriver à l'Académie... non, pardon! à Claude Boyer et à Michel Leclerc, qui représentent la ville d'Albi à l'Académie française. M. Jules Rolland a eu le très bon esprit de ne pas surfaire ces deux académiciens. Il est dans le vrai quand il s'étonne que deux hommes de talent, honorables, inoffensifs, placés sous d'illustres patronages, aient soulevé de telles colères et se soient mis sur les bras l'inimitié de Racine et de Boileau. Leur seul tort était d'écrire des tragédies, et le courroux que le *tendre* Racine aiguisait en épigrammes est d'autant moins explicable que ces tragédies étaient plus inférieures aux siennes. Il y a là un trait de mœurs et un trait de caractère que M. Rolland relève avec autant de justesse que de finesse. Tout en admirant la littérature du grand siècle, il faut bien avouer que l'élévation des sentiments, la beauté du langage et la noblesse des pensées y contrastaient, même chez les meilleurs, — tranchons le mot, — avec un reste de *cuistrerie*. On peut l'attribuer à la dépendance où ils vivaient, à la nécessité de payer des pensions par des flatteries, au rôle subalterne qu'ils acceptaient vis-à-vis des grands de ce monde, et aussi, dès qu'ils se retrouvaient entre eux, à l'immense importance que prenaient à leurs yeux leurs personnes, leurs ouvrages, leurs succès, leurs rivalités et leurs griefs. Ce bizarre effet d'optique était favorisé par le gouvernement absolu

qui obligeait la politique à n'être que nouvelliste, par le goût de la société polie qui aimait passionnément les lettres et par la situation particulière des écrivains qui voyaient la cour et la noblesse les rechercher tout à la fois et les tenir à distance. Le mot du grand Condé sur Voiture : « Il serait insupportable s'il était de notre condition ! » résume cet état mixte où se touchaient les extrêmes ; le contact avec un monde d'élite dont les leçons d'urbanité, d'élégance, de délicatesse intellectuelle et morale n'étaient pas perdues pour ces esprits supérieurs, et le sentiment de leur infériorité sociale. Rien de pareil aujourd'hui, malgré nos âpretés démocratiques. Vous figurez-vous Émile Augier, Alexandre Dumas ou Victorien Sardou lançant une épigramme barbelée contre un auteur médiocre, parce qu'il aurait traité à sa façon un sujet analogue aux *Fourchambault*, au *Demi-Monde* ou à *la Famille Benoiton ?* Non ! nous avons d'autres défauts, mais nous n'avons pas celui-là. Boyer et Leclerc furent victimes d'une organisation littéraire, qui tout en produisant des chefs-d'œuvre, poussait au *trissotinisme*. Regardez au haut de l'échelle : vous avez Racine et Boileau ; au milieu, Chapelain, Voiture et Ménage ; au bas, Vadius et Trissotin.

Ces pages excellentes de M. Jules Rolland me suggèrent une autre remarque. Claude Boyer et Michel Leclerc, débarqués à Paris avec l'envie de réussir et des tragédies dans leur valise, cherchèrent des protecteurs, s'in-

clinèrent devant les puissances, subirent les influences du Salon bleu, emboîterent le pas derrière les représentants de la tradition et adoptèrent, en littérature, les modes de la veille qui n'étaient déjà plus celles du lendemain. Boyer, notamment, fut le Campistron de Corneille, comme La Harpe, cent ans après, fut le Campistron de Voltaire. Or, n'en déplaise à nos fureurs romantiques de 1830, aux énergumènes qui s'écriaient : « Enfoncés Racine et Boileau ! » Boileau, Racine, Molière, La Fontaine et leur groupe, furent, dans leur temps ou à leur moment, des révolutionnaires, ou, si le mot vous semble plus rassurant, des réactionnaires. Ils réagirent contre ce mélange de bel-esprit *précieux*, de subtilité italienne, d'afféterie galante et de fadeur sentimentale, qui trônait à l'hôtel Rambouillet, se laissait compromettre par des exagérations ou des contrefaçons grotesques, et prétendait régenter la poésie, le théâtre, la langue, le monde et l'Académie. On a beaucoup dit, pour sauver les apparences, que Molière et Boileau n'avaient visé que les mauvaises copies d'un illustre original. C'est exactement comme si on disait que le *National* de M. Thiers n'attaquait que M. de Polignac, celui d'Armand Marrast le ministère Guizot, et que la *Lanterne* et la *Marseillaise* ne s'en prennent qu'à M. Waddington. Ayant pour eux le génie, puis le public, les grands écrivains du XVIIe siècle réussirent à vaincre ceux qu'ils combattirent; ils eurent raison de les combattre; mais

ils eurent tort de les écraser, de s'acharner contre eux avec un fanatisme de colère que nous refusons de partager, et qui n'ajoute rien à leur gloire. Y a-t-il rien de plus pitoyable que la plupart des épigrammes de Racine et *toutes* celles de Boileau? Et, d'autre part, quoi de plus injuste et même de moins littéraire que d'*éreinter* des auteurs estimables, sous prétexte qu'ils n'avaient que du talent, et que le rayonnement implacable des hommes de génie devait tout rejeter dans l'ombre? C'était méconnaître leur propre intérêt et répudier également l'art des nuances et le procédé des repoussoirs. S'il n'y avait pas beaucoup de gens communs, il n'y aurait pas d'hommes distingués. S'il n'existait pas de femmes laides, la beauté perdrait presque tout son prix. Risquer, sur un sujet choisi par Racine, une tragédie qui, tout en renfermant des scènes et des vers remarquables, restait à cent coudées au-dessous de la sienne, c'était un hommage, très involontaire, il est vrai, mais d'autant plus flatteur. Lorsque Michel Leclerc, par exemple, fit jouer une *Iphigénie en Aulide*, Racine n'aurait-il pas dû se dire que cette échelle de proportion, ce point de comparaison tournant à sa gloire, méritait, non pas ses rancunes et ses sarcasmes, mais sa reconnaissance et sa sympathie?

Racine fut intraitable. M. Jules Rolland le dit finement, et on ne saurait assez le redire. L'exquise sensibilité n'est nullement synonyme de la bonté. L'homme

doué du privilège de ressentir très vivement tout ce qui est du domaine du cœur et d'exprimer ce qu'il ressent avec une délicatesse incomparable, ajoute à cette faculté celle de souffrir et d'exagérer ses souffrances avec un singulier amalgame d'égoïsme inconscient, d'orgueil naïf, de susceptibilité maladive, de douleur vraie. Pour lui, chaque égratignure est une plaie; le sang de cette plaie retombe goutte à goutte sur ce cœur également habile à nous charmer, à se torturer et à se venger; vase précieux et fragile dont il ne faut pas regarder de trop près les fêlures, et où s'amasse, jour par jour, le rancuneux trésor. Quand il éclate, on est étonné que tant de malice ait pu s'allier à tant de tendresse, et que la plume qui a su rendre tout le raffinement de l'amour se soit si complaisamment prêtée à toutes les ingéniosités de la haine. C'est ainsi que le *tendre* Racine fut souvent malin, quelquefois méchant, pour mieux prouver qu'il était sensible.

M. Jules Rolland cite d'assez beaux passages de la *Porcie romaine*, du *Comte d'Essex*, de *Jephté*, de *Judith*, les principales tragédies de Boyer; puis de la *Virginie romaine*, d'*Iphigénie en Aulide*, de Michel Leclerc. Il a bien fait de les disputer à l'oubli, sans se dissimuler que cette réhabilitation n'est que relative, que ces beautés éparses ne sont pas de nature à prévaloir contre l'indifférence de deux siècles, et que ces œuvres d'un autre âge, que cinq ou six traits de plume suffirent à tuer, ne sauraient revivre dans un temps où les trois quarts du répertoire

de Corneille, tout *Alexandre* et bien des parties de *Bajazet*, de *Mithridate* et de *Bérénice* ne sont épargné sou ménagés que par routine ou par respect. Au surplus, M. Rolland, qui est resté sur ce point dans une si juste mesure, connaît sans doute l'anecdote que raconte La Harpe (t. X, édition de 1813), dans son *Cours de littérature*, d'après le Bolsœna de Monchesnay, et qui associe le nom de Claude Boyer à un nom plus célèbre. — Le Verrier s'avisa de lui aller lire (à Boileau,) une nouvelle tragédie (*Rhadamiste*, de Crébillon,) lorsqu'il était dans son lit, n'attendant plus que l'heure de sa mort. Ce grand homme eut la patience d'en écouter jusqu'à deux scènes; après quoi, il dit : « Quoi! monsieur? cherchez-vous à me hâter l'heure fatale? Voilà un auteur devant qui Boyer est un vrai soleil! » — Maintenant, si vous voulez bien vous souvenir que *Rhadamiste* est le chef-d'œuvre de Crébillon, et que Piron a pu dire, en plein foyer du Théâtre-Français, en causant avec Crébillon fils : « On a beau faire, votre père sera toujours le troisième de nos tragiques! » vous reconnaîtrez que M. Jules Rolland aurait pu, sans trop de partialité albigeoise, réhabiliter Claude Boyer. Hélas! il y a des réhabilitations moins innocentes!

Je termine par un grand regret et deux petites critiques; mon grand regret est de ne plus avoir assez d'espace pour vous parler d'Antoinette de Saliès qui fut la Muse, l'Artémise, la Sapho, la Sévigné, la Deshoulières,

la Julie d'Angennes et l'Arthénice d'Albi. Mes deux chicanes se réduisent à bien peu de chose. M. Jules Rolland abuse d'un tour de phrase qui n'est pas agréable ; il dit par exemple : « *Pour si* intéressante que soit cette question. » A quoi bon ce *pour*? Il est de trop, je vote contre. Autre vétille. Je lis à la page 264 : « Madame de Maintenon, avec sa beauté austère et son *jansénisme* rigide, remplace madame de Montespan, etc., etc. » Beauté austère, soit ! mais jansénisme ? Quoique tante, par alliance, d'un frère du cardinal de Noailles, madame de Maintenon accepta et même personnifia, auprès de Louis XIV, l'influence des jésuites. Ce fut le Père Lachaise qui décida Louis XIV à l'épouser ; ce dont l'altière Wasthi-Montespan se vengea par un mot quelque peu gaulois : « C'est donc La chaise des commodités? »

XIV

CHARLES DE MAZADE [1]

I

23 mars 1879.

Nous sommes en saint temps de carême, et l'on peut parler pénitence sans manquer d'à propos. Si donc vous gardez encore quelques illusions sur le temps présent, si votre optimisme s'obstine à chercher des degrés du médiocre au pire, à imaginer une échelle de proportion entre l'éloquence de M. de Marcère et celle de M. Le Royer, entre la faconde de M. Lepère et celle de M Floquet, entre les lauriers oratoires de M. Brisson et ceux de M. Tirard, voici la pénitence que je vous impose : Lisez *in extenso* — ce sera dur, — une des grandes séances de

1. *Le comte de Serre, la politique modérée sous la Restauration.*

la Chambre actuelle, celle du jeudi 13 mars, par exemple; puis ouvrez le livre de M. Charles de Mazade sur le comte de Serre, et complétez cette lecture à l'aide des articles publiés, dans le *Correspondant*, sur le même sujet, par M. Ch. de Lacombe. Groupez autour de ce beau nom de de Serre ceux de Camille Jordan, de Royer-Collard, du duc de Richelieu, du duc Victor de Broglie, de Gouvion Saint-Cyr, de Lainé, du général Foy, de M. de Villèle, de Martignac, de M. Ravez, de M. Guizot, de M. de Barante... Voyons, en conscience, toute opinion à part, est-ce le même pays? Est-ce le même siècle? Est-ce la même langue? Un intervalle de soixante ans suffit-il à expliquer, non pas cette différence, mais cette débâcle, non pas cette infériorité, mais ce contraste absolu, écrasant, implacable, des plus admirables accents de la parole humaine au service des inspirations les plus pures, les plus patriotiques, les plus libérales et les plus nobles, avec ces misérables conflits de vanités, d'ambitions, de haines, d'égoïsmes au fiel et au verjus, de basses et grossières passions, bredouillant un horrible français sans même être sûres de penser ce qu'elles disent ou de dire ce qu'elles pensent? Et remarquez que ce chiffre de soixante ans est encore trop considérable. Avancez d'un quart de siècle, et vous avez Berryer, Montalembert, Falloux, Larcy, Thiers, Molé, Dupanloup, Lamartine, Guizot déjà nommé, toute une nouvelle génération d'éminents orateurs, de hautes intelligences, qui peuvent

quelquefois s'abuser, mais que l'on peut constamment écouter, combattre, approuver, apprécier, comprendre, en se dressant sur la pointe des pieds au lieu de regarder par terre. Aujourd'hui, néant ! une honte de plus pour la France, déjà si cruellement humiliée ! Une douleur de plus pour cette nation, jadis si brillante, si spirituelle, si généreuse, si vaillante, si lumineuse, et qui est forcée de se dire : « J'ai souffert tout ce qu'un grand peuple peut souffrir, tout ce qui lui rend plus nécessaire le dévouement, la vertu, l'héroïsme, l'abnégation des citoyens appelés à le diriger ; et, de mes souffrances sans nom, de cette nécessité poignante, mes élus ne savent pas même faire sortir un sentiment digne de mon infortune, une grande idée, une phrase chaleureuse, émue, sympathique, une étincelle de patriotisme, une des larmes que j'ai versées, une goutte de sang de mes blessures ! Ils ne savent en extraire que la muscade de l'escamoteur et le boniment de l'acrobate ; ils n'y cherchent que la question de savoir qui sera ministre, procureur général, trésorier-payeur ou préfet, qui émargera le plus amplement an budget ; par quel croc-en-jambe le Clémenceau de demain se substituera au Gambetta d'hier ; par quel tour de roue ou de cartes plus ou moins bizautées la gauche supplantera les centres, l'Union républicaine confisquera la République, l'intransigeance remplacera l'opportunisme, et la Commune renversera l'intransigeance. De l'éloquence ? de l'âme ? du

cœur? une pensée pour la patrie, pour l'honneur, pour la liberté, pour la vérité, pour le bien, pour nos frontières mutilées, pour les périls du dehors, pour nos terribles voisins qui nous guettent, le sourire sur les lèvres, la main sur la garde de leur épée, allons donc! Pourquoi faire? c'était bon sous les anciens régimes et les vieilles monarchies. Je vais voir si mon cuisinier sait son métier, si mes chevaux neufs sont de bons trotteurs, si je suis content de mon carrossier, si je ne dois pas renouveler les tentures qui suffisaient au duc de Morny et au marquis de Lavalette; après quoi, si mon peuple n'est pas satisfait, s'il ne m'acclame pas entre deux couplets de *Marseillaise*, il faut qu'il soit bien difficile!

Pour nous, vaincus, hors de combat, spectateurs écœurés de ces scènes navrantes, distributeurs, en sens inverse, de ces dérisoires flétrissures, lecteurs à la fois mélancoliques et charmés des écrits de M. de Mazade et de M. de Lacombe, cette lecture est une première revanche; cette comparaison accablante nous consterne tout ensemble et nous console; nous consterne, parce qu'elle nous force de répéter encore les vers célèbres du Dante *nella miseria*, et parce qu'il n'y a pas de plus affreux supplice que d'assister à l'abaissement de son pays; nous console, parce qu'elle nous rend plus chère et plus sacrée cette cause qui est nôtre, qui eut de tels serviteurs et de tels interprètes, cette monarchie contemporaine

de l'âge héroïque de l'éloquence et de la tribune françaises. — « Cette période de notre histoire qui s'est appelée la Restauration, dit excellemment M. de Mazade, est certainement une des plus brillantes... L'Empire garde sa physionomie d'airain. La Restauration est comme l'épanouissement d'une sève renaissante après les compressions et les catastrophes militaires. Elle a tout l'éclat d'un essor nouveau des idées et des talents, la séduction des arts, de l'étude, de l'éloquence, des ardeurs généreuses, des luttes noblement passionnées. Mais ce qui fait surtout l'intérêt sérieux en même temps que l'attrayante originalité de la Restauration, c'est que cette période de quinze ans est le sincère et émouvant apprentissage des mœurs libres et parlementaires. La Restauration est une des plus nobles tentatives pour réconcilier la société sortie de la Révolution et la vieille société française..... Elle reste l'honneur de l'histoire... »

Avec l'homme qui tient un semblable langage, on ne peut être en désaccord que sur de bien légères nuances. Ces nuances, je les trouverai peut-être dans le second titre du livre : *La politique modérée sous la Restauration.* En attendant, parlons du héros de M. de Mazade.

Oui, le héros; le mot n'est que juste; car, si les saints représentent le type complet de la perfection en ce monde, il est permis de qualifier de héros les hommes qui en ont le plus approché. Je cherche en vain une qualité, une vertu qui ait manqué au comte de Serre, ou un défaut

grave qui ait déparé ce bel ensemble. Pour donner une idée de son éloquence, il suffit de rappeler les paroles de Royer-Collard: « Entre nous, il y a de l'ineffaçable; » — et : « Lorsqu'on a entendu de Serre, on ne peut plus écouter personne! » — Et cependant, il *écoutait*, dans ce temps-là, les survivants de la grande époque, depuis M. de Martignac jusqu'à Berryer. D'autres *illustres* ont gâté ou compromis par leur orgueil les services qu'ils avaient rendus à la monarchie et à la France, et nous ne pouvons oublier que, au moment où le comte de Serre s'éteignait à Castellamarre, « loin de sa patrie, dans une sorte d'obscurité, » — Chateaubriand répondait aux brutales formules de sa disgrâce par un cri de colère qui allait ébranler le trône et remuer les pavés révolutionnaires. Nous ne voyons pas, dans la *Correspondance* de de Serre et les récits de ses biographes, trace de ce péché d'orgueil qu'auraient justifié tant de dons heureux et de légitimes succès. D'autres grands orateurs ont eu besoin, pour que rien ne ternît leur gloire et n'entravât leur carrière, que le public, leurs amis, leurs admirateurs et parfois les maris eux-mêmes fermassent les yeux sur certaines faiblesses, toujours pardonnées en France, brillamment partagées avec le plus populaire de nos rois, mais condamnées par l'inflexible morale. Le comte de Serre fut un modèle de vertus domestiques. Sa mère, sa femme, ses enfants, son pays, ne laissèrent pas s'égarer un seul des battements de ce

noble cœur. Il n'eut ni les susceptibilités ombrageuses et maladives de Laîné, ni le dogmatisme hautain de Royer-Collard, ni la roideur un peu pédantesque de M. Guizot. Si M. de Martignac fut surnommé la sirène de la tribune, on peut dire que M. de Serre en fut le cygne, et je ne saurais me dérober à cette image, quand je le vois, blessé au cœur, plier ses ailes, languir et mourir sur le doux rivage chanté par Lamartine. Lutteur intrépide, il avait cet accent d'énergie virile qui, chez M. de Martignac, s'amollissait dans une grâce presque féminine. Il fut, lui aussi, un *charmeur;* mais il est rare que le charme parmi ceux et celles qui le possèdent, ne s'achète pas par des vices, par des fautes. On éprouve, auprès d'eux ou auprès d'elles, je ne sais quel engourdissement des facultés actives, fortes, militantes, arbitres des questions d'honneur, gardiennes de la conscience, nécessaires à une bonne hygiène morale. Ce n'est généralement pas dans l'intérêt de la vertu, pour cacher de bonnes œuvres et pour nous rendre meilleurs, que ces *torpilles*, comme dit Balzac, exercent sur nous leurs fascinations indéfinissables; ce n'est pas un préliminaire bien rassurant que de commencer par nous ôter le discernement, la clairvoyance, l'esprit de conduite, le sens commun, la distinction du bien et du mal, et même la crainte du ridicule.

Chez le comte de Serre, rien de pareil. Il charme au profit de ce qu'il regarde avec raison comme la vérité,

la justice et le salut. Il déploie pour le triomphe d'une bonne cause autant de talent de persuasion et de séduction que s'il s'agissait de faire réussir un paradoxe ou un mensonge. Il emploie, pour conjurer et apaiser les passions dangereuses, ces aimables sortilèges qui servent trop souvent à les exciter. D'ordinaire, les idées de modération, de mesure, d'équilibre entre les partis extrêmes, et, — comme on l'a dit depuis lors, — de *juste milieu,* — n'ont le don d'électriser, ni les assemblées, ni les foules, de parler puissamment ni aux imaginations, ni aux esprits. Eh bien, le comte de Serre opérait fréquemment ce prodige, et je n'en veux pour preuve que les admirables fragments cités par M. de Mazade et par M. Charles de Lacombe.

Enfin, il personnifia l'émigré, tel que je le comprends, que je l'honore et que je l'aime, tel que nous ne pourrions le laisser calomnier sans impiété filiale. L'histoire révolutionnaire, la chanson bonapartiste et le drame populacier ont peint l'émigré sous des aspects de fantaisie, d'odieuses couleurs ou des traits de caricature. Le fait est qu'il y a plusieurs sortes et comme plusieurs familles d'émigrés. Il y en a eu de brillants, de frivoles et de mondains, qui continuaient à Coblentz les traditions de Versailles, et se consolaient de leur détresse en s'offrant à eux-mêmes des semblants d'intrigues de cour et de scènes de roman. Il en existait de chimériques, qui ne cessèrent, pendant des années, de promettre à leur len-

demain la revanche de la veille, et de rêver la rentrée en possession de leurs prérogatives féodales. Il s'en rouva peut-être quelques-uns, qui, exagérant le déplacement de la patrie en la personne du roi, s'affligèrent des victoires de nos armées républicaines et consulaires. Mais il y en eut aussi, qui, tout en apportant aux nobles drapeaux de l'armée de Condé le tribut de la fidélité et de l'honneur, ne consentaient pas à s'aveugler sur ces événements gigantesques, prêts à transformer le vieux monde et à faire de chacune de leurs douleurs un présage et une leçon. Ceux-là offrirent ce trait particulier, que sous la tente, au bivac, jusque sur les champs de bataille, — à Oberkamlach par exemple, héroïque duel de républicains et de gentilshommes, qui arrachait au duc d'Enghien ce cri du soldat : « Ce ne sont plus nos hommes de 1793, ce sont des dieux ! Comme ils se battent ! Je ne sais plus à qui donner la pomme pour la valeur, de nos troupes ou des leurs ; » — leur héroïsme survivait à leurs illusions, et leur pensée allait au delà de la portée de leurs fusils ou de leurs bras. Interrogeant l'horizon, où passaient tour à tour dans de sombres nuages la figure sanglante de la Révolution et l'image sacrée de la patrie, malheureux de se battre contre des Français, ils se demandaient tout bas, sous ce ciel germanique, pendant ces veillées guerrières que le poète des *Martyrs* a si admirablement décrites, s'il n'arriverait pas un jour où il serait possible de réconcilier cette force nouvelle,

redoutable, violente, énigmatique, qu'ils pressentaient victorieuse, avec cette société d'autrefois dont ils avaient goûté les charmes, qui venait de les armer pour sa défense, et qui, foudroyée, brisée, mourante, s'était souvenue de son grec pour faire de son *agonie* un combat. Ils en méditaient les moyens, ils s'y préparaient par des réflexions et des lectures. Le jeune de Serre lisait Montesquieu; il apprenait et parlait l'allemand; il étudiait l'Allemagne dans sa langue et dans sa littérature. S'il avait lu Vauvenargues, il aurait pu se reconnaître; un Vauvenargues agrandi, fortifié, éprouvé, mûri par le malheur et l'exil, jeté au milieu de catastrophes qui créaient une philosophie en action, destiné à des luttes d'un nouveau genre où la parole tiendrait lieu de l'épée et du livre, et où il justifierait à chaque instant le mot de son devancier, de son modèle : « Les grandes pensées viennent du cœur. »

Quoique M. de Mazade ait très habilement réussi à retracer, à raviver, à dramatiser les grandes scènes parlementaires où la parole du comte de Serre brilla d'un si vif éclat, je lui sais gré d'avoir fait, dans ses premières pages, une part aux souvenirs d'enfance et d'adolescence, à Pagny-sur-Moselle, qui fut son berceau, à ses études, à l'école d'artillerie de Pont-à-Mousson. Puis, brusquement, la Révolution saisit de sa rude main cet adolescent de quinze ans et le jette à l'émigration. Le voilà au milieu de tous les hasards de l'exil, de la guerre, de la pauvreté,

de l'aventure, mais escorté déjà de ces fées invisibles qui ont salué sa naissance, et qui ne l'abandonneront que le jour où elles seront trop effrayées par les rumeurs et les passions politiques. Sa gravité précoce est tempérée de bonne humeur; il plaît avant de subjuguer et de convaincre; il est exquis avant d'être éloquent; il est sympathique avant d'être illustre. Même dans les moments les plus difficiles, il conserve ce fond d'honnête enjouement où la sérénité d'une conscience droite se combine avec une juste confiance dans un avenir inconnu. Il accepte avec la simplicité des hommes vraiment supérieurs les situations les plus humbles, et il écrit là-dessus de jolies lettres à sa mère. Maître d'école à Reutlinger, petit village de la Souabe, il enseigne, presque pour rien, le français et l'arithmétique aux enfants du boulanger, de l'aubergiste et du forgeron. Ses élèves l'adorent. Il loge chez un confiseur, et son hôte, l'aimant comme son fils, n'a pour lui que des douceurs. A mesure que les années s'écoulent, il se sent pris d'une double nostalgie; pour son pays natal, son berceau, sa mère, sa famille, et pour la France, avec ses crimes qu'il oublie et ses gloires qu'il réclame. — « Quand il parlait dans ses lettres, nous dit M. de Mazade, des armées, des généraux républicains, il disait naïvement : « Nos armées, nos généraux! » — Ce n'est pas sans orgueil qu'il laissait échapper des mots comme ceux-ci : « Les Français remplissent le monde de leur nom. » — Il était resté sans amertume contre

la cause victorieuse, sans illusions sur la cause vaincue qu'il avait servie. »

Aussi, avant que les lois sur l'émigration soient abrogées, lorsqu'il ne pouvait compter encore que sur un relâchement des rigueurs révolutionnaires, il se risque, il arrive subitement, secrètement, au village de Pagny après avoir traversé à pied l'Alsace et la Lorraine. — « Six mois de félicité, comme le ciel en accorde si peu ! » écrivait-il vingt ans après, lorsqu'il était devenu un grand personnage. Bonheur fugitif, chèrement acheté, et bientôt interrompu par de nouvelles épreuves. Ces émotions juvéniles et filiales, ces pures tendresses, ce rayon de soleil entre deux orages, ces préludes d'une vie si courte et si pleine, ont un attrait auquel je n'ai pas su résister. Ce n'est pas là, j'en conviens, que l'on ira chercher le vrai comte de Serre, le président de la Chambre des députés, l'éloquent garde des sceaux, le *leader* incomparable d'un ministère excellent ; mais ces aimables et touchants détails nous montrent l'homme intérieur ; ils nous mettent en contact immédiat avec une âme d'élite, au moment où elle s'ouvre tout à la fois à l'adversité et à l'espérance, où elle est encore dans toute la fraîcheur de ses sentiments, où elle n'a pas à se préoccuper d'un rôle, d'un plan d'attaque ou de défense, d'adversaires à combattre, d'auxiliaires à modérer, de questions à résoudre, de pièges à déjouer, d'esprit de parti à fléchir ; tâche pénible, ingrate, inégale, accidentée,

tourmentée, qui l'agitera sans la rendre moins pure. Nous ne sommes encore qu'en 1800. Quinze années — et quelles années! — nous séparent de l'avènement de cette monarchie légitime, bienfaisante, tempérée, constitutionnelle, libérale, qui réalisera pour de Serre l'idéal de sa politique, le gouvernement de ses rêves, marquera la véritable date de sa vie publique, et offrira à son éloquence une tribune digne d'elle. Il occupe cet intervalle à l'aide de remarquables débuts, de vifs et sérieux succès au barreau et dans la magistrature ; il l'embellit par son mariage (1809), avec mademoiselle d'Huart, cette femme supérieure et charmante, que les amis intimes appelaient la *belle Excellence*, qu'ils auraient pu appeler l'*excellente beauté*, qui, pendant son long veuvage, fit de son cœur un reliquaire, et qui, lorsqu'elle perdit son mari, aurait pu répéter un mot célèbre : « Voilà le premier chagrin qu'il m'aura donné! » — A cette époque, l'Empereur Napoléon, qui ne pouvait passer à côté d'un homme éminent sans en avoir envie, le nomma président de la cour impériale de Hambourg, département des Bouches-de-l'Elbe. Il y réussit comme toujours, comme partout; je trouve à cette page de sa vie, un nom bien illustre que le hasard me permet d'associer an sien, et qui va le suivre de près dans ces rapides *Causeries* ; le maréchal Davout, prince d'Eckmühl! Au moment où j'écris, j'ai sous les yeux un beau volume que vient de publier, avec un légitime orgueil filial et une infatigable tendresse, la

marquise de Blocqueville, née d'Eckmühl, sous ce titre plein de promesses : « *Le maréchal Davout, prince d'Eckmühl, raconté par les siens et par lui-même.* » Dès que nous nous serons séparés du comte de Serre et de ses biographes, je vous parlerai de ce noble livre où une fille justement fière de son père, acclimatée à l'atmosphère où respirent à l'aise les âmes héroïques, met son grand style et son talent d'écrivain au service de cette glorieuse mémoire, et entremêle de pages éloquentes les précieux autographes du maréchal, de sa famille et de ses amis.

En attendant, nous voici en 1811, dans de département des Bouches-de-l'Elbe; bouches étranges, lointaines, qui semblent s'ouvrir avec un gros rire tudesque et des dents allemandes, aux dépens de nos misérables frontières républicaines. Le maréchal Davout est gouverneur de ces pays de l'Elbe, 32e division. On dirait que des affinités secrètes rapprochent ces deux hommes, dont les situations, en ce moment, semblent si différentes, si inégales. Ils sont presque du même âge; ils disparaîtront presque en même temps. Tous deux ajouteront à leurs titres de gloire cette mystérieuse auréole, ce mélancolique prestige, privilège de ceux qui meurent jeunes, qui n'ont pas rempli toute leur destinée, dont la rayonnante image survit intacte, et qui nous donnent la sensation d'un *au delà*, à demi voilé par l'ombre de leur tombeau; privilège qui nous rend Marceau, Mozart et Raphaël plus chers et,

pour ainsi dire, plus complets que Soult, Rossini et Titien. Le nouveau président avait commencé par être un vaillant officier. Le maréchal avait le don d'éloquence naturelle, et de bons juges ont déclaré que, s'il n'avait pas été un grand homme de guerre, il eût été un grand écrivain. Tous deux étaient de bonne noblesse, et il ne s'agit pas ici de déterminer le plus ou le moins; car le plus petit gentilhomme de France, s'il a des sentiments nobles, peut marcher l'égal des La Rochefoucauld et des Crillon. A tous deux est échu le bonheur de léguer à leurs enfants le culte de leur mémoire, consacré de nos jours par de pieuses mains dans des publications décisives. Enfin, la courtoisie du prince d'Eckmülh était si parfaite, que, malgré sa splendide spécialité militaire, M. de Talleyrand n'aurait jamais pu dire de lui qu'il n'était pas civil; et de Serre eut tant de succès à Hambourg, il donna une si haute idée de ses lumières, de son affabilité, de sa justice, il s'assimila si bien les usages et la langue, il se fit si bien pardonner sa qualité d'étranger, que ce Français, ce gentilhomme, ce militaire, finit par paraître Hambourgeois.

Le magistrat ne tarda pas à obtenir toutes les sympathies du maréchal. Ce fut presque de l'amitié, et, chez Davout, du pressentiment. — « Je me suis fait un devoir, écrivait-il à de Serre, d'assister à l'installation de la cour que vous présidez... J'ai éprouvé une satisfaction personnelle à cette cérémonie, en entendant le dis-

cours que vous avez prononcé, et où la véritable éloquence le disputait au bon esprit qui y règne. »

Et maintenant, franchissons un espace de treize années ; le temps, pour un enfant né le jour même où M. de Serre était nommé premier président à Hambourg, de devenir un bon écolier de quatrième dans un collège de Paris. Le 28 juillet 1824 (date sinistre !), je venais de composer en version latine au concours général. Je craignais d'avoir fait un contresens. Parents, professeur, répétiteur, étaient fort perplexes, et peu s'en fallait que je n'ouvrisse ma fenêtre, donnant sur le jardin du Luxembourg, pour déclarer aux passants que ce contresens problématique était le grand événement de la journée. Tout à coup, un ami entra dans le salon et nous dit: « Vous ne savez pas? le comte de Serre vient de mourir à Naples. » — Pour moi, cette nouvelle et ce nom n'avaient pas une signification bien précise. Dans ce petit groupe royaliste, l'émotion fut médiocre; — « un orateur éloquent ! » — un homme de bien ! » — encore jeune! quarante-sept ou quarante-huit ans ! » — Rien de plus ; puis un silence, et l'on reprit la conversation. Les acteurs de cette scène de famille ne se doutaient pas que six ans après, jour pour jour, ils verraient passer sous cette même fenêtre, dans cette même allée du Luxembourg, le prologue d'une Révolution, et que cette Révolution aurait pu être conjurée par la politique de l'homme qui venait de mourir. Ce qu'il y eut de curieux et de

triste, c'est que la sensation ne fut pas beaucoup plus vive à Paris et en province.— « Il n'y a que nous qui ayons été frappés de cette mort, écrivait Royer-Collard à M. de Barante ; ce monde ne l'a pas remarquée ! » La revanche de cette gloire s'est fait attendre un demi-siècle.

Comment expliquer cette disproportion énorme entre l'indifférence ou l'oubli de ce monde, et cette éloquence, cette vertu, cette immense valeur intellectuelle et morale, l'éclat de ces talents et de ces services ?

III

La mort de Louis XVIII suivit de si près celle du comte de Serre, que l'on peut aisément dégager de la politique du grand orateur tout ce qui n'est pas celle du plus sage, sinon du plus aimable des deux augustes frères. Louis XVIII, ci-devant comte de Provence, monarque constitutionnel, et *par la grâce de Dieu*, auteur de la Charte, et datant son règne de 1795, offrant en sa personne le singulier contraste d'un roi d'ancien régime comprenant et acceptant toutes les exigences de la société moderne, imperturbable dans son droit de souverain,

mais accessible à tout ce qui pouvait restreindre ce droit pour mieux l'affermir, monté sur le trône, suivant sa propre expression, pour *renouer la chaîne des temps*, et capable de fournir l'anneau intermédiaire entre le présent et le passé, voilà le seul chef de gouvernement dont M. de Serre ait eu à seconder les inspirations et à subir les influences. En essayant de découvrir les causes des variations finales de Louis XVIII et de ses concessions à l'extrême droite, nous arriverons peut-être non pas à justifier, mais à expliquer l'espèce d'abandon et de demi-disgrâce qui paya si mal les vertus, les services et les talents du comte de Serre.

D'après mes souvenirs d'enfance et mes longues causeries avec *mes anciens*, il m'a toujours paru que les écrivains libéraux, révolutionnaires et républicains n'attachaient pas assez d'importance à l'événement que j'appellerais le plus énorme et le plus désastreux de notre siècle, si le 4 septembre n'existait pas; je veux parler du retour de l'île d'Elbe. Fontanes a dit de cette fatale aventure : « C'est abominable, mais c'est admirable ! » — J'en dirais plus volontiers : « C'est prodigieux, mais c'est effroyable ! » — Certes, loin de moi l'idée de rapprocher, même pour un moment, le vaincu de Waterloo et l'assassin du duc de Berry ! Tous deux pourtant, le grand homme et le scélérat, eurent cela de commun, que se proposant un but, ils le manquèrent, mais en atteignirent un autre aussi funeste à la monarchie et à la

France. Louvel voulait, d'un coup de poignard, en finir avec la branche aînée des Bourbons ; la grossesse de la duchesse de Berry trompa son odieux calcul; mais son crime porta, pour ainsi dire, au cerveau du parti royaliste, rompit l'équilibre maintenu tant bien que mal par les habiles et les sages, paralysa la politique d'apaisement, prêta un semblant de raison aux énergumènes, força la main au roi, et poussa le gouvernement aux extrêmes, c'est-à-dire aux abîmes. Napoléon espérait follement une victoire décisive qui lui permettrait de recommencer son règne; il fut foudroyé; mais l'épisode des Cent-Jours eut des effets dont nous nous ressentons encore. Il enleva à la seconde Restauration tous les caractères de délivrance, de douceur, de réconciliation, de bienfait national, d'assentiment, de sympathie, d'enthousiasme populaires, qu'avait offerts la première. Il rendit à la seconde invasion la physionomie sinistre, le *Væ victis !* implacable, les conditions écrasantes, l'insatiable appétit de représailles et de revanches, qu'avait adoucis et tempérés, dans la première, une sensation d'allégement, une sorte d'accord tacite entre un peuple libéré d'un oppresseur et des puissances délivrées d'un ennemi. Il amena, en guise d'épilogue, des exécutions, inévitables peut-être, mais à jamais regrettables, qui ressemblaient à des vengeances personnelles, et dont les balles, frappant d'héroïques victimes, blessant au cœur nos gloires militaires, rebondirent jusque sur les marches du trône. Dans le

pur calice de notre beau lis symbolique il glissa un insecte rongeur qui devait finir par le faner et le tuer. En réduisant tout un peuple à n'être que le complice involontaire et passif d'une armée, il nous légua le militarisme révolutionnaire et démocratique, lequel dans une monstrueuse alliance, associa l'esprit de liberté aux souvenirs du despotisme. Il rouvrit et envenima toutes les blessures de la Révolution, dont 1814 avait fait des cicatrices. Il fut, à contresens, le 18 Brumaire du bonapartisme aux abois contre le vrai principe d'autorité. Il remit tout en question, l'harmonie des pouvoirs, la stabilité monarchique, la réparation des désastres, l'oubli des griefs, l'intégrité du territoire, les rapports de la France avec l'Europe. Enfin, il apprenait au gouvernement et au pays à se méfier l'un de l'autre; leçon aussi dangereuse en politique qu'en ménage, et qui doit tôt ou tard se traduire en rupture.

Cette énumération est bien longue; elle m'a paru nécessaire pour faire comprendre les difficultés et les écueils qui attendaient Louis XVIII à son retour de Gand, alors que la Restauration, par la faute d'un seul homme, cessait d'être une délivrance pour devenir une réaction. Comment s'affirma cette réaction vengeresse, comment la sagesse royale fut entraînée d'abord et submergée par d'irrésistibles courants, ce que fut la Chambre de 1815, surnommée la Chambre *introuvable*, à quoi se réduisirent les prétendus excès de la *Terreur blanche*, si

perfidement exagérés par l'esprit de parti, vous le savez, et nous n'avons pas à le redire. Ce qu'il convient de rappeler, c'est que nos démocrates, toujours prêts à ériger en dogme la souveraineté du peuple et à lui accorder même le privilège et la prérogative du crime, se montrent bien inconséquents, lorsqu'ils fulminent leurs anathèmes contre cette crise rapide et transitoire. Cette Chambre fougueuse, exaltée, violente, fanatique, mais indépendante, loyale et sincère, personnifia exactement les opinions ou, si vous le voulez, les passions du moment; passions populaires bien plutôt qu'aristocratiques; explosions provoquées bien moins par les rancunes des émigrés ou les souvenirs de 93, que par vingt années de souffrances et de misères, par les levées en masse, l'impôt du sang, la terrible formule du *bon à partir*, la désolation des campagnes, l'abandon des terres en friche, le deuil des mères, le tressaillement de la chair à canon, le despotisme de l'épaulette, la dureté des préfets recruteurs: plaies saignantes que venait d'exacerber l'accès de fièvre des Cent-Jours; griefs de l'atelier, du sillon, du village, de la ferme, de la charrue et de la chaumière, qui n'ont rien de commun avec les ressentiments des châteaux et des hôtels, avec la vente des biens d'Église, les spoliations révolutionnaires, la perte des droits seigneuriaux ou les vides laissés dans les rangs de la noblesse par la loi des suspects, la proscription et l'échafaud.

N'importe! c'était un mal, un danger, un démenti in-

fligé aux paroles de paix, de réconciliation et de pardon qu'avaient acceptées sans murmure les revenants de 1814, — *revenants sans revenus*, — et dont Louis XVIII avait fait le programme de son règne. S'il était momentanément entravé par les véhémences de la majorité, il comptait déjà une élite de collaborateurs qui s'associaient à sa pensée, et n'attendaient que l'heure favorable pour concourir à son œuvre. M. Charles de Mazade les groupe et les esquisse à grands traits; le duc de Richelieu, que son long exil n'avait rendu que plus Français, homme unique par la situation comme par le caractère, que son patriotisme préserva de la *mal'aria* de l'émigration, et qui ne se souvint et n'usa de l'amitié d'Alexandre que pour mieux servir son pays; Laîné que je me rappelle encore, tel que j'eus l'honneur de le rencontrer dans le salon de madame Guebhard; que M. de Mazade a très justement qualifié d'orateur pathétique; type imposant et mélancolique du royalisme élégiaque; pâle, mince, grand, un peu voûté comme sous le poids des malheurs passés et des calamités prévues; profondément attristé de n'avoir été le premier à dire, en 1813, la vérité à Napoléon que pour être forcé de dire en 1831 : « Les rois s'en vont! » — M. Pasquier, qui fut presque le Fontenelle de la politique; chancelier à perpétuité, que sa longévité fit le contemporain de plusieurs générations et qui se vantait d'être la modération incarnée ; Royer-Collard, que M. Guizot a appelé

un grand spectateur, que l'on pourrait aussi appeler un grand critique; orateur puissant par l'élévation des idées et l'autorité morale plus encore que par le jet de l'éloquence; juge dont l'approbation était d'autant plus précieuse qu'elle était plus rare; impitoyable pour la médiocrité et pour la sottise; redouté pour ses coups de boutoir aiguisés en épigrammes; ayant parfois l'air de sculpter ses bons mots à force de les préméditer; personnage considérable que je compare, dans ses attributions politiques, à ce que sont dans l'Église les évêques *in partibus;* n'ayant pas, à proprement parler, de *diocèse;* aimant mieux se prêter que se donner et soutenir qu'intervenir; préférant les coulisses à la scène, et, au milieu de toutes ses qualités d'homme supérieur, gardant le tort de désintéresser cette supériorité pour la maintenir intacte, et de refuser d'être responsable pour être plus sûr d'être infaillible. Ajoutez à ce groupe MM. Portalis, Siméon, le maréchal Gouvion Saint-Cyr, le baron Louis, Camille Jordan, M. de Barante, et enfin M. Decazes, sur qui nous reviendrons tout à l'heure.

Entre ces hommes, secondés par la confiance royale, et l'extrême droite, le conflit avait cela de fâcheux et de dangéreux, que les uns avaient toute raison et que l'autre n'avait pas tout à fait tort. Ceux-là disaient : « Comment voulez-vous que, sur un terrain brûlant au feu de vos passions et de vos colères, à travers les dernières secousses de la guerre civile fomentée par vous, nous puissions

nous occuper des grandes affaires du dehors et du dedans, affermir la convalescence de la France, payer ses dettes, rétablir ses finances, réorganiser son armée, abréger et alléger l'occupation étrangère, faire fonctionner cette machine dont les rouages sont trop neufs pour ne pas faire du bruit ? Avant tout, nous avons besoin de calme, et vous nous donnez l'agitation et le trouble !... » — Celle-ci répliquait : « Comment voulez-vous ne pas bâtir sur le sable, si vous ne commencez pas par dompter la Révolution, toujours prête à démolir à mesure que vous bâtirez, si vous laissez impunis tant d'attentats et de désordres, si vous travaillez au milieu de conspirations permanentes? Ménager vos ennemis, mécontenter vos amis, est-ce un bon moyen de gouvernement ? Quelles plaies espérez-vous guérir, quelle institutions durables prétendez-vous fonder, si vous les inaugurez par la négation du droit, du bien, du mal, de la juste distribution des châtiments et des récompenses ? Avons-nous enduré vingt ans de pauvreté, avons-nous été décimés par Robespierre et Bonaparte, pour que victimes et bourreaux, persécuteurs et proscrits, spoliateurs et spoliés se retrouvent, en fin de compte, dans des conditions d'égalité? *Summum jus, summa injuria;* en pareil cas, l'impunité est un scandale qui vous affaiblit d'un côté sans vous fortifier de l'autre, qui décourage les fidèles serviteurs de la monarchie sans vous ramener un seul de ses adversaires. Le bonapartisme révolutionnaire vient d'être

pris, la main dans la giberne, en flagrant délit de récidive. Le républicain Lafayette conspire avec les brigands de la Loire. Les acquéreurs de biens nationaux roulent carrosse, pendant que les vrais propriétaires se logent dans des mansardes. Renoncez à cette politique de ménagement qui ne ménage rien et compromet tout ! Soyez énergiques pour être justes !

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété ;
Du milieu de ce peuple exterminez les crimes,
Et vous viendrez alors *pratiquer vos maximes !*

(Racine, pardon !)

Eh bien, si vous m'accordez que, entre ces deux opinions, toutes deux plausibles, il y avait des abîmes, que M. de La Bourdonnaye, par exemple, était presque aussi loin de M. Pasquier que de Benjamin Constant, j'ajouterai : L'honneur, l'insigne honneur du comte de Serre est d'avoir parlé et agi de façon à donner, mieux que tous ses émules, l'idée, l'espoir que cet abîme pouvait être comblé ; d'avoir maintenu hors de cause et hors de doute, dans une sphère supérieure, ses sentiments royalistes, tout en demeurant l'interprète de la politique modérée, tout en prouvant — et avec quelle éloquence ! — à tous les hommes de bonne foi et de bon sens qu'il n'existait pas deux justices, que les grandes et immortelles lois de la conscience humaine devaient dominer l'esprit de parti ; que les passions, essentiellement des-

tructives et dissolvantes, ne pouvaient rien fonder, et que tout est perdu quand le gouvernement se fait complice de la violence des événements et de l'agitation des esprits. Dès son début, quelle loyauté! quelle élévation de vues et de langage! « On proposait tout simplement, nous dit M. de Mazade, la banqueroute de l'État envers les créanciers de l'arriéré; de Serre condensait dans un mouvement d'éloquence une idée profonde: « L'injustice du passé vous révolte, disait-il; ce sentiment est louable; mais, si les siècles pouvaient se rapprocher devant nous; si, dépouillée de la mousse des temps, la racine de tous les droits pouvait se découvrir à nos yeux, pensez-vous que les droits les plus respectés aujourd'hui nous apparaîtraient purs de toute violence, de toute usurpation, de toute injustice? Eh bien, messieurs, celui qui n'a pas compris que la Révolution renferme plusieurs siècles en elle, celui qui n'a pas senti que la volonté du Roi, la Charte qu'il nous a donnée, avait reculé dans le temps tous les actes antérieurs, cet homme n'a point élevé ses pensées assez haut pour concourir à donner des lois à la France actuelle... »

Je ne puis suivre le grand orateur sur tous ses champs de bataille parlementaires. Partout nous retrouverions ce trait distinctif, caractéristique; l'art d'élever les questions de manière à les rendre tout à la fois plus persuasives et moins irritantes; car c'est déjà un commencement de persuasion que de grandir son auditeur à ses propres

yeux en l'amenant à absorber son intérêt personnel, sa passion égoïste, dans une vérité générale. Mais que dis-je? ce mot *art*, appliqué à de Serre, est inexact; il implique une étude, une préméditation, un effort, presque un artifice; un déplacement de la pensée pour monter plus haut que son domaine habituel, une coquetterie de la parole, soigneuse de *s'endimancher*. On devine, en lisant de Serre, — et sans doute on devinait bien mieux en l'écoutant, — que son âme vivait constamment de plain-pied avec les inspirations de son éloquence, que pour produire ses grands effets d'émotion et de conviction, il n'eut jamais à se départir de ses habitudes intellectuelles, que la flamme n'avait qu'à s'échapper naturellement du foyer intérieur pour se communiquer à son auditoire. Il en est de la tribune comme de la bonne compagnie, à laquelle, par malheur, elle ne ressemble pas toujours. L'homme qui, pour y figurer avec honneur et sans dissonance, est obligé de se faire *une tête*, une attitude, une tenue, un langage, des manières, pourra y obtenir des succès de curiosité, de faconde ou d'esprit, mais dans des conditions d'infériorité, et comme à l'aide d'une leçon apprise. Il suffira d'un peu d'attention ou d'expérience pour apercevoir le défaut de la cuirasse, la solution de continuité ou le point de soudure entre l'homme vrai et le personnage factice, entre le naturel qui se déguise et l'artificiel qui s'ajuste. On dit de certaines beautés irrégulières, douteuses, discutables ou fanées, qu'elles ont

besoin de toilette. La toilette était inutile à l'éloquence du comte de Serre. C'était là sa supériorité, supériorité oratoire, mais aussi supériorité morale.

L'ordonnance du 5 septembre, qui congédiait la *Chambre introuvable*, eut l'avantage de rétablir l'harmonie entre les pouvoirs, de préparer une majorité favorable au ministère Richelieu et d'ouvrir le champ libre à la politique de Louis XVIII. Elle eut l'inconvénient d'aigrir le parti ultra-royaliste, de l'amener à chercher ses appuis sur les marches du trône, et de créer un schisme là où il aurait fallu redoubler de sagesse et de bon accord pour confondre les conspirateurs, effrayer les factieux, décourager les bonapartistes et éclairer les libéraux sincères sur leurs véritables intérêts. De Serre était admirablement propre à cette tâche, et l'on est heureux de le voir, dans cette phase critique, entouré des sympathies d'hommes éminents, tels que le duc de Broglie et son groupe, trop franchement amis de la liberté, trop fidèles à leurs souvenirs pour se laisser recruter ou enjôler par le bonapartisme, mais hélas! soupçonneux, ombrageux, récalcitrants, méticuleux sous prétexte d'indépendance, enclins à lésiner avec la Royauté, à lui faire des conditions, à l'alarmer de leurs méfiances, à la juger au lieu de l'aimer, à ne lui accorder leur adhésion que si elle s'accommodait à leurs doctrines. Saluons, dans ces chapitres si intéressants du livre de M. de Mazade, une pure et noble figure, cette belle duchesse de Broglie,

qui eut le secret de plaire sans coquetterie et d'être presque une femme politique sans y rien perdre de sa grâce. Intimement unie à toutes les pensées de son mari, j'imagine qu'elle dut souvent les assouplir, les tempérer, leur prêter plus de *liant*, y mettre le rayon, la fleur et le sourire, corriger ce que le sévère profil du duc avait parfois de trop grave. C'est bien à elle que les pécheurs les plus galants ou les moins respectueux auraient pu dire :

O ciel ! que de vertus vous me faites *aimer !*

Son estime, son amitié pour le comte de Serre s'exprimaient dans de jolies lettres dont M. de Mazade cite quelques passages, et nous prouvent le peu qu'il aurait fallu pour effacer les dernières nuances, pour réconcilier *absolument* toutes ces intelligences d'élite, associées dans une œuvre commune, également dévouées à la patrie et au bien.

J'ai nommé le duc Decazes. Fut-il à cette époque, comme le prétendaient les *ultras*, comme le croyait la province royaliste, comme je l'ai entendu bien souvent dire dans mon enfance, le mauvais génie de la monarchie et de la France? Assurément non; mais son rôle complexe, sinon équivoque, bientôt compliqué par de fatales circonstances, servait de texte aux récriminations royalistes sans désarmer les révolutionnaires. Homme nouveau, de provenance et de physionomie bourgeoises,

il représentait pourtant, grâce aux prédilections de Louis XVIII, ce type du *favori* que l'on croyait disparu avec les débris de l'ancien régime. De là, la double antipathie du faubourg Saint-Germain, qui lui en voulait d'être plus avant que les héritiers des antiques races dans la faveur royale, et de la jeunesse libérale, qui ne lui pardonnait pas d'être courtisan. Louis XVIII, malgré son esprit supérieur et son affection paternelle pour la Charte, avait cette faiblesse des monarques du *vieux jeu*, de préférer ses créatures à ses amis et de se donner à lui-même la sensation de sa grandeur en la communiquant aux petits, au risque d'offenser les grands. Il ne lui déplaisait pas que l'on fût duc ou premier ministre par le fait seul de sa volonté et non pas par un privilège héréditaire, et que ceux qui avaient l'honneur de le servir fussent mieux dans ses papiers que dans leurs parchemins. En outre, les anecdotes quelque peu salées — et même saupoudrées du poivre de police, — amusaient en lui cet esprit gaulois que son âge et ses infirmités condamnaient à n'être que sinécuriste. Or, je me souviens d'avoir rencontré aux eaux, en 1854, le duc Decazes avec son ami M. d'Argout. Ils avaient bien, à eux deux, cent cinquante ans; ce qui ne les empêchait pas de régaler, chaque matin, leur cortège parisien et aquatique d'un répertoire rabelaisien, sans avoir pour excuse d'autre boisson que trois verres d'eau claire. Il me fut facile d'en conclure que M. Decazes, à trente-six ans, avait dû être un beau et fringant jeune

premier, spirituel, amusant, causeur et conteur agréable, offrant au vieux roi, avec beaucoup de verve bordelaise et de finesse gasconne, les séductions du fruit nouveau et du fruit défendu, mais léger, suspect aux hommes sérieux, aux consciences timorées, à cette partie de la cour qui s'abritait sous le patronage de Madame, duchesse d'Angoulême, comme on invoque une sainte ou un ange, quand on redoute une tentation ou un scandale.

Avec ces divers éléments, soutenue par le roi et par ce magnifique faisceau de talents, de vertus, de dévouements, d'aptitudes où la qualité suppléait à la quantité et auquel M. de Serre prodiguait les trésors de sa parole, la politique modérée aurait pu devenir définitive et assurer à la monarchie de longues échéances. Mais il aurait fallu, pour cela, que la gauche se bornât loyalement à un rôle d'opposition parlementaire et constitutionnelle; qu'elle acceptât comme faits accomplis la Restauration, les nouveaux rapports de la France avec l'Europe, l'agonie lointaine et la mort de Napoléon Bonaparte, l'impossibilité du duc de Reischtadt confisqué par M. de Metternich, l'horreur d'une nouvelle République, l'odieuse inutilité des conspirations, la chance effroyable de rejeter le pays dans l'inconnu, et, par-dessus tout, l'irresponsabilité de la personne royale, dogme inattaquable, garantie nécessaire, sans laquelle il ne pouvait y avoir que péril, fragilité, incertitude, incessante menace de catastrophes et de ruine.

Il aurait fallu qu'elle ne laissât pas constamment deviner une arrière-pensée cent fois plus agressive et destructive, une criminelle persistance à viser la couronne au delà des portefeuilles, à frapper le roi sur le cœur des royalistes, à n'accueillir les concessions libérales de la politique modérée que pour y chercher des moyens de saper ce que l'on essayait d'affermir, pour y trouver des armes dont elle avait soin de cacher la poignée et d'empoisonner la lame; obstination que l'on aurait pu appeler irréconciliable ou intransigeante, si ces mots eussent été inventés, et qui eut pour symptômes les complots, les émeutes perpétuelles, l'élection de l'abbé Grégoire, la création et la vogue immédiate du *Constitutionnel*, la popularité des chansons de Béranger et de toutes les publications analogues, les propos légendaires de MM. Laffitte et de la Fayette, et finalement, comme l'explosion d'une mine, comme le dénouement ou le prologue sinistre d'une sombre tragédie, l'assassinat du duc de Berry. Dès lors, tout fut perdu; le roi, *invitus invitum*, sacrifia M. Decazes; Royer-Collard bouda M. de Serre; le faisceau se brisa. Il y eut scission dans le centre droit au profit du centre gauche et de la droite. L'opinion ou le sentiment royaliste, ravivé, enthousiasmé par la naissance du duc de Bordeaux, emporta la situation et prit d'assaut le gouvernement. Il devint évident que l'avènement de la droite au pouvoir n'était plus qu'une question de mois ou de semaines. Une influence féminine réconcilia Louis XVIII

avec son frère; réconciliation *in extremis*, dont le bénéfice ne pouvait être recueilli que par le survivant, et qui, chez un vieillard infirme, découragé, un peu égoïste, sans postérité directe, ressemblait à un commencement d'abdication ou à un préambule de testament. C'est alors que M. de Talleyrand commit ce calembour prophétique : « Sa majesté vient de faire pairs M. Pasquier, M. Siméon, — et MONSIEUR ROY. »

Le rôle du comte de Serre était fini. Malade, mortellement atteint, brisé par ces luttes glorieuses et ces disgrâces imméritées, il allait achever de mourir sous ce beau ciel où il est si doux de se sentir vivre. Il s'éteignait dans des circonstances qui ne permettaient pas même à sa mort de faire du bruit. Sa politique avait fait naufrage; elle n'était pas de celles qui passionnent les multitudes. Les électeurs de Metz venaient de lui refuser le mandat de député. Ses funérailles ne pouvaient être ni officielles, ni populaires. Mais voici que, de toutes parts, les hommages reviennent à cette illustre mémoire. Le temps distribue l'oubli en masse, et fait un triage pour le souvenir. Un bon livre, tel que celui de M. de Mazade, publié à cinquante ans de distance, contribue plus sûrement à cette œuvre de réparation et de justice que les panégyriques et les cortèges du lendemain ; plus l'œuvre est tardive, plus elle est définitive. Il semble qu'un simple cahier de papier soit plus fragile qu'une statue. Seulement, les statues tombent et les livres restent... Je m'ar-

rête ; ma maison est voisine d'un plateau où la garnison d'Avignon va faire l'exercice. Voilà un régiment qui passe ; pour la première fois j'entends nos soldats en uniforme chanter la *Marseillaise*... Ah ! si la politique du comte de Serre avait prévalu, ses électeurs de Metz seraient encore Français, et ce n'est pas la *Marseillaise* que nos soldats chanteraient !...

XV

LE MARÉCHAL DAVOUT

PRINCE D'ECKMUHL [1]

6 avril 1879.

La seule critique que l'on pourrait adresser au livre de la marquise de Blocqueville est un hommage de plus à la glorieuse mémoire dont elle est si justement fière. Je crois que sa piété filiale s'est un peu exagéré, non pas, grand Dieu ! les mérites de son illustre père, mais les calomnies et les mensonges qui ont essayé de ternir l'éclat de ses services et de son nom. Ainsi que je le rap-

1. *Madame la marquise de Blocqueville, née d'Eckmühl. Le maréchal Davout, prince d'Eckmühl, raconté par les siens et par lui-même. — Années de jeunesse.*

pelais l'autre jour à propos du comte de Serre, le fatal épisode du retour de l'île d'Elbe jeta dans tous les esprits un tel désordre, que, dans cet effroyable chaos de catastrophes nouvelles ou renouvelées, de passions envenimées, de blessures rouvertes, de tisons ranimés sous la cendre, d'ambitions et de haines apaisées, réveillées, exaspérées, déçues, de trahisons inconscientes, de faiblesses irrésistibles, dans ce jeu rapide de bascule suivi d'une chute plus profonde, dans cet éblouissement soudain où les âmes perdirent la vue du bien et du mal, du devoir et de la faute, de l'égoïsme d'un homme et de l'intérêt d'un pays, la vérité et la justice purent se voiler un moment comme l'image sacrée de la patrie. Mais, à une époque comme la nôtre, qui donc a pu se flatter d'échapper à ces iniquités passagères? Au milieu de ces incroyables vicissitudes où les événements sont les véritables calomniateurs, où vingt-quatre heures suffisent non seulement à déplacer les pouvoirs officiels, mais à diffamer l'honneur, à réhabiliter le crime, à châtier la vertu, à récompenser le vice, à créer la religion du néant, à faire du proscrit d'hier l'idole d'aujourd'hui et du ministre de la veille le *flétri* du lendemain, quelle renommée, si pure qu'elle soit, peut être assurée contre les tourbillons de poussière qui aveuglent les plus clairvoyants, ou contre les éclaboussures lancées par des gens prodigues de leur boue? Patience! Les années s'écoulent; la poussière tombe; la boue revient à ses légitimes pro-

priétaires; les proportions se rétablissent; la postérité et l'histoire se chargent de la distribution définitive, et je ne pense pas que le maréchal Louis Davout, prince d'Eckmühl, ait eu à se plaindre de son partage. L'éloquent témoignage de sa noble fille n'en est pas moins précieux et bon à recueillir. Elle affirme ce dont nous ne doutions plus; elle dément ce qui s'était depuis longtemps effacé dans le lointain et dans l'ombre. Elle ajoute à nos respectueuses sympathies le trésor de ses souvenirs et de ses traditions de famille.

Le procès est jugé; mais, parce que le ministère public ou la partie adverse se désiste, ce n'est pas une raison pour que nous entendions l'avocat avec moins d'émotion et de charme. Madame de Blocqueville nous prouve que nous ne nous abusions pas en admirant d'instinct et en aimant le vainqueur d'Auerstaëdt. Si elle avait le talent de la duchesse Colonna ou de Félicie de Fauveau, elle aurait élevé à l'héroïque maréchal cette statue qui manque aux niches d'honneur réservées, sur la façade du ministère d'État, aux plus éclatantes célébrités de la première République et du premier Empire. Elle en possède un autre; elle sait écrire, ainsi que nous l'ont souvent démontré de bien remarquables ouvrages. Elle s'est faite statuaire avec la plume. Personne n'avait plus envie de nier la beauté de la figure; qu'importe, si la main est sûre, si l'artiste est inspirée, si le marbre a les pures et lumineuses blancheurs de Paros et de Carrare? Si le

plaidoyer était superflu, le livre n'était pas inutile; on se dit, après l'avoir lu, qu'il serait regrettable que l'auteur ne l'eût pas jugé nécessaire. Plus que jamais, dans cet état d'abaissement où les conquêtes de la Prusse et la diminution du territoire finiront par n'être que secondaires, notre pays a besoin qu'on le remette en face de ces glorieux portraits dont il n'a plus que les caricatures, qu'on lui rappelle ces existences sans tache, vouées au péril, à la patrie, à l'honneur, au devoir, à l'oubli de soi-même, qu'il ne connaîtra bientôt que par ouï-dire. Je lis dans la dédicace placée en tête du volume : — « La France a besoin de héros dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre militaire. Je dédie donc ce livre : A la mémoire de mon père et à la France! » — Hélas! Dieu veuille que la seconde édition n'ait pas à changer un mot et à nous dire : « A la mémoire de mon père et DE la France! »

Pour achever de calmer ses inquiétudes au sujet de l'héritage paternel, madame de Blocqueville n'aurait eu qu'à comparer la valeur morale, intellectuelle et sociale des admirateurs de vieille date et des rares détracteurs. Parmi ces derniers, je rencontre les noms de Vaulabelle et de Bourrienne. L'*Histoire des Deux Restaurations*, par Achille de Vaulabelle, n'est qu'un méchant pamphlet; l'auteur, qui vient de s'éteindre obscurément à Nice, et dont le court passage au ministère de l'instruction publique, en 1848, a laissé des souvenirs de ridicule

et de scandale, ne valait guère mieux que son livre. Les *Mémoires* de Bourrienne obtinrent un vif succès de curiosité, dans un temps où il suffisait de raconter les scènes de ménage de Napoléon et de Joséphine, ou de nous dire dans quelle poche de son gilet l'Empereur mettait son tabac, pour faire la fortune des cabinets de lecture. Mais ses *Mémoires*, intéressants pour les amateurs d'anecdotes intimes et de détails apocryphes, n'ont rien de commun avec l'histoire ; on ne sait pas même s'ils furent rédigés par lui, et, dans tous les cas, ils participent à la réputation équivoque de ce secrétaire de Bonaparte, disgracié pour avoir trempé dans des affaires louches, et directeur des postes, en 1814, sous le gouvernement provisoire. Voyez, au contraire, le camp des panégyristes, — je ne me résignerai jamais à dire des défenseurs. Certes, je déplore, — et madame de Blocqueville est de mon avis, — les fureurs anticatholiques d'Edgard Quinet. Pourtant dans sa *Campagne de* 1845, quel souffle ! quel grand style ! Et, dans sa lettre à la fille du héros, quel accent de vérité et de franchise ! — « Cette histoire de la vie du maréchal, qui l'écrira ? Vous, madame ; c'est à quoi je pense depuis la première lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; tout sera saisissant de la part d'une fille... tout agira sur l'opinion. Écrite par vous, cette histoire achèvera de donner au maréchal Davout une physionomie particulière entre tous les maréchaux. Vous assouplirez le bronze, et personne, excepté vous, ne fera rien

de semblable. Je voudrais que le récit remontât à la jeunesse et même aux premières années... »

Et M. Thiers! il ne m'est pas prouvé qu'on doive définitivement le saluer comme un bienfaiteur de la France, quoique les suites lamentables du 24 et du 16 mai nous aient presque réconciliés avec sa problématique mémoire. Il m'a d'ailleurs procuré tout récemment une exquise jouissance littéraire; le plaisir de récolter cette perle — après cent autres — dans le riche répertoire d'un aimable confrère, — le plus beau des enfants des hommes, — qui m'a jadis reproché l'incohérence de mes métaphores, et qui, à propos des polémiques pour et contre Béranger, me comparait poliment au carré de choux sur lequel passent et repassent les troupes belligérantes. Attention! « Avant de nous engager dans les *sables* que soulèvera le *simoun* révolutionnaire, reposons-nous *sous l'abri des trois volumes* dont *la pieuse amitié* de M. Calmon a fait une *oasis*, *dressant* de ses mains républicaines *une tente royale* à l'orateur de la monarchie de 1830!!! » Et dire que voilà des années que B. Jouvin écrit de ce style, et que personne n'a l'air de s'en apercevoir! Dire qu'il a été pris au sérieux par des hommes tels que Guizot, Louis Veuillot et Sainte-Beuve!

Quoi qu'il en soit, bien des parties de la belle *Histoire du Consulat et de l'Empire* sont et resteront classiques. Or, voici ce que M. Thiers écrivait à la maréchale d'Eckmühl : « Je crois avoir rendu avec une entière vérité le

rôle du maréchal Davout; et il en est arrivé ce qui arrive toujours pour les honnêtes gens; c'est que la vérité est leur meilleure défense. » — Nous pourrions citer aussi les *Souvenirs du général Berthezène*, page 129, d'où il ressort, que, sans l'énergique initiative du maréchal, la bataille d'Eylau était perdue. Que serait-ce si nous rappelions l'enthousiasme inspiré et légué par Davout à tous les brillants officiers qui servirent sous ses ordres, et qu'attiraient vers lui de secrètes affinités de race, d'éducation, d'origine, de courtoisie, de distinction, d'élégance, le besoin de rester gentilshommes pour être encore mieux soldats et d'émerveiller de leur bravoure le présent et l'avenir sans rompre avec le passé. Quelle liste, quelle page du nobiliaire français, celle qui réunirait les noms des Montmorency, des Montesquiou, des Trobriant, des de La Ville, des Beaumont, des Nansouty, des Castries, des Houdetot, des Sainte-Maure, des Fayet, etc., etc... se recommandant presque tous d'une parenté ou d'une alliance pour être admis dans ce magnifique état-major! Avec ceux qui survécurent, il n'aurait pas fallu chicaner la gloire de leur cher maréchal; ils auraient traité l'offense comme une injure personnelle, tant ils avaient été fiers de s'identifier avec ce grand homme de guerre, d'entrer dans le cercle lumineux dont il était le centre, de s'absorber dans le rayonnement de cet héroïsme simple et sympathique, où l'on ne sentait ni la rudesse du soldat de

fortune, ni l'âcreté du parvenu! tant chacun d'eux s'était habitué à considérer cette gloire comme une partie de la sienne! Si ces témoignages vous paraissent suspects, laissez-moi du moins recueillir trois détails, trois traits caractéristiques, propres à assurer au maréchal Davout, parmi les lieutenants de Napoléon, cette physionomie particulière dont parlait Edgard Quinet, — cette première place que lui décerne la pitié filiale.

Dans cette merveilleuse génération de héros, improvisés par le péril, proclamés par la victoire, mûris en quelques saisons sous le soleil d'Égypte et d'Italie, quelles furent les trois conditions d'infériorité? L'inconvénient d'être partis de trop bas; ce qui, sans rendre moins admirables leurs aptitudes et leurs services militaires, amenait parfois un fâcheux contraste entre leurs grades et leurs manières, entre les broderies de leur uniforme et celles de leur langage, et amusait aux dépens de la jeune armée les courtisans d'ancien régime, ralliés à l'Empereur. Secondement, défaut plus grave! le penchant à abuser de leurs triomphes pour s'approprier les dépouilles des vaincus, l'esprit de conquête élevé jusqu'à la parfaite confusion du *tien* et du *mien;* enfin, un je ne sais quoi de secondaire, d'incomplet dans les inspirations du champ de bataille, dans les résultats obtenus, dans l'art de saisir les occasions et d'en faire des dates ineffaçables, qui les priva du précieux et dangereux honneur de porter ombrage à Napoléon. De ces trois

conditions d'infériorité, on pourrait composer les supériorités du prince d'Eckmühl.

Il était noble avant d'être illustre, et sa fille a eu le droit d'intituler un de ses chapitres préliminaires : « Le maréchal Davout, gentilhomme de cœur autant que de nom et d'armes. » — Madame de Blocqueville a écrit là-dessus des pages charmantes, où elle paye, en belles pièces d'or, son tribut à ses coquetteries filiales et féminines, et dont on aurait bien tort de sourire; car, dans sa pensée, on ne doit commencer par faire ses preuves de noblesse et y tenir, que pour confier ensuite à la noblesse de cœur, d'âme, de caractère, d'idées et de sentiments, le soin de les faire encore mieux. On se démontre noble pour s'exhorter à ne pas déroger; après quoi, on se suppose roturier, pour mieux s'assurer qu'on a tout ce qu'il faut pour s'ennoblir. — « L'histoire de notre famille, dit-elle, est originale et piquante; les femmes ont été de douces et saintes religieuses ou de charmantes et étranges femmes. L'une d'elles a épousé un des comtes de Noyers, enivré d'amour par sa rare beauté; une autre d'Avout, ennuyée du manoir paternel, s'est fait enlever par une troupe de ces bohémiens souvent appelés pour distraire les châtelaines. » Elle eut là, en effet, une forte distraction. Mais n'est-ce pas charmant, l'imagination peuplant de ses féeries une généalogie authentique? Le roman dessinant ses fantasques arabesques sur les marges de l'histoire? Un sylphe, profitant de la nuit des

anciens âges pour se glisser à travers les feuilles de l'arbre héraldique? Et une femme d'un grand esprit et d'un grand cœur, aimant mieux peut-être que son aïeule, *très blanche de peau*, se soit fait enlever par les Zingari que si elle avait ourlé ses serviettes ou compté avec sa cuisinière!

Dès lors, il y aurait pléonasme à constater la politesse, la grâce, l'amabilité du maréchal, ses attentions délicates pour sa femme, ses proches, ses amis et son entourage; pléonasme aussi à parler de son honnêteté, de son désintéressement, de sa probité sans tache. — « L'envie, nous dit madame de Blocqueville, l'esprit de parti, ont essayé de tout contester au prince d'Eckmühl, *tout*, sauf l'intégrité! » — Nul n'a réclamé, ne réclamera contre cette qualité maîtresse, qui le distingue si profondément de bon nombre de ses plus célèbres rivaux de gloire. Ne nommons personne. Il nous faudrait faire le tour de l'Europe après une station au musée du Louvre, devant certain tableau de Murillo. Il nous faudrait conclure que le maréchal Davout était scrupuleux en réalité, et que son illustre collègue ne l'était pas en peinture. Ce qui nous donne encore mieux la vraie mesure du maréchal, c'est la jalousie de Napoléon. N'oublions pas que non seulement l'Empereur dominait de toute la tête les généraux groupés autour de lui, mais qu'il prétendait les avoir *faits* comme il avait *fait rois* Murat, Joseph, Louis, Jérôme, Bernadotte; qu'ils étaient à ses yeux ses créa-

tures, ses créations, ses œuvres, et qu'il ne devait pas en être plus jaloux que Corneille n'était jaloux de Polyeucte et Molière d'Alceste. Eh bien, nous avons ici un témoin d'une intégrité comparable à celle de Davout ; le général Philippe de Ségur. Il nous est présenté par cet homme éminent et excellent, ce grave et ingénieux écrivain, dont la mort foudroyante a été un deuil pour les lettres, pour l'Académie, pour l'amitié, pour quiconque ne consent pas encore à désespérer de l'idéal, de la langue, de l'honnêteté littéraire et de la France, Saint-René Taillandier. — « La bataille d'Auerstaëdt fut, pour ainsi dire, omise par Napoléon qui en fit d'abord un simple épisode de la victoire d'Iéna. Il ne lui plaisait pas que Davout, un de ses généraux, lui disputât le premier rôle dans ces journées décisives. — « C'était, nous dit Philippe de Ségur, le canon d'Auerstaëdt. » — Bien que mêlé si activement aux principaux faits d'armes de la journée d'Iéna, Ségur n'est pas disposé à confondre les deux victoires en une seule, comme le fit d'abord l'Empereur, par un sentiment politique bien peu digne de lui, au détriment de son lieutenant. La moins importante, quoique la plus illustre, est celle que Napoléon avait gagnée sur les 40,000 hommes du prince de Hohenlohe ; la plus décisive assurément, c'est celle où Davout écrasa l'armée principale, l'armée d'élite, commandée par le roi en personne, assisté des princes de sa famille et de ses meilleurs généraux. Napoléon avait commis une injustice grave en

ne signalant dans ses proclamations que la bataille d'Iéna, dont le combat d'Auerstaëdt semblait être un épisode... Nous verrons plus tard quels furent ses remords à ce sujet. Il suffit en ce moment de citer le mot du loyal témoin notant les secrètes impressions du maître : « Depuis le 15 octobre, son équité souffrait. »

Maintenant, rapprochez de ce récit l'anecdocte que raconte la marquise de Blocqueville, et qui emprunte à nos malheurs un douloureux à propos. — « L'Empereur ayant désigné le maréchal C... pour accompagner l'un des illustres visiteurs de l'Exposition de 1867, le roi Guillaume, arrivé à la salle des Maréchaux dans sa visite au palais des Tuileries, se prit à demander le nom de chacun d'entre eux. Tout allait bien à propos du maréchal Soult, du duc d'Albuféra, et de quelques autres encore; mais, arrivé au portrait du vainqueur du prince Charles, le roi reprenant : « *Et celui-ci?* » le maréchal répondit : « Davout! » — et il fit mine de continuer la promenade, quand Guillaume, affectant de ne rien savoir, ajouta : « Quel titre portait-il? » — « Il était prince d'Eckmühl » — et le vaillant cicerone se félicitait d'avoir aussi habilement évité l'écueil, quand ces mots du roi vinrent tomber sur lui comme la foudre : « Il s'appelait aussi le duc d'Auerstaëdt. La Prusse le sait. » — Elle le savait. trop! hélas! elle s'en est trop souvenue!

Le personnage historique ne doit pas nous faire oublier l'homme, l'époux, le père de famille, le penseur,

l'écrivain, aussi sympathique dans l'intimité que vaillant sur les champs de bataille, tel qu'il se dessine, page par page, sous la plume délicate, éloquente, noblement et passionnément émue, de madame de Blocqueville. Elle était encore au berceau à l'époque de la mort de son père, et cependant elle le raconte comme si elle l'avait connu; elle le peint comme si elle l'avait regardé. D'après un passage de sa courte préface, on peut croire que le prince d'Eckmühl regrettait que son dernier enfant, son *tard-venu*, ne fût pas un fils. Il est permis d'ajouter qu'il se trompait, qu'il sacrifiait trop aisément aux idées reçues, si l'on songe à ce regain de gloire que lui apporte l'héritière de son nom. On a souvent remarqué cette espèce de *chassé-croisé* dans les ressemblances filiales; les fils ressemblant de préférence à leur mère et les filles à leur père. Ce ne sont pas seulement les traits du visage et l'expression du regard; c'est encore l'être intérieur, la physionomie morale, je ne sais quelle mystérieuse attraction qui se révèle, ici dans des élans de tendresse, dans des trésors de *sensibilité* où l'on découvre quelques-unes des plus pures nuances de l'amour, là dans une exaltation passionnée, toujours prête à regretter d'être esclave de ses attributions féminines et de ne pouvoir imiter ce qu'elle admire. Tous ceux qui ont l'honneur de connaître la marquise de Blocqueville savent qu'elle a la vocation de l'héroïsme, et que, toutes les fois que cette vocation peut se faire jour, la noble femme, en déployant

une énergie virile sans y rien perdre de son charme, semble rentrer dans son élément, retrouver l'armure de Clorinde et ne plus permettre au sang généreux qui coule dans ses veines de se souvenir de la faiblesse de son sexe. C'est ainsi qu'on l'a vue, aux heures les plus effrayantes de l'épouvantable crise de la Commune, rester calme, intrépide, presque souriante, regarder bien en face le danger et le crime de manière à conjurer l'un et à paralyser l'autre, et peut-être, par la fermeté de son attitude, par ce magnétisme des grandes âmes que les âmes dégradées, grossières ou égarées subissent sans le comprendre, sauver du pétrole et du pillage ce beau et savant quartier qui va du palais des Beaux-Arts au palais de l'Institut.

A présent, il est facile de deviner que nul mieux que madame de Blocqueville, n'était appelé — que dis-je? prédestiné à écrire un pareil livre. Un fils n'aurait pas eu cette légèreté de main, cette grâce de détails, cette aptitude à mettre de l'exquis dans l'héroïque, cette passion enthousiaste, guerrière, d'autant plus ardente qu'elle est forcée de rester contemplative. Une femme ordinaire n'aurait fait ressortir, chez le prince d'Eckmühl, que les côtés d'amabilité familière, de tendresse domestique, d'élégance et de courtoisie mondaines. Elle aurait faibli en face des champs de bataille d'Eylau et d'Auerstaëdt. On aurait deviné qu'elle préférait une poétique mélodie de Gounod au mâle accord du clairon. Avec ma-

dame de Blocqueville, l'œuvre, dont nous n'avons encore que le premier volume, sera complète et parfaite. Quel charme, quel parfum, quelle fraîcheur, quelles harmonies printanières dans ces *Années de jeunesse!* C'est bien là l'aube enchanteresse que Vauvenargues assimile aux préludes de la gloire. Un poète, contemporain de ces années radieuses, aurait pu dire que c'était la branche de lilas, la touffe de jasmins ou la fleur d'aubépine, avant la couronne de laurier. Dans la correspondance du maréchal avec sa mère, avec sa femme, avec sa belle-mère, avec d'autres personnes de sa famille, que d'âme et souvent que d'esprit! quelle simplicité et quel naturel! que de gracieux enjouement dans l'intervalle des fortes émotions et des vives tendresses! S'il y a eu, dans les ménages des illustres guerriers de ce temps-là — à commencer par le plus grand de tous — un peu de désordre, de désarroi, de galanterie facile, d'entorses conjugales, de comédies ou de drames d'alcôve, de romans en trop de chapitres, de penchant à jouer avec le sacrement, à croire (vieux style) que Vénus donnait toute licenee aux favoris de son amant, quelle différence! Quel contraste avec ces témoignages d'affection, d'estime, de confiance! Comme ce cœur de lion sait aimer, et comme il est digne d'être aimé! Comme on respire à l'aise, loin des zones torrides et des mœurs frelatées du Directoire, dans cette atmosphère pure, lumineuse, saine, attendrie, honnête, où se

réconcilient le naturel et le légitime, où l'amour ne se trompe pas d'adresse, où les amitiés les plus honnêtes parlent le plus beau langage!

Dans d'autres ouvrages de la marquise de Blocqueville, une critique chagrine signalait, à côté de qualités bien remarquables d'imagination et de style, quelques velléités d'exagération, une intempérance d'idéal, une tendance à rechercher cet *au delà*, dont on peut dire, mieux encore que de l'horizon, qu'il est la patrie des âmes inquiètes. Cette fois, avec une telle fille écrivant l'histoire d'un tel père, l'exagération est la mesure, l'*au delà* est la limite; l'*au-dessus du ton* est la note juste. Je lis, dans la préface, un petit détail dont j'avais entendu parler; ce surnom de *Mademoiselle de trop*, donné dans la famille à mademoiselle Adélaïde-Louise d'Eckmühl, aujourd'hui marquise de Blocqueville. Elle a soin d'ajouter que son père a été le seul à ne pas l'appeler ainsi. Cette résistance à une boutade de mauvaise humeur n'était pas seulement un témoignage de tendresse et d'équité paternelle, mais un pressentiment. Si le maréchal Davout, prince d'Eckmühl, revenait au monde, il reconnaîtrait que cette *demoiselle de trop*, cette petite Cendrillon de la onzième heure, ne pouvant rien pour continuer son nom, peut beaucoup pour perpétuer sa gloire.

XVI

LA
SEMAINE SAINTE LITTÉRAIRE

---

13 avril 1879.

Mes rares et d'autant plus chers lecteurs savent que, depuis longues années, j'ai l'habitude d'offrir mon samedi saint, sinon à des livres de sainteté, au moins à des ouvrages consolants et rassurants pour notre religion, qui n'a besoin d'ailleurs ni d'être consolée ni d'être rassurée; car l'adversité lui sied mieux que la puissance; les persécutions n'ont jamais réussi qu'à la démontrer immortelle, et des ennemis plus illustres, des oppresseurs plus grandioses, des détracteurs plus spirituels que M. Jules Ferry, ne sont parvenus, en essayant de la combattre, qu'à la glorifier et à la fortifier de leur défaite. Au surplus, M. Jules Ferry, en multipliant l'enseignement

laïque aux dépens de l'enseignement religieux, est doublement fidèle à sa spécialité; il ne pouvait manquer, une fois ministre de l'instruction publique, de faire beaucoup d'écoles.

Je me trompe peut-être, mais c'est en conscience; il me semble que, pour le moment, nous devons, non pas, grand Dieu! renoncer à la lutte, mais la transporter sur un autre terrain. En politique, jusqu'à nouvel ordre ou nouveau désordre, il n'y a provisoirement rien à faire; toutes les places sont prises, tous les postes doublés, toutes les issues gardées, toutes les avenues fermées. Le blocus républicain est aussi rigoureux que l'était, en 1870 et 1871, le blocus allemand, dont il est le légitime héritier. Nous aurions aujourd'hui autant de peine à faire avaler une vérité que nous en aurions eu alors à faire manger un morceau de pain. Tout est prévu, réglé, organisé, machiné, ficelé, discipliné, étiqueté, parmi nos seigneurs et maîtres, de manière à exécuter légalement, pour nous opprimer, tout ce que nous avons négligé pour nous défendre. La fatalité, complice de nos maladresses, nous condamne à ce déboire, de leur avoir fourni un prétexte pour chacune de leurs énormités, et de prêter à leur orgie d'arbitraire un air de représaille ou de revanche. En outre, l'expérience n'est pas finie, et il faut qu'elle aille jusqu'au bout. Sans doute elle serait déjà suffisante si le peuple souverain était moins abusé par ses courtisans ou moins perverti par ses corrup-

teurs. Je sais bien que l'ère de prospérité se traduit en surcroît de faillites, de chômage, de misères et de souffrances populaires; que les violences, les colères, les discordes, les haines, les menaces, les déchirements de toutes sortes inaugurent et continuent l'ère d'apaisement. C'est une épreuve, une crise, un prélude peut-être; ce n'est pas encore une leçon. Le peuple, tel que l'ont endoctriné et surexcité les Révolutions, tel que l'a préparé l'Empire, tel que l'ont gangrené les journaux à un sou et les propagandes radicales, s'irrite, mais sans se raviser. Il regarde encore en avant, pas en arrière.

Il lui est impossible de se dissimuler son malaise et sa détresse. Il sait qu'il souffre plus sous la République que sous la monarchie. Un vague instinct lui dit que le retour de cette monarchie rendrait la sécurité au pays, le mouvement aux affaires, l'activité au commerce, la vie à l'industrie, la sève à l'agriculture, au travail la certitude et le salaire. Qu'importe! il savait aussi que nul n'avait pris une plus large part que M. Gambetta à cette guerre insensée où s'étaient inutilement décimés la ferme, l'usine, la chaumière, le village et l'atelier; que nul ne s'était montré tout à la fois plus présomptueux et plus incapable; que nul ne l'a plus cruellement sacrifié à un intérêt d'ambition, d'égoïsme et d'orgueil; il savait ce que lui a coûté chaque jour de cette dictature incessamment partagée entre une fanfaronnade et une défaite. Il le savait, et, deux ans après, il faisait de M. Gambetta

son idole, et de cette dictature odieuse le piédestal de sa statue.

A présent, dans un autre cadre, même logique populaire ou plutôt révolutionnaire. — Il souffre, direz-vous, et la République en est cause. — Oui, mais parce qu'elle n'est pas encore ce qu'elle devrait être. Si ses souffrances deviennent intolérables, si MM. Grévy et Gambetta ne peuvent rien pour le soulager, il ne reviendra pas au duc de Broglie; il ira à Clémenceau. Si le docteur Clémenceau y perd son latin et ses drogues, sa clientèle n'ira pas à M. de Falloux, mais à Ranc et à Rochefort. Si Rochefort et Ranc lui donnent des *blagues* au lieu de pain et de croûte de pâté, elle ne se tournera pas vers M. de Larcy, mais vers Jules Vallès et Félix Pyat. Enfin, si le plus farouche, le plus sinistre des signataires de la protestation qui réclame pour la Commune une apothéose au lieu d'une amnistie, est forcé de déclarer son impuissance en matière de paupérisme, c'est à lui-même que ce pauvre peuple, n'ayant plus de foi, ne voulant plus de loi, exacerbé par le contraste de sa royauté et de sa misère, demandera la solution des problèmes qui ne flattent ses convoitises que pour le rejeter sur son grabat. Cette solution communiste et brutale, je n'ai pas besoin de la préciser davantage. Les raisonnements les plus inattaquables, l'éloquence la plus persuasive, les preuves les plus péremptoires, les expériences les plus authentiques, les remontrances les plus affectueuses, les bienfaits les

plus inépuisables, se brisent contre ce parti pris d'aveuglement et de surdité.

Il en est, dans ces circonstances, de la discussion politique comme de notre polémique littéraire. Même abondance de bonnes raisons, même résultat négatif, dérisoire ou contradictoire. — Voyons, madame ! il est impossible que vous preniez plaisir à cette littérature d'assommoir, immonde, fétide, écœurante, nauséabonde, alcoolisée, asphyxiante, hideuse, infecte, qui n'est pas même amusante, et qu'on ne réussira jamais à *naturalismer* française. — Vous dites vrai, si vrai que, pour en être plus sûre, je vais acheter un exemplaire de la centième édition. « Voyons, Jacques ! Tu n'es ni méchant ni stupide; tu sais bien où sont tes vrais amis, ceux qui ne t'ont jamais trompé... Ce journal, que tu lis et que tu crois, n'est qu'un amas de mensonges; ce cabaret, où l'on déblatère contre ton propriétaire et ton curé, t'empoisonne et te prend tes derniers sous. Cette *Marseillaise* que tu chantes ou que tu beugles, si elle était appliquée et pratiquée, aurait pour conséquence immédiate de rallumer cette guerre qui te fait horreur, d'emmener tes enfants à la frontière, de te remettre sur les bras Bismarck, de Moltke et Manteuffel, de renouveler sous tes yeux les scènes épouvantables de 1870. Qu'as-tu gagné au 4 septembre ? A ces neuf ans de République? Rien. Tu allais être presque riche; te voilà tout à fait pauvre... Eh bien, nous avons une élection dimanche ; tu connais les deux

candidats. M de B... n'a jamais manqué une occasion de te rendre service. Il est le bienfaiteur du pays. Sa famille est intimement liée à nos traditions locales. Ses intérêts sont les nôtres. Grand propriétaire, actif, intelligent, entouré de considération et d'estime, il ne veut de la députation que pour nous être encore plus utile; c'est le mandataire qu'il nous faut... Le citoyen X... est un triste sire, un homme taré, un charlatan sans sou ni maille, discrédité dans son propre parti, compromis par d'assez vilaines histoires. Il n'aspire à être député que pour se grandir et s'enrichir à tes dépens, pour avoir de quoi acheter des bottes et y mettre du foin; ce foin, mon brave Jacques, c'est le tien, c'est le mien, c'est le nôtre !... » Jacques vous a écouté, la tête basse, d'un air de componction méditative, qui vous fait croire que vous l'avez convaincu... Après quoi, il va relire la *Lanterne*, s'asseoir au cabaret, fredonner le *sang impur* et voter pour le citoyen X..... Vive la République !

Faut-il se débattre contre l'impossible ? Non ! le plus sage est d'attendre, et de confier à ceux qui nous écrasent le soin de nous venger et de nous sauver en se dévorant. Après nous avoir divisés pour régner, ils se divisent pour tomber. Chacun de leurs succès leur crée un nouvel embarras; ils n'ont pas de pires ennemis qu'eux-mêmes. Ils peuvent tout, excepté s'arrêter sur la pente savonnée qui les entraîne ; ils peuvent tout, excepté obtenir de ceux qui les poussent une trêve et une

halte; ils peuvent tout, excepté donner à leurs dupes la millième partie de ce qu'ils leur ont promis. Ils peuvent tout, excepté faire que ces mécomptes ne se traduisent pas tôt ou tard en cris de rage et en révoltes. Ils peuvent tout, excepté offrir un point d'appui à ce qu'ils ont décroché. Encore une fois, attendons! Pour l'instant nous sommes vaincus, absolument vaincus, comme l'ont été tour à tour tous les partis depuis le commencement de ce siècle; jamais plus près de leur chute que lorsqu'ils paraissaient inébranlables; jamais plus près de leur revanche que lorsqu'ils semblaient désespérés.

Mais les vérités religieuses n'ont pas de ces éclipses et de ces lacunes. A quelque moment qu'on les prenne, on les trouve toujours prêtes à seconder, à éclairer, à guider leurs défenseurs. Si j'osais leur appliquer un langage humain, je dirais que la disgrâce leur va bien, qu'elles redoublent d'intérêt, d'à propos, d'urgence, d'innocente magie, de mystérieuse puissance, à mesure que l'on s'acharne à les proscrire, et qu'elles gardent leur opportunité sous les coups de l'opportunisme. Supposez un sceptique respectueux, un indifférent ou, comme disait Sainte-Beuve, un neutre de bonne compagnie, un Parisien spirituel et sans préjugés; demandez-lui son avis, s'il en a un; il vous dira que l'abus de la raison du plus fort, la mauvaise foi des agresseurs, la violence et la stupidité des attaques, la grossièreté des insultes, le scandale des calomnies lui donneraient presque envie

d'être vraiment catholique et d'aller à la messe. Il refusera de comprendre et surtout d'estimer le chrétien assez lâche, assez tiède ou assez léger pour déserter son poste à l'heure où il suffit d'un peu de cœur, de droiture et de générosité naturelle pour déclarer odieux les oppresseurs et sympathiques les opprimés. Même, si nous nous trouvons en présence de beaux esprits académiques, — et nous en avons eu récemment un bel exemple, — ils ajouteront ou ils laisseront deviner, avec toutes sortes de circonlocutions et de précautions oratoires, que cela revient au même, quoique ce soit tout le contraire; que *l'idéal*, *l'exquis*, le témoignage d'une conscience individuelle, soigneusement renfermés dans le for intérieur et évitant scrupuleusement de faire des prosélytes, peuvent tenir lieu des articles de foi, mais qu'il y aurait cruauté à priver les âmes simples, les classes populaires, les déshérités, les pauvres, de ces croyances, de ces certitudes, de ces espérances divines, qui seules peuvent les empêcher de nous haïr, leur apprendre à se résigner, et leur enseigner ce que Tocqueville appelle la charité du pauvre : « ne pas détester le riche. »

Cruauté, dites-vous? — il y a aussi imprudence, et cette imprudence est bien plus grave chez M. Jules Ferry, ses collègues, ses journalistes, ses amis et ses *coreligionnaires*, que parmi les conservateurs et les catholiques. Assurément, ceux-ci n'ont pas tous la vocation du dénuement et la nostalgie du martyre. Ils aiment

autant qu'on ne pille pas leur hôtel, qu'on ne brûle pas leur château, qu'on ne se partage pas leurs terres, qu'on leur épargne le sort des otages fusillés ou massacrés par les grands citoyens de la Commune. Mais enfin, s'il fallait en venir là, si tel devait être le dernier mot de la logique radicale, le dénouement de la tragi-comédie, la même foi qui défend le pauvre contre la rébellion et la haine, protégerait le riche contre le désespoir. Son Évangile qu'il croit et qu'il aime lui dit que son royaume n'est pas de ce monde. Il sait que tout ne finit pas ici-bas; que les biens qu'il possède ne sont rien, comparés à ceux qu'il espère, qu'une sécurité somnolente lui déroberait peut-être, et que lui assurent la fermeté dans le péril, le courage dans l'épreuve, la prière dans l'angoisse, la soumission dans la souffrance. Ce qu'il perd d'un côté, il le regagne de l'autre, centuplé par la miséricorde du bon Dieu. Mais les parvenus du 4 septembre! les champignons du fumier démagogique! les fétiches du suffrage universel! leur bilan se divise en trois phases: celle où ils n'étaient rien et n'avaient rien; celle où ils sont tout, ont tout et peuvent tout, et celle où leur cher néant les reprendra, non plus pour les ramener au café de Madrid, mais pour les conduire au cimetière. Telle est l'exacte distribution de leur passé, de leur présent, de leur avenir. M. de La Palisse ne manquerait pas de remarquer que, dans cette trilogie, une seule phase, le présent, peut et doit leur sourire. Leur passé ne les flatte pas, et

il est impossible, quoi qu'ils en disent, que leur avenir leur soit bien agréable.

Eh bien, ces favoris de l'heure présente n'ont qu'une chance, une seule, pour que la coupe ne se brise pas sous leurs lèvres ou entre leurs mains, pour qu'il leur soit permis de jouir en paix de ce pouvoir, de ces richesses, de ce luxe, de ce carnaval, de cette existence ouatée et capitonnée, de ces perpétuelles allégresses de la vanité, des sens, de l'esprit et de la *bête*, qu'ils doivent à l'aveuglement des multitudes, et qui, chaque matin, leur rappelle sans doute le légendaire refrain d'opéra : « Mon Dieu ! si c'est un songe, ne me réveillez pas ! » — C'est que ce peuple, dont ils sont les créatures, ne s'avise pas de défaire son ouvrage, ou, en d'autres termes, que ce pauvre qui pâtit et souffre de plus en plus tandis qu'ils nous éblouissent des feux de Bengale de leur subite fortune, accepte jusqu'au bout la poignante inégalité, — iniquité — de ce partage. Or, pour qu'il l'accepte, que faut-il? Que le pauvre se console avec les *immortels principes ?* Il ne les comprend guère, et il n'y a rien gagné ; qu'il se complaise dans son œuvre en songeant aux trésors de patriotisme, de désintéressement et d'éloquence qui, sans lui et son bulletin de vote, seraient restés dans l'ombre des estaminets ? Je parierais qu'il n'y a pas pensé. Qu'il invite à sa table sans pain et à son foyer sans feu l'idéal, l'exquis, l'infini, l'invisible, l'immatériel, l'impondérable, le *peut-*

être, le catéchisme et l'Évangile tamisés, vaporisés, volatilisés à l'usage des savants ? Il répondra, comme M. Jourdain, qu'il y a là trop de brouillamini et de tintamarre, ou, comme le coq de la fable, que le moindre grain de mil ferait bien mieux son affaire ; il ajoutera, d'ailleurs, qu'il ne connaît aucun de ces *messieurs*. Que le plaisir de faire pièce à son propriétaire et à son curé l'amuse au point de changer son pain de seigle en brioche et sa piquette de bière en chambertin ? C'est bon pour quinze jours, pour trois mois peut-être ; mais après ? Ou bien, que les députés, les sénateurs, les ministres, les présidents, les préfets exercent sur lui de mystérieux talents de dompteurs, de charmeurs, de magnétiseurs ? Hélas ! nous en avons aperçu quelques-uns, de ces élus, de ces enrichis, de ces triomphateurs, de ces souverains par délégation populaire ; médecins, notaires, avoués, épiciers, apothicaires, avocats, huissiers, écrivassiers de petite ville, agents d'affaires, courtiers ou maîtres d'école ; partis de si bas qu'on doit leur pardonner le vertige. Quels dompteurs, grand Dieu ! que glacerait d'effroi le miaulement du chat de leur gouttière ! Quels fascinateurs, quels charmeurs, quels magnétiseurs ! Je dirais volontiers au pauvre diable, assez sot pour se laisser ensorceler : « Comment peux-tu céder à ce magnétisme, animal ? »

Non ! non ! pour que Jacques Bonhomme supporte indéfiniment ce contraste de l'insolente fortune de ses

idoles avec ses propres misères, il faut qu'IL SE RÉSIGNE ; pour qu'il se résigne, il faut que cette vertu lui soit révélée par une puissance supérieure, adoucie par une céleste espérance, qu'elle se confonde pour lui avec un ensemble de vérités, avec une gerbe de lumière, qui s'appelle la Religion chrétienne. Ou chrétien avec le prêtre pour confident, le religieux pour instituteur, la sœur de charité pour infirmière, l'église pour refuge et le ciel pour horizon; ou révolté, furieux, ulcéré, endiablé, implacable, si on lui prouve, d'une part, que tout finit ici-bas, de l'autre, qu'en l'appelant *Sire* et *Votre Majesté*, ses courtisans l'ont exploité et se sont moqués de lui. Vous connaissez le mot si souvent répété et peut-être mal compris : « Hors de l'Église, point de salut ! » — Oui, dirai-je volontiers à MM. Jules Ferry, Floquet, Lockroy et consorts; oui, hors de l'Église point de salut... pour vous qui persécutez l'Église, qui traquez l'enseignement religieux ; pour vous qui voudriez, d'un trait de plume, proscrire les prêtres, interdire les évêques, supprimer les Frères des écoles chrétiennes, séculariser la naissance, le mariage, la vie et la mort, fermer les asiles de la charité et de la prière, anéantir les catholiques, invalider ou révoquer le bon Dieu; pour vous, qui encouragez d'infectes caricaturistes à salir de leurs crayons trempés dans la bave tous les objets de nos respects et de notre culte, qui excitez la libre pensée à l'outrage, l'outrage au blasphème, le blasphème au sacrilège; qui,

lorsqu'une bande de mauvais drôles envahit une cathédrale, montre le poing au prédicateur, insulte la chaire chrétienne, réplique à la parole divine en hurlant la *Marseillaise*, en criant: *Vive la Commune!* en demandant, entre deux bouffées de cigare, des canons et des mitrailleuses pour *écraser l'infâme*, ne trouvez rien de mieux que d'*inviter* les fidèles à déguerpir et le prédicateur à se taire; pour vous qui, gorgés d'argent et d'honneurs (au pluriel), ne seriez tout à fait contents que le jour où les enfants du peuple, livrés à des instituteurs laïques, seraient tous athées comme vous et comme leurs maîtres, et qui ne voyez pas, insensés! que, ce jour-là, le jour où ils ne croiront plus à rien, ils croiront à votre argent pour vous le prendre, à vos places pour vous remplacer, à vos traitements pour s'en saisir, à vos palais pour les piller, au menu de vos festins pour vous forcer de sortir de votre assiette!

Donc, lorsque nos souverains, armés des projets de loi Ferry, s'acharnent à l'extinction du *cléricalisme* dans l'enseignement, c'est bien moins contre nous qu'ils travaillent, que contre eux-mêmes, et cela de deux façons; d'abord, parce qu'ils achèvent de déshonorer aux yeux mêmes des nations protestantes le malheureux pays qu'ils gouvernent; ensuite, parce que, s'ils pouvaient réussir, ils condamneraient d'avance leur pouvoir éphémère, leur frêle omnipotence, à succomber sous les coups de ceux qui, partageant leurs doctrines, voudraient partager le reste.

Mais ils ne réussiront pas. Ils ne tarderont pas à reconnaître, que, s'ils ont pu, par lassitude, par ruse ou par surprise, confisquer les opinions, ils auront moins bon marché des croyances, et qu'on ne joue pas avec les vases de l'autel comme avec les bulletins de vote. Partout la résistance s'organise; les protestations surabondent; canonniers, à vos pièces! Catholiques, à vos pétitions! Déjà la religion, la vérité, la liberté, la justice, le bon sens, ont trouvé d'éloquents interprètes, d'autant plus précieux qu'ils ne sont ni évêques, ni chanoines, ni prêtres, ni sacristains, ni marguilliers, ni rédacteurs des journaux signalés comme complices de l'éteignoir contre la lumière. Ce n'est plus Basile, c'est Figaro en personne, qui s'indigne de ce parti pris d'iniquité brutale, d'impiété grossière et de haine. Ce n'est pas la *Revue du Monde catholique*, c'est la *Revue des Deux Mondes*, qui s'élève avec autant de fermeté que de sagesse contre ces entrepreneurs de servitude, de monopole et d'arbitraire au nom de la liberté pour tous. Vous avez tous lu les belles pages de M. Charles de Mazade et les admirables articles de Saint-Genest, qui nous ont fait battre le cœur, et qui vont être réunis en brochure populaire. Pour moi, après avoir signé de mon nom, de mon prénom et de ma qualité d'homme de lettres l'humble pétition des catholiques de mon village, je vais céder à mon innocente manie en vous contant une petite anecdote.

L'autre jour, — restons dans le vague, — je passais sur

la place de la Préfecture, dans le chef-lieu du département de la Haute-Durance. Vous savez à quels excès de magnificence on a élevé, depuis un quart de siècle, ces résidences préfectorales. L'hôtel était splendide. Dans le jardin, que l'on entrevoyait à travers la porte cochère et la cour d'honneur, un printemps précoce avait épanoui les lilas, les pivoines, les faux ébéniers, les aubépines à fleurs roses, les jasmins et les anémones. On attendait un nouveau préfet, mince journaliste, il y a quatre ou cinq ans, et probablement logé dans une mansarde. Les domestiques avaient ouvert toutes les fenêtres. Un gai rayon de soleil jouait dans les tentures de soie, de lampas et de brocatelle. J'apercevais confusément, dans les trois salons dont je connaissais par ouï-dire l'imposante *enfilade*, des bronzes, des tableaux, des lustres, des pendules, des vases de Sèvres, des *bibelots* de toutes sortes. On devinait que le parfum des fleurs devait monter jusqu'aux fenêtres ouvertes et se répandre dans les appartements. Dans la cour, piaffait un alezan doré sur toutes les coutures, attelé à un élégant coupé. Sur la place, à l'angle de l'hôtel, un pauvre aveugle, parfaitement authentique, avait placé devant lui un chien griffon, fort laid, qui tenait entre ses dents une sébile. Quoique ce *duo* de l'aveugle et du chien soit un peu usé, je ne lui résiste jamais. Je m'approchai ; au moment où mon obole tomba dans la sébile, le chien me regarda d'un air de reconnaissance mélancolique, et l'aveugle, pour me remercier,

murmura d'une voix douce la divine prière : « Notre Père qui êtes aux cieux... Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » — En même temps, un groupe rassemblé de l'autre côté de la place afin de guetter l'arrivée du préfet se mit, pour charmer les ennuis de l'attente, à fredonner la *Marseillaise*. Peut-être allez-vous me trouver bien allégorique ; mais il m'a paru que cet hôtel somptueux, ce préfet, ci-devant journaliste de cinquième ordre, cet AVEUGLE résigné à son sort, ce brave chien crotté jusqu'à l'échine, emblème de la fidélité mal payée, cette *Marseillaise* répondant à notre sublime *Pater*, tout, jusqu'à cette piécette offerte par un réactionnaire à un pauvre pour lui faire prendre patience, résumait assez bien la situation présente, et pouvait, sans trop de dissonance, servir d'épilogue à notre causerie du SAMEDI SAINT.

XVII

DEUX SŒURS [1]

20 avril 1879.

Pour échapper à la double asphyxie du naturalisme politique et du radicalisme littéraire, laissez-moi vous proposer aujourd'hui une petite débauche d'idéal; le mot de *débauche* est ici d'autant plus juste, qu'il faudra nous griser un peu, ne pas y regarder de trop près, permettre à l'imagination, à la folle du logis, de se faire une large part, d'apaiser les scrupules de la religion et de la morale, de nous maintenir dans le *bleu*, c'est-à-dire dans ces régions vagues, entremêlées de lumière et de brume, où la pensée, si elle n'était pas bien sûre d'elle-

1. *Lucile de Chateaubriand, ses œuvres, sa vie*, par M. Anatole France.
Henriette Renan, racontée par son frère.

même, pourrait se rassurer en s'absorbant dans le rêve.

Vous m'accuseriez de subtilité et de paradoxe, si j'essayais d'établir, entre Chateaubriand et M. Ernest Renan, un de ces parallèles, qui sont d'ailleurs démodés. Les contrastes seraient plus nombreux que les ressemblances. Le gentilhomme d'antique race, aux origines féodales, aux allures chevaleresques, au regard d'aigle prêt à fasciner bien des tourterelles, n'a rien de commun avec le séminariste d'extraction bourgeoise, de physionomie cléricale, ayant toujours l'air étonné que son habit noir ne soit pas une soutane, et parfaitement désintéressé dans sa passion pour la Vénus de Milo ou l'Apollon du Belvédère. L'auteur de l'*Essai sur les révolutions* est presque fils de Voltaire avant de redevenir fils des croisés; il subit du moins l'influence de Jean-Jacques Rousseau, et c'est à la suite de secousses extérieures, de catastrophes foudroyantes, aggravées par un deuil filial, qu'il passe brusquement du déisme au christianisme. L'auteur de la *Vie de Jésus*, pauvre, obscur, studieux, méditatif, type du *cloarer* de Guérande ou de Tréguier, abrité sous les tours de Saint-Sulpice, s'ouvrant à la vie intellectuelle sous le règne pacifique de Louis-Philippe, sent peu à peu la foi s'altérer et se dissoudre dans son âme, comme si un insecte invisible s'était lentement glissé dans le calice de la fleur mystique. Tout, chez M. de Chateaubriand, s'était accompli en dehors, par sentiment ou par émotion plutôt que par réflexion. Tout, chez

Ernest Renan, s'opère en dedans, à huis-clos, dans le secret d'une conscience qui s'abuse à force de s'interroger, par gradations insensibles, avec la gravité taciturne de la cellule ou du cloître. Il va doucement du seuil de l'église, des marches de l'autel et des préludes du sacerdoce, au doute d'abord, puis à la critique, puis à une religiosité confuse, personnelle, fluide, impalpable, sans mystère et sans culte, réfractaire au surnaturel, respectueuse tout ensemble et dédaigneuse, dont il serait moins sûr s'il pouvait la définir, et moins satisfait s'il la partageait avec quelqu'un. Mais il a été si bien ajusté à ce culte qu'il abandonne, si bien façonné au moule sacerdotal, qu'il semble adorer encore quand il ne croit plus, et qu'il en gardera toujours l'empreinte. Il me fait l'effet d'un déserteur imprudent qui a quitté son régiment sans quitter son uniforme; ou, si vous préférez une autre comparaison, le catholicisme et ses dogmes ont ressemblé pour lui aux lavandières des légendes de son pays, qui conservent jusqu'à l'aube leur forme tangible, et qui, au lever du soleil, se confondent avec la brume.

On rencontre des différences analogues dans les habitudes littéraires. Chateaubriand procède à larges traits, par éclats, par éclairs. Tout en relief, tout en saillie, non seulement sa phrase exprime toute son idée, mais souvent elle la dépasse. Son génie craint le renfermé; il vit au grand air, fraternisant avec les orages, se compromettant plutôt que de se déguiser, et relevant d'une

sorte d'âpreté celtique ce qu'il y avait d'artificiel, d'emphatique ou de maniéré dans le *romantisme* de son temps. La prose, d'ailleurs très séduisante, de M. Ernest Renan, offre ce singulier phénomène, qu'elle est à la fois insinuante et évasive. Elle s'infiltre dans notre esprit avec tant de finesse, elle a des coquetteries féminines si délicates et si souples, qu'on croirait qu'elle veut nous conquérir ou nous surprendre ; mais aussitôt, si nous essayons de la retenir pour nous entendre avec elle, bonsoir ! Elle s'échappe, elle s'esquive, comme si elle craignait d'être prise au mot, ou comme si le contact d'une autre intelligence lui donnait des frissons de sensitive. On a dit de Thalberg qu'il avait trois mains. Je dirais volontiers de M. Renan qu'il a deux plumes, dont l'une est chargée de raturer ce que l'autre a écrit. C'est le démolisseur le plus caressant que je connaisse. Son marteau a de faux airs de goupillon. Ses négations sont si mielleuses et si polies qu'on se demande parfois s'il ne va pas affirmer ce qu'il nie, rétracter ce qu'il affirme, reconstruire ce qu'il détruit, recomposer ce qu'il pulvérise, s'agenouiller sur les dalles de cette église dont il vient de saper les fondements. Il tend la main à ses contradicteurs, il sourit à ceux qu'il désole, il tranquillise d'un geste ceux qu'il effraie d'une parole, il embrasse ceux qu'il étouffe ; il prouve qu'un diable peut ne pas se trouver trop mal dans un bénitier. Philinte d'une hérésie approximative, il serait homme à matérialiser l'idéal, à

divininiser l'athéisme, à naturaliser le surnaturel, à humaniser le divin, à compliquer le miracle pour avoir plus de mérite à l'expliquer. Je me le figure traitant tout ensemble par l'homéopathie la foi et le doute, et mêlant, à doses infinitésimales, dans une coupe d'or artistement ciselée, l'incrédulité, le mysticisme, l'encens, le poison, l'antidote, le spiritualisme, le panthéisme, le paganisme, l'éclectisme ; une bribe de la religion de Swedenborg, un atome de celle de Fénelon, un lambeau de la philosophie de Platon, un éclat de la raillerie de Voltaire, un morceau de la souquenille de Tartuffe, un *oui* de saint Matthieu, un *non* de David Strauss et un *peut-être* d'Hamlet; tout cela avec des douceurs patelines, des ondulations félines, des câlineries de berceuse, des recherches et des récidives d'*exquis*, et finalement un charme que je ne prétends pas contester. Si le mot d'*endormeur* ne prêtait pas à un sens désobligeant, je l'appliquerais à ce style dont l'effet est d'assoupir en nous cette faculté maîtresse que l'on pourrait appeler la veilleuse de nuit. Il faut une certaine énergie pour se réveiller de cette agréable somnolence, et reconnaître que ce charmeur nous égare dans le vide.

— Maintenant, me dira-t-on, puisque les deux hommes se ressemblent si peu, pourquoi rapprocher les deux noms ? Aviez-vous donc à *écouler* une page sur l'auteur des *Apôtres ?* — Pas que je sache. — Est-ce parce que Chateaubriand et Ernest Renan sont tous deux enfants

de la Bretagne? — Pas davantage. — Parce que tous deux, avant d'écrire ou de publier leurs ouvrages, ont fait le voyage en Terre-Sainte, d'où, par parenthèse, ils ont rapporté des impressions et même des paysages absolument contraires? — Encore moins. — Parce que l'on peut dire, à la rigueur, que Chateaubriand a écrit le poème du Christianisme, et qu'Ernest Renan en a imaginé le roman? — Non. — Mais alors? — Parce que le hasard vient de réunir sous nos yeux les souvenirs — je dirais presque les reliques de deux sœurs, la sœur de René, que nous appellerons indifféremment Amélie ou Lucile de Chateaubriand, et cette Henriette, dont la vie et la mort ont inspiré à son frère, sous le sceau de l'intimité, des pages éloquentes, émouvantes et attristantes.

On l'a déjà répété, et je ne prétends pas en avoir l'initiative. Il existe peu de figures plus touchantes que celle de LA SŒUR, — de la sœur aînée surtout, quand ses pensées s'accordent exactement avec les nôtres, quand sa vie intellectuelle fait partie essentielle de notre esprit, de notre cœur et de notre âme, quand elle répond pour nous à ces deux sentiments qui semblent s'exclure et qui sont également naturels à l'homme; le besoin d'être protégé tout en gardant conscience de notre supériorité. La sœur occupe une place à part, un peu au-dessous de la mère, pas bien loin de la femme, au-dessus de la fille, qui nous est généralement enlevée par le mariage au moment où elle s'épanouit au souffle de la vingtième

année. Si j'osais, si ces nuances n'étaient pas trop subtiles et trop délicates pour être impunément effleurées, je dirais qu'elle personnifie, avec plus de pureté virginale et de douce quiétude, ces amours platoniques que rêvent, au premier chapitre de leur roman, les imaginations chimériques ; et la preuve, c'est que les héros de ces dangereuses aventures se promettent, au début, de s'aimer comme *frère et sœur*, sauf à prendre, plus tard, un peu trop de liberté pour maintenir la fraternité. Ce qui donne à cette affection de sœur un charme infini, c'est qu'elle ne se présente pas sous la forme d'un devoir, que ses attributions sont indéterminées, et que nous n'avons jamais à compter avec elle. Elle n'a pas, à proprement parler, de droits ; mot antipathique à notre nature, et qui pourrait expliquer bien des révoltes. Dans nos indécisions, qui nous conseille ? Dans nos chagrins, qui nous console ? Après nos fautes, qui nous relève ? Qui se charge d'un aveu pénible ou d'un pieux mensonge ? La sœur. Confidente discrète, parfois innocente complice, marchant à petits pas et sans bruit dans notre existence, donnant beaucoup, se contentant de peu, ne demandant rien. La femme peut avoir plus de passion, la sœur a plus de tendresse. Le profane et le sacré nous prêtent ici la note juste. La comédie, le vaudeville et la chanson, qui ont si souvent taquiné, molesté, raillé, berné, persiflé, égaré, compromis, déshonoré l'épouse et le mariage, ont toujours respecté la sœur. La charité chrétienne et la

langue évangélique, qui s'y connaissent, peuvent bien décerner le titre de mère à la supérieure d'un couvent; elles peuvent bien qualifier d'épouse de Jésus-Christ la jeune fille qui prend le voile; mais, quand elles ont dit : la sœur de charité, la petite sœur des pauvres, la sœur hospitalière, etc., pas n'est besoin d'en entendre davantage. C'est la sœur adoptive, le sourire de nos douleurs, le baume de nos plaies, l'allégement de nos misères, le recours de notre ignorance, la messagère de pardon, d'espérance et de paix. Elle a voulu ne plus avoir de famille pour être la sœur des humbles, des faibles, des malades, des simples, des indigents et des petits; il n'y a que nos radicaux, ces amis passionnés du peuple, qui refusent de la comprendre.

Un poète charmant, étoile de cette nouvelle pléïade dont François Coppée est le Victor Hugo, Sully-Prudhomme l'Alfred de Vigny et Alphonse Lemerre le Renduel, vient de nous raconter Lucile de Chateaubriand dans une notice très intéressante, très pathétique, qu'il a heureusement complétée en publiant à la suite de son récit quelques opuscules de Lucile, ses lettres à son frère, à madame de Beaumont, à Chênedollé, deux ou trois passages des *Mémoires d'outre-tombe* et une page de *René*. Ce n'est pas, je l'avoue, sans une certaine appréhension que j'ai ouvert le volume de M. Anatole France, dont la perfection et l'élégance typographiques font le plus grand honneur à son éditeur, M. Charavay, et à son impri-

meur, M. Motteroz. Je craignais de voir une indiscrétion et comme un jet de lumière trop vive se glisser à travers les fentes du monument funèbre, dans l'étroit espace qui sépare des souvenirs du frère les songes du poète. Le trait caractéristique de cet épisode, c'est qu'on risque de le gâter en le précisant; — et peu s'en est fallu que Chateaubriand lui-même, dans ses *Mémoires*, ne commît cette profanation déplorable; — c'est que Lucile ou Amélie, de quelque nom qu'on l'appelle, doit rester un être à part, une ombre plutôt qu'une femme, un rêve plutôt qu'une sœur, une vision plutôt qu'une figure. Elle a passé dans la vie et dans la mort sans laisser de trace. Il serait aussi difficile de retrouver sur les routes battues l'empreinte de ses pas que de découvrir sur la terre fraîchement remuée la place de son tombeau. C'est l'Ophélie de l'amour fraternel. Elle est morte en effeuillant sur son chemin la couronne poétique de René. Elle s'est dit à elle-même ce qu'Hamlet dit à sa fiancée : « Entrez dans un cloître, Ophélie ! » — Incapable de goûter le bonheur et de le donner, demeurée à l'état de fantôme, côtoyant ces régions crépusculaires où l'on peut perdre la raison sans cesser d'avoir du génie, souffrant d'un défaut absolu d'équilibre entre ses facultés éminentes et le sentiment de la réalité, elle échappe aux lois ordinaires de la conscience. Faute de lest, elle s'élève et plane si haut, qu'elle perd de vue la moralité des actions humaines. Je la compare à ces blanches hirondelles de mer,

qui n'ont que des ailes et pas de corps. Dès lors, elle a des licences que n'ont pas les créatures vulgaires. Dès lors, elle a pu servir de texte ou de thème, non pas, grand Dieu! à une confidence ou à un récit, mais à une *imagination*, à une fiction conjecturale où cette âme, toute d'exception, inspire et partage une passion exceptionnelle. Elle est le dernier terme de ce *vague des passions* que Chateaubriand avait donné pour titre à ce célèbre chapitre de son grand ouvrage. Elle révèle à demi le mot de l'énigme qui le tourmente, le dégoûte de tout et de lui-même et le précipite incessamment à la poursuite de l'impossible. Le jour où cet impossible s'offre à lui sous la forme d'un crime, tout est dit. Son rôle est fini en ce monde; celle dont il a surpris le fatal secret n'a plus qu'à préluder à une sainte mort par le suicide chrétien et à faire de sa cellule son premier cercueil.

C'est ainsi que Chateaubriand et René, Lucile et Amélie, l'histoire réelle et l'invention ou l'induction hypothétique, se fondent dans une harmonie si exquise, que le lecteur s'émeut sans se révolter, que l'on ne sait pas et qu'on ne se soucie pas de savoir ce que l'imagination a fourni ou emprunté à la mémoire, où s'arrête le battement de cœur pour laisser travailler le cerveau. Ce que l'on sait, ce que l'on devine, c'est que cette idéale, poétique et impalpable Lucile, si on la regarde de trop près ou si on essaie de toucher à son linceul, s'évanouit, s'évapore et disparaît.

Eh, bien, ce qui me charme dans la notice de M. Anatole France, ce qui dénonce le vrai poète, c'est qu'il a trouvé moyen de nous renseigner sur Lucile de Chateaubriand, d'invoquer les témoignages, de rassembler les frêles vestiges de son passage en ce monde, sans lui rien enlever de sa physionomie particulière, de ce caractère d'apparition et de Génie funéraire, — comme on disait dans le style du temps, — de ces alternatives de découragements, d'efforts pour se reprendre à la vie, d'aspirations, de lassitudes, d'amours à peine ébauchées, de résistance au bonheur, d'élans vers l'inaccessible, de tendresses voilées, d'admirations pour le grand frère et peut-être de comparaisons désespérantes et désespérées, qui la rendent si intéressante et l'unissent si étroitement à la littérature fraternelle. C'est bien celle de qui Chateaubriand dira : « ... Son visage pâle était accompagné de longs cheveux noirs ; elle attachait souvent au ciel ou promenait autour d'elle des regards pleins de tristesse et de feu. Sa démarche, sa voix, son sourire, sa physionomie avaient quelque chose de rêveur et de souffrant... Il lui prenait des accès de pensées noires que j'avais peine à dissiper. A dix-sept ans, elle déplorait la perte de ses jeunes années ; elle se voulait ensevelir dans un cloître. Tout lui était souci, chagrin, blessure ; une expression qu'elle cherchait, une chimère qu'elle s'était faite, la tourmentaient des mois entiers... De la concentration de l'âme naissaient chez ma sœur

des effets d'esprit extraordinaires. Endormie, elle avait des songes prophétiques; éveillée, elle semblait lire dans l'avenir... »

C'est bien celle dont René dira: « Amélie avait reçu de la nature quelque chose de divin; son âme avait les mêmes grâces innocentes que son corps; la douceur de ses sentiments était infinie; il n'y avait rien que de suave et d'un peu rêveur dans son esprit; on eût dit que son cœur, sa pensée et sa voix soupiraient comme de concert; elle avait de la femme la timidité et l'amour, et de l'ange la pureté et la mélodie. »

Nous sommes bien loin aujourd'hui de ce style qui fit les délices de notre jeunesse. Pour en retrouver le parfum et le charme, pour apprécier les rares écrits de Lucile, il faut se reporter un moment aux idées, aux sentiments, au goût d'une époque où rien ne se disait simplement, où les grandes secousses de la Révolution, les spectacles héroïques du Consulat, les réminiscences de la Grèce et de Rome, créaient aux imaginations une atmosphère tragique et les *montait* à un diapason tel que la prose ressemblait à de la poésie et que l'emphase même paraissait naturelle. Ce fut, on le sait, un temps de transition entre la littérature païenne de la fin du siècle et des premiers tâtonnements d'un *romantisme* qui, avant de se frayer sa voie, s'égarait dans les buissons et les fleurs d'une rhétorique bizarre et préludait à son rôle de novateur en évitant de parler comme tout le monde.

Voici un de ces petits poèmes en prose de Lucile de Chateaubriand :

L'AURORE

« Quelle douce clarté vient éclairer l'Orient? Est-ce la jeune Aurore qui entr'ouvre au monde ses beaux yeux chargés des langueurs du sommeil ? Déesse charmante, hâte-toi ! Quitte la couche nuptiale, prends la robe de pourpre; qu'une ceinture moelleuse la retienne dans ses nœuds; que nulle chaussure ne presse tes pieds délicats. Qu'aucun ornement ne profane tes belles mains faites pour entr'ouvrir les portes du Jour. Mais tu te lèves déjà sur la colline ombreuse. Tes cheveux d'or tombent en boucles humides sur ton col de rose. De ta bouche s'exhale un souffle pur et parfumé. Tendre déité, toute la nature sourit à ta présence ; toi seule verses des larmes, et les fleurs naissent. »

Ce n'est rien, et c'est charmant. Il nous suffit de ces douze lignes pour comprendre les affinités qui unirent, pendant les années d'adolescence, le génie du frère à l'inquiète imagination de la sœur, et pour justifier ce passage des *Mémoires* : « Ce fut dans une de ces promenades que Lucile, m'entendant parler avec ravissement de la solitude, me dit : « Tu devrais peindre tout cela ! » — Ce mot me révéla la muse; un souffle divin passa sur moi. » — Arrêtons-nous là ; car Chateaubriand profite

de l'occasion pour nous parler de ses vers, qui ont toujours été d'une médiocrité désastreuse. Il n'en est pas moins vrai que, à cette heure de vocation décisive, Lucile, de deux ou trois ans plus âgée que son frère, exerça sur lui une mystérieuse influence, qu'elle le révéla peut-être à lui-même, qu'elle fit de leurs causeries, de leur intimité d'impressions en face de la nature, de leurs vers bégayés en commun, le noviciat de son génie. Fut-elle véritablement son égale, et eut-il raison de dire : « L'élégance, la suavité, la rêverie, la sensibilité passionnée de ces pages offrent un mélange du génie grec et du génie germanique? » — Doit-on lui attribuer une initiative, ou ne voir en elle qu'un reflet? Peu importe ! C'est assez qu'elle ait été un moment de moitié dans ces inspirations préventives qui devaient s'appeler plus tard *René*, *le Génie du Christianisme*, *les Martyrs*, *l'Itinéraire*. Par là, mieux encore que par son étroite et visible parenté avec l'Amélie, du roman, du poème ou de la légende, elle a mérité que son vrai nom fût associé à celui de l'illustre écrivain ; par là aussi elle nous présente, dans son lointain estompé de brume, quelques traits de ressemblance avec cette Henriette Renan, à laquelle son frère a consacré une si touchante notice, chef-d'œuvre d'exquise tendresse, modèle de ce style délicat, soyeux, d'une finesse et d'une douceur vraiment irrésistibles quand il veut bien ne pas l'appliquer à saint Pierre ou à saint Paul. Ici, rien de romanesque ; rien qui

prête à ces commentaires où se complaisaient beaucoup trop les imaginations, même les plus honnêtes, enfiévrées par la longue attente des *Mémoires d'outre-tombe*. Henriette Renan est le type de la sœur aînée, dans d'austères conditions de pauvreté et de travail, renonçant aux plaisirs du monde et aux agréments de son sexe pour collaborer avec son frère, lui préparer et lui faciliter sa besogne et lui rendre moins dures les saisons d'épreuve, d'apprentissage et de début. Elle n'a pas eu de jeunesse. Un de mes compatriotes, qui la vit à son passage dans le Midi, lors de son départ pour l'Orient, me dit que, constamment vêtue de noir, elle lui parut n'avoir pas d'âge et tenir le milieu entre l'institutrice, la diaconesse et la servante volontaire. En effet, elle avait été institutrice en Allemagne et en Pologne. Pourtant, si peu féminine qu'ait été cette mélancolique figure, il est difficile de ne pas se souvenir de *René* et des *Mémoires*, de Lucile et d'Amélie, en lisant les lignes suivantes :

« Alors commencèrent pour nous ces douces années dont le souvenir m'arrache des larmes. Nous prîmes un petit appartement au fond d'un jardin, près du Val-de-Grâce. Notre solitude y fut absolue. Henriette n'avait pas de relations et ne cherchait guère à en former. Nos fenêtres donnaient sur le jardin des Carmélites, de la rue d'Enfer. La vie de ces recluses, pendant les longues heures que je passais à la Bibliothèque, réglait en quel-

que sorte la sienne et faisait son unique distraction. Son respect pour mon travail était extrême. Je l'ai vue, le soir, à côté de moi durant des heures, respirant à peine pour ne pas m'interrompre. Elle voulait cependant me voir, et toujours la porte qui sépare nos deux chambres restait ouverte. Son amour était arrivé à quelque chose de si discret et de si mûr, que la communion secrète de nos pensées lui suffisait. Elle, si exigeante de cœur, si jalouse, se contentait de quelques minutes par jour, pourvu qu'elle fût sûre d'être seule aimée... Nos pensées étaient si parfaitement à l'unisson, que nous avions à peine besoin de nous les communiquer... »

On le voit, l'union idéale est ici, dans un cadre bien différent, aussi intime que celle de Chateaubriand et de Lucile, et plus réfléchie, plus active, plus raisonnée, plus *pratique*, plus profonde peut-être et plus vraie. S'il nous fallait décider lequel des deux frères a le plus aimé sa sœur, nous pencherions, à notre grand regret, pour Ernest Renan. Rien de plus pathétique, de plus poignant, de plus *senti* que le récit de la mort d'Henriette à Amschidt, près de Beyrouth, pendant que son frère, terrassé par le même mal, ne peut pas même lui fermer les yeux et lui dire un adieu suprême. C'est à peine si le lecteur ému est tenté de céder à un autre courant d'idées en rencontrant cette phrase : « La perte de mes papiers, et en particulier de *ma Vie de Jésus*, me parut certaine. » — Hélas ! pourquoi Ernest Renan nous a-t-il gâté ce petit

chef-d'œuvre en commençant par nous dire : « Henriette m'avait devancé dans la vie ; ses croyances catholiques avaient complètement disparu. » — C'en est fait, le charme est rompu, et il ne m'en faut pas davantage pour me donner le droit d'ajouter : « Je vais bien vous étonner et vous paraître bien vulgaire ; mais si le bon Dieu m'avait accordé une sœur, j'aimerais autant qu'elle ne ressemblât ni à la poétique Lucile, ni à l'austère Henriette... »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. — Le Duc Albert de Broglie 1
II. — Le Cardinal de Bernis 17
III. — Louis de Loménie 34
IV. — La Littérature du jour de l'an 50
V. — Joseph Autran 86
VI. — Hector Berlioz 100
VII. — Cuvillier-Fleury 118
VIII. — E. Caro 136
IX. — Le Roman contemporain 154
X. — Saint-René Taillandier 204
XI. — Silvestre de Sacy 235
XII. — Henry Houssaye 252

XIII. — Jules Rolland 269
XIV. — Charles de Mazade 285
XV. — Le Maréchal Davout, prince d'Eckmühl 319
XVI. — La Semaine sainte littéraire 334
XVII. — Deux Sœurs 351

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE, JEANNE ROBERT.